



■ Au sommaire :
Cingria, Kafka,
Christa Wolf,
les poches de mai...

Faux électeurs de Paris

■ Philippe Séguin propose une révision complète des listes électorales

■ Le candidat de la droite invoque « l'exigence de clarté » dans la capitale

■ Le député Vert Noël Mamère rappelé à l'ordre pour avoir mis en cause Jacques Chirac

Lire pages 6 et 7

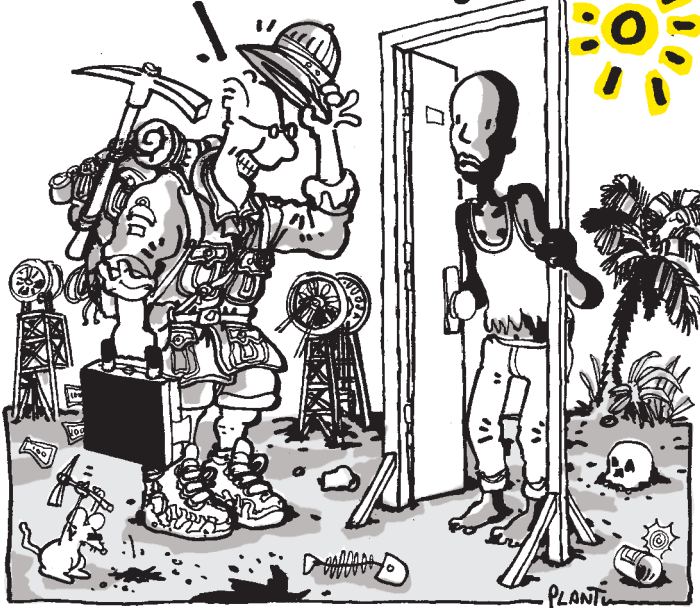
Afrique : la guerre des diamants

- Après le pétrole et l'or, les diamants sont devenus un enjeu de guerre en Afrique
- En Angola, au Congo Kinshasa et en Sierra Leone, ils jouent un rôle majeur dans les conflits
- Freetown, Anvers, Tel-Aviv : l'enquête du « Monde » raconte les filières des « diamants de sang »

LA COMMUNAUTÉ internationale commence à se mobiliser pour tenter de réglementer le commerce du diamant. Elle entend ainsi toucher au « nerf » des guerres qui ravagent l'Afrique. En Sierra Leone, les bandes du RUF, le mouvement rebelle de Foday Sankoh, installées sur les gisements les plus productifs du pays, vivent de la contrebande de diamants.

En Angola, l'Unita, le mouvement de guérilla de Jonas Savimbi en conflit depuis des années avec le gouvernement central, a, grâce au diamant, les moyens d'entretenir une véritable armée. En République démocratique du Congo (RDC, ex-Zaïre), pouvoir central, armées étrangères, amies ou ennemies, mouvements de rébellion divers ont dépecé le territoire et vivent de l'exploitation des ressources minières - et notamment diamantifères - d'un des pays dont le sol est qualifié de « scandale géologique » tant il est riche. Le diamant nourrit la guerre, s'in-

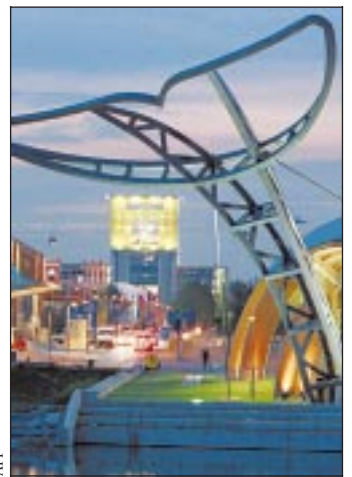
Bonne nouvelle : On vient de trouver des diamants dans votre jardin!
Mauvaise nouvelle : Ça va être la guerre!



quiète l'ONU, qui a déjà mené une longue enquête sur le rôle du commerce du diamant dans la guerre civile angolaise. Le diamant entretient et suscite nombre de conflits qui mettent l'Afrique à feu et à sang. Le Monde raconte comment se sont mises en place des filières clandestines qui, via des intermédiaires libanais, acheminent les pierres précieuses sur les deux plus grands marchés du monde, Anvers et Tel-Aviv. La demande est forte, pour cause de croissance aux Etats-Unis, en Asie et en Europe ; les marchés sont peu regardants sur l'origine des pierres.

Les contrôles sont faibles, qui devraient permettre de limiter le commerce clandestin. La Grande-Bretagne veut les renforcer et proposera un code de bonne conduite au sommet du groupe dit des pays les plus industrialisés (le G 8) en juillet au Japon.

Lire page 2
et notre éditorial page 13



EXPOSITION

Hanovre universelle

Premier rendez-vous du XXI^e siècle ou dernier du XX^e, l'exposition universelle de Hanovre (photo) ouvre ses portes au public jeudi 1^{er} juin. Les pavillons des 190 pays et organisations qui participent à cette manifestation tentent d'illustrer, avec plus ou moins de bonheur, le thème choisi par les organisateurs allemands : « Hommes, nature, technologie, un monde nouveau se fait jour ».

L'Europe franco-allemande

L'ALLEMAGNE et la France sont parvenues à un accord de principe sur la réforme des institutions européennes, selon les informations obtenues par notre correspondant à Berlin. Cet accord porte sur la pondération des voix au Conseil européen, les votes à majorité qualifiée, les coopérations renforcées ou la nomination des commissaires européens. Il devrait permettre à Paris et à Berlin de faire pression sur les autres pays de l'Union afin d'obtenir une réforme des institutions fin 2000, au sommet européen de Nice. Le sommet américano-européen de Lisbonne a d'autre part permis de relativiser les différends entre les Etats-Unis et l'Union européenne.

Lire page 4 et l'analyse de Daniel Vernet page 13

Quelles nouvelles de la tortue luth, paisible géante des mers ?

SA FAMILLE a vu le jour sur Terre avant les dinosaures. Elle a survécu à des cataclysmes cosmiques ou à d'importants changements climatiques et pourtant, en l'espace de quelques décennies seulement, la tortue luth, la plus grande, la plus lourde et la plus menacée des tortues marines, disparaît de bien des plages tropicales où elle avait l'habitude d'enfouir ses œufs dans la couveuse naturelle qu'est le sable chaud. En 1982, on comptait 115 000 femelles adultes dans le monde. Ce chiffre est tombé à 34 500 en 1996 et cette courbe descendante paraît inexorable...

C'est surtout dans l'océan Indien et dans le Pacifique que les populations sont en chute libre, comme le rappellent les auteurs d'une étude publiée dans l'hebdomadaire scientifique américain Nature du 1^{er} juin. Ainsi, écrivent-ils, « les tortues luths ont disparu d'Inde avant 1930, décliné presque totalement au Sri Lanka et sont passées, en Malaisie, de plusieurs milliers à deux individus en 1994 ».

Ces chercheurs américains, qui travaillent au Costa-Rica sur le quatrième site de reproduction au monde de ces reptiles, ont, depuis

1993, systématiquement identifié les femelles. Ils les ont guettées nuit après nuit, lorsqu'elles sortaient de l'onde noire pour pondre plusieurs dizaines d'œufs, et les ont munies d'étiquettes magnétiques, afin de déterminer combien de tortues poussaient chaque année et combien revenaient les années suivantes. En 1988-1989, 1 367 femelles s'étaient péniblement sorties de l'eau pour enfouir leurs œufs sur le site costaricien de Playa Grande. Dix ans plus tard, elles n'étaient plus que 117. Les tortues luths ne sont pas parties ailleurs pour autant : des survols aériens réguliers des côtes d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud n'ont révélé aucun nouveau site de ponte important.

Si disparition de ces mangeuses de méduses il y a, c'est très probablement dû à l'activité humaine, estiment les auteurs de l'étude. Et, curieusement, ce n'est pas à terre, où, tel l'albatros de Baudelaire extirpé de son élément de prédilection, la tortue luth se traîne gauchement en victime facile, que le massacre s'effectue le plus. C'est en haute mer que cette nageuse hors pair, qui, malgré

ses 400 kilos, peut filer à près de 50 kilomètres à l'heure, se fait « bêtement » capturer dans les filets des pêcheurs du Pacifique, qu'ils soient asiatiques, latino-américains ou hawaïens. On estime qu'au cours des années 90 1 500 tortues luths femelles ont ainsi été prises dans ces implacables mailles.

L'article de Nature n'est pas optimiste pour l'avenir de ces paisibles animaux, dont la carapace carénée et sans écailles peut évoquer le luth, l'instrument de musique préféré des poètes. Selon les projections que ses auteurs ont effectuées, le site étudié ne verra plus pondre que 50 femelles en 2003-2004, un chiffre insuffisant pour que l'espèce se perpétue, étant donné le taux de mortalité actuel. Seule l'incubation artificielle de bébés tortues, la protection totale des plages - ce qui signifie en clair leur fermeture au public - et, surtout, la réforme des pratiques de pêche dans l'océan Pacifique peuvent empêcher qu'un jour la tortue marine géante ne disparaisse de notre planète. Cela serait triste. Et pas seulement pour la tortue.

Pierre Barthélémy



ENQUÊTE

Les sœurs du CAC 40

Elles sont vouées corps et âme à la célébration de la gloire de Dieu. Elles sont toujours habillées sobrement, dans les tons blanc, noir ou gris. Ce sont les religieuses. Elles ont des inquiétudes pour leurs retraites. Elles sont donc parties à l'assaut du CAC 40.

Femmes pasteurs



DOMINIQUE HERNANDEZ

DANS sa paroisse de Champigny (Val-de-Marne), Dominique Hernandez est l'une de ces femmes pasteurs de plus en plus nombreuses au sein de l'Eglise réformée de France. Principale composante du protestantisme français, cette Eglise réfléchit aux évolutions du métier de pasteur, lors de son synode, à Lyon, du 1^{er} au 3 juin.

Lire page 8

Allemagne, 3 DM ; Antilles-Guyane, 10 F ; Autriche, 25 ATS ; Belgique, 48 FB ; Canada, 2,50 \$ CAN ; Côte-d'Ivoire, 900 F CFA ; Danemark, 15 KR ; Espagne, 225 PTA ; Gabon, 900 F CFA ; Grande-Bretagne, 1 £ ; Grèce, 500 DR ; Irlande, 1,40 £ ; Italie, 3000 L ; Luxembourg, 46 FL ; Maroc, 10 Dir ; Norvège, 14 KRN ; Pays-Bas, 3 Fl. ; Portugal CON., 270 PTE ; Réunion, 10 F ; Sénégal, 900 F CFA ; Suède, 16 KRS ; Suisse, 2,20 FS ; Tunisie, 1,4 Din ; USA (NY), 2 \$; USA (others), 2,50 \$.

M 0147 - 602 - 7,50 F



POINT DE VUE

Pour raison nucléaire garder, vive le DARI !

par Georges Charpak

DANS un futur qui, à plus ou moins long terme, est menacé du tarissement des ressources énergétiques basées sur le charbon ou le pétrole, il est normal que de grands espoirs aient été fondés sur l'énergie nucléaire. Mais la production massive de corps radioactifs artificiels qui accompagne cette forme d'énergie soulève aujourd'hui des interrogations et des inquiétudes quant aux dangers présentés par l'adoption massive de cette source d'énergie.

Le problème majeur à présent pour l'industrie nucléaire est de montrer qu'elle est capable de gérer, de façon satisfaisante pour les générations à venir, les déchets radioactifs des centrales nucléaires et de maintenir à zéro les risques de catastrophes type Tchernobyl.

Il est essentiel de prendre en compte l'irradiation à laquelle sont soumis les humains, indépendamment de l'énergie nucléaire, et c'est là qu'apparaissent les pièges. La mesure de la radioactivité est

extraordinairement sensible. On peut détecter un atome unique qui se désintègre, alors qu'il faut le poids de millions de milliards d'atomes pour émouvoir la balance la plus sensible. Cette propriété a permis à la radioactivité de féconder des sciences comme la biologie, la médecine, l'archéologie, en les dotant d'outils irremplaçables.

On peut détecter des contaminations radioactives bien plus faibles que celles qui proviennent des corps radioactifs fossiles naturels qui imprègnent notre planète et nos propres tissus, et qui font que nous baignons toujours dans un imperceptible bain de radiations. Cela n'a pas empêché la matière vivante de se développer pendant les trois derniers milliards d'années et cela ne joue aucun rôle sur notre santé.

Lire la suite page 12

Georges Charpak est physicien. Il a reçu le prix Nobel en 1992.



FESTIVAL

Aller à Vienne, oui et non

« On ne peut pas punir ceux qui ne veulent pas de Haider », déclare au Monde Luc Bondy (photo), directeur de la section théâtre du Festival de Vienne. En revanche, Patrice Chéreau, estimant qu'on « est en train d'oublier ce qui se passe en Autriche », renonce à participer au Festival de Salzbourg, ce que déplore son directeur, Gérard Mortier. Ces positions reflètent les débats qui traversent l'intelligentsia autrichienne.

International.....	2	Communication.....	15
France.....	6	Tableau de bord.....	16
Société.....	8	Aujourd'hui.....	19
Carnet.....	10	Météorologie, jeux.....	22
Abonnements.....	10	Culture.....	23
Horizons.....	11	Guide culturel.....	25
Entreprises.....	14	Radio-Télévision.....	26

AFRIQUE La communauté internationale veut endiguer le trafic des « pierres sales », devenues le nerf des guerres en Afrique. ● LE PRÉSIDENT du Zimbabwe, Robert Mu-

gobe, a obtenu deux concessions de diamants en République démocratique du Congo (RDC), afin de se rémunérer pour le soutien de son armée aux troupes de Laurent-Désiré

Kabila. ● UNE SOCIÉTÉ, Oryx, représentant les intérêts des dirigeants congolais et zimbabwéens, demande à être cotée à Londres. ● A L'ONU, la France veut créer un

groupe d'experts pour enquêter et proposer des sanctions. ● L'ENQUÊTE du Monde montre comment chefs de guerre et diamantaires jouent d'insuffisants contrôles. ● LA

CONTROVERSE sur la répression du trafic de diamants accélère la transformation du sud-africain De Beers, maître du marché (lire aussi notre éditorial page 13).

Comment les « diamants de sang » financent les guerres africaines

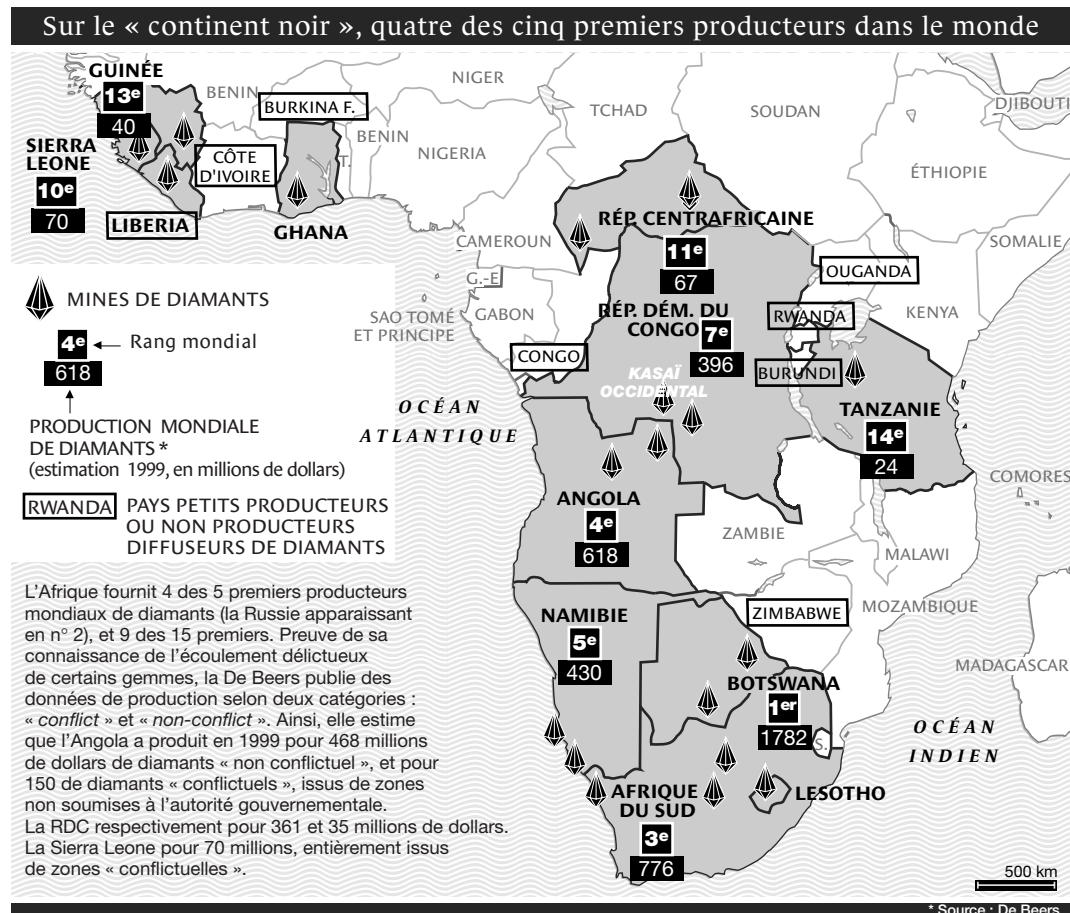
Commerce et trafic de pierres précieuses alimentent plusieurs conflits sur le continent. A Londres, une société minière représentant les intérêts des dirigeants du Zimbabwe et du Congo-Kinshasa demande à être cotée en Bourse. Les pays occidentaux et les places financières commencent à réagir

LONDRES

de notre correspondant à la City
« Un chef doit toujours être un poète. Il doit parler au nom des dieux, des génies et des esprits de la mort », philosophait le sergent Learoyd, héros de *L'Adieu au Roi*, de Pierre Schoendorfer, qui, dans la brousse, s'était taillé un royaume à sa mesure. Le président du Zimbabwe, Robert Mugabe, n'a probablement pas une telle ambition poétique, lui qui vient d'obtenir deux belles concessions de diamants en République démocratique du Congo (RDC, ex-Zaïre), en paiement de son soutien militaire au régime du président Laurent-Désiré Kabila, en guerre contre ses opposants intérieurs et les Etats qui les soutiennent (Ouganda, Rwanda), lesquels contrôlent l'est et le nord-ouest du pays.

L'exploitation de la mine de Tshibua et des dépôts alluviaux de la rivière Senga-Senga, dans le Kasai-Oriental, sur une étendue de 500 km², a ainsi été confiée au consortium Oryx Diamonds. Cette entreprise regroupe l'Osleg, pôle industriel de l'armée du Zimbabwe, Cosleg, son alter ego en RDC, contrôlé par le régime Kabila, et des intérêts omanais. Elle est une filiale de Petra Diamonds, petite société minière sud-africaine, à laquelle est notamment associée une firme minière établie par des mercenaires combattant en Sierra Leone. Selon le *Mining Journal* de Londres du 26 mai, Oryx percevra 40 % des bénéfices à venir, les Zimbabwéens 40 % et la société de M. Kabila 20 %.

Le projet de cotation d'Oryx, le 13 juin, sur l'Alternative Investment Market, équivalent londonien du second marché parisien, a mis en émoi la City. « Que se passera-t-il avec un contrat en cas de changement de gouvernement [dans l'un ou



l'autre des pays concernés] ? Et acheter de tels titres sur ce marché pose un problème éthique, puisque l'investisseur finance indirectement une guerre civile », affirme John Clemmow, spécialiste de l'Afrique chez le courtier Investec. Mais plus qu'une affaire financière, la controverse Oryx tourne à Londres à l'affaire d'Etat. Car cette contreprise a été ouvertement créée pour faire payer, faute de liquide, la facture de

soutien militaire d'Harare au gouvernement de M. Kabila. Par ailleurs, le parti du président Mugabe, l'Union nationale africaine du Zimbabwe-Front patriotique (ZANU-PF), principal actionnaire d'Osleg, avec l'armée zimbabwéenne, est aussi le fer de lance de l'occupation de fermes de Blancs par des « vétérans » de la guerre d'indépendance. Enfin, à en croire l'ONG britannique Global Witness, la concession

confiée à Oryx a été retirée autoritairement par M. Kabila à la société d'Etat Minière de Bakwanga (Miba).

Cette affaire intervient alors que la communauté internationale s'efforce d'endiguer le commerce des diamants de « sang », utilisés pour financer les guerres en Afrique. A l'instar du pétrole et de l'or dans les années 70-80, les pierres de feu sont désormais devenues le nerf de la guerre à l'échelle du continent noir,

favorisant les dérives sanglantes. Les protagonistes se servent des zones diamantifères qu'ils contrôlent pour acheter des armes. Jadis le Liberia, l'ex-Rhodésie, la Namibie ou le Zaïre du maréchal Mobutu ont été en proie à de tels conflits. De nos jours, c'est le cas de l'Angola, de la Sierra Leone et de la RDC.

CODE DE CONDUITE

Aujourd'hui, la campagne engagée par Global Witness contre les « diamants de conflits » a trouvé un écho auprès des gouvernements. Au nom de la diplomatie « éthique », la Grande-Bretagne travailliste a mis la création d'un code de conduite des achats de diamants à l'ordre du jour de la prochaine réunion des ministres des finances du G 8, au Japon en juillet, dans l'espoir de tarir la source de pierres illicites. A Washington, des auditions ont été organisées le mois dernier par la Commission des relations internationales de la Chambre des représentants. L'ONU, elle, a enquêté sur le trafic qui alimente l'effort de guerre de l'Unita, le mouvement rebelle de Jonas Savimbi en Angola.

Le conglomérat sud-africain De Beers, maître jusqu'ici du marché mondial, n'est pas en reste (lire ci-dessous). Il a gelé ses achats en provenance d'Angola et a fermé son bureau de Freetown, capitale de la Sierra Leone. La firme, qui contrôle 65 % du diamant mondial, étudie l'introduction d'un certificat de « garantie de provenance » pour calmer les appréhensions des acheteurs. Plus qu'une réforme, une révolution pour cette impérieuse entreprise qui, jusqu'à présent, ne se souciait guère d'éthique commerciale. Sous le régime de l'apartheid en Afrique du Sud, la De Beers avait fermé les yeux sur le tra-

fic qui permettait aux alliés africains de Pretoria de s'approvisionner en armes. Mais, avec l'avènement du pouvoir noir, les pressions des investisseurs institutionnels et l'effort de lobbying des ONG, le géant sud-africain a été contraint de sortir de son immobilisme. « La compagnie craint par-dessus tout une réaction hostile des consommateurs contre les diamants, particulièrement aux Etats-Unis, premier marché au monde des ventes de bijoux, comme ce fut le cas avec la fourrure », souligne le spécialiste londonien Mark Cockle.

Une mobilisation générale donc, mais pour quels résultats ? Les circuits de blanchiment, via les pays limotrophes, sont bien organisés. Libanais en Afrique de l'Ouest, Belges dans la région des Grands Lacs et Israéliens en Afrique australe : la puissance des intermédiaires et l'efficacité des systèmes de contrebande sont des obstacles redoutables à la lutte contre ce fléau. Le plus souvent, les diamants font sans problème l'aller et retour entre le pays producteur et un paradis fiscal, avec la complicité des centres de taille (Anvers, Tel-Aviv, etc.) et des banques diamantaires. Ainsi Oryx est domiciliée dans les îles Caïmans, et Petra est immatriculée aux Bermudes.

Les experts s'interrogent sur la nature exacte d'Oryx, dont le prospectus, remis à la Bourse de Londres, évoque des gisements de qualité supérieure. Or la production du Kasai est de piètre qualité, dite industrielle, et destinée à la petite joaillerie. A Londres, on murmure qu'Oryx ne serait qu'une coquille vide, destinée à blanchir les diamants angolais, qui comptent parmi les plus belles gemmes brutes du monde.

Marc Roche

La De Beers fait sa mue sous la pression des trafics

LONDRES

de notre correspondant à la City
Transformation du mode de fonctionnement, bouleversement des relations avec les acheteurs privilégiés de pierres, réduction du stock de diamants, offensive publicitaire et refus d'acheter des gemmes provenant de pays en proie à des guerres civiles : le plus grand cartel de tous les temps, la compagnie sud-africaine De Beers, entend devenir une compagnie minière comme une autre. Provoquée par les menaces d'implosion du système sous l'effet de la mondialisation, cette réforme a été accélérée par la controverse sur la répression internationale des trafics de diamants.

Depuis sa fondation, dans les années 1930, la Central Selling Organisation (CSO), bras commercial de la De Beers à Londres, avait trois fonctions : d'abord la commercialisation de diamants bruts provenant de ses propres mines (Afrique du Sud, Botswana, Namibie) et des fournisseurs affiliés (Russie, Brésil, Canada...) auxquels la CSO s'efforce de garantir un débouché régulier et des prix stables ; ensuite, le groupe agit comme un tampon pour adapter l'offre à la demande. Il constitue des réserves quand les temps sont difficiles et « déstocke » en période de prospérité. Enfin, la De Beers s'occupe de la promotion des ventes de bijoux, grâce à un budget annuel de publicité de 170 millions de livres (274 millions d'euros).

BOULEVERSEMENT MAJEUR

La montée en puissance des trafics de diamants, essentiellement en provenance d'Afrique, mais aussi de Russie, second producteur mondial, entraîne aujourd'hui un bouleversement majeur à la De Beers. L'heure est désormais au recentrage sur les activités d'extraction et de commercialisation de la vénérable maison fondée au XIX^e siècle par l'aventurier Cecil Rhodes.

La compagnie, tapie au centre d'une toile d'araignée d'où rayonnent des participations croisées complexes, craint d'être en porte-à-faux avec la politique de libre concurrence de l'Union européenne.

De fait, Bruxelles s'inquiète de l'emprise de la De Beers sur le marché diamantaire. Sa position dominante lui a déjà valu d'être déclarée, depuis une décennie, *persona non grata* aux Etats-Unis. Le titre a également souffert d'une forte décade boursière, en raison de son rôle « historique » de rempart contre les retournements de conjoncture ou les tentatives de dumping incontrôlés de la part de

producteurs en manque de devises. Enfin, la structure complexe de la holding familiale contrôlant la De Beers contrevient aux règles éthiques du « gouvernement d'entreprise ».

Aux yeux des analystes, ces lacunes ont occulté les points forts de l'empire-écran : solidité du bilan, considérables facilités de crédit, notamment auprès des banques helvétiques, importance de ses revenus non-diamantaires et savoir-faire de ses dirigeants, à commencer par son président, Nicholas Oppenheimer, petit-fils du fondateur de la CSO.

M. R.

A l'ONU, la France contre les « pierres sales »

NEW YORK (Nations unies)

de notre correspondante

Aux Nations unies, les diamants sont désormais reconnus comme des instruments de guerre, des armes meurtrières nourrissant les conflits civils qui déchirent l'Afrique. Ainsi, en Sierra Leone, l'exploitation illégale des pierres a transformé les quelques centaines de rebelles du RUF en une force impressionnante de 20 000 hommes armés jusqu'aux dents. A l'ONU, la France est aujourd'hui aux avant-postes dans la lutte contre les diamants « sales ». Dans une lettre, obtenue par *Le Monde*, adressée au secrétaire général, Kofi Annan, la délégation française recommande l'établissement rapide d'une commission d'enquête formée d'un groupe d'experts pour « traiter l'exploitation illégale » des ressources naturelles de la République démocratique du Congo (RDC, ex-Zaïre), où pas moins de six pays se font la guerre.

Ces cinq experts seront chargés, pour six mois, de réunir des informations sur le pillage des diamants. Ils

doivent aussi étudier « les liens entre l'exploitation des ressources et la poursuite du conflit » en RDC et présenter au Conseil de sécurité des recommandations qui pourront aboutir à des sanctions. Le texte préparé par Paris concernant la RDC devrait, dans les jours à venir, être intégré dans une résolution plus générale touchant aussi la Sierra Leone, rédigée par les Britanniques, qui eux aussi exigent que « toutes les transactions de diamants » passent par le gouvernement de Freetown. Le problème, en Sierra Leone, est le rôle joué par les régimes voisins, notamment au Liberia, dont le président Charles Taylor est universellement reconnu comme ayant « amplement » profité du pillage des diamants en Sierra Leone. En RDC aussi, les Anglo-Saxons préfèrent, plutôt que de viser « l'exploitation illégale » des ressources, que l'on se réfère à « l'exploitation » tout court, pour tenir compte du pillage « autorisé » des mines par des armées telles que celle du Zimbabwe...

Afsané Bassir Pour

Diamantaires et chefs de guerre se jouent des contrôles en Sierra Leone

LONDRES

de notre correspondant à la City
La crise en Sierra Leone pose le problème du contrôle des importations de diamants « sales » par les autorités d'Anvers, premier centre mondial de commercialisation des pierres précieuses. Actuellement, il n'existe aucun moyen scientifique permettant d'identifier l'origine d'un diamant brut. Comme l'explique un professionnel du grand port flamand, le contrôle à Anvers des entrées de diamants provenant de pays « à problèmes » africains, comme l'ancienne colonie britannique d'Afrique de l'Ouest, n'est guère capable d'endiguer le trafic très organisé de pierres de contrebande.

Les contrôles officiels en Belgique sont effectués à deux niveaux via les agents des douanes et les experts du Diamond Office, l'organisme de contrôle dépendant du ministère des affaires économiques. La nécessité pour les diamantaires belges de se procurer une licence d'import-export complète un dispositif antifraude jugé léger et surtout peu contraignant. Sous la pression de l'orga-

nisation de défense des droits de l'homme Global Witness, l'ONU s'est attaquée récemment au trafic de diamants, considéré comme le premier responsable de la poursuite de la guerre civile dans plusieurs pays africains, comme la Sierra Leone, l'Angola et la République démocratique du Congo (RDC). Ainsi, en mars, un rapport des Nations unies a accusé plusieurs pays africains de complicité dans les violations des sanctions au profit des rebelles angolais de l'Unita (Union nationale pour l'indépendance totale de l'Angola). La Belgique s'est également retrou-

vue sur la sellette, en raison du laxisme de ses contrôles sur les importations de diamants bruts.

Mais, de l'avis des experts, l'arsenal des sanctions internationales est aisément contourné à Anvers. Ainsi, le Diamond Office est dépourvu des moyens, en hommes comme financiers, pour mener à bien sa tâche de surveillance d'un marché qui a représenté un chiffre d'affaires annuel de 23,2 milliards de dollars en 1999 (24,9 milliards d'euros). Seule une demi-douzaine d'experts sont chargés, par exemple, de vérifier l'authenticité de documents concernant des

Avancée des rebelles et prochain retrait britannique

L'armée sierra-léonaise a annoncé, mercredi 31 mai, que les rebelles avaient repris mardi la ville de Lunsar, au nord-est de Freetown, qui était passée sous contrôle gouvernemental le 29 mai. La localité serait tombée après cinq heures de combats, lorsque les forces pro-gouvernementales ont dû se retirer, après avoir épuisé leurs munitions. Mercredi, les « bérêts verts » de l'armée britannique ont annoncé leur prochain départ à la population de Freetown. Les soldats du Royaume-Uni ont distribué des tracts annonçant le départ de leur contingent, mais sans en donner la date. Londres avait annoncé que la mission des troupes britanniques se terminerait à la « mi-juin ». - (AFP)

transactions de milliards de carats. Vu l'énormité des sommes en jeu, l'opération de contrôle doit être rapide pour réduire le coût financier de l'immobilisation des lots. Or, si théoriquement un expert est capable d'identifier sans trop de difficultés l'origine nationale d'un important lot de pierres brutes, la vérification de gros diamants isolés s'avère impossible. Par ailleurs, rien ne permet de séparer, au sein d'un même pays, la production officielle de celle venant de zones tenues par les rebelles.

Les diamants « sales » de Sierra Leone, quasi totalement exploités par la faction rebelle de Foday Sankoh, sont blanchis en transitant par plusieurs pays sous une fausse identité. Première étape de cette filière, les pays voisins de la Sierra Leone comme le Burkina Faso, la Côte d'Ivoire ou le Liberia. Les intermédiaires traditionnels en Afrique de l'Ouest que sont les négociants libanais servent de relais auprès des diamantaires belges, israéliens et sud-africains. D'Afrique occidentale, les pierres munies d'un certificat d'origine falsifié transitent ensuite par un pays eu-

ropéen non membre de l'Union européenne, par exemple la Suisse, ce qui permet d'éviter de payer la taxe en Belgique sur les importations de diamants bruts. « A l'arrivée à Anvers, on change le certificat d'origine, le nom Sierra Leone disparaît au profit du Brésil ou d'Israël pour les faire rentrer officiellement en Belgique. Toutes les pierres de même catégorie - Botswana, Namibie, Afrique du Sud, Angola et Sierra Leone - sont ensuite mélangées et le tour est joué », explique un diamantaire pour qui la panoplie des sanctions de l'ONU ou du G 8 est totalement inopérante.

Contrainte de réagir aux accusations de laxisme, la Belgique a décidé, il y a deux mois, de financer au titre de la coopération la création d'un équivalent du Diamond Office en Angola et en Sierra Leone. Mais au vu du haut degré de corruption des gouvernements sur place et aux ravages de la guerre civile, pareille initiative apparaît comme purement symbolique.

M. R.

Deux bataillons français pourraient éventuellement renforcer la Finul au Liban

Paris attend des assurances de Beyrouth

LA MARINE française tient prêts quatre bateaux de guerre en prévision d'un « feu vert » gouvernemental – qui n'est pas encore acquis – de participer, ou non, à un doublement des effectifs de la Force intermédiaire des Nations unies (Finul) au Liban sud si l'ONU le décidait. A Paris, on considère que les conditions ne sont pas réunies (*Le Monde* du 27 mai). Le ministre des affaires étrangères, Hubert Védrine, a notamment expliqué, mercredi 31 mai, à LCI, que les « autorités libanaises ont dit, encore aujourd'hui, qu'elles n'enverraient pas leur armée au Liban sud » pour y rétablir la souveraineté nationale. Or, selon

En attendant de voir comment la situation évolue localement pour ce qui est de la vérification des frontières, les états-majors français ont été sollicités d'établir leur planification.

LE « FOCH » TROP AGRESSIF

Un instant envisagé, l'emploi éventuel du porte-avions *Foch* a été abandonné parce qu'il est jugé trop agressif – même tenu à distance pour favoriser la mobilité de la force sur le terrain grâce à ses hélicoptères embarqués – dans une mission « onusienne » d'interposition et de maintien de la paix. C'est en finale le concept d'une force navale d'assistance qui a été choisi, à partir d'une flotte de transports de chalands de débarquement (TCD).

Le TCD *Siroco*, pour l'instant à Toulon (Var), est tenu en réserve. Il sera rejoint, le cas échéant, par les TCD *Foudre* et *Orage* qui sont, à ce jour, en manœuvre alliée au large de Messine (Sicile) et qui ont été prévenus d'un éventuel déroulement. Il est prévu que ces trois TCD devront être accompagnés par une frégate et un navire-ravitailleur. A ce dispositif naval s'ajoutent des avions de transport militaire Transall.

Déplaçant 12 000 tonnes à pleine charge et conçu pour des actions de débarquement sur une plage non aménagée en zone d'insécurité, le *Siroco* aura pour rôle, si la mission est confirmée, d'acheminer un premier contingent de soldats français en face de Tyr, au Liban sud. Les *Foudre* et *Orage*, qui déplacent 8 500 tonnes à pleine charge, sont des transports d'assaut qui embarquent des hélicoptères et peuvent déposer à terre, grâce à des chalands, divers matériels, comme des blindés légers, des pièces d'artillerie ou des radars de surveillance des frontières. A ce jour, la France a détaché 250 hommes auprès de la Finul. Si les conditions mises en avant par la France devaient être remplies, notamment pour ce qui est de la durée du mandat « onusien », des règles d'engagement de la force, de sa composition et de l'espace géographique de son intervention, le contingent français pourrait compter deux bataillons (1 600 hommes).

Jacques Isnard

Aux Philippines, les otages étrangers pris au piège d'un système local de banditisme

Primes pour mercenaires et rackets contre les voyageurs fleurissent à Jolo

Les dix-neuf otages étrangers enlevés par les rebelles musulmans du groupe Abu Sayyaf en sont à près de six semaines de détention dans

l'île de Jolo, à l'extrême sud des Philippines, et aucun espoir précis ne se dessine pour leur libération. Autant que des terroristes politisés, ils

sont les prisonniers d'un système de banditisme sur lequel les autorités de Manille n'ont guère prise, et qui va en s'aggravant avec la crise.

BANGKOK

de notre correspondant en Asie du Sud-Est

Près de six semaines après leur enlèvement, les dix-neuf otages étrangers, dont deux Français, pris par les rebelles musulmans qui se réclament du groupe Abu Sayyaf sont devenus l'attraction principale d'un sinistre cirque dans l'île philippine de Jolo. En temps ordinaire, on y compte davantage d'armes que d'hommes adultes. Les forces régulières dépêchées sur place par Manille ayant desserré leur étau pour faciliter des négociations, les habitants de cette île, située dans l'extrême sud des Philippines, s'adonnent à un sport prisé dans des mers courues, en toute impunité, par des pirates : faire monter les enchères et, au passage, se donner du bon temps.

La crise des otages est une aubaine pour beaucoup. Pour renforcer les gardes, les ravisseurs ont fait appel à des jeunes chômeurs du cru, y compris des adolescents. Le petit noyau de terroristes n'a guère d'autorité sur ces bandes d'amateurs qui jouent avec leurs armes,

dont la motivation finale est, comme on dit à Jolo, l'« argent instantané », primes occasionnelles pour mercenaires.

Les intermédiaires ne manquent pas pour contribuer à organiser des visites payantes aux otages. Des jeunes armés, dont on ignore les liens avec les « commandants » d'Abu Sayyaf, ont installé leurs propres contrôles routiers pour extorquer l'argent des voyageurs. L'accès aux otages est encore plus onéreux. Cette situation n'a pu se développer que grâce à des complicités, y compris dans la haute administration de l'île.

ACCÈS PAYANT

Cette évolution n'est guère surprenante. A Jolo, terre des Tausuks, une ethnie fortement islamisée, pratiquement tout homme a combattu, à un moment donné, l'autorité de Manille. Le fonctionnaire local type a été entraîné en Libye et l'uléma formé en Syrie. Si les dirigeants d'Abu Sayyaf sont condamnés pour leurs méthodes, ce sont aussi des cousins qui ont participé aux luttes des années 80

avant de devenir des dissidents, puis des bandits de grand chemin. Les otages sont les prisonniers non seulement d'un petit groupe de bandits mais aussi d'un système.

Une fois leur lieu de détention repéré, un raid de commandos professionnels aurait pu libérer les otages, probablement aux moindres frais. Les forces armées philippines ne disposent pas de ce type d'unité : elles ont donc envoyé sur place des fantassins et des rangers qui, dans un premier temps, ont établi un cordon sanitaire autour de l'endroit où étaient regroupés les captifs. Ils ont tiré quelques obus de mortier et fait quelques patrouilles jusqu'au moment où, sous la pression internationale, Manille a fait prévaloir des négociations. De toute façon, le cordon s'était, entre-temps, révélé une passoire ; en raison, notamment, de la présence d'un bataillon local d'anciens insurgés musulmans qui ont fait la paix avec Manille en 1996.

Comme tous les musulmans du Sud, citoyens de seconde zone, les dirigeants d'Abu Sayyaf émettent des revendications politiques :

qu'on laisse les musulmans gérer leurs propres affaires ou, par exemple, qu'on mette fin au pillage des eaux des petits archipels méridionaux par des pêcheurs étrangers. Ils multiplient désormais les requêtes, allant jusqu'à réclamer une enquête sur les conditions de vie du demi-million de Philippines installés dans l'Etat malaisien du Sabah, de l'autre côté de la mer des Célèbes.

Mais, ainsi que l'a dit le porte-parole du chef de l'Etat philippin, « *s'il y a des demandes politiques, vous pouvez discuter sans fin et cela n'aura aucun effet sur la situation* » des otages. Aussi, au point où en sont les choses, le versement d'une rançon demeure-t-elle la seule prise réelle du pouvoir sur les ravisseurs. Or, à Jolo, de plus en plus de gens sont impliqués. L'insécurité est devenue un genre de vie. Roberto Aventajado, conseiller du président philippin, rappelle que, pour libérer d'autres otages enlevés par le groupe Abu Sayyaf, les négociations ont pris, jusqu'ici, « *de trois à six mois* ».

Jean-Claude Pomonti

La Syrie accepte la frontière fixée par l'ONU

L'émissaire des Nations unies au Proche-Orient, le diplomate norvégien Terje Roed-Larsen, a rencontré, à Damas, les autorités syriennes. A l'issue de ces entretiens, il a indiqué que la Syrie « a accepté dans sa totalité » le rapport du secrétaire général de l'ONU, Kofi Annan, qui, le 22 mai, fixait le tracé de la frontière internationale. Selon ce rapport, un territoire contesté, les « fermes de Chébaa », n'est pas concerné par la résolution 425 qui exige d'Israël la restitution du sud du Liban occupé depuis 1978, mais par les résolutions 242 et 338 sur le retrait israélien des territoires occupés depuis 1967. – (*Reuters*.)

M. Védrine, le « dispositif de l'ONU, basé sur la résolution 425, n'a de sens que pour aider le Liban à restaurer son autorité » dans la région et pas « pour se substituer à lui et y faire, à sa place, ce qu'il devrait y faire ».

Un conseil restreint à l'Elysée, auquel participaient, autour du chef de l'Etat, Lionel Jospin et trois de ses ministres, avait, dans la matinée du même jour, examiné la situation sans arrêter de décision. Les responsables français attendent, en effet, le milieu de la semaine prochaine pour constater si le gouvernement libanais, que la France est prête à aider, remplit ses obligations d'administrer le sud du pays.

La Chine en posture d'arbitre dans la crise coréenne

PÉKIN

de notre correspondant

Le « numéro un » nord-coréen, Kim Jong-il, a effectué, du lundi 29 au mercredi 31 mai, une visite historique à Pékin, dans des conditions de confidentialité qui frisaient le burlesque. Alertés depuis Séoul, journalistes et diplomates se sont heurtés à un mutisme des autorités chinoises qui valait confirmation implicite. Selon un porte-parole du ministère sud-coréen des affaires étrangères, les autorités chinoises ont informé Séoul de cette visite. Arrivé en train, accompagné d'une cinquantaine d'officiels, le dirigeant de la Corée du Nord a regagné son pays par la même voie, après avoir rencontré le président Jiang Zemin et des membres du bureau politique du Parti communiste.

GOÛT DU MYSTÈRE

C'est la première visite à l'étranger de Kim Jong-il depuis qu'il a succédé à son père, Kim Il-sung, décédé en 1994. Avant même son arrivée au pouvoir suprême, ses sorties du pays étaient exceptionnelles. Cette fois-ci, un accord a été passé avec les autorités pékinoises afin de garder le secret – pour des raisons de sécurité autant que par goût du mystère – tant qu'il était présent sur le sol chinois. Ce déplacement, pourtant, était dans l'air depuis une année. Le 5 mars, Kim avait effectué une visite à l'ambassade de Chine à Pyongyang.

La visite confirme la place centrale que la Chine occupe dans les préparatifs du sommet intercoréen,

prévu du 12 au 14 juin à Pyongyang. Depuis une année déjà, Pékin a densifié ses relations autant avec le Nord qu'avec le Sud de la péninsule. Une bouderie s'était installée avec Pyongyang, allié de la Chine depuis la guerre de Corée (1950-1953), après la reconnaissance diplomatique de Séoul par Pékin, en 1992, et les accusations consécutives contre les « *traîtres à la révolution* » (allusion aux Chinois) lancées par le régime stalinien du Nord. Le climat s'est réchauffé à partir de juin 1999.

Avec Séoul, Pékin a noué un dialogue sur les questions de sécurité : les ministres de la défense ont échangé des visites en août 1999 et en janvier. Un ambassadeur sud-coréen de haut niveau, Hong Soong-young, ancien ministre des affaires étrangères, a été nommé à Pékin, témoignant de l'importance attachée à la Chine par le président Kim Dae-jung.

Pékin récupère ainsi un rôle de premier plan pour toute tentative de résolution de la crise coréenne. « *Les Chinois tirent le gros lot, commente un diplomate occidental. Ils apparaissent incontournables, ce qui va dans le sens de leur ambition de devenir parrains du processus de paix dans la péninsule.* » Les Chinois cherchent en effet à faire contrepoids aux Etats-Unis, qu'ils soupçonnent d'exagérer la réalité du danger stratégique nord-coréen afin de justifier la mise en place d'un bouclier antimissile auquel ils sont farouchement hostiles.

Frédéric Bobin



La France et l'Allemagne ont trouvé un accord sur la réforme des institutions européennes

Convergences de vues à la veille de la présidence française

L'Allemagne et la France – qui prend la présidence européenne au 1^{er} juillet – sont parvenues à un accord de principe sur la réforme des insti-

tutions européennes, selon des sources allemandes. L'accord sur les principaux points a été obtenu en marge d'une rencontre à Paris du se-

crétaire d'Etat allemand aux affaires européennes, Christoph Zöpel, avec son homologue français, Pierre Moscovici.

BERLIN

de notre correspondant

« Vous devez parvenir à un résultat. Ne soyez pas trop durs. » C'est le message qu'a fait passer le ministre allemand des affaires étrangères, Joschka Fischer (Verts), à ses diplomates chargés de trouver un accord avec leurs homologues français sur la réforme des institutions européennes, à la veille de la présidence française de l'Union européenne. Les Français ont eux aussi fait preuve de volonté d'aboutir : l'Auswärtiges Amt, le ministère allemand des affaires étrangères, et le Quai d'Orsay sont parvenus, mardi 30 mai, à un accord de principe sur le sujet, a appris *Le Monde* de source allemande. Les diplomates de deux pays ont répondu aux exigences formulées à Rambouillet le 19 mai par le chancelier Gerhard Schröder, le président Jacques Chirac et le premier ministre Lionel Jospin, et les deux ministres des affaires étrangères.

L'accord, qui a été obtenu en marge d'une rencontre à Paris du secrétaire d'Etat allemand aux affaires européennes, Christoph Zöpel, avec son homologue Pierre Moscovici, doit encore être béni par M. Fischer et Hubert Védrine, ce qui ne devrait pas poser de problème. « Nous allons pouvoir donner un signal de Mayence » lors du sommet franco-allemand qui doit se tenir le 9 juin dans cette ville, se réjouit un diplomate allemand. Cette bonne entente doit permettre de faire pression sur les autres pays pour obtenir une réforme des institutions fin 2000 au sommet européen de Nice. Les mesures sont les suivantes :

● La pondération des voix au

Conseil européen. La France a accepté que l'Allemagne pèse plus lourd qu'elle, l'Italie et la Grande-Bretagne dans les décisions du Conseil européen. A l'heure où de plus en plus de décisions vont être prises à la majorité qualifiée, l'Allemagne, qui compte 82 millions d'habitants, insistait pour que les décisions du Conseil aient une plus forte légitimité démocratique et que l'on prenne en compte son écart de population avec les autres grands pays. Berlin met en avant sa volonté de souplesse, pour ne pas faire perdre la face à ses homologues. Plusieurs modèles sont proposés : adopter une double majorité, qui consiste à ne pas modifier la pondération des voix, mais à procéder après chaque vote à un deuxième scrutin reflétant, lui, le poids de la population ; représenter les pays en fonction de la racine carrée de leur population ; pondérer de manière dégressive la population. Ce dernier système permettrait de moins faire peser dans la balance les 23 millions d'habitants que l'Allemagne a en plus que la France. Il permettrait aussi de prendre en compte les soucis des Pays-Bas, qui pèsent le même poids mais sont plus peuplés que la Belgique, la Grèce et le Portugal.

● **Les votes à la majorité qualifiée.** La règle deviendrait de prendre les décisions à la majorité qualifiée, l'unanimité devant devenir l'exception. Toutefois, l'unanimité persisterait dans quatre domaines : les mesures nécessitant une ratification des parlements nationaux, les décisions de caractère constitutionnel, celles concernant la défense et les forces armées, enfin celles qui « entraîneraient un recul » de l'intégra-

tion européenne, remettant en cause l'acquis communautaire et le marché intérieur. La France conserverait ainsi son autonomie en matière de défense ainsi que son droit de veto dans la politique agricole commune, celle-ci faisant partie de l'acquis communautaire. Le sujet est très sensible, de nombreux pays demandant de ne plus faire financer l'agriculture par Bruxelles mais par les Etats membres.

● **Les coopérations renforcées.** Celles-ci permettent à plusieurs pays de poursuivre ensemble l'intégration européenne dans divers domaines – monnaie, défense, sécurité intérieure –, mais les pays qui ne veulent pas en faire partie ont droit d'y mettre leur veto. France et Allemagne estiment que le veto doit disparaître, y compris dans le domaine de la politique extérieure, indique-t-on de source allemande.

● **La nomination des commissaires européens.** Le nombre de commissaires doit à l'avenir être sensiblement inférieur au nombre actuel de vingt. Chaque pays proposerait un commissaire, à charge pour le président de la Commission de les choisir. « Le président réfléchira à trois fois avant de ne pas prendre de commissaire d'un des cinq grands pays qui avaient jusqu'à présent deux commissaires », précise-t-on de source allemande.

● **Le Parlement.** « Le nombre maximal de députés serait de 700, chaque pays aurait droit à un nombre minimal de 4 députés, tandis que la répartition refléterait la population de chaque pays », explique-t-on de source allemande. Des aménagements sont possibles, pour ménager les susceptibilités, car, ci cette règle

était appliquée du jour au lendemain, l'Allemagne verrait le nombre de ses députés augmenter, et les autres grands pays le nombre des leurs baisser.

● **Accord sur la langue.** Les Français ont décidé de soutenir l'usage de la langue allemande dans l'Union européenne, troisième langue à côté de l'anglais et du français. Toutefois, l'anglais et le français demeurent seules langues pour la politique extérieure et de sécurité. Une polémique avait éclaté en 1999 pendant la présidence finlandaise, Helsinki ayant refusé l'usage de l'allemand lors de ses conseils informels. Les Allemands s'étaient plaints du manque de soutien de Paris. Berlin estimait qu'à ne pas soutenir l'allemand le français finirait lui aussi par disparaître, l'anglais s'imposant comme seule langue de travail. Certains diplomates allemands avaient menacé en termes peu voilés d'accélérer le processus en abandonnant le français pour l'anglais.

● **La charte des droits fondamentaux.** Deux conceptions s'affrontent sur ce qui pourrait former un embryon de Constitution européenne : les Français veulent une déclaration large, mais non contraignante juridiquement, les Allemands le contraire. « Inscrire dans la charte le droit au logement ou à un travail ne va pas résoudre le problème du chômage », déclare un Allemand. On pourrait se diriger vers une charte large non contraignante, avec l'engagement de rendre à terme ses dispositions contraignantes.

Arnaud Leparmentier

Européens et Américains relativisent leurs différends au sommet de Lisbonne

Les contentieux commerciaux demeurent

BRUXELLES

de notre bureau européen

L'expression « guerre commerciale transatlantique » serait désormais à bannir. Les relations entre l'Europe et les Etats-Unis seraient devenues suffisamment « adultes » pour que les deux parties envisagent de régler sereinement leurs différends. Si cette présentation très consensuelle de la rencontre Europe- Etats-Unis qui s'est tenue, mercredi 31 mai, à Lisbonne devait résister à l'épreuve des faits, les résultats de ce sommet transatlantique semestriel ne seraient pas minces. A en croire Antonio Guterres, le premier ministre portugais, dont le pays préside l'Union européenne, « la fixation de cette nouvelle doctrine des relations euro-américaines est un élément très important. Nous avons décidé qu'à l'avenir, a-t-il indiqué au *Monde*, tous nos différends commerciaux seront traités de façon pragmatique et objective, dans le cadre strict de l'OMC (Organisation mondiale du commerce) ».

A l'aune de la longue histoire des contentieux commerciaux entre l'Amérique et le Vieux Continent, une telle affirmation laisse dubitatif, d'autant que, s'agissant de ceux qui empoisonnent actuellement les relations transatlantiques (aides américaines à l'exportation, dites « FSC », bananes, bœuf aux hormones, subventions à l'aviation civile), le sommet de Lisbonne n'a permis aucune avancée significative. Il n'en demeure pas moins qu'un climat plus pragmatique semble s'instaurer. On « remplace la diplomatie du mégaphone par celle du téléphone », a noté Romano Prodi, président de la Commission européenne. Américains et Européens sont également soucieux de relativiser leurs divergences au regard de l'importance de leurs intérêts communs : en termes financiers, celles-ci présentent bien peu face à un volume d'échanges qui atteint près de 450 milliards d'euros par an. L'Europe n'a pas à se plaindre, puisque la balance commerciale penche en sa faveur avec un excédent de 26,5 milliards d'euros, alors qu'elle affichait un déficit de 1,9 milliard d'euros en 1995.

Au-delà, le partenariat euro-américain est marqué par une « dimension stratégique », qu'il s'agisse d'une action commune dans les Balkans, vis-à-vis de la Russie ou dans le cadre des relations entre l'OTAN et l'UE, et il importe de ne pas la mettre en danger. C'est là une approche assez comparable à celle qui a marqué le récent sommet UE-Russie : ne pas insister sur les sujets qui fâchent. Pas tout à fait, rectifie Pascal Lamy, commissaire européen chargé du commerce : ce qui importe, explique-t-il, c'est qu'Européens et Américains « reconnaissent désormais qu'il est de leur intérêt commun que l'OMC soit forte. Nous sommes d'accord pour dire que les sujets de contentieux existent mais que ce n'est pas une raison pour en faire une guerre transatlantique. Tout cela doit être sous contrôle, parce que cela s'inscrit dans un système multilatéral basé sur des règles. C'est d'ailleurs ainsi que nous avons géré ensemble l'adhésion chinoise [les accords sino-américain et sino-européen sur l'entrée de Pékin à l'OMC] : le fait que nous ayons été capables de travailler ensemble sur un sujet aussi important est de bon augure ».

Pour manifester cette bonne volonté, Américains et Européens sont convenus, à Lisbonne, d'« essayer de relancer », avant la fin de l'année, un nouveau cycle de négociations multilatérales, un processus en panne depuis l'échec de Seattle. En réalité, les seconds n'y croient guère, notamment parce que l'échéance électorale américaine brouille les cartes. Si la plupart des litiges transatlantiques restent donc en l'état, certains progrès et initiatives ont marqué le sommet de Lisbonne :

● **Protection des données personnelles dans le commerce électronique.** Depuis huit mois, Américains et Européens négociaient à propos de ce

différend relatif à un problème de compatibilité des législations européenne et américaine pour assurer la protection des données privées lors de transferts de fichiers informatiques, un problème de plus en plus aigu avec le développement du commerce électronique. A Bruxelles, les Quinze ont donné mercredi leur accord au compromis auquel sont parvenus la Commission européenne et les Etats-Unis. La première a obtenu qu'au système américain, qui reposait sur des codes de bonne conduite des entreprises, soit substitué un cadre légal nettement plus strict.

● **Forum consultatif sur les biotechnologies.** La création de cette instance, qui sera formée de « personnalités indépendantes, extérieures aux gouvernements », a pour but de dépassionner le débat sur les biotechnologies, s'agissant de leur forme la plus contentieuse, les organismes génétiquement modifiés (OGM). Dans ce domaine, les intérêts commerciaux ne sont pas seuls : de part et d'autre de l'Atlantique, des aspects à la fois politiques, culturels et symboliques entrent en jeu : les Européens s'en tiennent au principe de précaution, alors que les Américains estiment que, tant qu'il n'est pas prouvé que les OGM sont néfastes, il n'y a guère de raison de s'en priver. Les premiers notent un « frémissement » en faveur de leur thèse aux Etats-Unis.

Polémique sur les « sanctions tournantes » américaines

Le système des sanctions américaines « tournantes », porté devant l'OMC, constitue dans l'immédiat le point de friction le plus important entre Européens et Américains. Dès la semaine prochaine, les Quinze vont engager des consultations devant l'OMC à propos de la législation américaine dite « carrousel ». L'an dernier, à la suite d'un règlement en leur faveur de l'OMC, à propos des contentieux sur la banane et le bœuf aux hormones, les Etats-Unis ont imposé quelque 300 millions de dollars de sanctions commerciales à l'Europe, certains produits étant frappés de droits de douane de 100 %. A partir du 19 juin, de nouveaux produits seront visés tous les six mois si les Européens n'obtempèrent pas avec le règlement de l'OMC. Ces derniers estiment que cette législation « tournante » est en contradiction avec les règles de l'OMC. – (Corresp.)

● **Action conjointe pour lutter contre les grandes maladies.** Les Etats-Unis et l'Europe ont décidé de se mobiliser pour lutter contre les maladies infectieuses en Afrique, tels le sida, la malaria et la tuberculose. Nouvelles ressources, en particulier via la Banque mondiale, nouveaux partenariats, fortes incitations auprès des pays ayant bénéficié d'un allègement de leur dette pour qu'ils investissent dans la protection sanitaire, sont quelques-uns des axes de cette stratégie euro-américaine.

● **Les aides américaines à l'exportation.** Sur ce point, le désaccord est total. Les « FSC » (Foreign Sales Corporations), c'est un système permettant aux entreprises américaines (Microsoft, Ford, Exxon Mobil, etc.) de faire transiter leurs exportations dans un paradis fiscal, et de réduire ainsi leur imposition de 15 à 30 %. Stuart Eizenstat, le secrétaire d'Etat adjoint au Trésor, a présenté de nouvelles propositions aux Quinze, que Pascal Lamy a rejetées deux jours avant le sommet de Lisbonne. L'OMC a condamné à deux reprises Washington, qui persiste à vouloir faire adopter cette nouvelle législation par le Congrès avant le 1^{er} octobre.

Laurent Zecchini

Attentat meurtrier contre un représentant du pouvoir russe en Tchétchénie

MOSCOU

de notre correspondant

« Ou bien nous mettons fin au terrorisme en Tchétchénie, ou bien nous devons y faire face partout et durant longtemps » : le président russe n'a pas souhaité commenter plus avant le revers subi par Moscou, mercredi 31 mai. Sergueï Zverev, l'adjoint du gouverneur russe en Tchétchénie Nikolai Kochman, a été tué dans un attentat non loin de Grozny. Sa voiture a explosé sur deux mines et essuyé plusieurs tirs. Egalement présents dans le véhicule, le maire tchétchène russe de Grozny, Soupiyan Mokhtchaïev, a été blessé, et une de ses adjointes, Nourseda Khabousseïeva, tuée.

Plus de quatre mois après la prise de Grozny et sa destruction totale, cette opération démontre que les troupes russes n'ont pas le contrôle de la ville, malgré un déploiement d'hommes et de matériel sans précédent. Nikolai Kochman a aussitôt accusé le président tchétchène, Aslan Maskhadov, d'avoir commandité cet attentat, expliquant que le « maire de Grozny était le premier visé ». En revanche, l'entourage de ce dernier mettait en cause les combattants wahhabites (islamistes radicaux), notant que le maire était originaire de leur fief, Ourous Martan. Le même jour, une bombe explosait dans une caserne de Volgograd, à 900 kilomètres au sud de Moscou, tuant deux soldats et en blessant treize. Les responsables locaux parlaient aussitôt d'« une piste tchétchène ». L'attentat n'a pas été revendiqué.

Ces deux événements sont intervenus alors que, la veille, le président tchétchène faisait de nouvelles offres de paix au Kremlin. Dans une interview au journal *Moskovskii Novosti*, un des vice-présidents tchétchènes, Vakha Arsanov, explique : « nous sommes prêts à des concessions substantielles, probablement plus importantes que celles attendues par la partie russe ». « Si Aslan Maskhadov, comme négociateur, ne convient pas aux Russes, nous pouvons proposer une autre personne mandatée pour signer au nom des Tchétchènes », ajoute-t-il. M. Arsanov se dit prêt à ce que la question « du statut de la Tchétchénie ne soit pas évoquée », si Moscou fait de même. Il explique s'être

mis d'accord avec le président tchétchène « sur le fait qu'après l'arrêt des combats, nous démissionnerons, le peuple pourra élire de nouveaux dirigeants ». Enfin, il assure avoir « assez de forces et de moyens pour faire pression » sur les chefs de guerre Bassaev et Khat-tab.

FORCES TCHÉTCHÈNES DIVISÉES

Ces déclarations ont mis le Kremlin dans l'embarras. Jugées de « quelque intérêt », mardi, par Sergueï Iastrjembski, elles étaient qualifiées de « bluff » le lendemain après l'attentat de Grozny. Ce n'est pas la première fois que des initiatives publiques visant à l'engagement de négociations sont immédiatement contrées par des

actes militaires. Le 10 mai, Pavel Krachennnikov, président de la commission des lois de la Douma et responsable d'une commission d'enquête sur la Tchétchénie, avait rencontré en Ingouchie un proche de M. Maskhadov, Kazbek Makhachev. « Il faudra bien un jour arriver à la paix », expliquait le député russe, partisan d'une solution politique rapide.

Ce premier contact officiel avait provoqué la fureur des généraux russes, comme de certains chefs de guerre opposés au président tchétchène. Le lendemain, un convoi russe tombait dans une embuscade en Ingouchie et dix-neuf soldats étaient tués. Le général Guennadi Trochev accusait aussitôt le président ingouche, Rouslan Aouchev, l'homme qui avait organisé la rencontre, de laisser « les terroristes s'installer » dans cette république voisine de la Tchétchénie. Cette embuscade « est une provocation qui s'est faite sans l'accord du commandement tchétchène », assure Vakha Arsanov, dans son entretien à *Moskovskii Novosti*. Le « parti de la guerre », tant à Moscou qu'au sein de forces tchétchènes divisées, continue ainsi de dominer le jeu.

François Bonnet

Saisie d'un rapport d'Amnesty International

Les douaniers de l'aéroport de Moscou ont saisi, dimanche 28 mai, une centaine d'exemplaires d'un rapport sur la Tchétchénie de l'organisation de défense des droits de l'homme Amnesty International, le qualifiant de « propagande antirusse ». Membre d'Amnesty, Mariana Katzarova se rendait en Ossétie du Nord, où se tient un colloque organisé par le ministère des affaires étrangères russe et le conseil de l'Europe. Mme Katzarova allait distribuer ce rapport sur les violations des droits de l'homme et les exactions des troupes russes, texte disponible sur le site Internet www.amnesty.org. Dans une interview au quotidien anglophone *Moscow Times*, elle explique avoir été interrogée deux heures par les douaniers, qui lui ont demandé si elle était tchétchène... – (Corresp.)

M. Berezovski prédit l'instauration d'un « régime autoritaire »

MOSCOU

de notre correspondante

Mercredi 31 mai, la Douma (chambre basse du parlement) a apporté son soutien à Vladimir Poutine en adoptant trois textes de lois qui prévoient de réduire le pouvoir des leaders régionaux au profit du centre. Un des textes prévoit que les gouverneurs et les chefs des parlements régionaux qui, jusqu'à alors, siégeaient au Conseil de la fédération, la chambre haute du parlement, soient remplacés par des représentants, perdant ainsi leur immunité parlementaire. Un autre permet au Parquet d'ouvrir des enquêtes contre les gouverneurs qui auront violé la loi et de les suspendre en attendant le jugement. Le dernier donne aux gouverneurs le droit de limoger les maires des villes de leurs territoires.

Rare député à s'opposer à ce projet, l'oligarque Boris Berezovski a ouvertement exprimé son désaccord. La veille, dans une lettre ouverte au président, le milliardaire russe avait violemment critiqué la grande « révolution administrative » concoctée par le Kremlin pour renforcer le pouvoir du centre sur les régions. M. Berezovski estimait que la création de sept « super-régions » – chapeautant les 89 « sujets » de la fédération russe – apporterait « plus de mal que de bien ». « Les changements proposés sont antidémocratiques. (...) Ils violent l'équilibre indispensable au fonctionnement d'un Etat démocratique et d'une économie de marché », écrit M. Berezovski, prédisant l'instauration d'« un régime autoritaire », de type « latino-américain ».

« C'est le signe que Boris Berezov-

ski sera obligé de quitter ses quartiers au Kremlin » en a déduit le député agraire Nikolai Kharitonov. Pourtant, la nomination récente à des postes clés de deux proches de M. Berezovski – Mikhail Kassianov à la tête du gouvernement ; Vladimir Oustinov au Parquet et Alexandre Volochine à l'administration présidentielle – laissait penser que M. Berezovski continuait à avoir la haute main au Kremlin. Mais Vladimir Poutine semble avoir récemment décidé de s'attaquer aux intérêts personnels de M. Berezovski. Sa société Logovaz (concessionnaires de voitures) se serait vue retirer le droit de vendre des Mercedes, alors que l'enquête sur une autre des sociétés du magnat russe (Atoll) vient d'être rouverte par le parquet.

Agathe Duparc

Salon Israël Mode d'Emploi

4 & 5 juin 2000

dès 11 h

Espace Champerret Paris 17^e

www.hitech-aliah.com

Pérou : pas de recours de l'OEA contre l'élection de Fujimori

LIMA. Le président péruvien, Alberto Fujimori, a marqué, mercredi 31 mai, un premier point avec le refus du conseil permanent de l'Organisation des Etats américains (OEA) de s'aligner sur la position des Etats-Unis qui réclamaient la possibilité de recourir à des sanctions après sa réélection contestée. Une partie de la communauté internationale, essentiellement américaine et européenne, ainsi que l'opposition péruvienne, conduite par Alejandro Toledo, qui avait renoncé à sa candidature au second tour, estiment que le scrutin de dimanche dernier n'était « ni libre, ni juste ». L'argumentation péruvienne pour parvenir à ce résultat s'est fondée essentiellement sur le principe de non-intervention dans les affaires internes dans un sous-continent rétif depuis très longtemps « aux indépendances pour en avoir trop souvent souffert », précise-t-on de bonne source, estimant que ces pays ne sont plus l'« arrière-cour » des Etats-Unis. - (AFP)

Haiti : le parti d'Aristide remporte au moins dix-huit mairies

PORT-AU-PRINCE. La Famille Lavalas, parti de l'ancien président Jean-Bertrand Aristide (1991-1996) a remporté dix-huit mairies sur vingt-sept, dont celle de Port-au-Prince, lors de l'élection municipale du 21 mai, selon des résultats partiels communiqués mercredi 31 par le Conseil électoral provisoire (CEP). Le nouveau maire de la capitale (2,4 millions d'habitants) est une femme, médecin de profession, Marie-Yves Duperval. Les Haïtiens devaient élire au total 133 maires à travers le pays. Mais les résultats définitifs officiels des élections législatives, municipales et locales, doivent être rendus publics par le CEP, à l'issue d'une période de contestation légale de trois jours. - (AFP)

L'Ethiopie considère que la guerre avec l'Erythrée « est finie »

ADDIS ABEBA. Le premier ministre éthiopien, Meles Zenawi, a déclaré, mercredi 31 mai, que son pays considérait la guerre avec l'Erythrée comme « finie depuis mercredi », estimant qu'il avait récupéré ses territoires occupés, mais il a réclamé des garanties internationales avant de retirer ses troupes du sud de ce pays. Des négociations indirectes entre les deux belligérants se déroulent depuis mardi à Alger. - (AFP)

Etats-Unis : George W. Bush

« enclin » à surseoir à une exécution

AUSTIN. Pour la première fois depuis qu'il est gouverneur du Texas, le candidat républicain à la présidence des Etats-Unis, George W. Bush, s'est déclaré « enclin » à surseoir pour trente jours à l'exécution d'un condamné à mort afin de permettre de nouveaux tests d'ADN. Ricky McGinn devait en principe mourir jeudi, par injection létale, pour le viol et le meurtre, en 1993, de sa belle-fille âgée de douze ans. « Je veux que l'homme puisse faire entendre tous ses arguments devant le tribunal. S'il y a un doute quelconque ou une preuve qui n'a pas encore été présentée qui l'exonère du viol, il faut l'examiner », a déclaré le gouverneur, sous le mandat duquel plus de cent vingt condamnés ont été exécutés et qui n'a jamais accordé de tel sursis.

Dans une autre affaire, la veille, G. Bush avait grâcié A. B. Butler, un homme qui avait passé dix-sept ans en prison pour viol avant d'être innocenté par de nouveaux tests d'ADN. - (AFP)

Monténégro : un conseiller du président assassiné

PODGORICA. Goran Zugic, conseiller pour la sécurité du président Milo Djukanovic, a été tué par balles, mercredi 31 mai, dans la capitale du Monténégro, a rapporté un journaliste sur place. La victime, âgé de 38 ans, a été abattue vers 23 h 15 locales (21 h 15 GMT) alors qu'elle allait rentrer chez elle dans le centre de Podgorica, selon ce témoin qui habite à proximité et s'est rendu immédiatement sur les lieux. La police recherche le ou les tueurs. - (AFP)

La francophonie et le dialogue des cultures à Beyrouth en 2001

LIBAN. Le prochain sommet de la Francophonie, qui se déroulera en 2001 à Beyrouth, aura pour thème « Le dialogue des cultures », a annoncé à Paris, mercredi 31 mai, le secrétaire général de l'Organisation internationale de la francophonie (OIF), Boutros Boutros-Ghali. « Nous devons nous y préparer et nous commençons par le dialogue entre la culture arabe et la culture francophone », a-t-il indiqué sur France 2. Plus de cinquante chefs d'Etat sont attendus à ce sommet.

DÉPÊCHES

■ **KOSOVO : le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) a annoncé la publication**, en juin, d'un livre contenant les noms de 3 376 personnes qui lui ont été signalées comme ayant disparu au Kosovo entre janvier 1998 et mi-mai 2000. Selon les familles, la plupart de ces disparus auraient été détenus ou enlevés. En février, le CICR avait estimé que près de 1 900 d'entre eux avaient été sans doute arrêtés par les forces de sécurité serbes ou enlevés par des civils serbes, et que quelque 350 autres l'avaient vraisemblablement été par l'Armée de libération du Kosovo (UCK), l'ex-guérilla albanaise, ou par des civils albanais du Kosovo. - (AFP)

■ **IRAN : l'arrestation, mercredi 31 mai, de deux musulmans iraniens, accusés d'espionnage pour Israël**, risque de « servir de prétexte pour retarder le verdict » des juifs accusés dans le cadre de la même affaire, a indiqué l'avocat de ces derniers. Dix audiences du procès pour espionnage ont eu lieu, depuis le 13 avril au tribunal révolutionnaire de Chiraz (sud). Le verdict devrait être prononcé d'ici deux semaines, avaient indiqué précédemment les responsables de la justice. - (AFP)

■ **CÔTE-D'IVOIRE : l'ancien premier ministre ivoirien, Alassane Ouattara, a appelé, mercredi 31 mai, à voter** en faveur du projet de nouvelle Constitution qui doit être soumis à référendum le 23 juillet en Côte-d'Ivoire. Ce candidat déclaré à la présidence a cependant déploré que « ce texte renferme certaines ambiguïtés et incohérences concernant les conditions d'éligibilité du président de la République ». Une disposition controversée du projet constitutionnel, publié au Journal officiel du 26 mai, stipule qu'un candidat à la présidence « ne doit s'être jamais prévalu d'une autre nationalité ». Les détracteurs de M. Ouattara estiment que cette disposition doit lui être appliquée, car il a représenté le Burkina Faso dans diverses institutions internationales, dont le Fonds monétaire international (FMI). Le référendum du 23 juillet doit être suivi d'une élection présidentielle dont le premier tour est prévu le 17 septembre. - (AFP)

Au Brésil, un prêtre français, avocat des « sans-terre », est menacé de mort

Henri Burin des Rozières participe au procès d'un « fazendeiro »

Un procès mettant en cause un puissant fazendeiro (propriétaire terrien) va s'ouvrir, mardi 6 juin, à la cour d'assises de l'Etat du Para, au

Brésil. Son accusateur est un prêtre français, Henri Burin des Rozières, avocat de profession, membre de la Commission pastorale de la terre,

engagée depuis longtemps auprès des paysans sans terre. L'avocat français est menacé de mort et sa tête a été mise à prix.

HENRI BURIN DES ROZIÈRES, prêtre et avocat français, est menacé de mort dans l'Etat de Para au nord-est du Brésil. L'ordre des dominicains, auquel il appartient, ainsi que des organisations liées à l'Eglise de France (Comité épiscopal France-Amérique latine, Justice et Paix, Action des chrétiens pour l'abolition de la torture, Comité catholique contre la faim et pour le développement, etc.), viennent d'alerter les autorités françaises et brésiliennes sur la situation de cet avocat, défenseur de paysans sans terre, qui vit depuis plus de vingt ans au Brésil et dont la tête est aujourd'hui mise à prix.

Agé de 69 ans, docteur en droit après des études à Paris, neveu d'Etienne Burin des Rozières, qui était secrétaire général de l'Elysée à l'époque du président de Gaulle, Henri Burin des Rozières exerce son métier d'avocat à Xinguara et à Rio Maria, dans le sud du Para. Les menaces qui le visent aujourd'hui sont liées à l'ouverture, mardi 6 juin à la cour d'assises de Belem, du procès d'un fameux fazendeiro, Jeronimo Alves de Amorim, capturé au

Mexique à la fin de 1999, en exécution d'un mandat d'arrêt international, et traduit devant la justice brésilienne.

Ce fazendeiro est accusé d'avoir commandité l'assassinat, le 2 février 1991 à Rio Maria, d'un syndicaliste, Expedito Ribeiro de Souza, en faveur duquel M. Burin des Rozières et des militants de la Commission pastorale de la terre, organe de l'épiscopat du Brésil, se sont mobilisés et portés parties civiles. Ils ont joué un rôle décisif dans les poursuites contre M. Alves de Amorim. M. Burin des Rozières sera même dans le prétoire de la cour d'assises en tant qu'assistant d'accusation, le temps d'un procès qui soulève déjà la fièvre en raison des soutiens dont bénéficie l'accusé parmi les grands propriétaires et dans la classe politique du Para.

Les « exécutions » ont déjà commencé. Cinq « sans terre » ont été assassinés au début du mois de mai dans la région de Xinguara. On a retrouvé les corps de deux d'entre eux, les oreilles coupées selon la pratique habituelle des tuteurs à gages commandités par

les fazendeiros. Une liste de dix personnes « désignées pour mourir » circule depuis quelques jours dans le sud du Para. Outre ceux des militants déjà assassinés y figurent les noms d'Henri Burin des Rozières, de Davi Passos, universitaire, de Sebastian Ataides, président du Syndicat des travailleurs ruraux de Xinguara. Des rumeurs font état de la présence dans la région d'un tueur à gages.

INFIME MINORITÉ DE POSSÉDANTS

A travers ce prêtre français, ce sont les soutiens au combat des paysans « sans terre » et aux partisans d'une ample réforme agraire qui sont visés. Ils appartiennent aux milieux syndicaux, religieux, intellectuels et judiciaires. Depuis des années, l'avocat Henri Burin des Rozières et ses collègues de la Commission pastorale de la terre (CPT), présidée par M^{re} Tomas Balduino - désigné dans tous les milieux conservateurs comme le nouveau évêque « rouge » brésilien, successeur de dom Helder Camara, décédé en 1999 - intentent des procès contre les exécuteurs et

commanditaires d'assassinats de paysans. Ils dénoncent les pratiques violentes et arbitraires des forces de l'ordre, militent contre l'impunité de ces puissants fazendeiros, dont un Jérônimo Alves de Amorim était le symbole avant d'être arrêté, qui contrôlent terres, marchés et votes. Ils collaborent avec les équipes d'inspecteurs du travail qui, dans les grandes fazendas, font la chasse au travail clandestin que le prêtre français appelle le « travail-esclave ».

Selon le Mouvement des sans-terre (MST) du Brésil, une infime minorité de possédants (1 % de la population) contrôle la moitié de toutes les terres arables du pays. Cinq millions de familles - soit 20 à 25 % de la population - sont privées de terre et vivent dans un état d'extrême pauvreté. Le MST représente quelque 150 000 familles « installées » qui, grâce à leur lutte, ont reçu des terres et plus de 200 000 qui en occupent d'autres et vivent dans des campements provisoires.

Henri Tincq

Nous avons tous notre idée

de la Qualité de Vie au Quotidien.



Des résultats semestriels en forte hausse

Le Conseil d'Administration s'est réuni, sous la présidence de Pierre Bellon, pour arrêter les comptes semestriels de l'exercice 1999/2000 au 29 février 2000.

Performances financières consolidées

- le chiffre d'affaires s'élève à 5,270 milliards d'euros en croissance de 22 % par rapport à celui du premier semestre de l'exercice précédent ;
- le résultat d'exploitation atteint 278 millions d'euros en augmentation de 24 % ;
- le résultat net part du groupe récurrent s'élève à 73 millions d'euros en progression de 43 % ;
- le résultat net part du groupe atteint le même montant ;
- ces performances tiennent compte des taux de change au 29 février 2000.

Succès commerciaux

Au cours du 1^{er} semestre, Sodexo a bénéficié d'une bonne croissance et a connu de beaux succès commerciaux :

Restauration et Services :

- Cœur Défense en France (7 000 personnes)
- Peugeot en France et au Brésil
- 5 bases militaires à Edimbourg en Ecosse (2 200 personnes)
- Tenet Healthcare Corporation aux Etats-Unis (39 sites - 8 000 lits)
- Northeastern State University à Tulsa aux Etats-Unis (11 000 étudiants)
- Ericsson en Suède (11 sites - 11 300 personnes)

Chèques et Cartes de Services :

- BankBoston à Buenos Aires (4 000 utilisateurs)

- Home Office (Ministère de l'Intérieur) en Grande-Bretagne (50 millions de chèques par an)
- Czech Telecom en République tchèque (18 000 utilisateurs)

Bases-Vie :

- Shell à Aberdeen au Royaume-Uni (15 plates-formes et 3 sites).

Positions concurrentielles

A l'exception de la Grande-Bretagne, le projet de Granada ne modifie pas nos positions concurrentielles globales en Restauration Collective où nous sommes le n°1 mondial.

Nouvelles technologies de l'information et de la communication

Sodexo développe l'utilisation des nouvelles technologies. Ainsi, Sodexo Marriott Services vient de signer un accord avec Instill Corporation, spécialiste de l'e-business en restauration, en vue de créer aux Etats-Unis une plate-forme d'achat sur Internet.

Perspectives

Pour l'ensemble de l'exercice 1999/2000, à taux de change constants, nos objectifs de croissance étaient de :

- 8 % pour le chiffre d'affaires ;
- 15 % pour le résultat d'exploitation ;
- 20 % pour le résultat récurrent net part du Groupe.

Sur la base des taux de change actuels, notamment du dollar et de la livre sterling, ces taux de croissance devraient s'élever respectivement à 18 %, 25 % et 30 %.

- N° 1 mondial de la Restauration et des Services.
- N° 1 mondial de la Gestion de Bases-Vie.
- N° 2 mondial des Chèques et Cartes de Services.
- N° 1 mondial du Tourisme Fluvial et Portuaire.
- 270 000 collaborateurs dans 70 pays.
- 21 100 sites.
- 9 milliards d'euros de chiffre d'affaires.

Sodexo
ALLIANCE
Satisfaire un monde de différences

MUNICIPALES Philippe Séguin, chef de file de la droite pour les élections municipales à Paris, a annoncé, mercredi 31 mai, qu'il déposera une proposition de loi visant « à la re-

fonte complète des listes électorales parisiennes d'ici mars 2001 ». ● À L'ASSEMBLÉE NATIONALE, Noël Mamère, député (Verts) de la Gironde, a été sanctionné d'un rappel à l'ordre

par le président Raymond Forni (PS), pour avoir mis en cause, la veille, le président de la République à propos des « faux électeurs » parisiens. ● CETTE SANCTION a suscité un ma-

laise dans les rangs socialistes. Le député Arnaud Montebourg prend sa défense, dans un entretien au *Monde*, et affirme que Jacques Chirac a profité des « infractions qui

sont aujourd'hui reprochées aux dirigeants de la Ville de Paris ». ● LES LISTES ÉLECTORALES parisiennes ont subi, depuis 1997, une substantielle réduction du nombre des inscrits.

Face au système parisien, Philippe Séguin se pose en candidat de « rupture »

Le député des Vosges a annoncé son intention de déposer une proposition de loi pour refondre les listes électorales dans la capitale. Noël Mamère (Verts) a été sanctionné par le président de l'Assemblée pour avoir mis en cause le chef de l'Etat à propos des « faux électeurs »

CHICHE ! Bien décidé à ne pas se laisser « éclabousser » par l'affaire des « faux électeurs » parisiens, Philippe Séguin a pris tout le monde de court en annonçant le dépôt, mercredi 31 mai, à la veille du week-end de l'Ascension, d'une proposition de loi « tendant à la refonte complète des listes électorales parisiennes d'ici mars 2001 ». La veille déjà, le candidat de la droite à Paris avait réagi, non pas aux attaques portées par son collègue Vert de Gironde, Noël Mamère, contre le président de la République, mais à celles le concernant directement. « M. Séguin, candidat à la mairie de Paris, a été président du RPR qui a largement bénéficié, comme on le sait, des emplois fictifs et également de ces faux électeurs, au service d'un homme et d'un clan », avait déclaré M. Mamère. Le propos avait piqué au vif le député des Vosges.

La proposition de loi Séguin, qui sera présentée, mardi 6 juin, au bureau du groupe RPR de l'Assemblée nationale par son président, Jean-Louis Debré, vise à « répondre à la légitime exigence de clarté qui se manifeste chez nos concitoyens ». Elle se réfère à deux précédents : la refonte, en 1991, des listes électorales en Corse et l'adaptation du

corps électoral prévu pour la Nouvelle-Calédonie par l'accord de Nouméa du 5 mai 1998.

A la refonte des listes s'ajoute une modification de la composition des commissions chargées de la révision des listes électorales, lesquelles devraient désormais comporter, selon M. Séguin, des représentants du Conseil d'Etat, de la Cour de cassation et des groupes politiques constitués à l'Assemblée nationale et au Sénat. Alors que les Verts s'activent sur le front du « système RPR » et que les socialistes se montrent étrangement

prudents, on ne saurait mieux dire qu'un sérieux coup de balai s'impose à Paris après vingt-trois ans de gestion par le RPR ! Au jeu du « plus blanc que moi, tu meurs », le chevalier Séguin compte bien l'emporter...

COMME À LA LIBÉRATION

« Ce n'est une attaque contre personne, se défend l'intéressé. Puisque tout le monde, apparemment, a cette idée de faire la clarté sur les listes, y compris Jean Tiberi, disons que je me suis dévoué. Mardi, évidemment, tout le monde n'a entendu que Ma-

M. Contassot : ne pas « faire ce qui s'est fait en Corse »

Le chef de file des Verts parisiens aux élections municipales de mars 2001, Yves Contassot, s'est déclaré, mercredi 31 mai, « totalement opposé » à une refonte des listes électorales à Paris, comme l'a proposé Philippe Séguin, « si elle consiste à faire ce qui s'est fait en Corse ». Les 1 047 787 électeurs parisiens devraient alors retourner dans les mairies pour se réinscrire. « Ce serait la meilleure manière d'empêcher le scrutin de se dérouler sur des bases sûres », a déclaré à l'AFP M. Contassot, car « les inscriptions sont extrêmement faciles à faire sur une base frauduleuse : il suffit de se faire domicilier chez quelqu'un ».

Le programme des Verts à Paris préconise en revanche un « nettoyage » des listes électorales par croisement des fichiers électoraux et fiscaux, ce que la Commission nationale informatique et libertés (CNIL) n'a pas autorisé. M. Contassot demande également que les commissions de révision des listes électorales soient composées de magistrats indépendants.

mère et personne n'a écouté ce que disait le ministre de l'intérieur ». En réponse à l'interpellation du député écologiste, Jean-Pierre Chevènement avait précisé qu'une « révision complète des listes électorales de Paris ne pourrait être mise en œuvre que par la loi ».

L'ancien président de l'Assemblée nationale a donc pris le ministre au mot. A charge pour le gouvernement d'inscrire ou non la proposition de loi à l'ordre du jour de l'Assemblée nationale. « Nous avons un problème général en France pour la fiabilité des listes électorales, puisqu'on laisse l'initiative au citoyen d'indiquer ou non qu'il a changé de domicile. Cette situation a des conséquences plus sensibles encore dans les villes régies par la loi PLM [Paris-Lyon-Marseille], où bien des électeurs, en toute bonne foi, ne pensent pas à signaler qu'ils ont changé d'arrondissement », a expliqué au *Monde* M. Séguin. Interrogé sur la possibilité matérielle de refondre les listes électorales avant les élections de mars 2001, le député a cette réponse : « On l'a bien fait à la Libération. On peut embaucher des centaines d'étudiants. Quant à voter ma proposition, si tout le monde est d'accord, comme on le dit, alors, il suffit de dix minutes ».

Sans tarder, le député socialiste Christophe Caresche, directeur de campagne du candidat du PS à la mairie de Paris, Bertrand Delanoë, a qualifié de « rideau de fumée pour noyer l'affaire des faux électeurs » l'initiative de son collègue des Vosges. Il s'est toutefois dit « heureux de voir que Philippe Séguin découvre la réalité de la situation parisienne en terme de liste électorale puisqu'il la compare à la Corse ».

SE DÉMARQUER SANS ATTAQUER

Le maire de Paris, Jean Tiberi, a préféré attendre « avant de donner un avis sur une démarche dont l'instabilité peut tout de même surprendre ». Sa concurrente socialiste, Lyne Cohen-Solal, dont une plainte en justice avait déclenché, en 1997, l'enquête en cours sur les listes électorales du 5^e arrondissement de Paris, a estimé que la proposition Séguin équivalait à « un aveu ».

En fait, M. Séguin est doublement fidèle à lui-même. Volontiers provocateur, il n'est pas mécontent de son coup, qui donne le ton de sa campagne à venir. Il rappelle au passage le contenu d'une lettre qu'il a reçue peu après son investiture : « Monsieur, pour vous, les ennuis ne font que commencer.

Mais je sais que pour vos adversaires aussi... »

Sur le fond, M. Séguin a toujours fait la moue sur ce qu'on appelle le « système Chirac ». Dès juillet 1997, alors qu'il allait accéder à la présidence du RPR, il se montrait atterré par cet héritage : « Une image déplorable, les affaires, des juges d'instruction partout ». Plus récemment, lors de l'audition, le 11 mai, des pré-candidats à la mairie de Paris par les responsables du RPR, de l'UDF et de DL, il s'était lancé dans un long réquisitoire du système en place. Après - exercice obligé - avoir rendu hommage par trois fois à l'action de Jacques Chirac à la tête de l'Hôtel de Ville, il avait affirmé : « Le cycle qui s'achève comporte sa part d'erreurs, de faiblesse ou de sclérose. En particulier, qu'on le veuille ou non, s'est instaurée, ces dernières années, l'idée d'une collusion d'intérêts entre la ville de Paris et le RPR, préjudiciable à l'une comme à l'autre ». Il s'était posé en candidat de « rupture ». C'est là que réside la difficulté de l'exercice pour les dix mois à venir : se démarquer de l'héritage, sans jamais attaquer M. Chirac.

Jean-Louis Saux

Révision ou refonte complète des listes électorales ?

REFONTE complète des listes électorales à Paris, comme le propose Philippe Séguin, ou « nettoyage des listes existantes par croisement de fichiers », comme le préconise Yves Contassot ? A la suite des récentes mises en examen dans l'affaire des « faux électeurs », le débat est lancé. La situation actuelle des listes parisiennes et la législation sur leur révision le rendent compliqué.

● **La situation à Paris.** Pour les vingt arrondissements de la capitale, les inscriptions et radiations se faisant à la mairie d'arrondissement, le nombre d'électeurs inscrits était de 1 135 629 au 28 février 1997. Les révisions des années 1997, 1998 et 1999 ont ramené ce nombre, au 29 février dernier, à 1 047 787, soit une diminution de 87 842 (7,73 %). Ce chiffre, particulièrement élevé, est sans rapport avec l'évolution de la population de la capitale, passée de 2 152 423 habitants, au recensement de 1990, à 2 125 246 à celui de 1999, soit une diminution de 27 177 (1,26 %). Dans le 3^e arrondissement, le nombre d'électeurs inscrits était de 18 350 au 28 février 1997, de 16 700 au 29 février dernier. Le 5^e arrondissement est celui dont la population électorale a le plus diminué dans la même période, passant de 41 400 à 35 311.

● **La procédure de révision.** L'inscription de nouveaux électeurs - personnes atteignant dix-huit ans, naturalisées ou s'installant dans la commune - et la radiation d'autres - déménagements, décès - sont enregistrées par les mairies. Une commission de révision composée du maire ou de son représentant, d'un représentant du préfet et d'un représentant du président du tribunal de grande instance, procède chaque année, entre le 1^{er} septembre et la fin février,

pour chaque bureau de vote, à la révision des listes. L'Insee dispose d'un fichier national et effectue un contrôle régulier des éventuelles doubles inscriptions. Mais ce fichier, qui n'a pas d'existence juridique, n'est qu'un instrument de recoupement des données.

● **Les contrôles.** Trois juridictions s'en chargent. Le juge pénal est chargé de réprimer les fraudes, le juge civil des demandes de radiation, le juge administratif du contentieux des révisions des listes. « Dans le cas du 3^e arrondissement, écrit ainsi Jean-Philippe Immariéon dans son livre *Autopsie de la fraude électorale* (Stock, mars 2000), 1 227 faux électeurs ont été radiés en décembre 1997 par le tribunal d'instance, sans que celui-ci juge de fraudes à l'inscription, et alors que se déroule parallèlement une enquête pénale qui porte sur les mêmes faux électeurs. Ce « saucissonnage » a sa logique mais laisse de grands espaces de non-droit. » Le préfet est le gardien de la sincérité des listes.

● **La refonte complète des listes.** Le ministre de l'intérieur, Jean-Pierre Chevènement, l'a souligné, mardi 30 mai, à l'Assemblée : « Une révision complète des listes électorales de Paris ne pourrait être mise en œuvre que par la loi, car elle dérogerait au principe de permanence des listes, posé par l'article L. 16 du code électoral. »

● **Les limites posées par le Conseil constitutionnel.** Hormis le cas très particulier de la Nouvelle-Calédonie, le seul exemple d'une révision complète des listes électorales est celui de la Corse, dans le cadre de la loi du 13 mai 1991 instaurant un nouveau statut pour cette île. Au terme de cette opération de moralisation, le nombre d'inscrits était passé de 199 628 à 157 805. Le Conseil constitutionnel avait avalisé cette refonte au motif que rien ne s'oppose « ni à ce que le législateur règle de façon différente des situations différentes ni à ce qu'il déroge au principe de l'égalité pour des raisons d'intérêt général... ». Mais il avait justifié son aval par les « particularités » de la situation des listes électorales en Corse, telles qu'elles ressortaient des informations fournies lors des débats parlementaires. Rien ne permet d'assurer que le Conseil trouverait dans la situation parisienne des « particularités » qui le conduiraient à autoriser une refonte complète des listes dans la capitale.

Après le rappel à l'ordre de Noël Mamère, malaise à gauche, satisfaction à droite

LA PHOTO des quatre députés Verts, côte à côte, est bonne pour l'histoire. Dans l'Hémicycle, Yves Cochet brandit le règlement de l'Assemblée nationale ; Noël Mamère,

RÉCIT

Les députés socialistes ont peu apprécié l'intervention de Raymond Forni

Marie-Hélène Aubert et Jean-Michel Marchand lèvent des yeux indignés vers Raymond Forni (PS), au « perchoir », qui refuse de donner la parole à M. Cochet. Alors, comme écrasés par le poids de l'injustice, les Verts quittent lentement l'Hémicycle, sous les protestations de la droite. On croirait vivre un grand moment de la V^e République. Mais que se passe-t-il ?

Rien de plus, en fait, qu'un scénario bien huilé. Mercredi 31 mai, les députés écologistes jouent la deuxième scène du feuilleton « À Paris, les Verts lavent plus blanc ». Au lendemain de l'intervention de M. Mamère, mettant en cause Jacques Chirac et Philippe Séguin dans l'affaire des « faux électeurs » du 3^e arrondissement (*Le Monde* du 1^{er} juin), le président de l'Assemblée nationale a rappelé à l'ordre l'élu de Gironde, comme l'y autorise l'article 71 du règlement. Un peu plus loin, à l'article 73, ce texte rend possible de sanctionner le député « qui s'est rendu coupable d'injures, provocations ou menaces envers le président de la République, le premier ministre, les membres du gouvernement et les As-

TROIS QUESTIONS À...

ARNAUD MONTEBOURG

1 Député socialiste de Saône-et-Loire, vous soutenez Noël Mamère, qui a été rappelé à l'ordre par le président de l'Assemblée nationale, mercredi, pour avoir mis en cause Jacques Chirac dans l'affaire des « faux électeurs » du 3^e arrondissement de Paris. L'intervention de M. Mamère était-elle légitime ?

Je veux défendre Noël Mamère ! Son intervention, mardi, était d'autant plus légitime que le président de la République, dans notre Constitution, est irresponsable sur le plan politique et sur le plan juridique, sauf circonstances exceptionnelles. Vouloir censurer un député qui n'a fait que dire la vérité, de manière modérée et réfléchie,

semblées (...). « Je tiens à dire de la manière la plus ferme que je considère [les propos de M. Mamère] comme inacceptables », déclare M. Forni, à 15 heures, au début de la séance de questions au gouvernement. « Le chef de l'Etat ne saurait, dans cette enceinte, de quelque manière que ce soit, faire l'objet d'impunité à caractère personnel », prévient-il. Quant aux déclarations visant M. Séguin, elles constituent « une attaque personnelle au regard de notre règlement », conclut M. Forni, applaudi par l'opposition.

A la sortie de l'Hémicycle, les députés Verts commentent leurs « déboires » devant les caméras. « Les socialistes et les communistes sont bien frileux. Peut-être qu'ils ont des choses à se reprocher », persifle M. Mamère, qui maintient que la fraude à Paris a été organisée « au service d'un homme et d'un clan (...). Celui qui a été maire de Paris et qui est chef de l'Etat, il faudra un jour qu'il s'explique ». « Chez nous, on n'a pas le droit d'attaquer la statue du Commandeur ! », renchérit M^{me} Aubert. A quelques pas, M. Cochet raconte comment il a tenté de dissuader M. Forni, avant la séance, de rappeler à l'ordre M. Mamère. Peine perdue ! « Dans ce cas, je ferai un rappel au règlement », prévient M. Cochet, qui sait pertinemment que cette procédure est irrecevable pendant la séance de questions. Tant mieux : les Verts auront un prétexte pour quitter l'Hémicycle... et créer l'événement.

La droite a obtenu, aussi, l'image qu'elle voulait : celle du président de l'Assemblée nationale, socialiste, sermonnant un collègue de sa ma-

jeurité. L'incident est clos ? « L'incident est... clair », déclare, dans un lapsus, Jean-Louis Debré : « Le président de l'Assemblée a rempli les devoirs de sa charge. C'est ce que je lui ai demandé et je l'en remercie », ajoute le président du groupe RPR qui avait réclamé, la veille, la convocation du bureau de l'Assemblée, pour « marquer le coup ». « Il a su exactement

rielle » et la baisse du chômage, le président du groupe socialiste, Jean-Marc Ayrault, explique que l'on peut critiquer l'attitude de M. Mamère « sur la forme », tout en restant vigilant sur « la question de fond » : le « système RPR » dans la capitale.

Le président intouchable pendant son mandat

Le président de la République bénéficie d'une immunité pénale tant qu'il est en fonctions. Ainsi a décidé le Conseil constitutionnel, de façon incidente, le 22 janvier 1999, à l'occasion de sa décision sur la Cour pénale internationale. Le Conseil a, en effet, jugé que « le président de la République, pour les actes accomplis dans l'exercice de ses fonctions et hors le cas de haute trahison, bénéficie d'une immunité ». Et il a ajouté qu'« au surplus, pendant la durée de ses fonctions, sa responsabilité pénale ne peut être mise en cause que devant la Haute Cour de justice ». Cette décision signifie que le président de la République ne peut être mis en accusation par la justice ordinaire pour des délits commis hors de l'exercice de ses fonctions, et donc, notamment, antérieurement à celles-ci. Pour que les juges lui demandent des comptes, ils doivent attendre qu'il ait quitté l'Elysée, contrairement à l'interprétation faite par la ministre de la Justice, en mai 1998, qui avait estimé que le chef de l'Etat pouvait relever de la justice ordinaire, ce qui lui avait valu un sévère rappel à l'ordre du premier ministre.

rappeler ce qu'était le règlement de l'Assemblée », confirme Philippe Douste-Blazy, président du groupe UDF. Patrick Devedjian (RPR, Hauts-de-Seine), en revanche, trouve la sanction bien légère par rapport à celle infligée, en 1984, à François d'Aubert, Alain Madelin et Jacques Toubon (*lire page 7*). « Il y a deux poids, deux mesures », déplore l'avocat.

Entre deux interviews sur les « trois ans » de la majorité « plu-

lable. Le rappel à l'ordre n'est rien d'autre qu'une sanction : cela revient à dire que l'on doit se taire sur des pratiques illégales dans lesquelles le président de la République a des responsabilités, pour le moins, politiques. Par ricochet, cette censure aboutit à empêcher l'opinion publique de se faire un point de vue.

3 Philippe Séguin a annoncé le dépôt d'une proposition de loi visant à « refondre complètement » les listes électorales, à Paris, d'ici à mars 2001. Qu'en pensez-vous ?

S'il faut une loi pour nettoyer les écuries dans la transparence et le respect des règles contradictoires, alors oui, je suis pour !

Propos recueillis par Clarisse Fabre

Cl. F.

3^{ème} cycle
INGÉNIERIE ET NÉGOCIATION
COMMERCIALES INTERENTREPRISES
Pour devenir
Ingénieur d'affaires /
Chef de produits «b to b»
Recrutement Bac +4/5, Ingénieurs, DEA,
DESS, ESC... jusqu'à fin juillet 2000
Formation d'octobre 2000 à septembre 2001
dont 6 mois de mission en entreprise
www.devinci.fr/inici
Brochure et dossier au 01 41 16 73 12
Courrier ou E-mail : inci@devinci.fr
INCI - Pôle Universitaire Léonard de Vinci
92916 Paris La Défense Cedex
ÉTABLISSEMENT D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR TECHNIQUE PRIVÉ



Quand M. Chirac défendait des députés sanctionnés

POUR un député, mettre en cause le président de la République dans l'Hémicycle n'est pas sans risque. C'est donc peu fréquent. Plusieurs des protagonistes de la sanction infligée à Noël Mamère, mercredi 31 mai, ont pourtant à l'esprit un précédent fameux, datant de 1984, puisqu'ils en étaient - déjà - acteurs.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 février 1984, alors qu'ils ferraillaient contre le projet de loi sur l'audiovisuel, trois « jeunes Turcs » de l'opposition, le RPR Jacques Toubon et les UDF Alain Madelin et François d'Aubert, mettent en doute le passé de résistant de François Mitterrand, président de la République. Le sang de Pierre Joxe, président du groupe socialiste, ne fait qu'un tour : il demande la réunion du bureau de l'Assemblée pour sanctionner leurs propos, qu'il juge « injurieux » et « inacceptables ». Le lendemain, le bureau leur inflige la troisième, dans l'ordre croissant de gravité, des quatre sanctions prévues par le règlement : la censure, qui prive le parlementaire de la moitié de son indemnité pendant un mois.

« Nous sommes tous des Jacques Toubon ! », s'insurge le président du groupe RPR, Claude Labbé, après cette décision. M. Toubon traite Raymond Forni, alors président de la commission des lois, de « provocateur ». Mais Pierre de Bénouville (apparenté RPR), compagnon de la Libération et ami de longue date de M. Mitterrand, se porte garant du passé de

résistant du chef de l'Etat. Jacques Chirac, président du RPR, prend sa plume pour écrire à M. Mitterrand une lettre qu'il rend publique.

Il y dénonce des « sanctions particulièrement sévères et disproportionnées avec ce qui leur sert de motif ou, plutôt, de prétexte [qui constituent] un véritable abus [et] sont à la fois contraires à la tradition républicaine, à l'esprit de tolérance comme aux libertés politiques fondamentales ». « Ce qui est en cause, poursuit-il, c'est le respect dans notre pays des règles de la démocratie et de l'équilibre des pouvoirs. »

RIPOSTE DE LIONEL JOSPIN

Venant du chef du principal parti de l'opposition, la missive ne pouvait rester sans réponse du premier secrétaire du PS. Lionel Jospin riposte donc au « caractère tout à fait manœuvrier et politicien » de la lettre de M. Chirac : « Il s'agit d'une opération politique, comme le montre le numéro spécial de Minute attaquant le passé de résistant de M. Mitterrand. Par sa lettre, M. Chirac vient apporter sa caution à cette opération », affirme-t-il. M. Labbé n'a bien sûr pas la même lecture de l'incident : « François Mitterrand ne s'est pas sacralisé en devenant président de la République (...). Il faut pouvoir et savoir mettre en cause le président de la République (...). Le passé suit les hommes. Personne ne peut s'en dégager. »

Cécile Chambraud

Les chefs de la gauche « plurielle » laissent les fâcheries au vestiaire

L'AFFAIRE des faux électeurs de Paris n'a été évoquée que quelques minutes, presque par défaut. Réunis, mercredi 31 mai à l'Hôtel Matignon, autour de Lionel Jospin et de son directeur de cabinet, Olivier Schrameck, pour un dîner des chefs de file de la majorité, qui coïncidait avec le troisième anniversaire de leur victoire de 1997, François Hollande, premier secrétaire du Parti socialiste, Robert Hue, secrétaire national du Parti communiste français, Dominique Voynet, porte-parole des Verts, Jean-Michel Baylet, président du Parti radical de gauche (PRG), et Jean-Pierre Chevènement, président du Mouvement des citoyens (MDC), ont seulement convenu que la question des faux électeurs parisiens ne devait pas être un « sujet d'affrontement ou de concurrence » entre eux. Nul n'a parlé de la sanction à l'encontre du député Vert Noël Mamère.

« STUDIEUX MAIS DÉCONTRACTÉ »

Les fâcheries ont été laissées au vestiaire et M. Jospin a préféré insister sur la baisse du chômage et sur les résultats « inespérés » obtenus depuis 1997, jugeant que « la mise en valeur du bilan créditerait le projet » qui serait défendu aux élections législatives de 2002. Pour autant, M. Hollande s'est défendu de toute « autocébration », qualifiant ce dîner de près de trois heures de « non-festif, studieux, franc, retenu mais décontracté quand même ». Les sept participants ont débattu du quinquennat. M. Hue s'est démarqué du consensus ambiant, en expliquant que cette réduction de la durée du mandat présidentiel seule ne suffisait pas et qu'il fallait l'accompagner d'une réduction à quatre ans du mandat de député.

Les dirigeants de la majorité ont surtout constaté que la majorité était vraiment très plurielle sur la réforme des institutions, le PRG et le MDC penchant pour un régime présidentiel, le PCF et les Verts s'arc-boutant sur la défense du régime parlementaire, le PS campant à mi-chemin.

Les chefs de parti ont surtout profité de ce rendez-vous annuel pour mettre sur la table leurs états d'âme sur le fonctionnement de la majorité. M^{me} Voynet a fait écho à ses propres critiques, le 21 mai dans le Doubs, quand elle reprochait aux « éléphants du PS » de décider entre eux avant que le gouvernement n'en délibère. M. Hue a fait allusion à ses déclarations sur « l'hégémonie » du PS, en pointant quelques loupés dans la mise en œuvre de l'accord national entre socialistes et communistes pour les élections municipales de 2001. « Chacun y est allé gentiment, a commenté M. Hollande. On connaît tous nos défauts mais on peut les conjurer, ce qui suppose l'autodiscipline de chaque formation. »

Comme il l'avait fait pour les élections européennes de 1999, le premier secrétaire du PS a suggéré un « code de déontologie dans les élections », basé sur une concurrence sans affrontements. Fin juin, le PS entamera des rencontres bilatérales pour préparer l'échéance de 2002 avec le PCF et les Verts. Soucieux de voir la majorité « valoriser son bilan » et préparer son projet pour 2002, M. Jospin s'est déclaré prêt à réunir de nouveau les chefs de parti pour « travailler ensemble » sans attendre... le prochain anniversaire.

Michel Noblecourt

Réforme de l'assurance-chômage : le patronat entraîne quatre syndicats et isole la CGT

Les partenaires sociaux se retrouveront lundi 5 juin

Les partenaires sociaux se sont quittés à l'aube, jeudi 1^{er} juin, après avoir élaboré un projet de protocole d'accord sur la réforme de l'assurance-

chômage. Le Medef a réussi à faire partager ses principales propositions à quatre des cinq confédérations syndicales, la CGT restant isolée. Les

syndicats ont cependant obtenu un engagement sur la révision de la dégressivité des allocations chômage.

CETTE NUIT-LÀ, le front syndical n'a pas résisté. Après treize heures de négociations, les partenaires sociaux se sont séparés aux petites heures de l'aube, jeudi 1^{er} juin, munis d'un projet d'accord-cadre qui réformerait, en profondeur, le régime d'assurance-chômage. La CFDT, la CFTC, la CGC et, dans une moindre mesure, FO ont plutôt bien accueilli l'esprit de ce texte. La CGT, elle, s'est retrouvée au fil des heures de plus en plus isolée dans son hostilité, tandis que le numéro deux du Medef, Denis Kessler, estimait avoir franchi une « étape importante ». Pour l'heure, cet accord n'est pas encore conclu et les partenaires sociaux ont décidé de se retrouver, lundi 5 juin, pour d'ultimes ajustements.

Cette séance de négociation supplémentaire devrait notamment permettre de préciser les modalités concrètes du CARE, le fameux contrat d'aide au retour à l'emploi, et, en particulier le montant de l'indemnisation et les mécanismes de sanctions. Dès à présent, cependant, le principe du CARE est acquis. De même, un accord semble à portée de main sur l'indemnisation des chômeurs, les nouveaux contrats de travail et la perspective d'une baisse des cotisations des salariés et des employeurs. Une clause surprenante a par ailleurs été introduite par le patronat qui promet aux « organisations signataires » de l'accord des compensations financières pour leur participation au fonctionnement de l'Unedic... Une telle mesure signifierait une mise à l'écart radicale de la CGT.

Tout au long de la nuit, réunions en coulisse et petits arrangements

ont ponctué les discussions, permettant petit à petit au Medef de lever les réticences d'au moins quatre centrales. Le marathon a débuté mercredi à 15 heures. Deux heures plus tard, à la faveur d'une première interruption de séance, la CGT sort indemne des manifestants rassemblés devant les portes du Medef. « Kessler, c'est le 18 brumaire permanent ! », s'exclame l'un des membres de la délégation cégétiste. Le patronat, explique-t-il, est décidé à faire du CARE un dispositif obligatoire, alors que les syndicats avaient espéré qu'il serait facultatif. « FO, la CGC et la CGT ont fait savoir que cela ne passait pas », affirme l'orateur. A 20 h 35, les partenaires sociaux marquent une deuxième pause, qui se prolonge de manière troublante jusqu'à... minuit. En réalité, les choses commencent à basculer. Tandis que les délégations finissent de se restaurer au rez-de-chaussée, M. Kessler s'est éclipsé. Il mène, deux étages au-dessus, des tractations parallèles avec Michel Jalmain, de la CFDT, et Jean-Louis Walter, de la CGC. Le premier obtient un engagement sur la révision « en profondeur » des règles de dégressivité des allocations ; le second marchande la suppression de la surcotisation chômage des cadres. Puis tout le monde revient dans la salle des négociations officielles.

A 2 heures, jeudi, le Medef réclame une nouvelle suspension des travaux. Cette fois, la CFTC rejoint la partie secrète qui se joue dans les étages. Dans le hall, face aux journalistes, Jacqueline Lazarre, secrétaire confédérale CGT, commence à s'inquiéter. « C'est la totale ! Le patronat persiste dans ses projets », s'indigne-

t-elle, en soulignant que sa centrale tout comme FO ont dit haut et fort leur refus de « continuer à discuter sur de telles propositions ». A peine la séance a-t-elle repris que la délégation CGT se découvre pour le coup totalement seule. Un ultime temps mort demandé par le Medef vient en effet d'avoir raison de FO. La centrale de Marc Blondel (« négocié » l'allocation de remplacement pour l'emploi (ARPE), le système de prétraitements contre embauches qui lui tient particulièrement à cœur. Dès lors, la rencontre peut s'achever. Le Medef a réussi à faire passer de ses cinq interlocuteurs syndicaux.

A 2 heures, le Medef réclame une nouvelle suspension des travaux. Cette fois, la CFTC rejoint la partie secrète qui se joue dans les étages

Au final, le texte du protocole précise que la « signature du CARE ouvre droit au versement des allocations et à l'accès aux services facilitant le retour à l'emploi ». Conformément aux souhaits de la CFTC et de la CFDT, la montée en charge de ce dispositif serait progressive. A partir du 1^{er} janvier 2001, il concernerait tous les

nouveaux allocataires de l'Unedic, puis l'ensemble des chômeurs indemnisés, en 2003. Persuadé que le Medef aura à cœur de prouver l'efficacité de son système et que les entreprises privilégieront les personnes sous CARE, Jean-Claude Quentin, de FO, s'est cependant inquiété des « risques de discrimination » entre « anciens » et « nouveaux » chômeurs. La période de référence pour bénéficier d'une allocation, elle, s'étendrait à quatre mois de travail sur les douze derniers mois et non plus sur huit. En revanche, les organisations syndicales n'ont pas obtenu le retrait des nouveaux contrats de travail d'une durée de « dix-huit mois à cinq ans ». Elles n'ont pu qu'amender les modalités de leur création. Ainsi, les contrats pour l'insertion sont renvoyés à la mise en œuvre d'un accord interprofessionnel. Quant aux fameux contrats de mission, ils ne seront plus négociés au niveau de l'entreprise mais par les branches.

« Les nouveaux contrats ? Dans la mesure où nous obtenons la suppression de la surcotisation des cadres... », met en balance Jean-Louis Walter (CGC), « Est-ce moral ? Je ne sais pas », avoue-t-il, embarrassé. « La remise en cause de la dégressivité, c'est acte ! », se félicite de son côté Michel Jalmain (CFDT), qui estime que « l'essai doit être cependant consolidé lundi ». Visage fermée, la délégation CGT est partie très vite. La veille, au cours d'un déjeuner, la CFDT avait tenté de la convaincre de monter dans le train. En vain.

Isabelle Mandraud et Caroline Monnot

Jacques Chirac chante du dialogue social

A l'occasion du 8^e congrès mondial de gestion des ressources qui se tenait, mercredi 31 mai, à Paris, au Palais des congrès (lire page 14), le président de la République a salué la démarche des organisations syndicales et patronales qui se sont engagées dans la voie du « dialogue social ». Estimant que « l'excès de l'interventionnisme public a aujourd'hui montré ses limites », Jacques Chirac a déclaré que la France a besoin de « bons accords équilibrés, où chacun trouve son compte ».

« L'Etat ne doit pas être sur la défensive, a-t-il estimé, il doit cesser de regarder tout progrès du dialogue social comme une menace pour son autorité. » « S'il conservait une attitude hégémonique, c'est lui qui menacerait le dialogue social, et non pas le contraire », a poursuivi le chef de l'Etat, pour qui « l'autonomie des partenaires sociaux, leur responsabilité et leur capacité d'agir doivent être reconnues ». « A eux de démontrer qu'ils sont prêts à en tirer toutes les conséquences », a-t-il ajouté.

Les députés votent une amélioration de la sécurité des convoyeurs de fonds

LES DÉPUTÉS ont adopté en première lecture, mercredi 31 mai, le projet de loi sur « la sécurité du dépôt et de la collecte de fonds par les entreprises privées », que le gouvernement avait déposé dans l'urgence, le 24 mai, après la grève des convoyeurs de fonds. Ce texte ne fait que reprendre les dispositions inscrites dans un projet plus global sur la sécurité privée, approuvé le 17 mai par le conseil des ministres, qui doit être soumis en première lecture au Sénat à l'automne. Seule la majorité « plurielle » a approuvé ce texte. Le RPR a voté contre tandis que l'UDF s'est abstenue.

Ce texte autorise les maires à prendre un arrêté afin que les véhicules de convoyage de fonds, de bijoux ou de métaux précieux puissent emprunter les couloirs d'autobus et utiliser des zones de stationnement réservées, ce qui supposait une réforme du code général des collectivités locales. Cela évitera aux convoyeurs de parcourir parfois des dizaines de mètres à pied en portant de très grosses sommes d'argent et s'exposant ainsi à un « brackage ». En outre, il oblige les banques, grandes surfaces ou grands magasins, qui recourent fréquemment à des sociétés comme la Brink's ou Ardial-Serse, à aménager leurs locaux afin que les transferts de fonds ne s'opèrent pas dans des lieux très fréquentés.

Le gouvernement n'avait prévu aucun délai pour la réalisation de ces aménagements, et la commis-

sion des lois de l'Assemblée avait introduit une date-butoir par amendement : le 1^{er} juillet 2002. Le ministre de l'intérieur, Jean-Pierre Chevènement, a obtenu qu'elle soit finalement fixée au 31 décembre 2002.

Avec l'appui du gouvernement, Jean-Pierre Dufau (PS, Landes), le rapporteur du projet, a également ajouté des sanctions (100 000 francs d'amende) pour les établissements qui ne rempliraient pas leurs obligations. Ce projet complète le décret du 28 avril 2000 (prévoyant notamment le port obligatoire de gilet pare-balles et le renforcement des équipements de véhicules blindés).

SANCTIONS À L'APPUI

Le texte ne méritant « ni excès d'honneur ni excès d'indignité », selon Jean-Antoine Léonetti (UDF, Alpes-Maritimes), la droite a mis à profit le débat pour dénoncer la politique de sécurité du gouvernement. Entre « les mesurées » et « les petites phrases », a dénoncé Christian Estrosi (RPR, Alpes-Maritimes), le gouvernement « s'est montré incapable de réduire l'insécurité ». Jean Vila (PCF, Pyrénées-Orientales) a jugé que « c'est aux convoyeurs que nous devons ce texte », tout en espérant que le budget 2001 du ministère de l'intérieur serait à la hauteur des besoins d'une « police républicaine ».

Jean-Michel Bezat

PUBLICATIONS JUDICIAIRES
Office Spécial de Publicité
47, rue Louis Blanc
92984 LA DEFENSE Cedex
Tel : 01.49.04.01.84 - Fax : 01.43.33.51.36

EXTRAIT DES MINUTES DU GREFFE DE LA COUR D'APPEL DE PARIS

Par arrêt de la 9^{ème} Chambre (B) de la Cour d'Appel de PARIS du 30 Septembre 1999, **BENCHEGHIB Malik**, né le 14 Janvier 1953 à VERSAILLES (78), de Chérif BENCHEGHIB et de BAUDCHON Colette, demeurant 67, rue de Courcelles à (75008) PARIS a été condamné aux peines de **SIX MOIS d'emprisonnement avec sursis** et **CENT MILLE FRANCS d'amende** (100.000 F) d'amende, pour :

soustraction à l'établissement ou au paiement de l'impôt par omission de déclaration, faits commis courant 1994 et 1995 à Paris. La Cour a, en outre ordonné, aux frais du condamné : 1^o La publication de cet arrêt, par extrait dans le **JOURNAL OFFICIEL de la REPUBLIQUE FRANCAISE**, les quotidiens **LE MONDE** et **LE FIGARO** ; 2^o L'affichage de cet arrêt, par extrait, pendant trois mois en Mairie du domicile du contribuable. Pour extrait conforme délivré à Monsieur le Procureur Général sur sa réquisition. Pour le Greffier en Chef.

TRIBUNAL DE GRANDE INSTANCE DE PARIS EXTRAIT DES MINUTES DU GREFFE

Par jugement **contradictoire**, rendu par le **TRIBUNAL CORRECTIONNEL** 11^{ème} CHAMBRE, le 15 Décembre 1999

Stéphanie, Agnès STIKER épouse SENDRA, née le 10 Novembre 1965 à LILLE (59) a été condamnée à 3 mois d'emprisonnement avec sursis. Ordonne la **publication** du présent jugement par extraits, dans le Journal Officiel, ainsi que dans les quotidiens Le Figaro et Le Monde et également l'affichage par extraits pendant trois mois à la Mairie du domicile du contribuable, le tout aux frais de la condamnée.

Infractions - SOUSTRACTION A L'ETABLISSEMENT OU AU PAIEMENT DE L'IMPOT : DISSIMULATION DE SOMMES - courant 1995 et 1996 - à Paris, faits prévus par ART. 1741 AL.1, AL.2 C.G.I. et réprimés par ART. 1741 AL.1, AL.3, AL.4, ART.1750 AL.1 C.G.I. Pour extrait conforme, n'y ayant appel, Le Greffier en Chef.

TRIBUNAL DE GRANDE INSTANCE DE PARIS EXTRAIT DES MINUTES DU GREFFE

Par jugement **contradictoire**, rendu par le Tribunal Correctionnel - 31^{ème} Chambre correctionnelle - le 13 Décembre 1999

Fabienne FRANCOIS épouse NAZARALY, née le 1^{er} Février 1956 à PARIS (75015), a été condamnée à une **amende de 20.000 F** pour : PUBLICITE MENSONGERE OU DE NATURE A INDIURE EN ERREUR - du 8 Février 1999 au 14 Mai 1999 - à PARIS, faits prévus par ART. L.121-1, ART. L.121-5, ART. L.121-6 AL.1 C. CONSUMMAT. et réprimés par ART.L.121-6, ART.L.121-4, ART.L.213-1 C. CONSUMMAT. Le Tribunal a ordonné la publication du jugement par extrait, dans LE MONDE.

Pour extrait conforme, n'y ayant appel, Le Greffier en Chef.

TRIBUNAL DE GRANDE INSTANCE DE PARIS EXTRAIT DES MINUTES DU GREFFE

Par jugement **contradictoire**, 11^{ème} Chambre, le 2 Novembre 1999. Opposition en date du 15 Juillet 1999 au jugement du 19 Janvier 1999 11^{ème} Chambre et remise d'une copie de l'acte donnant connaissance de la date d'audience à personne, contre emargement 19 Août 1999.

Hervé, Georges LONJON né le 29 Novembre 1958 à AULNAY SOUS BOIS (93) a été condamné à Emprisonnement délictuel - 8 mois avec sursis ; l'amende délictuelle de 50.000 F. Ordonne la **publication du présent jugement par extraits dans le Journal Officiel, ainsi que dans les quotidiens Le Monde et Le Figaro, ainsi que l'affichage également par extraits pendant trois mois à la Mairie du domicile du contribuable, le tout aux frais du condamné.**

Infractions - SOUSTRACTION A L'ETABLISSEMENT OU AU PAIEMENT DE L'IMPOT sur les sociétés pour les années 1994 et 1995 - courant 1995 et 1996 - à Paris, faits prévus par ART. 1741 AL.1 C.G.I. et réprimés par ART. 1741 AL.1, AL.3, AL.4, ART. 1750 AL.1 C.G.I. OMISSION D'ECRITURES DANS UN LIVRE COMPTABLE - FRAUDE FISCALE - courant 1994 à 1996 - à Paris, faits prévus par ART. 1743 AL.1 = C.G.I. ART. 8, ART. 9 C.COMMERCE et réprimés par ART.1743 AL.1, ART. 1741 AL.1, AL.3, AL.4, ART. 1750 AL.1 C.G.I. SOUSTRACTION FRAUDULEUSE A L'ETABLISSEMENT OU AU PAIEMENT TOTAL OU PARTIEL DE LA TVA afférente à la période du 1^{er} Janvier 1994 au 31 Décembre 1995 - courant 1995 et 1996 - à Paris, faits prévus par ART. 1741 AL.1, AL.2 C.G.I. et réprimés par ART. 1741 AL.1, AL.3, AL.4, ART. 1750 AL.1 C.G.I. Pour extrait confor Le Greffier en Chef

RELIGIONS Le synode national annuel de l'Eglise réformée de France, qui se tient à Lyon du 1^{er} au 3 juin, doit se pencher sur la formation des pasteurs et sur les évolutions de cette

profession. ● **ALORS QUE** la vie des communautés protestantes connaît un certain déclin, l'Eglise réformée ne connaît pas de crise des vocations, le nombre d'étudiants dans les facultés

de théologie continuant de croître. ● **LE DYNAMISME** des vocations s'explique surtout par la féminisation du métier de pasteur. ● **A l'instar** de Dominique Hernandez, qui officie dans

une paroisse du Val-de-Marne, les femmes représentent aujourd'hui 21 % des ministres du culte en activité et plus de 40 % des nouveaux pasteurs admis chaque année. ● **POUR**

JEAN-PAUL WILLAIME, auteur d'une étude sur le sujet, cette féminisation « accélère et étend le processus de sécularisation déjà présent dans le protestantisme ».

La féminisation du métier de pasteur fait évoluer le culte protestant

L'Eglise réformée de France, principale composante du protestantisme français qui réunit son synode annuel à Lyon, ne connaît pas de crise des vocations. Elle le doit notamment à l'arrivée en nombre de femmes pasteurs, qui apportent une nouvelle approche de leur métier

JACQUES-NOËL PÉRÈS se souvient d'avoir fréquenté les bancs de la faculté de théologie protestante de Paris en 1968. A l'époque, sa promotion d'une vingtaine d'étudiants ne comptait que deux filles. Il est aujourd'hui doyen de cette vénérable institution, fondée en 1877. Désormais, les promotions comptent plus d'une moitié de femmes. La plupart des étudiants sont déjà diplômés de l'enseignement supérieur. Souvent aussi, ils ont une première expérience professionnelle.

Ce public nouveau est en train de changer durablement la figure du culte protestant, car la vocation première de la faculté de théologie protestante de Paris est de former des pasteurs pour l'Eglise réformée de France (ERF), principale composante du protestantisme français, ainsi que pour l'Eglise évangélique luthérienne de France (EELF). Les femmes ont été admises au ministère pastoral dans l'Eglise réformée dans les années 60. Aujourd'hui, elles représentent 21 % des mi-

nistres du culte en activité. Cette proportion devrait croître au cours des prochaines années, puisque 40 % des nouveaux pasteurs admis chaque année par une « reconnaissance de ministère » sont des « pasteurs ». En 1999, la proportion était de 7 femmes pour 11 hommes.

THÈME DE LA FORMATION

Le synode national annuel de l'Eglise réformée, qui se tient à Lyon du 1^{er} au 3 juin, doit se pencher sur cette évolution. Le thème retenu cette année est en effet la formation des pasteurs, à travers l'avenir des deux facultés de théologie protestante, celle de Paris et celle de Montpellier. Au synode de 1972, à la suite d'un rapport présenté par le théologien Jacques Ellul, il avait été décidé de réunir ces deux facultés en un Institut protestant de théologie (IPT), en répartissant leurs compétences. Le premier cycle d'études, d'une durée de trois ans, devait se dérouler à Paris, tandis que le deuxième cycle, davantage axé sur la formation au minis-

trère, était réservé à Montpellier. L'Eglise réformée exige en effet que ses ministres du culte soient titulaires d'une maîtrise de théologie, étalée sur cinq ans. Progressivement, cependant, les deux cycles se sont reconstitués dans les deux facultés. Le synode de cette année doit prendre acte de cette situation et entériner l'existence complémentaire de deux facultés dispensant les mêmes enseignements. Il doit aussi évaluer l'adéquation des futurs pasteurs aux besoins « d'aujourd'hui et de demain ». L'Eglise luthérienne devrait à son tour exprimer son avis sur la question, au cours de son synode annuel, qui se tiendra les 17 et 18 juin à Paris.

DYNAMISME DES VOCATIONS

Le choix retenu en ce qui concerne l'Institut protestant de théologie est donc de faire se déplacer les professeurs, dont plusieurs enseignent dans les deux facultés, plutôt que les étudiants. Cette décision tient compte du nouveau profil du public accueilli par les deux facultés : plus âgé, vivant souvent en couple avec un conjoint exerçant une activité professionnelle, ayant parfois des enfants, et donc moins mobile.

Le nombre d'étudiants fréquentant les deux facultés de l'Institut protestant de théologie se situe autour de 400. Il était de 150 au début des années 60. Après une chute assez nette entre 1968 et 1972, il a progressivement augmenté. Tous les étudiants ne souhaitent pas nécessairement devenir pasteurs à l'issue de leurs études. Cependant, l'Eglise réformée ne connaît pas de problèmes de vocations. Pour un corps pastoral de 385 ministres du

culte en exercice, une vingtaine de nouveaux pasteurs sont admis chaque année par la commission des ministères de l'ERF (18 en 1999).

Ce dynamisme des vocations ne se fait pourtant pas sentir à l'échelle des fidèles et de la pratique religieuse. Sylvie Gambarotto, pasteur dans le Gard, un des berceaux du protestantisme français, reconnaît que la vie des communautés protestantes connaît un certain déclin : « La population vieillit. On ne voit plus guère les jeunes après leur communion. Nos Eglises doivent peut-être se remettre en question sur leur manière d'attirer la jeunesse... »

A terme, les « nouveaux pasteurs » devraient sans doute bousculer les habitudes des fidèles. Bernard Antérion, président de la commission des ministères, estime que désormais la moitié des nouveaux ministres du culte admis par l'ERF ne viennent plus d'une famille de tradition réformée. Sur ce nombre, 60 % sont issus de milieux protestants évangéliques. Les autres viennent de familles catholiques ou sans religion. « Ce changement est une grande chance pour notre Eglise, mais aussi un appel à la vigilance », souligne le pasteur Antérion. De plus en plus d'étudiants en théologie découvrent l'histoire du protestantisme à la faculté. Or, rappelle Sylvie Gambarotto, « dans une Eglise minoritaire, les fidèles tiennent beaucoup à leur histoire, qui est une part constitutive de leur identité ». Les stages en paroisse, qui s'insèrent entre le premier et le deuxième cycle de théologie, sont là pour permettre aux futurs pasteurs de faire connaissance avec

l'Eglise dans laquelle ils vont exercer leur ministère. « On est de moins en moins pasteur de père en fils », résume Jacques-Noël Pérès, qui dé-

pendant sur les conséquences que pourrait avoir à terme une féminisation massive de la fonction de pasteur. Jacques-Noël Pérès

Cinq facultés de théologie en France

Les facultés de théologie protestante sont au nombre de cinq en France et reflètent la diversité du protestantisme. Les facultés de Paris et de Montpellier, regroupées dans l'Institut protestant de théologie (IPT), forment principalement des pasteurs pour l'Eglise réformée de France (ERF). A Strasbourg, l'ancienne faculté de théologie protestante est devenue l'université des sciences humaines. Elle forme surtout des pasteurs pour l'Eglise luthérienne d'Alsace et de Moselle (Ecaal).

La faculté libre de théologie réformée d'Aix-en-Provence s'adresse aux futurs pasteurs des Eglises réformées évangéliques indépendantes. Les pasteurs baptistes se forment plutôt à Vaux-sur-Seine (Yvelines), à la faculté libre de théologie évangélique. D'autres établissements plus modestes, tels que l'Institut biblique européen de Lamorlaye (Oise), sont utilisés par les courants évangéliques et pentecôtistes du protestantisme pour former leurs ministres du culte.

plore que « certains étudiants entrant à la faculté de théologie n'ont jamais ouvert la Bible » ; jadis, les fils de pasteur « en étaient nourris avec le biberon ».

« UNE AUTRE VIE »

Ces pasteurs, qui ne sont plus issus du sérial, ont eu bien souvent « une autre vie » avant d'exercer une responsabilité dans l'Eglise réformée. « Parmi les dix-huit pasteurs que nous avons admis en 1999, nous avions un ingénieur météorologiste, un ingénieur agronome, un électronicien, un diplômé d'une école de commerce », relève le pasteur Antérion. Celui-ci reconnaît qu'il essaie de maintenir un certain équilibre entre la proportion d'hommes et de femmes. Beaucoup s'interrogent

sur sa part que la perspective d'une telle évolution « ne va pas sans poser de questions ».

D'ores et déjà, Bernard Antérion estime que « le nouveau profil des ministres du culte protestant est en train de modifier considérablement l'aspect du ministère pastoral : les nouveaux pasteurs ont une relation plus simple de proximité avec les fidèles. En même temps, ils sont soucieux de se ménager un espace de vie privée, du temps pour la vie de famille. Cette évolution accentue le « modèle professionnel » du ministère pastoral, loin du modèle du « saint », entièrement consacré à sa tâche, qui marquait jadis la fonction de pasteur. »

X. T.

Un million de fidèles

Réuni chaque année à Lyon pour l'Ascension, le synode national rassemble 92 délégués, issus des huit synodes régionaux de l'Eglise réformée de France (ERF) et de l'Eglise réformée d'Alsace et de Moselle (ERAL), ainsi que des représentants d'œuvres et de mouvements protestants. Son rôle est de définir les grandes orientations et de prendre les décisions engageant les deux Eglises réformées (calvinistes), après avoir reçu les avis des synodes régionaux.

A côté des courants luthériens, baptistes, évangéliques et pentecôtistes, l'Eglise réformée de France constitue, avec environ 300 000 fidèles, le « poids lourd » d'un protestantisme français, qui compte en tout près d'un million de fidèles. Elle est membre de la Fédération protestante de France et entretient des liens étroits avec les Eglises luthériennes de France, depuis la concorde de Leuenberg qui a reconnu, en 1973, la « pleine communion » de ces Eglises.



Liberté - Égalité - Fraternité

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PREFECTURE DE LA LOZERE

AVIS D'ENQUETE

AMENAGEMENT DE LA R.N. 88 SUR LE TERRITOIRE DES COMMUNES DU MONASTIER-PIN-MORIES, DE SAINT-BONNET-DE-CHIRAC ET DES SALELLES DANS LA SECTION COMPRISE ENTRE L'A 75 ET LE VALLON DE ROMARDIÈS

Le public est informé que, par arrêté n° 00-0821 du 23 mai 2000, le projet d'aménagement de la R.N. 88 sera soumis aux enquêtes publiques conjointes préalables :

- à la déclaration d'utilité publique des travaux de construction d'une section de route nationale entre l'A 75 au droit du lieu dit « Les Ajustons », PR 0+000 (commune du MONASTIER-PIN-MORIES) et la R.N. 88 au niveau de la confluence lot/Romardiès, PR 3+859 (commune des SALELLES),
- à l'attribution du caractère de route express,
- à la mise en compatibilité du Plan d'Occupation des Sols de la commune du MONASTIER-PIN-MORIES.

La commission d'enquête, désignée par M. le Président du Tribunal Administratif de MONTPELLIER, est composée comme suit :

- **Président** : Jean BELIN, ingénieur divisionnaire des T.P.E., retraité, demeurant à CABESTANY (Pyrénées-Orientales).
- **Assesseurs** : Daniel LAROCHE, architecte paysagiste, demeurant à MONTPELLIER (Hérault). Louis PORTAL, ingénieur en chef des études et techniques de l'armement, retraité, demeurant à MARVEJOLS (Lozère).

Ces enquêtes se dérouleront du 19 juin 2000 au 29 juillet 2000 (12 heures). Pendant cette période, les dossiers d'enquêtes publiques seront déposés à la Préfecture de la Lozère, Direction des Actions Interministérielles, Bureau de l'Urbanisme et de l'Environnement, Faubourg Montbel à MENDE, à la Mairie des Communes du MONASTIER-PIN-MORIES, de ST-BONNET-DE-CHIRAC et des SALELLES où ils pourront être consultés aux jours et heures habituels d'ouverture au public.

Pendant ce délai, le public pourra formuler ses observations :

- en les portant sur les registres d'enquêtes,
- en les présentant verbalement aux membres de la commission d'enquête lors de leurs permanences,
- en les adressant, par écrit, à M. Jean BELIN, Président de la commission d'enquête (enquêtes relatives à l'aménagement de la R.N. 88) - Mairie - 48100 LE MONASTIER-PIN-MORIES.

La commission d'enquête (au moins un membre) siégera et recevra les observations du public aux lieux, jours et heures suivants :

- à la mairie du MONASTIER-PIN-MORIES
 - lundi 19 juin 2000 de 14 h 30 à 17 h 30,
 - mercredi 19 juillet 2000 de 14 h 30 à 17 h 30,
 - samedi 29 juillet 2000 de 9 h à 12 h ;
- à la mairie de ST-BONNET-DE-CHIRAC
 - mardi 11 juillet 2000 de 14 h 30 à 17 h 30 ;
- à la mairie des SALELLES
 - lundi 26 juin 2000 de 9 h à 12 h.

A l'issue de la procédure d'enquête, une copie du rapport et des conclusions motivées de la commission d'enquête sera déposée dans les mairies précitées ainsi qu'à la Direction Départementale de l'Équipement et à la Préfecture de la Lozère pour y être tenue à la disposition du public pendant un an à compter de la date de réception.

Le Préfet,
Alain WEIL.

Pour M^{me} Hernandez, femme pasteur, le conflit hommes-femmes n'est plus de mise

PANTALON clair, chemisier bleu ouvert sur un tee-shirt blanc, Dominique Hernandez reçoit dans son bureau modeste, aux murs couverts d'une moquette bleue défraîchie. A son cou, la croix huguenote : une croix de Malte à laquelle est attachée une petite colombe, symbole de l'Esprit saint. Sur un cintre, sa robe de pasteur, qu'elle porte pendant les cultes. Une tige noire, avec un rabat blanc, qui rappelle la robe des avocats. « Ce n'est pas un vêtement liturgique, tient-elle à rappeler, mais l'insigne d'un grade universitaire, acquis par les pasteurs. »

Ses trois enfants jouent dans la cour. De temps à autre, elle sort pour leur demander le calme. La famille habite le petit presbytère attenant au temple. La paroisse de Champigny (Val-de-Marne) est une petite paroisse. Les cultes du dimanche ne rassemblent guère que vingt à trente personnes. « Je ne suis que pasteur à temps partiel ». Le mari de Dominique Hernandez est médecin. « Il n'est pas « le mari du pasteur ». Il est mon mari, un point c'est tout. Il a ses propres occupations. »

Dominique Hernandez, âgée de trente-sept ans, est issue d'une vieille famille protestante de l'Ardèche. Elle n'a pas choisi son Eglise, dit-elle, mais elle a « choisi d'y rester ». La vocation lui est venue petit à petit, avec beaucoup d'hésitations et « une grande part de mystère ». Elle a terminé des études d'orthoptiste avant d'entrer à la Faculté de théologie protestante de Paris. Son mari l'a ensuite encouragée.

Pasteur homme ou pasteur femme, au fond, cela l'agace que l'on insiste toujours sur ces stéréotypes. « Je ne voudrais pas qu'on y voie une op-

position systématique. A la génération à laquelle j'appartiens, les différences s'estompent. Deux pasteurs hommes ne sont pas forcément moins différents entre eux qu'un homme et une femme. » Tout au plus reconnaît-elle qu'elle aurait dû mal à transmettre « l'image d'un pasteur autoritaire, à la manière des vieilles images du XIX^e siècle ». Elle livre quand même quelques traits qui lui paraissent définir une spécificité féminine. « La femme pasteur est très attachée à la proximité avec les personnes qu'elle est amenée à rencontrer. Elle prend le temps d'être plus patiente, moins pressée. Elle a peut-être davantage le souci du détail, l'attention aux petites choses, un certain sens de l'esthétique des lieux et des temps. »

« POUR LES PLUS HUMBLÉS ET LES PLUS PETITS »

Il y a peut-être « une autre théologie » qui sous-tend ses prédications : « Je n'ai pas peur de parler de la tendresse de Dieu pour les plus humbles et les plus petits ». Il y a aussi cette gestion du temps, « forcément différente », pour les mères de famille dont les maris ont également un travail. « Nous sommes amenées à faire la part des choses et à réserver spécifiquement un temps pour la famille. » Mais elle ajoute aussitôt : « Les femmes pasteurs ont été les premières à porter cette revendication d'avoir du temps pour soi, mais nos collègues masculins en profitent aujourd'hui ! »

Cette nouvelle façon d'être pasteur n'est pas selon elle une conséquence du pastorat féminin, mais plutôt une « confluence » de ce phénomène avec une aspiration plus large qui concerne toute sa génération. Elle ne ressent pas de conflit

avec ses collègues masculins. Au contraire, elle trouve que la présence des unes et des autres dans son Eglise apporte « un équilibre ». Elle rappelle fièrement que, dans le protestantisme, les femmes pouvaient faire des études, et même prêcher, avant même d'être admises au pastorat. Si la première génération des femmes pasteurs a dû « se battre », en affirmant son identité, pour Dominique Hernandez, le conflit n'est plus de mise aujourd'hui. Elle ne se battra pas pour « M^{me} la pasteur », expression qu'elle ne trouve « pas très élégante ». Chacun l'appelle donc comme il le souhaite.

A l'aise avec ses collègues pasteurs, elle entretient également des rapports cordiaux avec les prêtres et les diacres catholiques de Champigny. Elle garde un bon souvenir de la messe à laquelle elle a participé, en robe noire, au milieu d'un clergé masculin en aube blanche. « Les prêtres ont trouvé très naturel que je sois là, les fidèles aussi. Quelques femmes m'ont dit ensuite qu'elles avaient éprouvé un sentiment de fierté de voir l'une d'elles ainsi reconnue... » Pour Dominique Hernandez, l'Eglise catholique est « une structure typiquement masculine, une institution construite de manière extrêmement hiérarchisée et autoritaire ». Elle s'en explique : « La question du pouvoir reste une différence qui demeure entre hommes et femmes. Nous n'avons pas le même rapport au pouvoir. Il me semble que l'Eglise catholique a peur d'admettre des femmes en son sein, car elle mettrait ainsi en danger sa structure pyramidale. »

X. T.

TROIS QUESTIONS À...

JEAN-PAUL WILLAIME

1 Sociologue des religions, vous avez mené une enquête auprès de femmes pasteurs, qui doit être publiée aux éditions Labor & Fides. Quelle évolution traduit la féminisation du corps pastoral ?

J'ai constaté d'abord que les générations actuelles de femmes pasteurs sont différentes de la génération des « pionnières ». Autant celles-ci avaient tendance à cacher leur féminité, autant les nouvelles générations s'affirment comme femmes et revendiquent une certaine féminité dans leur façon de se situer et de prendre en charge leur rôle. Je suis frap-

pé de voir comme elles insistent beaucoup sur la dimension de service, d'écoute et d'accueil du ministère pastoral. Comme si elles voulaient franchir un pas de plus dans la sécularisation du rôle du clerc, en remplaçant avec une relation de pouvoir. Mon hypothèse est que l'accès des femmes au ministère pastoral accélère et étend le processus de sécularisation déjà présent dans le protestantisme. Par exemple, ces femmes séparent davantage la fonction de pasteur et les autres aspects de leur vie. Ne serait-ce que lorsqu'elles prennent un congé de maternité.

2 Est-ce un nouveau visage de l'Eglise qui se dessine à travers cette évolution ?

Je pense à une jeune femme pasteur qui, pour le geste de la bénédiction, ne veut pas lever les mains vers le haut, dans un geste de puissance, mais préfère les diriger vers le bas, en signe d'ouverture. Une autre parle volontiers d'attester Dieu dans sa faiblesse : un Dieu faille qui accompagne l'homme, plutôt qu'un Dieu tout-puissant. Ces attitudes sont en phase avec une évolution de l'image de Dieu dans la société.

3 Le succès rencontré par l'accès des femmes à la fonction de pasteur interroge-t-il les autres Eglises qui le refusent ?

La mutation que je décris est profonde et dépasse les cli-

vages confessionnels. C'est la fin de la religion comme pouvoir, sur la société, les individus, les consciences. Le succès de ces valeurs « féminines » ne touche pas seulement les femmes, mais aussi les hommes.

Chaque Eglise réagit dans la logique de son organisation. L'Eglise catholique accorde par exemple une importance plus grande à la liturgie, à la prise en charge du visible et du sensible, par rapport au protestantisme. Mais je pense qu'il y a des évolutions convergentes à partir d'arrière-plans assez différents.

Propos recueillis par
Xavier Ternisien

L'inspection générale de l'éducation nationale révèle une discrimination dans l'accès aux stages

Les principales victimes : les élèves de lycées professionnels d'origine africaine

Dans un rapport rendu au ministre délégué à l'enseignement professionnel, Jean-Luc Mélenchon, l'inspection générale de l'éducation nationale dé-

plore l'existence de discriminations raciales à l'égard des élèves des lycées professionnels recherchant des stages en entreprise. L'étude relève

que ces pratiques visent essentiellement les élèves d'origine africaine, au sein desquels l'origine maghrébine est majoritaire.

UN PATRON exigeant que l'élève soit un « vrai bleu-blanc-rouge » ; un autre renvoyant un stagiaire dès son arrivée dans l'entreprise parce qu'il est maghrébin : les pratiques de discrimination raciale dont sont victimes les élèves des lycées professionnels lorsqu'ils recherchent un stage sont « fortes et répandues ». Ce constat émane de l'inspection générale de l'éducation nationale (IGEN), qui vient de remettre au ministre délégué à l'enseignement professionnel, Jean-Luc Mélenchon, le rapport que celui-ci avait commandé sur le sujet. Il ne surprendra ni les provinciaux ni les élèves de ces lycées. « Ces pratiques sont récurrentes depuis de nombreuses années », précise l'inspection.

C'est la première fois que ces discriminations font l'objet d'un rapport officiel. L'IGEN a enquêté auprès des équipes de direction des établissements professionnels de deux académies (Lyon et Montpellier). La part des élèves étrangers ou issus de l'immigration y varie d'un lycée à l'autre, pouvant dépasser 70 % dans les formations aux métiers de la mode. Parmi ces élèves, « les pratiques discriminantes sont fortes dans 30 % à 50 % des cas suivant les établissements », indique le rapport. Elles ne concernent pratiquement que les élèves d'origine africaine, l'origine maghrébine étant majoritaire. Il faut [aussi] noter, dans certains sec-

teurs d'activité économique, l'existence de pratiques de ségrégation entre jeunes d'origine maghrébine, asiatique ou autre ».

Les périodes de formation en entreprise sont obligatoires pour les élèves des lycées professionnels. Elles sont indispensables pour valider les diplômes, CAP, BEP, bac pro ou BTS. Elles atteignent seize semaines sur les deux années de préparation du bac pro, ou en BTS. Jugée formatrice, la recherche d'une entreprise est souvent laissée à l'initiative des élèves. Or, note l'IGEN, « dans 50 % des cas, ces jeunes ne trouvent pas de stage si leur établissement n'intervient pas ». Un proviseur indique : « Il apparaît systématiquement que les élèves "français de souche" trouvent [une entreprise] dans les cinq mois qui suivent la rentrée. Les élèves qui doivent être placés par l'établissement sont tous d'origine étrangère. »

Dans une classe de CAP métallier, deux élèves d'origine maghrébine ont indiqué à leurs professeurs avoir ressenti « que les entreprises souhaitaient accueillir des "petits Français" ». Les spécialités les plus concernées sont la mode, les bio-services et la vente pour les filles, le génie civil et la maintenance automobile pour les garçons.

Les difficultés apparaissent lorsque l'entreprise découvre le nom de l'élève ou lors du premier entretien. Lorsque des expressions racistes ne sont pas formulées au

téléphone, les arguments les plus souvent invoqués par l'employeur portent sur l'insuffisante capacité d'accueil de l'entreprise, le comportement de l'élève, les éventuelles réactions des clients, ou du personnel. « Cette excuse va de la mauvaise foi la plus absolue à des réalités probables », note l'IGEN. L'élève rejeté est alors pris en charge par un enseignant et « dans la très grande majorité des cas, cette caution du système est suffisante, estime le rapport, sinon, l'élève est orienté vers une entreprise connue pour son accord probable, chaque établissement possédant un réseau spécifique pour faire face à cette situation ».

DÉRAPAGES

Ces difficultés peuvent conduire à deux types de dérapages. D'abord la « quasi-obligation d'accepter un stage en dehors du profil de la formation ». Dans un établissement, cette situation concerne ainsi 20 % des élèves de la filière « métiers de la mode ». Une jeune fille a dû ainsi effectuer son stage dans une entreprise de restauration rapide. Autre dérive possible : « L'organisation d'un pseudo-stage au sein de l'établissement ». Rare dans les spécialités industrielles, cette pratique est plus courante dans les sections tertiaires. Les lycées voisins, les collectivités locales ou les hôpitaux sont alors appelés à la rescousse.

Mais les établissements ne surmontent pas toujours l'obstacle, notamment auprès des petites entreprises et des artisans. Deux élèves de BEP productique n'ont pu être placés, ni à la suite de leurs recherches personnelles ni avec l'aide des professeurs. « Les contacts avec les entreprises ont tous échoués lorsque l'élève se présentait », relève l'IGEN. Pour aider les élèves, M. Mélenchon a fait inscrire dans le projet de loi de modernisation sociale une modification du code du travail et du code pénal incluant l'accès aux stages dans la lutte contre les discriminations devant l'emploi. Il prévoit aussi d'aborder le problème dans une « charte nationale des stages ».

Pour sa part, l'IGEN émet plusieurs propositions. Elle plaide d'abord pour un soutien plus actif de l'administration aux établissements scolaires. Des coordonnateurs école-entreprise devraient être clairement identifiés - jusqu'à présent, ce rôle était le plus souvent assumé par des titulaires d'emplois-jeunes. Des conventions pourraient être signées avec les branches professionnelles. Enfin, un « appui réglementaire prévoyant la coordination Etat-région » serait le bienvenu, estime l'IGEN, afin d'aider les responsables éducatifs à engager des recours juridiques efficaces.

Nathalie Guibert

Surveillance routière renforcée le week-end de l'Ascension

POUR LE WEEK-END PROLONGÉ DE L'ASCENSION, le ministère des transports a renforcé le dispositif mis en place à l'occasion du week-end du 8 mai, afin d'éviter une troisième hécatombe sur les routes. Au cours du week-end de Pâques, premier de la série de cinq week-ends prolongés du printemps, 90 personnes avaient trouvé la mort sur les routes. Celui du 1^{er} mai avait fait 98 tués et celui du 8 mai 83 morts ; 4 000 accidents avaient été enregistrés au cours de ces trois week-ends.

Mercredi 31 mai, le collectif « Arrêtons le massacre sur la route », qui regroupe treize associations luttant contre l'insécurité routière, a organisé des actions dans treize villes de France, dont Paris. Les accidents de la route sont la première cause de mortalité chez les jeunes de 15 à 24 ans. Cette classe d'âge représente plus d'un quart des victimes de la route, alors qu'elle ne représente que 13 % de la population française.

Des fiches sur l'éducation sexuelle pour les jeunes et les familles

UNE MALLETTE PÉDAGOGIQUE sur l'éducation à la sexualité et à la vie sera diffusée en septembre dans les lycées, les collèges, les centres de planning familial et les Caisses d'allocation familiale a annoncé, mercredi 31 mai, Ségolène Royal, ministre déléguée à la famille et l'enfance, devant le Conseil supérieur de l'éducation sexuelle. Destinée aux jeunes mais aussi aux familles, cette mallette sera composée de fiches explicatives sur différents thèmes : prévention des maladies sexuellement transmissibles et des grossesses non désirées, lutte contre le sexisme et l'homophobie, sensibilisation à la responsabilité parentale, lutte contre les violences sexuelles et la maltraitance. Avec cette mallette, M^{me} Royal poursuit la démarche qu'elle avait engagée lorsqu'elle était ministre déléguée à l'enseignement scolaire en faveur de la relance de l'éducation sexuelle élargie à une « éducation à la vie ».

DÉPÊCHES

■ **DROGUE** : trente-huit kilos d'héroïne ont été saisis, mardi 30 mai, par les douaniers au péage frontalier de Biriattou (Pyrénées-Atlantiques) dans une voiture se rendant en Espagne, conduite par un Bosniaque de 28 ans. La drogue, représentant une valeur de 20 à 30 millions de francs à la revente, était dissimulée dans une portière arrière de la voiture immatriculée en Allemagne.

■ **JUSTICE** : une perquisition a été effectuée au siège parisien de l'Eglise de scientologie, le 16 mai dernier, par des policiers du service d'enquête sur les fraudes aux technologies de l'information (SEFTI). Le juge d'instruction Renaud Van Ruymbeke instruit une plainte pour « atteinte à la vie privée » déposée par un ancien adhérent de la secte, indique *Libération* du 1^{er} juin. Pour Danièle Gounard, porte-parole de l'Eglise de scientologie, cette perquisition relève du « harcèlement administratif ». « Nous n'avons rien à nous reprocher » affirme-t-elle.

■ **Une information judiciaire contre X pour « homicide involontaire et blessures involontaires » a été ouverte**, mercredi 31 mai, par le parquet de Bobigny (Seine-Saint-Denis) après la collision de deux avions à Roissy, qui avait causé la mort d'une personne, le 25 mai. Les premiers éléments de l'enquête tendent à indiquer que la responsabilité de cette collision pourrait être partagée.

■ **Une information judiciaire contre X a été ouverte par le parquet de Bobigny** (Seine-Saint-Denis) pour « assassinats précédés, accompagnés ou suivis d'actes de torture et de barbarie » après la découverte jeudi 25 mai des corps de trois marginaux tués dans un terrain vague de Montreuil (*Le Monde* du 27 mai). Les trois marginaux, des Polonais, auraient été tués pendant leur sommeil, indique-t-on de source proche de l'enquête. Leurs agresseurs auraient agi à la suite « d'un différend sur fond d'alcool », selon la même source.

■ **ATTENTAT** : Le restaurant McDonald's de Quévert (Côtes-d'Armor) a rouvert ses portes, mercredi 31 mai. Les salariés ont repris le travail dans le silence, en mémoire de Laurence Turbec, une employée de l'établissement de restauration rapide tuée le 19 avril dans un attentat attribué à l'Armée révolutionnaire bretonne (ARB).

Controverse à Montpellier après la demande du procureur général de suspendre pour six mois un avocat

MONTPELLIER

de notre correspondant

Où s'arrête le droit pour un avocat de défendre son client ? C'est la question qui est posée au conseil de l'ordre des avocats de Montpellier depuis que le procureur général, Paul-Louis Auméras, lui a demandé de suspendre pour six mois l'un des membres du barreau de la ville, Alain Scheuer.

Le magistrat lui reproche d'avoir voulu plaider une affaire dans laquelle il avait auparavant été interrogé en qualité de témoin. Le dossier porte sur des malversations dans la gestion de la clinique Causse, établissement proche de Béziers (Hérault). La demande du procureur général survient, elle, à l'issue d'une procédure complexe.

Tandis que se déroulait l'enquête sur la clinique, un magistrat de la chambre régionale des comptes (CRC) du Languedoc-Roussillon, Eric Verrax, faisait l'objet d'une procédure disciplinaire : il était soupçonné d'avoir exercé, en marge de ses fonctions officielles, une activité de marchand de biens. Détenteur d'informations sur ce dernier, M^e Scheuer avait remis un dossier au président de la chambre régionale.

Ce dossier mettait en évidence l'existence de liens patrimoniaux entre M. Verrax et un inspecteur des impôts, Franck Gaborit, détaché au SRPJ de Montpellier. Or ce fonctionnaire enquêtait alors sur la clinique Causse. La procédure ouverte à l'encontre de M. Verrax s'est soldée par une sanction (*Le Monde* du 1^{er} janvier 1999). Le magistrat a été muté à Arras (Pas-de-

Calais). M. Gaborit, lui, a dû réintégrer les services fiscaux.

A première vue, l'affaire était sans lien avec celle de la clinique Causse. Elle a pourtant été évoquée dans le bureau du juge d'instruction chargé de ce dossier, après une intervention de M. Verrax. Le magistrat de la CRC considérait que le but poursuivi par M^e Scheuer en transmettant des informations qui le visaient était en réalité de déstabiliser M. Gaborit pour nuire à son enquête. Aussi M. Verrax appela-t-il le juge d'instruction, qui jugea utile de recueillir sa déposition, ainsi que celles de MM. Gaborit et Scheuer.

DE SUPPOSÉS RÈGLEMENTS DE COMPTES

De supposés règlements de comptes entre les protagonistes furent alors évoqués, mais aucun des propos recueillis ne concernait le fond de l'affaire de la clinique. Le procureur général intervint une première fois. Estimant lui aussi incorrecte l'attitude de l'avocat, M. Auméras demanda au conseil de l'ordre d'engager une procédure contre lui pour « manquement à l'obligation de délicatesse ».

L'ordre a rejeté sa demande et prononcé une relaxe. Le procureur général n'a pas fait appel de cette décision, car dans le même temps, M^e Scheuer avait écrit au bâtonnier pour l'informer qu'il renonçait à défendre son client dans l'affaire de la clinique. Mais au début de cette année cependant, le client sollicita à nouveau l'avocat. Le 11 Mai, M^e Scheuer se présenta à l'audience. Sur l'ordre de M. Auméras, le pro-

curateur de la république à Béziers exigea alors son départ de la salle, ce qui provoqua un tollé et aboutit au renvoi du procès au 29 septembre.

« En principe un avocat ne peut pas être témoin et plaider dans une affaire », explique Charles Henri Coste, le bâtonnier de Montpellier. Mais si on lui demande une chose étrangère au fond du dossier, se pose le problème de l'application de ce principe à un cas particulier. Le risque, précise-t-il, c'est de pouvoir « interdire à un avocat de plaider en le faisant citer comme témoin ».

Certains membres du barreau acceptent mal de voir un magistrat du parquet récuser ainsi l'un des leurs. D'autres regrettent cependant, à l'instar de M. Auméras, qu'Alain Scheuer soit revenu sur un engagement pris devant son ordre. L'avocat répond qu'il ne s'était retiré que durant la phase de l'instruction. Et qu'en tout état de cause, les droits de la défense priment sur un engagement qui n'aurait, à ses yeux, aucun fondement juridique.

Lorsqu'il était procureur de la République à Nice, M. Auméras avait déjà tenté d'interdire à un avocat, Miguel Grattirolo, d'abandonner la défense de son client. Devant son refus, l'ordre de Nice avait poursuivi, puis suspendu, le défenseur. La chambre criminelle de la cour de cassation avait en définitive précisé qu'« aucune disposition ne confère au bâtonnier le pouvoir de donner injonction à un avocat de se dessaisir d'un dossier » (*Le Monde* du 28 juillet 1999).

Jacques Monin

Le contrat des emplois-jeunes grévistes de Lille ne sera pas renouvelé

LILLE

de notre correspondante

La mairie de Lille a fait connaître, mercredi 31 mai dans l'après-midi, sa volonté « de ne pas renouveler les contrats » des quatre emplois-jeunes recrutés comme animateurs « espaces verts » de la ville en juin 1998, et qui, depuis le 15 mai, étaient en grève illimitée pour réclamer « de vrais moyens pour exercer les missions pour lesquelles [ils ont] été embauchés » (*Le Monde* des 28-29 mai). Ces contrats, en principe prévus pour une durée de cinq ans, mais soumis à un renouvellement annuel, auraient dû être reconduits le 2 juin.

Cette décision, à laquelle ni les jeunes ni leur petit comité de soutien rassemblé en signe de protestation, mercredi, devant l'hôtel de ville, ne semblaient réellement s'attendre, a été annoncée par un communiqué de presse diffusé par le service de communication de la mairie avant même que les intéressés n'aient été personnellement

informés. « Chacun sait que la ville est soucieuse de la qualité de vie de ses agents, peut-on lire dans le texte de la municipalité. (...) Elle peut s'enorgueillir d'une politique active de ressources humaines et d'une réelle volonté d'intégration du personnel dans la fonction publique territoriale. (...) Depuis une quinzaine de jours, ces quatre jeunes ont déclenché sans préavis un mouvement de grève, contrevenant ainsi aux lois qui régissent les collectivités territoriales. A diverses reprises, ils ont été reçus et ont refusé toute conciliation. La mairie de Lille ne peut que le regretter profondément et en tirer les conséquences. »

« DE VRAIS MOYENS »

S'il a atteint un point de crispation au cours des quinze derniers jours, le conflit oppose déjà depuis de longs mois les quatre titulaires de ces « emplois-jeunes » à la municipalité de Lille, dont Martine Aubry, ministre de l'emploi et de la solidarité, est la première adjointe au maire (PS), Pierre

Mauroy. Dès les premières semaines qui avaient suivi leur recrutement, en juin 1998, les quatre jeunes gens avaient dénoncé le fait d'avoir été affectés pendant près d'une année à des tâches de jardinage étrangères aux fonctions pour lesquelles ils avaient été engagés. Après plusieurs rencontres avec la mairie, leur fonction d'animateur avait été reprécisée, mais ils réclamaient encore « de vrais moyens pour travailler ».

La situation s'était encore tendue lorsque deux d'entre eux avaient appris qu'ils devaient être affectés dans un autre secteur géographique de la ville. Ils avaient décidé de refuser cette mutation, qu'ils interprétaient comme « un démantèlement du service », dont les effectifs avaient fondu en deux ans, puisqu'ils comptaient à l'origine 11 personnes.

« On ne sait toujours pas très bien pourquoi on est licencié. Aucune faute grave ne nous est clairement reprochée », expliquaient, mer-

credi soir, les quatre jeunes gens, se déclarant « d'autant plus déçus qu'ils auraient été prêts à arrêter la grève et à reprendre le travail à condition que l'idée de mutation soit écartée ». Un militant du collectif des précaires CGT commentait : « Quel symbole d'être virés le jour où le gouvernement se gausse d'une baisse record du chômage. »

Ces quatre-là ont été perçus comme des gêneurs parce qu'ils ont eu le courage de poser de vrais problèmes de fond, expliquait une jeune femme occupant elle-même un emploi-jeune à la mairie. La ville fait un exemple pour calmer les esprits de ceux qui pourraient avoir l'idée de lutter. »

La semaine dernière, plusieurs autres emplois-jeunes, agents de médiation de la ville voisine de Roubaix, avaient eux aussi déclenché un mouvement de grève avec des revendications proches de celles des protestataires lillois.

Nadia Lemaire

SIDA.
les chercheurs
du vaccin
vous annoncent leur
plus grande découverte:
VOUS.
grâce à vos dons,
ils avancent.

ENSEMBLE
CONTRE LE SIDA

du 2 au 4 Juin : Opération "Sida, 48 heures pour un vaccin"

Les religieuses à l'assaut du CAC 40

C'EST une ancienne chapelle dans un joli jardin conçu comme un écrin, en plein cœur de Paris. Un jardin plein d'arbres, d'oiseaux, d'odeurs, où les religieuses de la congrégation de l'Enfant-Jésus aiment à rire et prier; une sainte oasis en somme, à l'ombre du Bon Marché, planquée derrière un porche d'une grande banalité. Il faut être initié pour sonner à la porte. Il faut être averti que l'endroit – un couvent – ouvre désormais ses locaux à des séminaires de toutes sortes. Et que la chapelle, transformée dans sa base en salles de conférences (on y a même installé un ascenseur), n'y accueille les offices, les cantiques, les prières, qu'à son deuxième étage, derrière le tamis de ses vitraux bleu nuit.

En bas, en revanche, on vit pleinement le siècle, ses ressorts, ses tumultes. Et l'on n'a peur de rien. La preuve? Aujourd'hui même, dans la grande salle du premier étage, et sous l'œil bienveillant d'une Vierge à l'enfant en bois clair, une cinquantaine de religieuses économes, issues de différentes congrégations, auxquelles se sont mêlés une poignée de laïcs, s'entretiennent de la Bourse et du cours de l'argent. Entrons donc sans tarder. Mais sur la pointe des pieds...

Les nuques sont dégagées et les cheveux, gris ou neigeux, coupés quasi à l'identique. Les chemisiers et gilets ont des couleurs pastel, les chaussures des talons plats. Quelques rares hommes parsèment l'assistance. Pour l'heure, tous les regards lunettés suivent avec attention une ligne, projetée sur un écran, et qui, depuis octobre 1999, semble grimper au ciel: la courbe du CAC 40. « Ah ! C'est un parcours assez fantastique ! », observe le jeune financier qui, micro à la main, commente pour l'assistance une série de données économiques. Mais le marché effectue actuellement des corrections sur les valeurs technologiques et la stratégie n'est guère facile en période de turbulence. Les sœurs hochent la tête. « Oh que non ! » D'autant qu'en Amérique, lit-on sur les graphiques, les taux courts continuent de monter tandis que les croisances européennes restent très inférieures à celle des Etats-Unis et que le yen se stabilise par rapport au dollar. Voyons voir l'indice Nikkei...

La fenêtre ouverte laisse passer un sifflement d'oiseau. Mais les sœurs ne se laissent pas distraire, qui suivent les courbes, prennent des notes, concentrées, appliquées. Débordantes de bonne volonté. « Il va falloir nous renforcer sur les valeurs japonaises », continue le financier d'un air déterminé. « Ciel ! murmure une petite sœur. L'euro n'était pas assez compliqué. Va falloir suivre le yen ! »

MAIS l'heure n'est point à l'effolement. Marc Favard, qui, pour la société Meeschaert, gère les deux fonds éthiques dans lesquels de nombreuses congrégations ont placé une partie de leur patrimoine, annonce dans la foulée de bien belles performances: plus 21% pour le premier (« Nouvelle Stratégie 50») en glissement d'une année; plus 43% pour le second (« Actions Ethique»), composé à 75% d'actions françaises. « Pas mal », chuchote une religieuse en notant le résultat. Les autres n'ont pas bronché. Prudence et discrétion.

C'est l'avenir qui importe. Et la nouvelle composition du portefeuille proposée par le jeune gestionnaire. Exit Royal Canin, à la satisfaction de l'assistance. « C'est une belle société, nous expliquerons plus tard une religieuse. Mais tout de même, n'est-il pas plus urgent de nous préoccuper de nourrir les hommes que de nourrir leurs chiens ? » Exit aussi Accor, entreprise florissante, mais coupable d'investir de plus en plus dans l'activité des casinos. « Et financer le jeu... Non, ce n'est pas pour nous. » L'achat d'actions Royal Dutch, enfin, devrait permettre, selon Marc Favard, de se positionner sur le secteur prometteur du pétrole, au

Inquiètes pour les retraites de leurs religieuses, plusieurs congrégations se sont lancées dans les placements boursiers, essayant de concilier l'éthique et le profit. Enquête sur des petites sœurs pas comme les autres, férues de feuilles financières, de courbes et de taux de change

cas où l'assemblée déciderait, à l'issue de la journée, de boycotter Total. En tout cas d'en revendre les titres. Car Total, eh oui, est aujourd'hui sur la sellette. Société « éthique » ou pas: les sœurs-actionnaires, suspicieuses depuis plusieurs années, ont décidé d'en avoir le cœur net. C'est l'objet de leur réunion.

Explication. Il y a une vingtaine d'années, la congrégation Notre-Dame décidait de confier la gestion de ses finances à une religieuse, Sœur Nicole Reille, jusqu'alors économiste d'une école. Timide mais pragmatique, cet ex-professeur d'histoire-géo, également expert-comptable, n'avait pas, à l'égard des choses de l'argent, la pudibonderie de ses congénères. Et les études prospectives et démographiques qu'elle s'empressa de réaliser la convainquirent rapidement d'une urgence: la création d'un fonds de pension pour religieuses, compte tenu du vieillissement extrême des congrégations (chute des vocations) et de la quasi-inexistence de retraites. Bref, pour assurer l'avenir des sœurs, il était impérieux de gérer leur épargne. De faire des placements financiers. Et de se tourner vers la Bourse. La diabolique.

Elémentaire, cher Watson? Pas tout à fait. Car ce choix n'était pas sans poser aux sœurs quelques questions de fond. La Bourse n'était-elle pas symbole d'exploitation de l'homme par l'homme, de l'hémisphère Sud par l'hémisphère Nord, et le fief du grand capital? Y investir n'impliquait-il pas de se compromettre avec les injustices du monde? Et de se réjouir devant l'envolée des cours, quitte à ce qu'elle résulte d'un lourd plan social? N'était-ce pas au fond vendre son âme au diable?

Sœur Nicole, qui, depuis un moment, s'efforçait d'initier les

économistes d'autres congrégations à la vie économique, avait depuis longtemps dépassé ce maniérisme. Elle s'était plongée dans les textes de l'Eglise, avait décortiqué la première encyclique sociale de Jean Paul II, consulté les théologiens et constaté qu'aucun principe ne s'opposait au placement en Bourse. Mais la religieuse ne se posait pas moins quelques questions concrètes: ne serait-il pas possible de composer un portefeuille de valeurs selon des critères moraux ou « éthiques »? De sélectionner des sociétés vertueuses, « socialement responsables », c'est-à-dire respectueuses de l'environnement, de leurs salariés et de la collectivité en

ter des secteurs comme ceux de l'armement, du tabac, de l'alcool, de la pornographie ou du nucléaire? C'est donc tambour battant que les sœurs ont mené leur affaire: elles sont entrées en relation à New York avec un cabinet au service des fonds de pension d'institutions religieuses; se sont abonnées à de nombreuses revues économiques; ont multiplié les réunions avec d'autres sœurs économes ainsi que les contacts avec le Centre français du patronat chrétien; enfin, elles ont débarqué un beau matin chez Luc Meeschaert, gestionnaire de portefeuille, pour lui demander de constituer un fonds commun de

économique ni nous désintéresser de la marche du monde, des régimes oppressants, de l'exploitation des enfants, de l'exclusion sociale. On a l'obligation de réagir devant les injustices, de manifester chaque fois qu'on le peut des solidarités, et de faire pression, comme citoyens, comme actionnaires. Il me semble d'ailleurs que les gens sont de moins en moins passifs. Voyez ce qui s'est passé à Seattle. Voyez les propositions du groupe Attac ou de l'association Agir ici. Eh bien, notre démarche s'inscrit un peu dans la même mouvance. Nous ne levons pas le poing, nous ne nions pas la mondialisation. Mais nous demandons qu'elle respecte les valeurs liées à la dignité des hommes. »

« On a l'obligation de réagir devant les injustices, de manifester chaque fois qu'on le peut des solidarités, et de faire pression, comme citoyens, comme actionnaires. Nous ne levons pas le poing, nous ne nions pas la mondialisation. Mais nous demandons qu'elle respecte les valeurs liées à la dignité des hommes. »

Sœur Michèle

général? Et même d'interpeller – en tant qu'actionnaires – les industriels sur leur contribution au développement de la personne?

« Quelle naïveté ! », ont ricané ses premiers interlocuteurs. Mais Sœur Nicole et ses consœurs économes d'autres congrégations étaient du genre obstiné. L'Amérique n'avait-elle pas depuis belle lurette ses fonds éthiques, initiés au départ par les puritains, et rejoints désormais par des hordes d'actionnaires soucieux de boycot-

placement selon les critères éthiques qu'elles définiraient elles-mêmes. Le premier fonds éthique français « Nouvelle Stratégie 50 » a ainsi vu le jour, en 1983, suivi d'une association – « Ethique et Investissement » – destinée à rassembler tous ceux qu'intéressait la démarche. Douze congrégations au démarrage. Une cinquantaine à ce jour. Et de nombreux laïcs.

« Passionnant, raconte sœur Nicole. Evidemment, il nous a fallu rencontrer nombre de patrons, salariés, délégués syndicaux, économistes afin de nous familiariser avec le fonctionnement des entreprises et les règles de l'économie mondiale. Et puis nous avons défini une liste de vingt critères devant guider chacun de nos placements. Des critères exigeants soumis par écrit aux entreprises avant d'écouter et de bombarder de questions leur patron venu plancher devant l'association. Aucune n'a 20/20! Mais c'est une façon d'attirer l'attention des chefs d'entreprise sur des points délicats. »

Délicats? Demandez donc aux patrons s'ils aiment rendre des comptes sur leur politique sociale ou écologique! Création d'emplois (Combien? Quel calendrier?), participation des salariés (Lesquels? Sous quelle forme?), budget réservé à la formation de tous les employés, possibilités d'expression du personnel, attention aux conditions de travail (Combien d'accidents? Quelles études pour mieux faire?), emploi des handicapés, attention portée aux jeunes (Stages? Apprentissage? Tutorat?), aide au reclassement des licenciés, politique d'intégration des salariés d'origine étrangère... Les sous-questions sont multiples. Et les sœurs intraitables, qui, alertées par les communautés établies dans les pays du tiers-monde, imposent des exigences particulières aux entreprises qui y sont implantées. Et qu'on ne leur mente pas! Car l'association bénéficie depuis peu de l'énorme base de données de la société Aresé (Analyses et recherches sociales sur les entreprises) qui passe au crible l'ensemble des entreprises.

Economiste des Auxiliatrices-des-âmes-du-Purgatoire (220 religieuses en France), Sœur Myriam « adore » les réunions de l'association. « Le monde de l'économie est tellement fascinant, complexe, ambivalent. Evidemment les patrons ont tendance à nous vendre des entreprises où tout est beau et merveilleux. Mais on ne nous roule pas facilement! On enquête, on titille! On veut une cohérence avec nos choix. » La cohérence... Au fond, c'est ce qu'elles recherchent, écartelées entre leurs exigences de rentabilité (la plupart des congrégations sont structurellement déficitaires) et leur aspiration à une démarche éthique... et « citoyenne ». Le mot revient souvent dans la bouche de Sœur Michèle, l'économiste des Petites-Sœurs-de-l'Assomption. « On ne peut pas s'abstraire de la sphère

ELLES travaillent, les petites sœurs actionnaires. Elles épluchent leurs dossiers, lisent les pages économiques de la presse, suivent le cours des actions. Conscientes des limites de l'exercice. Et de l'improbable pureté des valeurs. « Je refuse Matra à cause de l'armement, avoue Sœur Danièle, l'économiste des Xavières; mais qui peut me garantir que telle société japonaise que l'on me recommande n'a pas une filiale qui fabrique les petits boulons nécessaires aux canons? Je pensais utile d'investir dans un labo pharmaceutique en choisissant Pfizer. Jusqu'à ce que je découvre qu'il cartonnait grâce au Viagra... » Exit Pfizer. Mais combien d'autres contradictions? Quid des laboratoires fabriquant la pilule abortive?

Mais revenons à la réunion du jour dans les anciens murs de la

« Je pensais utile d'investir dans un labo pharmaceutique en choisissant Pfizer. Jusqu'à ce que je découvre qu'il cartonnait grâce au Viagra... »

Sœur Danièle

chapelle. Marc Favard a tout juste terminé son compte rendu de la gestion des fonds et Sœur Nicole annonce un long débat sur le cas de Total, dont la forte implication en Birmanie, dictature militaire particulièrement répressive, ainsi que la catastrophe de l'Erika mettent de plus en plus mal à l'aise les membres de l'association Ethique et Investissement. Faut-il vendre les actions?

Marie-Hélène Aubert, députée Vert, coauteur d'un rapport parlementaire intitulé « Pétrole et éthique, une conciliation possible? », orientera la réflexion en dressant, devant l'assistance visiblement passionnée, un réquisitoire terrible contre le pétrolier, accusé – notamment par Aung San Suu Kyi, Prix Nobel de la paix – de cautionner par sa présence en Birmanie le régime de Rangoon. Un documentaire de Canal+ suivi des témoignages d'un réfugié birman et de deux journalistes d'Info-Birmanie, continueront d'accuser la société de collusion avec la junte, et ébranleront l'auditoire... avant de l'agacer par une insolence (envers le représentant de Total) à laquelle les religieuses ne sont guère habituées. L'homme sait se défendre pourtant, qui s'emploie à présenter le gazoduc de Yadana, documents à l'appui, comme un chantier « exemplaire », dispensateur d'éducation et d'emplois pour la population locale.

Que faire alors? Qui croire? Compromission fautive? Engagement constructif?... Les religieuses sont perplexes. « Nous allons réfléchir », conclut prudemment Sœur Nicole. Et les petites sœurs de s'en retourner chacune, le cartable à la main, vers une école, un couvent, un pavillon de banlieue ou les voûtes rassurantes d'une abbaye du XVII^e.

Annick Cojean
Dessin: Rita Mercedes



Les chimères de Jean-Pierre Chevènement

par Fred E. Schrader

Il est risqué de s'orienter dans l'histoire avec les critères contemporains de la vie politique et de construire ainsi un discours d'actualité.

Les récents propos de Jean-Pierre Chevènement sur « le rêve (...) du Saint Empire romain germanique », ce « rêve maladif de l'Allemagne qui ne peut s'affranchir du concept de "Volk" », donc d'une « conception ethnique », témoignent d'un malentendu assez répandu qui est né d'une méconnaissance profonde de l'histoire de l'Allemagne moderne et contemporaine. Le Saint Empire, comprenant une multitude de peuples, de confessions, de langues et d'ethnies différentes, n'était point fondé sur un concept de Volk mais sur une Constitution, des institutions, des droits de convenance, des codes civils et des représentations corporatistes dans les Etats (*Reichsstände*).

Des empereurs comme Léopold I^{er} préféraient parler l'italien plutôt que l'allemand. Aucun empereur, de Ferdinand III à François II, n'a jamais songé à imposer une hégémonie « germanique » sur l'Europe. Elle eût été totalement étrangère à la Constitution de l'Empire ancien et à ses pratiques politiques. Si, jusqu'à Charles Quint, il existe une idée d'universalisme, c'est bien parce que les empereurs sont liés à l'Eglise de Rome. Avec les princes et les rois protestants, ce concept est devenu caduc.

Bien des observations du discours de M. Chevènement seraient justes s'il s'agissait du seul Empire allemand de 1871, né de la guerre contre le Second Empire et la III^e République française. Ce Reich est constitutionnellement défini comme une « alliance des princes des tribus allemandes ». Formule paradoxale : non seulement elle va à contresens d'un développement du capitalisme allemand prospère et de la société contemporaine, de son libéralisme et de son mouvement social, mais elle pose aussi immédiatement le problème de

l'exclusion de larges groupes de la population qui ne font pas partie de ces fameuses « tribus » : Polonais, Juifs, Danois, Français, et pratiquement toute la classe ouvrière.

Après l'unification nationale par les armes et la fondation – intentionnellement humiliante – à Versailles, l'intégration intérieure de l'Empire allemand a échoué.

Or, pour cet Empire de Bismarck et de Guillaume II, le Saint Empire n'était justement pas une référé-

hostile au centralisme imposé au royaume. Des hommes politiques et des diplomates comme Saint-Pierre et parfois même Rousseau se réfèrent de manière positive à cette Allemagne. Ce sont eux qui conçoivent une unification européenne selon le modèle de la fédération germanique. En effet, l'institution de la Diète de l'Empire, siégeant continuellement à Ratisbonne (1663), fait de l'Allemagne le berceau de la nouvelle diplomatie européenne, avec des représen-

tes confusions les plus aberrantes. Si, à partir du XVII^e siècle, on parle de la France, de l'Allemagne ou de la Prusse, ce sont des synonymes pour le roi de France (ou la maison Bourbon), l'empereur (ou la maison Habsbourg ou Wittelsbach) et le roi de Prusse (ou la maison Hohenzollern). Dans les arts et dans les discours littéraires, c'était des représentations allégoriques. Si l'on disait que la Prusse était agressive, on désignait son roi et sa politique. C'est avec l'invention des Etats-nations qu'on a appliqué cette sémantique aux peuples, donnant ainsi à chacun une personnalité avec un esprit, une volonté, un caractère, etc.

Ne confondons donc pas les domaines, et ne confondons pas les siècles et les époques. Des généralités, souvent nées de la confusion, ne nous aident en rien à nous orienter. En revanche, demandons des précisions. Qui sont « les Allemands » ? Qui est ambitieux ? Qui poursuit une stratégie « impériale » hégémonique et dans quel domaine ? Les boulangers allemands ? Les touristes « teutooniques » ? Le gouvernement Schröder-Fischer ? La Bourse de Francfort ? Mannesmann ou BMW ? Claudia Schiffer ? Erich von Stroheim ?

La société contemporaine n'a pas d'adresse. Le gouvernement allemand en a une. Mais l'Allemagne, elle, n'en dispose pas. Et le gouvernement ne contrôle ni le tourisme, ni les entreprises, ni les résultats sportifs, ni le taux de chômage. L'identification de ces secteurs avec une nation était encore possible avant et après la grande guerre. Ce Reich n'avait déjà rien en commun avec l'ancien. Aujourd'hui, les deux empires ne sont que des réminiscences historiques ou, dans l'actualité politique, des fictions chimériques dépourvues de sens et de substance.

Fred E. Schrader est professeur d'histoire et d'études germaniques à l'université Paris-VIII.

Qui poursuit une stratégie « impériale » hégémonique et dans quel domaine ? Les boulangers allemands ? Les touristes « teutooniques » ? Le gouvernement Schröder-Fischer ? La Bourse de Francfort ? Mannesmann ou BMW ? Claudia Schiffer ? Erich von Stroheim ?

rence. Tout au contraire, on cherchait à s'en démarquer de manière systématique. Si l'on ne le dénonçait pas tout simplement comme « habsbourgeois », c'est sa faiblesse contre le royaume de France qui était visée. Tout en « oubliant » que c'était précisément ces mêmes rois de France qui subventionnaient (avec des sommes assez coquettes) l'armée de la Prusse, qui, elle, cherchait en revanche ouvertement et *manu militari* à déstabiliser et désintégrer l'Empire ancien.

Ce dernier a dû souffrir d'une politique agressive et, pour la France, désastreuse sous le règne de Louis XIV. Celui-ci a d'abord été lui-même le candidat présenté par Mazarin en 1657 à l'élection de l'empereur, finalement sans chance contre Léopold. Plus tard, en revanche, l'histoire de sa « divine surprise » occulte l'existence, en France, de toute une bibliothèque monarchomane favorable aux « libertés germaniques » et

tants et des ambassades permanentes.

Voltaire, Grimm, Frédéric II et bien d'autres se moquent éperdument des réflexions qui vont de Saint-Pierre à Rousseau et plus tard à Kant, en se présentant justement comme protagonistes de la froide Realpolitik qui s'installe en Europe contre l'Empire, mais aussi contre la Pologne.

Plus tard, l'Allemagne de 1871 n'a jamais replongé ses racines aux fondements du Saint Empire. Préférer qu'il n'y a pas de rupture historique et politique entre le Saint Empire et le Reich bismarckien, c'est ignorer que la Prusse a établi toute une école historique hégémonique avec les plus grands noms de l'époque – Johann G. Droysen, Heinrich von Sybel, jusqu'à Friedrich Meinecke –, dont les œuvres contiennent une seule et massive dénonciation de l'Empire ancien.

La technique qui consiste à personnaliser un pays est à l'origine

Les idées de l'extrême droite progressent-elles vraiment ?

par Nonna Mayer

COMMENTANT les résultats du sondage annuel Sofres-Le Monde-RTL sur l'image de l'extrême droite (*Le Monde* du 30 mai), Gérard Courtois diagnostique une « spectaculaire métamorphose » de l'opinion publique. Les Français seraient en train de perdre leurs complexes par rapport aux idées lepénistes. Il y a un an, les trois quarts des personnes interrogées voyaient encore dans son parti un danger pour la démocratie. Elles ne sont plus que 62 %. L'éclatement de l'extrême droite en deux formations rivales et son échec électoral aux dernières européennes expliqueraient qu'elle fasse moins peur. Du coup, ses idées se banalisent, on assisterait à la levée des tabous, « comme si le fonds de commerce de l'extrême droite devenait fréquentable – et recyclable – dès lors que ses propriétaires d'origine sont moins fringants ».

Quelques chiffres pour étayer cette hypothèse : trois personnes in-

la vie politique française (Cevipof), forme bien le socle idéologique unissant cet électorat par ailleurs si disparate. Il est instructif de suivre l'évolution des réponses à ces trois questions dans le temps.

Les Français n'ont pas attendu l'éclatement du Front national pour adhérer largement à ses idées. La proportion d'entre eux qui jugent, par exemple, les immigrés trop nombreux est rigoureusement identique aujourd'hui à celle que l'on observait au lendemain du premier tour des élections législatives de 1997 (59 %), alors que la dynamique électorale du FN tournait à plein !

Mieux, sur le long terme, l'adhésion à ces idées, loin d'augmenter, a plutôt diminué. Le sentiment que le nombre d'immigrés est excessif a baissé de six points par rapport à la proportion observée lors de la présidentielle de 1988 et de quinze points par rapport à la présidentielle de 1995. Il en va de même pour les opinions en faveur du réta-

L'érosion des opinions sécuritaires et xénophobes

	en pourcentage			
Il y a trop d'immigrés en France	65	74	59	59
Maintenant, on ne se sent plus chez soi comme avant	49	57	44	47*
Il faut rétablir la peine de mort	61	55	50	45
	▲ mai 1988	▲ mai 1995	▲ mai 1997	▲ mai 2000

* Dans le sondage du Monde la question est formulée autrement : « On ne se sent plus vraiment chez soi en France »

Sources : Sofres, Cevipof (1988 et 1995) / Cevipov, Craps, Cidsap, Libération (1997) / Le Monde, RTL (2000)

terrogées sur quatre trouvent qu'« on ne défend pas assez les valeurs traditionnelles en France », près des deux tiers qu'il « faut donner plus de pouvoirs à la police ». Surtout, « alors que les Français récusent, traditionnellement, les idées de M. Le Pen sur l'immigration, ils sont près de trois sur cinq (59 %) à estimer qu'il y a trop d'immigrés en France », dès lors qu'elles ne sont plus estampillées du nom du dirigeant d'extrême droite ». De même, 47 % des sondés pensent qu'« on ne se sent plus vraiment chez soi en France », 45 % qu'« il faudrait rétablir la peine de mort » et 39 % que « la construction de l'Europe est une menace pour l'identité de la France ».

Si l'on suit la logique de ce raisonnement, l'affaiblissement de l'extrême droite favoriserait paradoxalement un regain de faveur pour ses idées, surtout dans les rangs de la droite. L'hypothèse est séduisante et inquiétante, mais est-elle vérifiée ? D'abord, toutes ces idées ne sont pas à mettre exactement sur le même plan. L'attachement aux valeurs traditionnelles, à la loi et l'ordre, et la défense de l'identité française face à l'Europe ne sont pas des thèmes spécifiques à l'extrême droite, et sont loin de faire l'unanimité dans l'électorat du FN.

Sa fraction populaire et « nippiste » (ni de gauche ni de droite) est ainsi beaucoup plus antieuropéenne, contestataire et anticonformiste que sa fraction droitiste et petite-bourgeoise. En revanche, le sentiment qu'il y a trop d'immigrés, qu'on n'est plus vraiment chez soi et qu'il faudrait rétablir la peine capitale, régulièrement mesuré dans les enquêtes du Centre d'étude de

blissement de la peine de mort, en recul de seize points par rapport à 1988.

Quant au sentiment de ne plus être chez soi comme avant, il recule de deux points par rapport à 1988 et de six par rapport à 1995, même s'il n'est pas formulé exactement de la même manière dans l'enquête du Monde que dans celles du Cevipof.

Les « idées de l'extrême droite » ne sont donc pas devenues plus fréquentables, au contraire. Le renouvellement des générations, la hausse du niveau d'instruction et la reprise récente de la croissance contribuent lentement à les faire reculer. Que le FN soit électoralement fort ou faible n'y change rien. Ses électeurs incarnent le dernier bastion de la résistance à une tendance de fond vers plus de tolérance.

Quant à la proximité idéologique observée entre les électeurs du FN/MNR et ceux de la droite classique, notamment RPF, elle était déjà perceptible lors des dernières élections européennes. Mais est-elle vraiment l'indice d'une « porosité » accrue de celle-ci aux idées d'extrême droite ? Quand on sait qu'un des électeurs sur cinq qui avaient voté Le Pen à la présidentielle de 1995 dit avoir porté ses voix le 13 juin dernier au tandem Pasqua-de Villiers, en l'occurrence c'est moins la droite classique qui paraît gagnée par les idées lepénistes que l'électorat frontiste, du moins pour sa fraction droitiste, qui serait en voie de récupération par les souverainistes.

Nonna Mayer est chercheuse au Centre d'étude de la vie politique française (Cevipof), laboratoire associé au CNRS.

Pour raison nucléaire garder, vive le DARI !

Suite de la première page

J'ai conscience de heurter une conviction affichée par les groupes politiques qui se sont donné pour mission l'élimination de l'industrie électronucléaire. Mais la prise de conscience du niveau de radiations incontournable auquel est soumise la race humaine est indispensable pour juger de ce qui relève de la peur superstitieuse, d'une propagande intéressée, ou d'une crainte légitime des incidents ou accidents qui accompagnent l'usage de sources de rayonnements, à usage industriel ou médical.

L'irradiation de notre corps par les éléments radioactifs naturels qui sont présents dans nos tissus me semble un étalon parfait pour apprécier la nuisance de sources radioactives artificielles.

Il est puéril de s'inquiéter de tout événement ou accident qui produit une irradiation inférieure, d'autant plus que, pour un Français, cette irradiation est 10 à 30 fois plus faible que celle qui provient des sources de rayonnements naturels extérieurs à notre corps, principalement des roches, ou des rayons cosmiques qui nous tombent du ciel.

La grande variabilité est d'origine géographique. Elle est due à la répartition très inégale, dans les roches répandues sur la terre, des corps radioactifs fossiles, uranium, thorium ou potassium.

L'extrême prudence qui entoure l'industrie nucléaire a conduit les législateurs à imposer comme limite à l'impact de l'industrie électronucléaire sur les populations le tiers de l'irradiation naturelle en France. Les contaminations radioactives liées à cette industrie, qui sont en moyenne inférieures au centième de l'irradiation naturelle, donnent lieu à des débats parfois difficiles à saisir pour les citoyens. Les raisons en sont multiples : complexité des unités de mesure servant à caractériser l'im-

portance d'une contamination, incertitudes quant aux effets des rayonnements et, enfin, passion politique.

Je propose donc, avec mon collègue Richard L. Garwin, membre de l'Académie des sciences des Etats-Unis, d'introduire une nouvelle unité d'irradiation qui permettra aisément d'évaluer la gravité de tout incident ou accident donnant lieu à une contamination. Cette unité est le DARI (pour dose annuelle due aux radiations internes). L'irradiation de nos tissus par les corps radioactifs que nous recelons toujours étant en effet l'étalon le plus stable pour les humains.

Ces corps radioactifs sont le potassium 40 et le carbone 14. Le premier est un résidu des fournitures nucléaires stellaires qui ont produit la matière terrestre il y a plus de cinq milliards d'années. Le carbone 14 est produit par des réactions nucléaires induites dans l'air par les rayons cosmiques. Ceux-ci arrosent la terre et proviennent surtout des réactions nucléaires produites en haute atmosphère par des protons énergiques venant de la galaxie. Leur intensité croît avec l'altitude. Ils provoquent dans l'air la transmutation de l'azote en un carbone radioactif, le carbone 14, dont la vie moyenne est de cinq mille ans et qui se présente sous forme de gaz carbonique. En raison des échanges avec les êtres vivants, il imprègne les tissus corporels. C'est, avec le potassium 40, l'acteur principal de l'irradiation interne.

Pour un être humain de 70 kilos, il contribue à 4 000 désintégrations par seconde, soit 4 000 becquerels, ce qui donne avec le potassium un total de 10 000 becquerels. Mais en raison des particularités des rayonnements qu'il émet, il contribue dix fois moins à l'irradiation des tissus que le potassium.

La signification du becquerel est simple : il s'agit de l'activité d'une source dont un atome se désintègre par seconde. Nous pouvons donc l'utiliser en ayant conscience qu'il s'agit d'une radioactivité extraordinairement faible. Mais nous pouvons ignorer toutes les autres unités communément utilisées, incompréhensibles pour les

0,1 dari	Irradiation annuelle moyenne des Français due à l'industrie électronucléaire.
1 dari	Irradiation annuelle d'un humain par le potassium et le carbone naturels contenus dans ses tissus.
5 dari	Le sol en Ile-de-France, dose annuelle. Rayonnement cosmique au niveau de la mer, dose annuelle. Croissement de 1 dari pour 50 m de variation d'altitude. Radiologie médicale, moyenne annuelle.
6 dari	Limite légale tolérée pour les effets de l'industrie nucléaire sur le public, dose annuelle.
10 dari	Le sol en Bretagne, dose annuelle.
40 dari	Un examen au scanner X.
500 dari	Dose annuelle maximum, pendant 5 années consécutives, pour un travailleur de l'industrie nucléaire.
30 000 dari	Dose mortelle pour un individu.
450 000 dari	Irradiation locale très limitée pour une radiothérapie.

non-spécialistes. Qui est familier avec le sievert, irradiation déposant 1 joule par kilogramme de tissus, pondérée par un coefficient tenant compte de la nature du rayonnement et de l'organe irradié ? Le tableau ci-dessus montre l'importance relative de quelques sources d'irradiation.

Méfions-nous des chiffres ! Un bain dans de l'eau à 30 degrés est agréable. Un bain dans de l'eau à 90 degrés est mortel. L'effet d'une augmentation de température de 1 millième de degré est négligeable, que ce soit à 30 degrés ou à 90 degrés. Certains veulent nous terroriser en matière d'irradiation, avec l'équivalent d'une augmentation de température de 1 millième de degré !

Comparer les effets d'un incident de contamination avec ceux des corps radioactifs naturels que nous portons permet de savoir s'il a un effet significatif ou de sourire si une propagande prétend l'amplifier de façon exagérée.

Si nous devions prêter attention aux dangers dus aux radiations naturelles et étendre cette attention craintive à toutes les sources de danger de même niveau, nous paralyserions la plus grande partie de l'activité humaine.

Il faudrait raser les murs, en évitant les bordures de trottoir en granite qui sont plus radioactives que le sol de La Hague ! Il faudrait éviter les séjours prolongés en

montagne, en raison des rayons cosmiques dont l'intensité croît avec l'altitude ! Il faudrait chasser de nos maisons les fumeurs, même occasionnels. Il ne faudrait surtout pas vivre dans des villes où les particules sortant des pots d'échappement massacrent, en raison de leur effet cancérigène, des milliers de personnes par an ! Or, en 2050, les deux tiers des habitants de la planète vivront dans les villes.

J'ai été frappé par la dénonciation bruyante de la radioactivité contenue dans la laine de verre produite par une nouvelle usine de Saint-Gobain, dont le niveau de radioactivité naturel provoquait une irradiation qui se situait justement au niveau du centième de DARI. La récente découverte de la radioactivité des sables d'une plage de la Méditerranée, l'Espiguette au Grau-du-Roi, a tourné à la farce lorsqu'il est apparu que l'activité était due au sable apporté par le vent. La découverte de la même intensité radioactive artificielle aurait entraîné une panique soigneusement orchestrée et la ruine de la station balnéaire.

L'adoption du DARI éliminerait totalement les problèmes nés d'incidents surmédiatisés, sans proportion avec leur impact réel sur la santé publique.

Georges Charpak

AU COURRIER DU « MONDE »

EXTRÊME DROITE

Il me semble erroné de parler aujourd'hui des avancées de l'extrême droite : les Français qui expriment leur malaise croissant vis-à-vis des progrès de l'immigration ne vont pas chercher leurs idées au Front national et ne voteront pas nécessairement pour Le Pen ou Mégrat aux prochaines élections.

C'est plutôt – historiquement – Le Pen qui s'est autopromu le porte-parole des mécontents en ajoutant à l'expression de leur colère sa touche, inacceptable, de fascisme antisémite.

La xénophobie ambiante gagne indubitablement du terrain, mais cette réaction de la sensibilité n'a rien à voir avec le racisme qui proclame la supériorité de telle race sur les autres.

Jean Meuriot Suresnes (Hauts-de-Seine)

LONDRES VILLE OUVERTE

Je n'ai pour seul diplôme qu'un BEP de tourneur-fraiseur, mais treize années d'expérience en informatique bancaire. Et c'est à Londres que j'ai pu être employé pour mes compétences et mon savoir-faire sans que mon absence de diplôme soit perçue comme une tare (...). Beaucoup d'autres jeunes Français vivent outre-Manche parce que c'est là qu'on leur a donné toute latitude de s'exprimer professionnellement (...).

Aujourd'hui, je suis de retour en France car, pour sa qualité de vie, elle demeure le pays le plus attractif en Europe. Mais il est pour moi inconcevable de retourner travailler dans une structure française, même de dimension internationale. Les lourdeurs et les a priori des managers m'apparaissent comme des archaïsmes des plus nocifs pour conduire une carrière.

Guillaume Boudin Cugnaux (Haute-Garonne)

Paradoxes euro-américains sur la défense

ALORS que Bill Clinton est en Europe pour une dernière tournée en tant que président des Etats-Unis, Washington continue de suivre, avec un intérêt mêlé de scepticisme, les efforts faits par les Européens pour mettre sur pied une politique de défense commune. Ce scepticisme porte sur deux points apparemment contradictoires. D'une part les Américains doutent de la capacité des Européens à mener à bien l'entreprise dans laquelle ils se sont lancés ; d'autre part, ils craignent un affaiblissement du lien transatlantique si les Européens réussissent. Autrement dit, ils souhaitent un succès dans la mesure où il renforcerait les capacités militaires de leurs alliés, mais ce succès ne doit pas être celui de l'Union européenne en tant que telle.

Ce n'est qu'un des nombreux paradoxes des relations entre les Etats-Unis et l'Europe en matière de défense. Lors d'un forum transatlantique organisé récemment à Paris par l'Institut de l'Union de l'Europe occidentale (UEO), d'autres paradoxes de même nature sont apparus au grand jour entre les participants venus des deux côtés de l'Atlantique.

Le premier, souvent évoqué, concerne le Kosovo : les alliés de l'Organisation du traité de l'Atlantique nord (OTAN) tirent des leçons opposées de la première guerre menée par l'Alliance depuis sa création en 1949. A l'avenir, les Américains hésiteront à se lancer dans une opération où les décisions militaires seront à la merci de comités politiques régis par la règle du consensus. Les Européens hésiteront à laisser la conduite des opérations à des généraux américains qui appliquent une stratégie plus conforme à des considérations de politique intérieure qu'aux nécessités du terrain.

Ces analyses divergentes ont été un puissant facteur d'accélération pour l'Europe de la défense. Sur ce point particulier, les paradoxes ne manquent pas non plus. Les Américains apparaissent comme les plus chauds partisans d'un « pilier européen de l'OTAN », au moment où les Européens ont entrepris la construction d'une défense autonome. Celle-ci ne sera certes pas en concurrence, *a fortiori* en opposition, avec l'OTAN – les Européens,

Français en tête, ne cessent de le répéter – mais elle aura ses propres capacités de décision et d'action. Il y a un an, les Américains se gaussaient de cette « identité européenne de sécurité et de défense » (IESD). Les problèmes d'« identité » relèvent plus de la psychiatrie que de la politique, disait-on à Washington. Les Etats-Unis avaient eu du mal à accepter l'IESD. Aujourd'hui, ils la soutiennent car ils la préféreraient de beaucoup à la « politique européenne de sécurité et de défense » (PESD) qui ne leur paraît pas suffisamment intégrée dans l'OTAN. « L'autonomie, c'est bien. Mais ce n'est pas un but en soi, insiste un haut fonctionnaire du département de la défense à Washington. Sinon, elle affaiblira le lien transatlantique. »

LE FORMALISME DE WASHINGTON

Pour éviter cette « dérive », il convient de créer des liens formels entre l'OTAN et l'Union européenne (UE). Tout attermolement ici ne peut que nourrir les pires soupçons à Washington, explique le représentant américain à l'OTAN. Les Français et les Britanniques ont fait des propositions dans ce sens qui ont été acceptées par leurs partenaires et qui devraient être définitivement adoptées au conseil européen de Nice à la fin de l'année. Ce n'est pas suffisant. Washington souhaiterait la création d'un conseil conjoint OTAN-UE, comme il existe depuis 1997 un conseil conjoint OTAN-Russie. Pourquoi ce qui a été possible avec Moscou ne le serait-il pas avec les Quinze ? se demandent les Américains.

Voilà un autre paradoxe que les Français se plaisent à souligner. Pendant longtemps, Washington a reproché aux Européens de ne s'intéresser qu'aux institutions aux dépens des réalisations concrètes. Afin de mettre en place une politique de défense commune, les Quinze donnent la priorité à des objectifs concrets, pragmatiques, progressifs. C'est alors que les Américains insistent sur les aspects institutionnels et veulent fixer les relations entre alliés dans un cadre formel. Paris en appelle au pragmatisme, l'administration américaine au formalisme. Encore un paradoxe ! Quand il était commandant en chef des forces alliées en Europe, le général Clark avait cou-

tume de se moquer des Français. Il ne suffit pas que les choses fonctionnent en pratique, leur disait-il. Vous voulez qu'elles marchent en théorie.

La concertation entre l'OTAN et l'UE ne marche pas si mal, explique-t-on à Paris. Pour une raison simple : la plupart des Etats et des responsables se retrouvent dans les deux organisations. Pourquoi vouloir en faire la théorie ? La transparence des décisions européennes, que réclament les Américains, est déjà largement assurée. Un exemple : quand elle a reçu Hubert Védrine à Washington, à la mi-mai, Madeleine Albright avait sur son bureau un « papier » sur les relations OTAN-UE dont le ministre français des affaires étrangères n'avait pas encore eu connaissance !

Pour justifier la création de nouveaux organismes de liaison OTAN-UE, les Etats-Unis mettent en avant la situation des alliés de l'OTAN, au premier rang desquels les Européens, qui ne font pas partie de l'UE et qui devraient avoir leur mot à dire dans toute opération de l'Union ayant recours aux ressources de l'Alliance. Si l'on compte les quinze pays membres de l'UE et les Etats-membres de l'OTAN non-UE, on arrive à un total de vingt-trois, qui peut se décomposer de diverses manières. Washington a saisi au bond une suggestion officieuse britannique de réunir les dix-neuf membres de l'OTAN avec les quatre « neutres » membres de l'UE. Une idée qui revenait à faire passer la ligne de partage au sein de l'UE alors que les Européens voudraient tenter de se présenter unis au Conseil atlantique. Ce qui fait dire à un haut diplomate français : « *Ceux qui craignent un caucus européen au sein de l'OTAN nous proposent maintenant un caucus de l'OTAN au sein de l'UE !* »

La préoccupation principale des Etats-Unis est que la création d'une politique européenne de défense ne détourne pas leurs alliés des objectifs communs qui ont été fixés lors du sommet atlantique de Washington, en avril 1999, et qui portent le nom d'Initiative commune de défense (ICD). Si en matière d'affectation des ressources, des équipements, de l'armement, etc., les objectifs de l'ICD et de l'Europe de la défense coïn-

cident parfaitement, les Américains n'y voient aucun inconvénient et même beaucoup d'avantages.

Les onze pays qui sont à la fois membres de l'OTAN et membres de l'UE seront deux fois gagnants, disent-ils : ils auront atteint les objectifs de l'Europe de la défense et rempli leurs engagements dans l'ICD. Mme Albright insistait naguère pour qu'il n'y ait pas « duplication » des moyens ; les Européens ont trouvé l'expression « *pas de duplication inutile* ». Washington n'a aucun problème avec cette subtile nuance, explique un responsable du département de la défense, s'il s'agit pour les Européens de construire des avions performants, « *parce que l'alliance n'aura jamais trop de puissance aérienne* ». En revanche, s'il s'agit pour l'Europe de se doter des satellites nécessaires au renseignement et à la communication, c'est une dépense exorbitante et superflue, aux yeux des Américains qui en disposent déjà.

AUTONOMIE BIEN ENCADRÉE

Bien encadrée au sein de l'OTAN, la politique européenne de défense n'aurait pour les Américains que des bons côtés. « *Ne nous inquiétons pas si les Européens font enfin ce qu'on leur demande depuis trente ans* », c'est-à-dire consentir pour leur défense un effort en rapport avec leur richesse économique, affirme un responsable proche du Pentagone. La question est de savoir pourquoi ils feraient aujourd'hui ce qu'ils ont refusé pendant des décennies. Est-ce parce qu'ils sont en mesure, pour la première fois depuis longtemps, de le faire ensemble au sein de l'UE ? Ce serait l'ultime paradoxe : les Européens pratiqueraient enfin au sein de l'Alliance atlantique le *burden sharing* (partage du fardeau) réclamé par les Américains parce qu'ils auraient décidé une politique de défense commune. C'est le vœu des Etats-Unis. Mais l'ambition affirmée des Européens va au-delà. Pour les Quinze, l'Europe de la défense a deux fonctions : approfondir l'intégration européenne et renforcer la défense commune. Les Américains s'intéressent uniquement à la seconde et ne se privent pas de le faire savoir.

Daniel Vernet

RECTIFICATIFS

SOVERAINISME

Dans notre article intitulé « L'Europe mobilise peu les intellectuels, à l'exception de la mouvance souverainiste » (*Le Monde* daté 28-29 mai), nous faisons état d'un commentaire prêté à Sami Nair, vice-président du Mouvement des citoyens et député européen, selon lequel les propositions fédéralistes de Joschka Fischer, ministre allemand des affaires étrangères, reviennent à transformer la France en un « *super-Land allemand* ». Sami Nair nous précise : « *Je n'ai jamais ni prononcé, ni écrit cette formule. Je ne me reconnais ni dans le souverainisme ni dans l'anti-souverainisme. L'Europe actuelle est une réalité sui generis, et il me semble que l'on devrait plutôt penser l'articulation complexe de l'interdépendance économique avec l'indépendance politique.* »

« WORKING POOR »

L'expression « travailleurs pauvres » en anglais s'orthographe « *working poor* » et non « *working poors* » comme nous l'avons écrit par erreur dans l'article intitulé « La France découvre ses travailleurs pauvres, salariés vivant au-dessous du seuil de pauvreté » (*Le Monde* du 31 mai).

MOSQUÉES

Contrairement à ce que nous avons écrit dans l'article consacré aux projets de mosquées à Strasbourg (*Le Monde* du 24 mai), le Conseil de la jeunesse pluriculturelle (Cojep) n'est plus la branche jeunes de l'association turque Tendence nationale union islamique en France (TNU). Il s'en est séparé en 1998.

HÔPITAUX

Le nombre de salariés de l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris est de 80 727, comme l'indiquait notre enquête publiée dans *Le Monde* du 27 mai, et non de « *près de 90 000* », comme nous l'écrivions dans le « *chapeau* » de l'article.

Le Monde

21 bis, RUE CLAUDE-BERNARD - 75242 PARIS CEDEX 05
Tél. : 01-42-17-20-00. Télécopieur : 01-42-17-21-21. Télfax : 206 806 F
Tél. relations clientèle abonnés : 01-42-17-32-90
Changement d'adresse et suspension : 0 803 022 021 (0,99 F la minute).
Internet : <http://www.lemonde.fr>

ÉDITORIAL

Les gemmes de la guerre

EN Sierra Leone, quelques hordes de misérables composant les troupes du gang rebelle (le RUF) de Foday Sankoh – responsables de milliers de meurtres, de viols, de mutilations – disposent des équipements militaires d'une véritable armée. En Angola, le mouvement de guérilla de Jonas Savimbi, l'UNITA, en guerre contre le pouvoir central, a les moyens financiers d'un Etat et entretient des dizaines de milliers de combattants. En République démocratique du Congo (RDC, ex-Zaïre), pas moins de trois armées étrangères – dont l'une à l'invitation du gouvernement de Kinshasa – et plusieurs mouvements de guérilla ont dépêché le pays et s'y installent sans manquer de rien.

Au Liberia, au Burkina Faso, ailleurs encore dans la région, d'étranges filières, où se côtoient intermédiaires libanais, israéliens et belges, sont en place : ces Etats-là, avec des fonds qui paraissent inépuisables, achètent des armes – en général en Ukraine et en Bulgarie – pour les remettre aux généraux et petits seigneurs de la guerre mentionnés plus haut. Le secret ? Le diamant. Le diamant entretient la guerre en Afrique. Le diamant nourrit nombre des conflits qui déchirent le continent africain. L'Afrique est immensément riche en ressources diamantifères. Et ses gemmes sèment la mort.

L'enquête que publie *Le Monde* est édifiante (lire page 2). On y apprend, par exemple, comment l'armée zimbabwéenne et le parti du président Robert Mugabe, la ZANU-PF, perçoivent leurs soldes de mercenaires pour avoir

dépêché des troupes au secours du président de la RDC, Laurent-Désiré Kabila, menacé sur plusieurs fronts. En recevant, en contrepartie, des licences d'exploitation de certains des gisements diamantifères les plus riches du pays. Une société est créée, souvent enregistrée dans quelque paradis fiscal insulaire ; ses débouchés sont assurés à Tel-Aviv ou à Anvers, marchés peu regardants sur l'origine des pierres. En or ou en diamants, les armées – ougandaise et rwandaise – qui, en RDC toujours, appuient les guérillas opposées à M. Kabila, se payent aussi « sur la bête »... En RDC, la carte du déploiement des troupes étrangères correspond à celle des principaux gisements du pays.

Le diamant n'explique pas tout, pas plus que le pétrole, des conflits africains. Mais, matière première dont il est quasiment impossible de contrôler le trafic – quelques millions de dollars tiennent dans une boîte d'allumette –, le diamant est le « *nerf* » de la guerre idéal dans ces Etats en voie de décomposition, pour ces armées de gueux et autres tyrannaux qui martyrisent l'Afrique. Tout le monde est un peu complice. Car, au bout de la filière, il y a, en Europe et ailleurs, une industrie et des consommateurs qui ne se posent pas de questions et dont la croissance forte stimule les demandes. De passage à Paris, le président de la Banque mondiale, James Wolfensohn, disait récemment qu'un Africain sur cinq vivait dans la guerre. Réglementer de manière drastique le commerce du diamant serait une action de paix.

Le Monde est édité par la SA LE MONDE

Président du directoire, directeur de la publication : Jean-Marie Colombani

Directoire : Jean-Marie Colombani ; Dominique Alduy, directeur général ;

Noël-Jean Bergeroux, directeur général adjoint

Directeur de la rédaction : Edwy Plenel

Directeurs adjoints de la rédaction : Thomas Ferenczi, Pierre Georges, Jean-Yves Lhomet

Directeur artistique : Dominique Roynette

Secrétaire général de la rédaction : Alain Fourment

Rédacteurs en chef :

Alain Frachon (*Editoriaux et analyses*) ;

Laurent Greilsamer (*Suppléments et cahiers spéciaux*) ;

Michel Kajman (*Débats*) ; Eric Fottorino (*Enquêtes*) ;

Eric Le Boucher (*International*) ; Patrick Jarreau (*France*) ; Anne Chemin (*Société*) ; Claire Blandin (*Entreprises*) ;

Jacques Buob (*Aujourd'hui*) ; Josyane Savigneau (*Culture*) ; Christian Massot (*Secrétariat de rédaction*)

Rédacteur en chef technique : Eric Azan

Médiateur : Robert Solé

Directeur exécutif : Eric Pialoux ; directeur délégué : Anne Chaussebourg

Conseiller de la direction : Alain Rollat ; directeur des relations internationales : Daniel Vernet ;

partenariats audiovisuels : Bertrand Le Gendre

Conseil de surveillance : Alain Minc, président ; Michel Noblecourt, vice-président

Anciens directeurs : Hubert Beuve-Méry (1944-1969), Jacques Fauvet (1969-1982),

André Laurens (1982-1985), André Fontaine (1985-1991), Jacques Lesourne (1991-1994)

Le Monde est édité par la SA LE MONDE

Durée de la société : cinquante ans à compter du 10 décembre 1994.

Capital social : 1 003 500 F. Actionnaires : Société civile Les Rédacteurs du Monde,

Fonds commun de placement des personnels du Monde,

Association Hubert-Beuve-Méry, Société anonyme des lecteurs du Monde, Le Monde Entreprises,

Le Monde Investisseurs, Le Monde Presse, Léna Presse, Le Monde Prévoyance, Claude Bernard Participations.

IL Y A 50 ANS, DANS *Le Monde*

Hildegarde à Paris

SAMEDI prochain, au Théâtre des Champs-Élysées, Hildegarde chantera seule pendant deux heures pour deux mille soldats. Le lendemain elle recommencera pour le public parisien, mais la recette de ce concert ira aux « *Gueules cassées* » et à l'« *American Aid Society* ».

Hildegarde est un phénomène américain, au même titre que l'Empire State Building ou que Rockefeller. Sa légende est vaste comme le pays qu'elle habite, et sa fortune presque autant. D'après les statistiques du magazine *Look*, plus de deux cents humoristes ont fait fortune en l'imitant, et d'après son manager ses contrats vont de 18 000 à 20 000 dollars par semaine.

Ses chansons et ses fourreaux de satin sont célèbres du Kentucky au New-Hampshire, et Walter Winchell, l'oracle américain, dé-

créta une fois pour toutes qu'elle « *avait dans le gosier ce que Garbo avait dans les yeux* ». L'année dernière sa ville natale, Milwaukee, célébra « *Hildegarde Day* ».

Hildegarde eut un début « *à la Piaf* ». Musicienne, elle commença sa carrière en accompagnant au piano des films muets. Elle gagnait 20 cents par séance. Puis elle travailla pour Irving Berlin, enseigna le chant et finalement se lança dans le music-hall et dans le night-club. C'est ainsi qu'elle débarqua à Paris, il y a plus de quinze ans.

« *J'ai chanté au Bœuf sur le toit, à Casanova, à Shéhérazade, mais avant la guerre. C'est encore Paris que je choisis pour la création de mon One Woman Show, nous dit-elle. Je lui dois tant.* »

Christine de Rivoyre
(2 juin 1950.)

Le Monde SUR TOUS LES SUPPORTS

Adresse Internet : <http://www.lemonde.fr>

Télématique : 3615 code LEMONDE

Documentation sur Minitel : 3617 code LMDOC (5,57 F/mn)

ou 08-36-29-04-56 (9,21 F/mn)

Le Monde sur CD-ROM : 01-44-88-46-60

Index du Monde : 01-42-17-29-33. *Le Monde* sur microfilms : 03-88-71-42-30

Films à Paris et en province : 08-36-68-03-78

Entrée des artistes par Jacek Woźniak

Edgar Poe



CONCENTRATION Le numéro européen du voyage était totalement absent de ce secteur il y a cinq ans. Fleuron de l'industrie allemande, Preussag a alors décidé une reconver-

sion accélérée dans les services. ● LE GROUPE se propulsera à la première place mondiale s'il réussit à racheter le britannique Thomson Travel, sur lequel il a lancé une offre d'achat le

15 mai. ● AVANT MÊME LA CLÔTURE de l'opération, Preussag ne cache pas son appétit pour de nouvelles acquisitions, en Europe du Sud. En France, on lui prête l'intention de racheter le

Club Med. ● GRAND RIVAL de Preussag, l'allemand C+N a déjà débarqué en France, en rachetant les activités grand public d'Havas Voyages. Cette initiative bouscule un secteur encore

très morcelé. ● TROP PETITES pour affronter la concurrence des géants du Nord, les agences françaises sont acculées à multiplier les rapprochements pour résister à l'assaut.

L'étonnante reconversion de l'industriel Preussag en spécialiste du voyage

Le géant allemand de l'acier et du charbon a décidé voilà cinq ans d'engager une mutation vers les services. Devenu numéro un européen du tourisme, il rachète le britannique Thomson Travel et pourrait s'intéresser, en France, au Club Méditerranée

FRANCFORT

de notre correspondant

C'est ce que les managers allemands aiment appeler un « *Konzern im Wandel* », un « conglomérat en mutation » : en Europe, Preussag est sans doute le plus bel exemple de reconversion dans les services. Ancien fleuron de l'industrie allemande, le groupe de Hanovre connaît une révolution sans précédent. Abandonnant ses activités traditionnelles, il a pris pied sur le marché du tourisme, le soleil et la mer ont pris le dessus sur l'acier et le charbon. Dans le genre, l'entreprise a longtemps partagé la vedette avec un autre grand, Mannesmann, qui avait choisi les télécommunications pour tourner la page de son passé sidérurgique. Malgré sa réussite insolente, ce dernier a été racheté début février par l'entreprise britannique de télécommunications Vodafone.

Dans quelques semaines, toutes proportions gardées, Preussag aura probablement vengé Mannesmann. Le groupe a lancé le 15 mai une offre publique d'achat sur le numéro un britannique du tourisme, Thomson Travel Group. Au nez et à la barbe de son principal concurrent allemand Condor + Neckermann (C+N), qui a tenté en vain, en avril, d'en prendre le contrôle. La tentative amicale de Preussag devrait s'achever dans la première semaine de juillet. Elle couronnera une mutation menée

tambour battant depuis trois ans. Si, comme prévu, actionnaires et autorités de la concurrence donnent leur aval, le tourisme représentera bientôt 70 % du chiffre d'affaires de Preussag, qui sera alors l'incontestable numéro un mondial du secteur. « *C'est l'acquisition la plus importante de notre histoire* », s'est exclamé Michael Frenzel, président du directoire depuis 1994, en dévoilant ses projets.

EN UN TEMPS RECORD

Les rachats, cessions et autres alliances se sont pourtant multipliés en un temps record. Michael Frenzel a mis en œuvre toute son expérience et ses relations d'ancien banquier, proche du SPD, pour conduire la métamorphose. A cinquante-trois ans, cet homme s'appuie sur le soutien de la banque régionale publique West LB, actionnaire à hauteur de 30 % de Preussag. Son président, Friedel Neuber, longtemps considéré comme le mentor de M. Frenzel, dirige le conseil de surveillance du groupe de Hanovre.

Avant l'OPA sur Thomson Travel, Preussag avait déjà cédé pour plus de 11 milliards de deutschemarks (5,6 milliards d'euros) de chiffre d'affaires. Les aciéries ont été vendues, suivies des mines de charbon, des machines-outils et des chantiers navals. Plus de 20 000 salariés ont quitté le groupe. 34 000 l'ont intégré. Car, dans le même temps,

Preussag s'est lancé dans le rachat d'activités, principalement touristiques. Ces acquisitions représentent un chiffre d'affaires d'une vingtaine de milliards de deutschemarks.

Pour s'imposer sur son nouveau créneau, Preussag opte à la fin des années 90 pour une concentration verticale des différents métiers du tourisme. En septembre 1997, le groupe prend le contrôle de Hapag-Lloyd, présent dans la logistique (Algeco, en France) et le tourisme. Ce dernier dispose alors d'une importante participation dans le numéro un européen des tour-opérateurs, TUI. Cette part sera augmentée en plusieurs étapes, l'enseigne devenant, sous la houlette du président de son directoire,

Le numéro un européen

- **Chiffre d'affaires** : en 1999, les ventes de Preussag se sont élevées à 16,5 milliards d'euros.
- **Résultats** : le bénéfice opérationnel du groupe s'est élevé, en 1999, à 610 millions d'euros, dont 307 millions pour la division tourisme.
- **Activités** : la reconversion de Preussag n'étant pas achevée, le groupe s'articule encore autour de quatre branches.
 - Tourisme : 7,15 milliards d'euros de chiffre d'affaires (+ 49,6 % en un an).

Ralf Corsten, le navire amiral de Preussag dans le tourisme. Fin décembre 1998, c'est la plus importante chaîne allemande d'agences de voyage, First, qui tombe dans son escarcelle, afin de consolider le réseau de distribution. Le groupe multiplie aussi les prises de participation dans les hôtels. En décembre 1998, toujours, il part une première fois à la conquête des îles Britanniques, le deuxième marché d'Europe après l'Allemagne, où il acquiert en plusieurs étapes le voyageur Thomas Cook.

La prise de contrôle de Thomson Travel va accélérer cette stratégie. Pour obtenir l'agrément des autorités de Bruxelles, Preussag compte se défaire de Thomas Cook. Mais le groupe va amplifier son recentrage

- Logistique : 3 milliards d'euros (+ 2,9 %).
- Energie et matières premières : 4,3 milliards d'euros (- 23,7 %).
- Techniques de construction : 1,8 milliard d'euros (+ 2,2 %).
- **Effectifs** : 79 000 salariés à fin 1999, dont 61 % dans le tourisme.
- **Classement** : numéro un européen, Preussag deviendra premier voyageur mondial s'il réussit à racheter le britannique Thomson Travel. Le nouvel ensemble aura un chiffre d'affaires cumulé de près de 12 milliards d'euros.

sur le tourisme. Les activités logistiques d'Hapag-Lloyd seront cédées à hauteur de 49 % dès cette année, pour financer la nouvelle acquisition. Les filiales industrielles sont en train d'être rassemblées au sein d'une entité à part, qui sera placée en Bourse.

BONNE SANTÉ DU SECTEUR

La spectaculaire mutation de Preussag s'appuie sur une double tendance de fond. Elle illustre d'abord l'essor des activités de services dans une Allemagne traditionnellement à la traîne dans ce domaine. « *Preussag est la meilleure preuve d'un développement des services dans la vie économique, corollaire de la désindustrialisation* », observe Gerald Müller, spécialiste du tertiaire au Centre de recherche économique de Halle : « *La tertiarisation ne se fait pas ici comme aux Etats-Unis, on n'assiste pas à la naissance ex nihilo de nouveaux services, ou d'emplois de restauration type McDonald. Sur ce plan, certains parlent encore d'un désert des services, car la qualité, les capacités d'accueil ne sont pas excellentes. En revanche, ce sont les grands groupes industriels qui se convertissent ; tous ne choisissent pas une voie aussi radicale que Preussag ou Mannesmann, mais tous essaient de développer leurs activités tertiaires* », indique M. Müller.

Autre tendance dont bénéficie Preussag : la bonne santé du sec-

teur du tourisme, soutenue par l'appétit des Allemands pour les voyages. Quelle que soit la conjoncture domestique, la branche enregistre record sur record, un boom qui profite en premier lieu aux opérateurs les plus importants. « *Une comparaison des ventes du secteur du voyage et du commerce de détail démontre que les dépenses des Allemands qui font appel à l'industrie du tourisme sont depuis longtemps indépendantes des dépenses de consommation courante* », constate une récente étude de la Dresdner Bank. La proportion de voyageurs qui font appel à un tour-opérateur est passée de 17 % en 1970 à 50 % en 2000.

Preussag s'est ainsi libéré au fil des ans du caractère très cyclique de ses anciennes spécialités. Si elle est menée à terme, l'acquisition de Thomson Travel ne sera sans doute pas la dernière. Preussag ne dément pas l'intérêt qu'on lui prête pour le Club Méditerranée. Ralf Corsten a indiqué, mercredi 31 mai à Paris, qu'il poursuit ses « discussions avec de nombreux acteurs » de l'industrie du tourisme français. « *La prise de contrôle de Thomson Travel ne change rien à nos ambitions en Europe de l'Est et du Sud*, affirme Frank Laurig, porte-parole de Preussag. *Nous pensons annoncer un partenariat ou une acquisition dans ces pays avant la fin de l'année.* »

Philippe Ricard

La constitution de géants européens pousse les tour-opérateurs français à se regrouper

L'ARRIVÉE de l'allemand Condor + Neckermann (C+N) sur les terres des voyageurs français par le biais de la reprise de la division grand public d'Havas Voyages n'a pas surpris les intervenants de ce secteur émiétié. « *Cette opération s'inscrit dans un vaste mouvement de restructuration de l'industrie touristique* », estime Christophe Charpentier, PDG d'Havas Voyages et artisan de ce rapprochement. Nouvelle illustration de ce mouvement : le rachat du numéro un britannique Thomson Travel par l'allemand Preussag (*Le Monde* du 16 mai).

Dans une étude publiée en mars, le Crédit lyonnais relevait que les grands voyageurs demeurent résolus « à élargir leur part de marché », malgré le coup de semonce donné en juillet 1999 par la Commission de Bruxelles : craignant la constitution d'une position dominante, les autorités européennes avaient interdit au numéro deux britannique, Airtours, de prendre le contrôle de son compatriote First Choice. Selon les analystes de la banque, « *si le mouvement de concentra-*

tion est voué à se prolonger en Europe du Nord - car cette région représente le plus clair du marché des voyages des Européens à l'étranger -, nous pensons qu'il gagnera celle du Sud, les voyageurs souhaitant contrôler leurs circuits de distribution dans ces pays de destination ». Les perspectives du tourisme sur le Vieux Continent expliquent cette volonté d'expansion. Selon les dernières statistiques publiées par l'Organisation mondiale du tourisme, le nombre de personnes visitant l'Europe devrait passer de 386 millions en 1999 à 717 millions en 2020.

Dans ce contexte, les 400 voyageurs et la trentaine de réseaux d'agences que compte la France paraissent vulnérables. Seuls deux poids lourds dominent le paysage : renforcé par le rachat de Jet Tours en 1999, le Club Méditerranée fait la course en tête, avec 9,7 milliards de francs (1,5 milliard d'euros) de chiffre d'affaires en 1999, suivi de près par Nouvelles Frontières (9,2 milliards de francs). Ils distancent le peloton suivant, constitué du toulousain Fram (2,6 milliards de

francs de chiffre d'affaires en 1999) et de Carlson Wagonlit Travel (2,4 milliards), filiale du groupe Accor et de l'américain Carlson, de Look Voyages (1,6 milliard en 1999) et de Kuoni France (1,4 milliard en 1999). Derrière, une dizaine de « poids moyens », dont Havas Voyages, avec 300 millions de francs.

POUVOIR DE NÉGOCIATION

Le secteur reste encore largement dominé par des agences indépendantes, fédérées en réseaux à l'image de Sélectour ou de l'alliance constituée à la fin de 1999 par Afat Voyages, Manor et ATA, qui a donné naissance au premier réseau français (1 100 agences). Ces regroupements ont pour but de disposer d'une force d'achat et d'un pouvoir de négociation face aux fabricants de voyages.

La tentation est grande, aujourd'hui, de nouer des alliances plus étroites, comme le groupe hôtelier Accor et Sélectour, qui ont lancé une coopération commerciale en novembre 1999. L'étape suivante est capitaliste : toujours dans

le souci de se renforcer, Accor a pris en avril une participation de 38,5 % dans le capital de GO Voyages, spécialiste de la vente de billets d'avion. Accor, qui contrôle trois voyageurs (Accor, Fran-tour, Couleurs locales), est partenaire de l'espagnol Muncidocal. Ces assembleurs de forfaits de voyages pourront « élargir leurs capacités aériennes » et « accéder aux tarifs négociés de GO Voyages », tout en améliorant la puissance d'achat du revendeur de billets d'avion. Nicolas Brumelot, patron de GO Voyages, reconnaît « *qu'à l'heure des grands mouvements de restructuration, en Europe, il vaut mieux être adossé à un grand groupe* ».

Mardi 30 mai, lors de l'assemblée générale d'Accor, Jean-Marc Espalioux, président du directoire, a confirmé qu'il menait des discussions avec des voyageurs allemands, en vue d'« améliorer la commercialisation » de ses hôtels. « *Nous sommes déterminés à aller le plus vite possible* », a-t-il déclaré. Accor n'a pas précisé s'il s'agit du numéro un allemand TUI ou du numéro deux C+N.

Même Fram, l'indépendant, n'écarte plus la possibilité de passer des alliances non capitalistiques avec des producteurs étrangers, toujours dans le souci d'acheter moins cher. Le président du directoire du groupe toulousain, Georges Colson, estime que l'arrivée en France du numéro deux allemand va marquer la profession.

Malgré ces quelques rapprochements, les groupes français n'ont pas encore une taille susceptible de les mettre à l'abri des prédateurs étrangers. Selon une enquête de l'hebdomadaire *L'Echo touristique*, tout en se classant dans les dix premiers voyageurs européens, les leaders français font figure de poids légers face aux mastodontes allemands et anglais.

Nouvelles Frontières est cinq fois plus petit que TUI (groupe Preussag) et trois fois plus petit que C+N. Et le numéro un européen Preussag a réalisé en 1999 un bénéfice quatre fois supérieur à celui des 150 premiers tour-opérateurs français réunis.

François Bostnavaron

Les directeurs des ressources humaines retrouvent le moral

AU FINAL, près de 2 000 personnes, venues de 71 pays, ont participé au Congrès mondial des ressources humaines, qui s'est achevé mercredi 31 mai à Paris. « *L'image de la fonction ressources humaines évolue. Les directeurs des ressources humaines ont retrouvé le moral* », a constaté Bernard Niglio, président de l'Association nationale des directeurs et cadres de la fonction personnel (ANDCP), organisatrice du congrès. « *Il y a deux ans, lors du précédent congrès qui s'est tenu au Venezuela, l'accent était mis sur la mondialisation. Le thème de la fin du travail était très présent dans les débats. Cette année, le problème des DRH est de recruter, de retenir et de former les salariés* », a-t-il ajouté.

Dans son discours de clôture, le président de la République, Jacques Chirac, a souligné que les ressources humaines étaient « une fonction stratégique ». « *Votre mission, a-t-il déclaré, est de permettre que tous trouvent un accomplissement dans la réalisation du projet collectif que constitue l'entreprise.* »

Durant trois jours, les débats ont tourné autour de l'internationalisation des entreprises et, dans une

moindre mesure, autour de l'impact des nouvelles technologies de l'information sur la vie des salariés et des DRH. Pour le moment, les entreprises européennes semblent encore réservées face à l'utilisation de ces nouvelles technologies.

« ON LINE » IRRÉVERSIBLE

Mais la présence de nombreuses sociétés-conseil, venues d'outre-Atlantique pour proposer leurs services « on line » dans tous les domaines, du recrutement à la formation en passant par la sous-traitance de tâches administratives, prouve que la tendance est irréversible.

« *Les directions des ressources humaines continuent d'utiliser les nouvelles technologies comme un outil de gestion. L'enjeu est d'en faire un outil de communication* », commente Bernard Niglio. Et les nouvelles technologies n'offrent pas que des opportunités : « *Les technologies vont aggraver le fossé entre les entreprises performantes socialement et capables de le faire savoir et les autres* », prévoit M. Niglio.

Frédéric Lemaître

La famille fondatrice de Hyundai passe la main

TOKYO
correspondance

La restructuration du groupe Hyundai, le premier conglomérat coréen, semble avoir pris un nouveau tournant avec l'annonce surprise, mercredi 31 mai, du retrait de la famille Chung de la gestion du groupe. Le patriarche Chung Ju-yung, quatre-vingt-quatre ans, fondateur du groupe et président d'honneur, a annoncé que lui et sans doute ses deux fils, respectivement président du groupe et président de sa division automobile Hyundai Motor, quitteraient leurs positions. « *Nous nous limiterons à notre rôle d'actionnaires. Le système de gestion du groupe basé sur la coopération entre les unités a été le meilleur jusqu'à présent. Mais je pense maintenant que la gestion par des professionnels est la seule manière de réussir dans un environnement de compétition globale* », a déclaré Chun Ju-yung dans un communiqué.

Hyundai, en mal de liquidités, a promis de lever 3,5 milliards d'euros en réalisant des actifs dans le cadre d'un nouveau plan de restructuration. Jugés responsables de la crise économique et financière de 1997, les chaebols (conglomérats) ont été mis en demeure de se recentrer sur des activités rentables et d'être gérés

de façon plus transparente. Mais l'inertie des traditions ralentit le processus. La « main de fer » quasi féodale des fondateurs sur leur empire et la transmission héréditaire du pouvoir apparaissent aujourd'hui anachroniques et sont l'objet de toutes les critiques. Typiquement, les familles fondatrices détiennent moins de 10 % de l'actionnariat d'une ou de plusieurs unités du groupe, et constituent au mieux les premiers actionnaires particuliers. Elles n'en sont pas moins investies d'un pouvoir sans commune mesure avec les principes capitalistes. Aujourd'hui, l'ouverture du pays et l'émergence de la nouvelle économie rendent intenable la reproduction des modèles passés.

CHAHUTÉ PAR LES MARCHÉS

Malgré une gestion plus prudente que Daewoo et un endettement inférieur, Hyundai est chahuté par les marchés depuis quelques mois. Outre les lenteurs perçues dans sa restructuration et un conflit ouvert entre les deux fils du fondateur, ce sont les difficultés d'une de ces filiales qui ont fait clignoter les voyants. Très engagé auprès de Daewoo, le Hyundai Investment Trust était exclu en avril du plan de sauve-

tage du gouvernement. La perspective d'une crise de liquidité à l'échelle du groupe a précipité le départ des dirigeants familiaux. Il y a quelques jours, deux des principales entités du groupe, Hyundai Engineering & Construction et Hyundai Merchant Marine, ont dû solliciter auprès de la Korea Exchange Bank, le premier créancier du groupe, des prêts d'urgence pour couvrir des échéances à court terme, provoquant une onde de choc à la Bourse de Séoul.

Outre la liquidation d'actifs pour 3,5 milliards d'euros, le nouveau plan de restructuration prévoit de réduire de 2 milliards d'euros les investissements du groupe en 2000. Hyundai cherchera également à former des alliances stratégiques avec des partenaires étrangers. Dans l'immédiat, la principale incertitude repose sur la réaction de Chung Mong-koo, soixante et un ans, fils aîné du fondateur et président de Hyundai Motor. Le premier constructeur automobile coréen a annoncé à la mi-mai sa séparation du groupe Hyundai, prévue pour fin juin, et a déclaré hier que M. Chun ne quittera pas son poste de président.

Brice Pedroletti

UBS Warburg interpelle Lazard

UBS WARBURG, un des actionnaires de Gaz et eaux qui déplorent l'importante décote de holding dont souffre cette société du groupe Lazard, a déposé une résolution inscrite à l'ordre du jour de la prochaine assemblée générale, indique un avis paru mercredi 31 mai au *Bulletin des annonces légales et obligatoires*.

Pour faire face à cette décote, Gaz et eaux change de nom pour s'appeler Azéo et s'efforce d'améliorer sa communication financière. Ces mesures ne sont pas suffisantes pour UBS Warburg, qui détient 7 % du capital, et propose « *d'enjoindre au conseil d'administration de faire tout ce qui est en son pouvoir pour remédier au problème de décote de holding (...), d'adopter une stratégie claire et cohérente à cet égard, et de réunir (...) les actionnaires (...) pour leur soumettre une opération conforme à cet objectif* ». Cette proposition a déjà été rejetée par le conseil d'administration de Gaz et eaux. L'exigence d'UBS Warburg fait toutefois écho à l'entrée de Vincent Bolloré dans le capital des holdings de la maison Lazard, sans doute avec l'espoir que la décote diminuera si ces sociétés sont un jour fusionnées.

La Socpresse réduirait les effectifs de « Nord Eclair » de 210 emplois

Yves de Chaisemartin a présenté le plan de restructuration du quotidien de Roubaix. Les éditions belges continueraient d'être imprimées à Bruxelles. Les journalistes se montrent réticents sur le projet de fusion avec « La Voix du Nord »

LILLE

de notre correspondant régional
Les salariés de Nord Eclair attendaient beaucoup de la rencontre entre le comité d'entreprise du quotidien roubaixien et Yves de Chaisemartin, PDG de la Socpresse, qui a eu lieu mercredi 31 mai. En fait, M. de Chaisemartin a remis un document qui présente le futur projet industriel et une ébauche de plan social pour Nord Eclair. Les effectifs seraient réduits de 496 à 286, grâce à un FNE et à des reclassements à La Voix du Nord ou dans les journaux du groupe. Présentée comme « la seule issue possible » ou encore comme un « petit miracle », par Yves de Chaisemartin, cette solution viserait pour l'essentiel à maintenir l'indépendance des deux titres et de leurs rédactions. Le dossier devrait être réexaminé mardi 6 juin par le comité d'entreprise.

Deux hypothèses inquiétaient particulièrement les collaborateurs de Nord Eclair : un projet d'abandon des ambitions régionales du titre pour l'enfermer dans une « micro-locale » et l'abandon du caractère franco-belge de la publication. La première inquiétude a été levée ; quant à la seconde, elle s'éloigne en raison de la difficulté d'imprimer en Belgique les éditions belges, convoitées par le groupe Rossel. Le plus fort tirage est celui du dimanche, or le samedi les imprimeries belges ne tournent pas. On se dirigerait donc vers un maintien de l'impression des éditions belges de Nord Eclair, pour le compte du groupe Rossel, dans l'imprimerie de la rue du Caire, à Roubaix, qui continuerait aussi à imprimer certains journaux étrangers, tandis que Nord Eclair serait imprimé sur le site de La Voix du Nord, à La Pilaterie, en bordure du périphérique de Lille. Le quotidien Nord Littoral, fi-

liale de La Voix du Nord, serait lui aussi imprimé à Roubaix sur les rotatives de Nord Eclair.

Si les discussions paraissent assez simples sur le plan industriel et pour le couplage publicitaire, il en va autrement sur le plan rédactionnel, où les journalistes ne cachent pas leur impression d'une Voix du Nord maîtresse d'un jeu qui consisterait à assassiner le vieux concurrent. « Ils nous laissent un journaliste sur l'hippisme mais nous refusent un poste sur la région. Ils ne veulent que trois personnes à Lille. S'ils veulent assassiner Nord Eclair, qu'ils le disent ! », constate un des cadres de Nord Eclair. Dans ce plan de restructuration, le journal abandonnerait aussi deux agences importantes, celles de Douai et de Va-

lenciennes. Si tout le monde admet que Nord Eclair ne peut plus vivre seul, il est clair, au moins du côté de la rédaction, qu'on ne se contente pas d'un plan industriel qui sauverait une partie de l'imprimerie avec les éditions belges du groupe Rossel et celles de Nord Littoral.

EN GUERRE DEPUIS VINGT ANS

« On ne peut pas s'exprimer sur une ébauche de plan social qui doit être examiné par le comité d'entreprise le 6 juin, estime Maurice Decroix, président de la Société des journalistes de Nord Eclair, l'une des trois composantes du conseil permanent qui veille sur la bonne application des accords passés avec le groupe Hersant. On veut nous faire entrer de force dans un journal

démotivé, La Voix du Nord. Il y a de quoi s'interroger quand on se bat depuis des années pour faire vivre un journal. Ils vont nous appliquer leurs méthodes. Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne solution. »

Dans les prochaines semaines, Nord Eclair pourrait bien connaître des tensions assez fortes, tout au moins du côté de la rédaction, aussi bien en France qu'en Belgique. Yves de Chaisemartin n'a pas caché son intention de ne pas tenir compte de l'avis d'un conseil permanent mis en place au moment du rachat du titre par le groupe Hersant. Par ailleurs, il a sans doute minimisé les difficultés de cohabitation de deux rédactions en guerre ouverte depuis vingt ans. Les journalistes de Nord Eclair ont toujours eu l'ambition de

faire aussi bien ou mieux que leurs rivaux de La Voix du Nord, même avec des moyens réduits ; ils ont l'impression qu'Yves de Chaisemartin les livre à leur concurrent. Une vague de départs pour clause de cession a marqué (Le Monde du 25 mai) l'entrée du groupe Rossel dans La Voix du Nord. Il se pourrait bien qu'un mouvement identique se produise à Nord Eclair, cette fois pour cause de clause de conscience. Tout dépendra de la façon dont sera conduit le rapprochement avec La Voix du Nord sur le plan rédactionnel, et maintenue l'indépendance d'une rédaction trop fière de son travail pour se livrer sans condition.

Pierre Cherruau

La réglementation en matière de publicité télévisée pourrait évoluer

l'ouverture des secteurs interdits (Le Monde du 24 février).

Les pouvoirs publics, acculés, font montre d'une volonté d'ouverture tardive. Aucune modification en matière de publicité ne figure dans la nouvelle loi sur l'audiovisuel actuellement débattue au Sénat : la publicité sera traitée par décrets. Et leur marge de manœuvre dépend désormais des décisions que rendra « avant l'été » le Conseil d'Etat, saisi de sept requêtes émanant des syndicats représentant la presse régionale (SPQR) et magazine (SPPMO) comme de représentants de la radio, du cinéma et des auteurs.

RESTRICTIONS À INTERPRÉTATION VARIABLE

La France dispose à ce jour des règles les plus restrictives en Europe en matière de publicité télévisée. « On s'enferme, on s'enferme et on se réenferme », déplore Jacques Bille, vice-président délégué général de l'Association des agences conseils en communication. Sont « interdits » d'écrans, outre le tabac et l'alcool, l'édition, le cinéma, la presse et la distribution, sauf dans les DOM-TOM. Mais ces règles, difficile-

ment applicables en raison des nouvelles problématiques de la communication européenne, donnent lieu à des interprétations variables. En matière de presse, par exemple. Certains magazines peuvent être publicisés s'ils sont vendus avec une K7 vidéo, quand d'autres peuvent mettre leur logo avant et après un générique d'une émission qu'ils parrainent. En revanche, les quotidiens comme Le Monde et L'Equipe sont appelés à ne pas utiliser leur logo lorsque leurs sites Internet participent aux mêmes parrainages.

Les distorsions se sont encore accrues depuis janvier avec l'arrivée sur le marché publicitaire des sites de vente aux enchères et de commerce électronique. Pour Christian Phéline, directeur du Service juridique d'information et de communication (SJTIC), cette évolution devra être envisagée « de façon à respecter, d'une part, les équilibres internes aux secteurs interdits et, d'autre part, l'incidence des changements de règles sur l'équilibre entre les médias ».

Florence Amalou

Le contrôle des sociétés de droits d'auteur devant le Sénat

LE SÉNAT, qui s'était prononcé, lors de la première lecture de la loi sur l'audiovisuel en faveur d'un contrôle des sociétés de droits d'auteur par la Cour des comptes s'est rangé, mercredi 31 mai, à l'avis des députés et du gouvernement, en acceptant la mise en place d'une commission de contrôle spécifique. Cependant, l'amendement voté par les sénateurs propose « une composition plus ramassée (sept membres au lieu de neuf) uniquement composée de magistrats et de représentants des grands corps de contrôle ». « Elle pourra effectuer des contrôles sur pièces et sur place et toute entrave au contrôle de la commission sera passible d'un an d'emprisonnement et de 100 000 francs d'amende », a déclaré Jean-Paul Hugot (RPR), rapporteur de la commission des affaires culturelles.

Catherine Tasca, ministre de la culture et de la communication, s'est prononcée en faveur de la solution de l'Assemblée nationale créant une commission ad hoc, - qui sera mise en place dans les « six mois » - en se déclarant « attentive à la spécificité des sociétés de droits d'auteurs ». Le rapporteur et la ministre ont évoqué « le climat de harcèlement et de pressions dans les couloirs ». Quant à Michel Charasse (PS), qui est à l'initiative de la proposition de contrôle par la Cour des comptes, il a ferrailé en vain pour réintroduire cette disposition. En revanche, l'ancien ministre a obtenu gain de cause sur un amendement qui exonère des droits d'auteur, une fois par an, les communes de moins de 500 habitants qui organisent une fête patronale ou une fête à caractère strictement local.

« Nous voyons, dans le succès du lancement d'Aventis, la confirmation de notre stratégie.

Votre Groupe est en mesure de tenir le rythme accéléré des changements actuels, tant dans le domaine scientifique, que sur nos marchés. »

Le Directoire

A cette occasion, Marc Vienot, Président du Conseil de Surveillance, a notamment déclaré :

« Cette Assemblée est fortement "Européenne", je pense que nous pouvons tous nous en réjouir.

Nous avons annoncé, au moment de la création officielle d'Aventis, le 15 décembre dernier, notre détermination à faire d'Aventis une société exemplaire en matière de "Gouvernance d'Entreprise".

Notre détermination en la matière est toujours aussi claire. Votre Conseil de Surveillance a, d'ores et déjà, adopté son règlement intérieur et a mis en place deux Comités : celui des "Nominations et Rémunération" et le Comité "Financier et d'Audit".

Par ailleurs, je tiens à vous préciser que votre société va bien, que l'intégration progresse jour après jour et que chacun travaille à mériter votre confiance.

Au nom du Directoire, le Président Jürgen Dormann a déclaré :

« Nous avons le plaisir de vous annoncer qu'Aventis a pris un bon départ. Ce résultat nous le devons pour une grande partie à la productivité, à l'engagement et au dévouement exceptionnel des collaborateurs d'Aventis, qui ont joué un rôle clé dans le succès du lancement d'Aventis, la première grande société transfrontalière de l'Union Européenne.

La forte expansion d'Aventis a également été possible du fait que nous avons su prendre en temps utile les décisions importantes

concernant la gestion de l'entreprise, sa structure et la mise en place de sa direction.

Nous sommes très satisfaits des progrès réalisés par Aventis Pharma et sommes fiers de vous annoncer des résultats importants. La forte croissance des médicaments sur ordonnance est générée par Allegra®, un anti-allergique qui vient d'obtenir sa mise sur le marché américain à raison d'une prise quotidienne, Lovenox®, agent contre la thrombose, qui continue à obtenir de nouvelles indications et par Taxotere®, l'anticancéreux qui a récemment reçu l'autorisation pour le traitement d'un cancer du sein et d'un cancer du poumon en Europe et aux Etats-Unis, et pour le traitement du cancer de la tête et du cou, au Japon. Par ailleurs nous avons reçu l'autorisation de l'Union Européenne pour Actonel®, le médicament contre l'ostéoporose, qui depuis avril a été admis sur l'important marché américain.

Nous avons déposé auprès de la FDA et de l'Union Européenne, notre première demande d'enregistrement pour Ketel®, un nouvel antibiotique pour le traitement des infections des voies respiratoires que nous espérons lancer l'an prochain. Dans le domaine des produits contre le diabète, nous avons renforcé notre position en obtenant l'autorisation de la FDA pour Lantus, médicament pour le traitement du diabète de type 1 et de type 2, qui sera disponible dans le courant de cette année.

Aventis Pharma dispose d'un solide pipeline à court terme comportant le lancement prévisionnel de 13 produits d'ici 2004.

Avec un budget de Recherche et Développement de 2,4 milliards d'euros, Aventis Pharma a l'envergure nécessaire pour se maintenir au rang de leader industriel. En termes de risques liés à l'expiration de brevets, Aventis Pharma se trouve en bonne position. Moins de 10% de ses ventes verront leurs brevets expirer d'ici 2005. Cela nous situe en position avantageuse par rapport à la concurrence.

L'un des atouts d'Aventis réside dans sa capacité à lancer rapidement de nouveaux médicaments sur les principaux marchés pharmaceutiques mondiaux. Notre force de vente mondiale s'élève à 18 500 personnes, ce qui en fait l'une des plus grandes organisations de marketing de l'industrie pharmaceutique.

Aventis CropScience opère actuellement dans une conjoncture difficile avec des prix agricoles au plus bas et aucune croissance de marché. Cependant, étant donné qu'il s'agit d'affaires cycliques, nous croyons avoir touché le fond et la situation devrait s'améliorer l'an prochain. Dans tous les cas, nous pensons qu'Aventis CropScience aura des performances supérieures à celles de ses pairs, grâce à sa gamme de nouveaux produits à forte croissance et à la réalisation des synergies projetées.

Nos objectifs pour 2000 sont les suivants : accroître notre rentabilité, réaliser les synergies prévues. Dans l'ensemble nous sommes très confiants dans notre potentialité d'atteindre nos objectifs de croissance et de profit cette année.

Approbation des comptes et fixation du dividende
Autorisation d'éventuel achat d'actions de la société
Délégation à donner au Directoire d'émettre des titres réservés aux adhérents du plan d'épargne
Délégation à donner au Directoire en vue d'attribuer des options de souscription ou d'achat d'actions

Par action, dividende de 0,45 € plus un avoir fiscal de 0,225 €, soit un revenu global de 0,675 €.
Mise en paiement le 5 juin 2000.

Prochains rendez-vous :
- Le 23 juin, réunion d'information actionnaires à Paris ;
- Semaine du 28 août, publication des résultats semestriels ;
- Le 7 septembre, réunion d'information actionnaires à Annecy.

TABLEAU DE BORD

AFFAIRES

INDUSTRIE

● **TOTALFINALEF** : le groupe pétrolier français a annoncé, mercredi 31 mai, avoir signé un accord pour acquérir des participations dans des réseaux de transport de gaz naturel en Argentine, au Chili et au Brésil, pour 440 millions de dollars (473 millions d'euros). Cette transaction doit obtenir l'accord des autorités gouvernementales.

● **ROYAL DUTCH SHELL** : le groupe pétrolier anglo-néerlandais a annoncé, jeudi 1^{er} juin, qu'il allait devenir majoritaire dans Sakhalin Energy, qui exploite des champs pétroliers en Russie et se prépare à développer des champs gaziers au nord-est de l'île de Sakhaline (Extrême-Orient).

● **PERNOD RICARD** : la société Agros (groupe français Pernod Ricard) a fusionné avec le polonais Fortuna, créant le numéro deux des boissons non alcoolisées en Pologne avec 40 % de parts de marché, a indiqué, mercredi, le PDG d'Agros-Fortuna, Marek Moczulski.

● **CARLSBERG** : le brasseur danois a fusionné, mercredi, avec les activités brasseries du conglomérat norvégien Orkla, créant le sixième groupe mondial de bière (en volume), avec un chiffre d'affaires de 3,08 milliards d'euros et 27 000 salariés. Le nouveau groupe, Carlsberg Breweries A/S, dont le siège sera à Copenhague, sera contrôlé à 60 % par Carlsberg et 40 % par Orkla.

● **THOMSON-CSF** : le groupe français de défense a annoncé dans un communiqué que plus de 71 % du capital du britannique Racal a été apporté à son offre publique d'achat au 31 mai.

SERVICES

● **SNCF/ACCOR** : la SNCF a annoncé, mercredi, que son conseil d'administration a « donné mandat » à l'entreprise pour procéder à un appel d'offres européen sur la restauration à bord des trains français. La Compagnie des Wagons-Lits, filiale d'Accor, avait annoncé fin mars qu'elle résiliait le contrat la liant à la SNCF jusqu'en 2003.

● **LUCENT TECHNOLOGIES** : le géant américain a racheté la société israélienne de haute technologie spécialisée dans les recherches sur la fibre optique,

Chromatis, pour 4,7 milliards de dollars.

● **MICROSOFT** : le groupe a demandé, mercredi, un délai de douze mois pour procéder à un éventuel démantèlement qui serait ordonné par la justice et a estimé que la proposition finale du gouvernement américain de scinder le groupe en deux est « vague et ambiguë ».

● **FRANCE TÉLÉCOM** : l'introduction en Bourse des activités Internet grand public de l'opérateur français, dont le fournisseur d'accès Wanadoo, aura lieu « soit en juillet, soit en septembre », a indiqué, mercredi, le groupe dans un communiqué.

● **VIVENDI** : le groupe négocie son départ d'AOL France, sans entrée en contrepartie au capital d'AOL Europe, comme cela avait été envisagé initialement, a indiqué mercredi Philippe Germond, directeur général de Cegetel (groupe Vivendi).

FINANCE

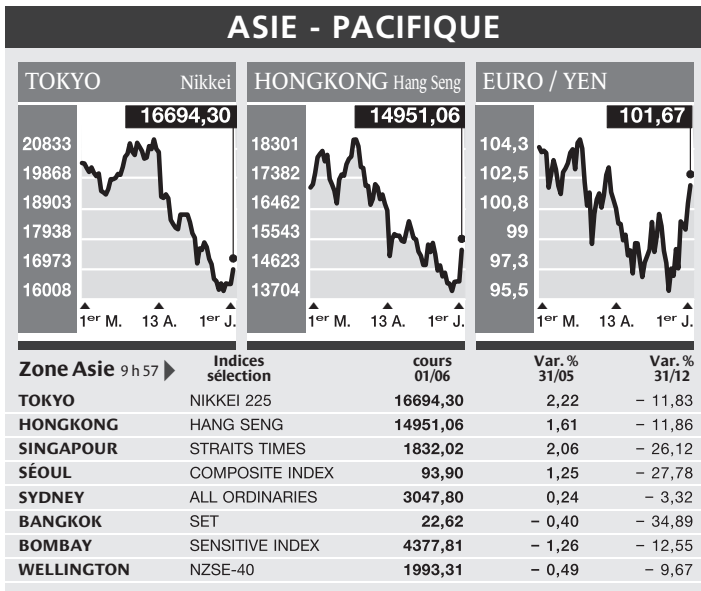
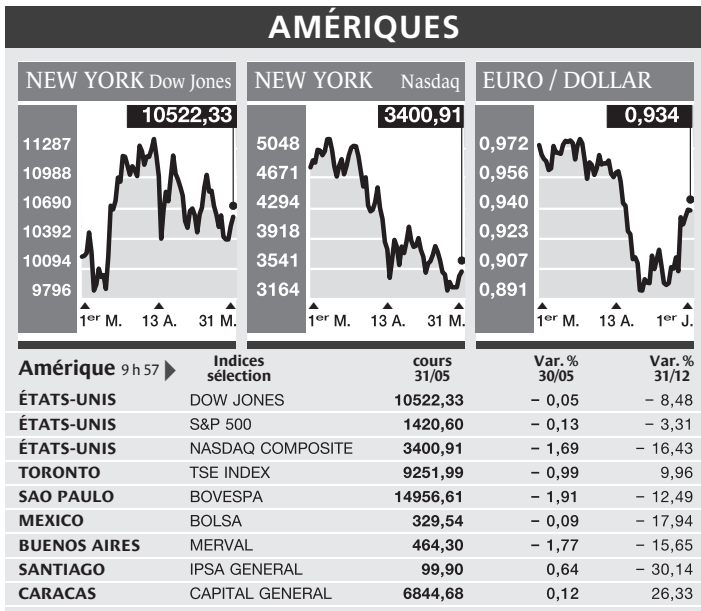
● **DAIHYAKU MUTUAL LIFE INSURANCE** : la société japonaise d'assurance-vie a arrêté la plupart de ses opérations mercredi après confirmation d'une valeur nette de ses actifs négative de 45,3 milliards de yens au 31 mars, ne lui permettant pas de poursuivre ses activités.

● **AETNA** : le groupe américain d'assurances a confirmé, mercredi, négocier la cession de sa division de services financiers et de ses activités à l'international au bancassureur néerlandais ING.

● **COMDIRECT** : la filiale de courtage en ligne de la Commerzbank, quatrième banque privée allemande, qui doit entrer en Bourse lundi 5 juin sur le Neuer Markt (le marché des valeurs de croissance en Allemagne), a jugé « très satisfaisante » jusqu'ici la demande de titres.

● **DEUTSCHE BANK** : la première banque privée allemande a annoncé, mercredi, qu'elle vendait environ 19 % de la banque polonaise BIG Bank Gdansk à l'institut portugais Banco Comercial Portugues (BCP) et à d'autres investisseurs.

● **CRÉDIT LYONNAIS** : la banque a déposé un projet d'offre publique de retrait (OPR) suivie d'un retrait obligatoire (RO) sur les actions de sa filiale, l'Union des assurances fédérales (UAF).



SUR LES MARCHÉS

NEW YORK

L'INDICE COMPOSITE de la Bourse électronique américaine Nasdaq a cédé 58,57 points (-1,69 %) à 3 400,91 points, mercredi 31 mai, et l'indice Dow Jones, le baromètre de Wall Street, a perdu 4,80 points (-0,04 %) à 10 522,33 points.

Les marchés ont oscillé tout au long de la séance après leurs performances de la veille, où le Nasdaq avait affiché un gain record de 7,94 % et le Dow Jones progressé de 2,21 %.

Les investisseurs attendent désormais la publication, prévue pour vendredi, d'une série d'indices, dont celui du chômage en mai, pour savoir si le ralentissement de l'économie, esquissé par certaines statistiques mardi, se confirme.

TAUX

LES MARCHÉS obligataires européens ont ouvert en hausse, jeudi 1^{er} juin. Après quelques minutes de transactions, le contrat éronotionnel du Matif gagnait 11 centimes, à 86,95 points. Le rendement de l'obligation assimilable du Trésor (OAT) s'inscrivait à 5,34 %.

La veille, les obligations américaines avaient terminé la séance en hausse, le taux du titre à dix ans revenant à 6,285 %.

MONNAIES

L'EURO était ferme, jeudi matin, face au billet vert, à 0,9360 dollar. Face à la devise japonaise, la monnaie unique européenne cotait 101,57 yens.

ÉCONOMIE

Rumeurs de hausse de la production de pétrole

LES COURS du pétrole ont nettement baissé, mercredi 31 mai, sur le marché à terme de New York, à la suite de rumeurs en provenance de l'Organisation des pays exportateurs de pétrole (OPEP) sur la possibilité d'une hausse de la production. Le cours du baril de référence (light sweet crude) a perdu 1,34 dollar, à 29,01 dollars.

« Le marché a réagi promptement aux rumeurs selon lesquelles l'OPEP pourrait procéder à une hausse de sa production dès le 6 juin prochain », a indiqué Victor Yu, analyste chez Refco Energy à New York, qui a expliqué : « Le plan adopté par l'OPEP lors de sa précédente réunion prévoit une ouverture des vannes si le cours du panier de référence du cartel reste supérieur au plafond de 28 dollars le baril pendant au moins vingt jours. » Selon une rumeur, l'Arabie saoudite, après entretien avec les États-Unis, mettrait 1,35 million de barils supplémentaires par jour sur le marché à partir de septembre si les prix restent trop élevés.

Le ministre français de l'économie et des finances, Laurent Fabius, a annoncé mercredi à l'Assemblée nationale qu'il avait l'intention de « convoquer » les pétroliers, comme il l'avait fait le 19 avril, pour leur demander de répercuter les baisses éventuelles des cours du brut sur les prix à la pompe.

Le président de la République, Jacques Chirac, a estimé mercredi que la baisse du chômage en France était « le fruit des efforts des Européens », « du travail de leurs gouvernements réussis », de l'euro et de la croissance.

Les investissements dans l'industrie italienne devraient connaître une forte progression en 2000, selon une enquête menée par la Banque d'Italie et publiée mercredi dans le cadre de son rapport annuel. Après un recul de 3,2 % en 1999, les investissements dans les entreprises industrielles de plus de 50 employés devraient progresser en moyenne de 9,2 % cette année, selon l'enquête conduite auprès de 1 135 sociétés.

Le gouverneur de la Banque d'Italie, Antonio Fazio, a appelé mercredi à une plus grande flexibilité sur le marché du travail et à une réforme du système des retraites pour favoriser la croissance et renforcer la compétitivité des entreprises italiennes. « Il est temps d'agir », a lancé M. Fazio.

Le Royaume-Uni : les prix de l'immobilier en Grande-Bretagne ont grimpé de près de 17 % en glissement annuel durant le premier trimestre, leur plus forte hausse depuis le début du suivi officiel de cette donnée en 1995, a annoncé mercredi le bureau du cadastre.

Le prix moyen d'une maison en Angleterre et au pays de Galles a augmenté de 16,85 % durant le premier trimestre, passant à 99 295 livres (environ 165 500 euros), selon ces données. Dans la région de Londres, le boom immobilier a été encore plus fort, avec une hausse de 23,19 % en moyenne du prix d'une maison sur la même période.

La Russie prévoit de demander aux États créanciers réunis au sein du Club de Paris l'effacement de la moitié des dettes héritées de l'URSS, a déclaré le vice-ministre des finances, Sergueï Kolotukhin, cité jeudi par l'agence Interfax.

Les États-Unis : les ventes de logements neufs aux États-Unis ont baissé de 5,8 % en avril par rapport au mois précédent, a annoncé mercredi le département du commerce.

Le Japon : les investissements directs de groupes étrangers ont atteint des niveaux records au cours de l'exercice fiscal 1999-2000 (achevé le 31 mars) à la faveur d'importantes alliances avec des firmes japonaises, a-t-on appris jeudi de sources gouvernementales. Au cours de l'année fiscale, les investissements étrangers ont bondi de 79 % par rapport à l'année précédente, à 2 399,3 milliards de yens (23,9 milliards d'euros), a indiqué le ministère des finances (MoF).

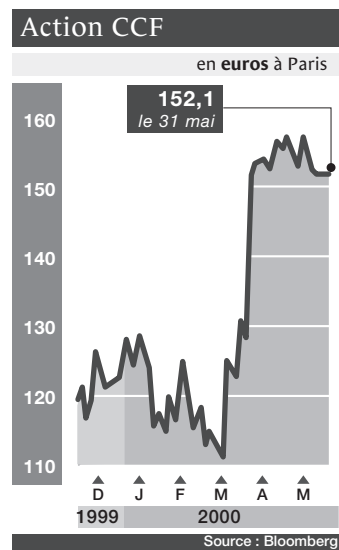
L'Union européenne va engager des consultations « très contentieuses » avec les États-Unis dans le cadre de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) à propos du système de sanctions commerciales tournantes américaines, a déclaré mercredi à Lisbonne le commissaire européen chargé des questions commerciales, Pascal Lamy.

La mondialisation : le président tchèque, Vaclav Havel, a lancé mercredi l'idée d'un débat à Prague entre partisans et adversaires de la mondialisation, à la veille d'un sommet du FMI et de la Banque mondiale (BM) prévu pour la fin de septembre dans la capitale tchèque.

VALEUR DU JOUR

HSBC reçoit le feu vert des autorités bancaires sur le CCF

IL NE MANQUE plus à la banque britannique HSBC Holdings que le visa de la Commission des opérations de Bourse (COB) pour que son offre publique d'achat amicale sur le Crédit commercial de France (CCF) déposée le 3 avril soit ouverte. La banque a reçu mercredi 31 mai l'autorisation du comité des établissements de crédit et des entreprises d'investissement (Cecei) pour acquérir le contrôle, à plus de 50 % des droits de vote, du CCF. Le même jour, les deux banques ont reçu l'aval de la Commission européenne. « Les activités des deux compagnies se chevauchent dans le secteur bancaire de plusieurs États membres mais leurs parts combinées sur les différents marchés n'excèdent pas 10 %, y compris au Royaume-Uni et en France », a indiqué le porte-parole de Mario Monti, commissaire européen à la concurrence. Il a fallu deux mois aux autorités bancaires pour instruire le dossier HSBC-CCF. Un délai normal pour une fusion internationale de cette ampleur, pour laquelle il fallait notamment définir avec les autorités britanniques les modalités de contrôle du nouvel ensemble, indique-t-on à la Banque de France. Pendant ce temps, les deux banques ont déjà commencé à travailler ensemble sur la future organisation de leurs équipes. Il a été décidé de ne pas conserver CCF Charterhouse Securities, filiale spécialisée dans le courtage à Londres. Un mandat de



vente a été confié à la banque d'affaires NMRothschild. Le CCF s'efforce par ailleurs de boucler des discussions avec la Société du Louvre (famille Taittinger) au sujet d'une option d'achat dont celle-ci dispose sur la Banque du Louvre et qui court jusqu'au 30 juin. A l'occasion de l'assemblée générale de la Société du Louvre, Anne-Claire Taittinger, sa présidente, a fait savoir qu'elle défendrait au mieux les intérêts de son groupe.

HSBC propose un prix de 150 euros par action en espèces ou 13 actions HSBC pour une action CCF. Mercredi 31 mai, l'action CCF s'échangeait à 152,10 euros. L'offre valorise le CCF à 72 milliards de francs (11 milliards d'euros), soit 3,5 fois son actif net comptable.

Sophie Fay

Taux de change fixe zone Euro		Hors zone Euro	
Euro contre	Taux	contre franc	Taux
FRANC	6,55957	EURO	0,15245
DEUTSCHEMARK	1,95583	COUR. NORVÉGIENNE	8,3050
LIRE ITALIENNE (1000)	1,93627	COUR. SUÉDOISE	8,3845
PESETA ESPAG. (100)	1,66386	COURONNE TCHÈQUE	36,1350
ESCUDO PORT. (100)	2,00482	DOLLAR AUSTRALIEN	1,6250
SCHILLING AUTR. (10)	1,37603	DOLLAR CANADIEN	1,3982
PUNT IRLANDAISE	0,78756	DOLLAR NÉO-ZÉLANDE	2,0295
FLORIN NÉERLANDAIS	2,20371	DACHME GRCQUE	336,9500
FRANC BELGE (10)	4,03399	FLORINT HONGROIS	259,2300
MARKKA FINLAND	5,94573	ZLOTY POLONAIS	4,0875

Cours de change croisés						
01/06 9h 57	Cours DOLLAR	Cours YEN(100)	Cours EURO	Cours FRANC	Cours LIVRE	Cours FR. S.
DOLLAR	0,91886	0,93435	0,14245	1,49785	0,59402
YEN	108,83000	101,67000	15,49000	162,98000	64,69500
EURO	1,07026	0,98357	1,60305	0,63595
FRANC	7,02005	6,45195	6,55957	10,51535	4,17165
LIVRE	0,66762	0,61355	0,62380	0,09515	0,39670
FRANC SUISSE	1,68345	1,54570	1,57155	0,23985	2,52065

Taux d'intérêt (%)				Matif				
Taux 31/05	Taux j.j.	Taux 3 mois	Taux 10 ans	Taux 30 ans	Cours 9h 57	Volume 01/06	dernier prix	premier prix
FRANCE	4,08	0,63	5,36	5,53	Notionnel 5,5			
ALLEMAGNE	4,10	4,43	5,18	5,38	JUIN 2000	5825	87,02	86,85
GDE-BRETAG.	5,90	6,14	5,17	4,40	Euribor 3 mois		NC	NC
ITALIE	4,10	4,41	5,56	5,87	JUIN 2000		NC	NC
JAPON	0,06	0,03	1,65	2,16				
ÉTATS-UNIS	6,84	5,70	6,29	6,02				
SUISSE	2,62	3,10	4,16	4,50				
PAYS-BAS	4,05	4,41	5,34	5,50				

Pétrole		
En dollars	Cours 31/05	Var. % 30/05
BRENT (LONDRES)	28,31
WTI (NEW YORK)	29,09	+ 0,28
LIGHT SWEET CRUDE	29,02	- 2,24

Or		
En euros	Cours 31/05	Var. % 30/05
OR FIN KILO BARRE	9380
OR FIN LINGOT	9400
ONCE D'OR (LO)	272,25	- 11,31
PIÈCE FRANCE 20 F	53,60
PIÈCE SUISSE 20 F	53,30
PIÈCE UNION LAT. 20	53,30
PIÈCE 10 DOLLARS US	200,25
PIÈCE 20 DOLLARS US	371
PIÈCE 50 PESOS MEX.	345,50

Cotations, graphiques et indices en temps réel sur le site Web du « Monde ».

www.lemonde.fr/bourse

VALEURS EUROPÉENNES

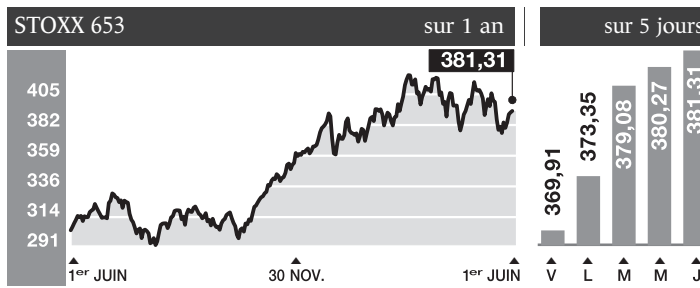
● L'action **Freeserve** s'est octroyé un gain de 8,61 %, à l'issue de la séance du mercredi 31 mai, à la suite d'informations faisant état d'une possible guerre entre T-Online, NTL et Terra Networks pour le rachat du fournisseur de services sur Internet. Le cours de Bourse de **T-Online** a progressé de 2,21 % et l'action **Terra Networks** a enregistré un gain de 2,51 %. Le groupe **Dixons**, qui détient une participation majoritaire dans **Freeserve**, a en revanche cédé 1,40 %.

● Le secteur pétrolier était en vedette sur les marchés européens, mercredi, soutenu par la progression, dans l'après-midi, du cours du baril de Brent, à Londres, et à la suite d'une étude des analystes de

la banque américaine **Lehman Brothers** révisant à la hausse ses prévisions de cours du pétrole pour les trois prochaines années. **BP Amoco** a progressé de 2,96 %. De son côté, **Shell** a fait un bond de 2,64 %.

● Les groupes pharmaceutiques européens ont été malmenés en Bourse mercredi. Le titre **Glaxo Wellcome** a perdu 3,03 % après avoir retiré sa demande d'agrément pour son médicament antigréger, **Relenza**, en Europe. **SmithKline Beecham** a, de son côté, reculé de 1,27 %.

● Le groupe de presse **Editoriale L'Espresso**, qui a annoncé le report de la cotation en Bourse de sa filiale **Internet Kataweb**, a vu son titre reculer de 1,14 %, à 14,2 euros.

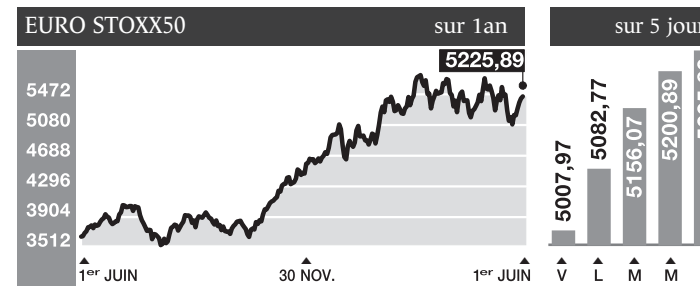


PREUSSAG AG	DE	38,40	+ 1,05
RANK GROUP	GB	2,22	- 2,13
SAIRGROUP N	CH	198,21
SAS DANMARK A/S	DK	9,65
SEB /RM	FR	66,80	+ 0,30
SODEXO ALLIANC	FR	178,70	+ 3,24
THE SWATCH GRP	CH	1313,95
VOLVO -A-	SE	24,81
VOLVO -B-	SE	25,46
WWWUK UNITS	IR	1,06
WILSON BOWDEN	GB	9,69
WOLFORD AG	AT	32,85
► DJ E STOXX CYC GO P		185,71	+ 0,28

RAISIO GRP -V	FI	2,35
SCOTT & NEWCAST	GB	9	- 3,11
SOUTH AFRICAN B	GB	6,59	+ 0,24
TATE & LYLE	GB	4,14	+ 2,79
UNICATE PLC	GB	4,92
UNILEVER	NL	54,50
UNILEVER	GB	7,05	- 0,45
WHITBREAD	GB	9,12	+ 1,25
COCA-COLA BEVER	GB	1,82
► DJ E STOXX F & BV P		217,29	+ 0,29

BIENS D'ÉQUIPEMENT

ABB N	CH	133,30
ADECCO N	CH	847,54
ALSTOM	FR	29,35	+ 2,62
ALUSUISSE LON G	CH	679,56
ASSA ABLBY-B	SE	20,63
ASSOC BR PORTS	GB	4,74	+ 1,72
ATLAS COPCO -A-	SE	23,85
ATLAS COPCO -B-	SE	23,02
ATTICA ENTR SA	GR	12,85	- 1,59
BAA	GB	7,90	+ 0,82
BBA GROUP PLC	GB	6,99
BRISA AUTO-ESTR	PT	7,86
CAPITA GRP	GB	24,58	+ 2,34
CMG	GB	63,29
COOKSON GROUP P	GB	3,31
DAMPKIBS -A-	DK	10719,41
DAMPKIBS -B-	DK	11724,35
DAMPKIBS SVEND	DK	16810,07
ELECTROCOMPONEN	GB	10,44	- 1,07
EUROTUNNEL /RM	FR	1,08
FINNLINES	FI	20
FKI	GB	3,37	+ 2,94
FLS IND.B	DK	16,48
FLUGHAFEN WIEN	AT	35,95
GKN	GB	14,84	+ 0,22
HALKOR	GR	5,61	- 10
HAYS	GB	5,99	- 0,53
HEIDELBERGER DR	DE	70,20
HUHTAMAELI VAN	FI	33,80
IFIL	IT	8,24	+ 1,10
IMI PLC	GB	4,39
IND.VAERDEN -A-	SE	26,18
ISS	DK	77,72
KOEBENHAVN LUFT	DK	73,03
KONE B	FI	65,01
LEGRAND /RM	FR	219	- 0,77
LINDE AG	DE	44
MAN AG	DE	37,50	+ 0,54
MG TECHNOLOGIES	DE	16	+ 0,95



MUENCH RUECKVER	DE	316	+ 0,32
NORWICH UNION	GB	7,97
POHJOLA YHTYMAE	FI	65
PRUDENTIAL	GB	16,14	- 0,69
RAS	IT	9,95	- 1,29
ROYAL SUN ALLIA	GB	6,28	- 1,76
SAMPO -A-	FI	45
SWISS RE N	CH	2066,05
SEGUROS MUNDIAL	PT	57,99
SKANDIA INSURAN	SE	27,43
STOREBRAND	NO	6,92
SUN LF & PROV H	GB	7,98	+ 0,40
SWISS LIFE REG	CH	617,21
TOPDANMARK	DK	18,76
ZURICH ALLIED N	CH	528,12
EULER	FR	52,10	- 0,76
► DJ E STOXX INSU P		413,03	+ 0,79

MEDIAS

B SKY B GROUP	GB	20	+ 1,63
CANAL PLUS /RM	FR	209	+ 2,45
CARLTON COMMUNI	GB	12,76
ELSEVIER	NL	10,06
EMAP PLC	GB	18,71	+ 1,04
DAILY MAIL & GE	GB	31,33
GRUPPO L'ESPRES	IT	14,15	- 0,35
HAVAS ADVERTISI	FR	23,50	- 0,21
INDP NEWS AND M	IR	8,40
LAGARDERE SCA N	FR	76,10	+ 1,47
MEDIASET	IT	16,70	+ 0,60
PEARSON	GB	32,45	+ 0,20
REED INTERNATIO	GB	7,12	+ 0,23
REUTERS GROUP	GB	15,98	- 0,10
TELEWEST COMM.	GB	4,42	+ 1,10
TFI	FR	723,50	+ 4,86
UNITED NEWS & M	GB	13,65	+ 0,71
UNITED PAN-EURO	NL	27,77
VNU	NL	54,70
WOLTERS KLUWER	NL	26,21
WPP GROUP	GB	13,16	+ 0,74
► DJ E STOXX MEDIA P		526,17	+ 1,01

BIENS DE CONSOMMATION

AHOLD	NL	30,30
ALTADIS -A-	ES	15,75	+ 0,19
ATHENS MEDICAL	GR	16,06	+ 0,37
AVIS EUROPE	GB	3,26	+ 2,53
AUSTRIA TABAK A	AT	36,52
BEIERSDORF AG	DE	82	- 1,20
BIC /RM	FR	48,85	+ 2,82
BRIT AMER TOBAC	GB	6,27	- 0,26
CASINO GP /RM	FR	96,20	+ 0,73
CFR UNITS -A-	CH	2672,44
DELHAIZE	BE	62,55
ESSILOR INTL /R	FR	307	- 2,54
COLRUYT	BE	42,10
FREESERVE	GB	7,29
FRESENIUS MED C	DE	89
GALLAHER GRP	GB	5,59
GIB	BE	33,72
IMPERIAL TOBACC	GB	9,45
JERONIMO MARTIN	PT	16,91
KESKO -B-	FI	10,71
L'OREAL /RM	FR	759	+ 2,78
MORRISON SUPERM	GB	2,36
HENKEL KGAA VZ	DE	62,50	+ 1,30
RECKITT BENCKIS	GB	11,82	+ 0,41
SAFeway	GB	3,90	- 0,82
SAINSBURY J. PL	GB	4,82	- 1,64
SMITH & NEPHEW	GB	2,88	+ 0,56
STAGECOACH HLDG	GB	0,96
TERRA NETWORKS	ES	48,50	- 1,02
TESCO PLC	GB	3,29	+ 1,49
TNT POST GROEP	NL	25,86
T-ONLINE INT	DE	39	- 0,64
WORLD ONLINE IN	NL	12,65
► DJ E STOXX N CY G P		471,71	+ 1,07

COMMERCE DISTRIBUTION

BOOTS CO PLC	GB	8,84	- 1,26
BUHRMANN NV	NL	32,65
CARREFOUR /RM	FR	77	+ 1,52
CASTO.DUBOIS /R	FR	270	- 0,37
CENTROS COMER P	ES	14,81	+ 0,75
CONTINENTE	ES	19,74	+ 2,02
DIXONS GROUP	GB	5,29	+ 3,79
GEHE AG	DE	35	- 1,96
GREAT UNIV STOR	GB	6,68
GUCCI GROUP	NL	92,55
HENNES & MAURIT	SE	27,07
KARSTADT QUELLE	DE	36,50	+ 1,39
KINGFISHER	GB	9,86	- 0,65
MARKS & SPENCER	GB	4
METRO	DE	35,25	+ 0,71
NEXT PLC	GB	9,85	- 1,92
PINAULT PRINT /R	FR	232	+ 0,56
VALORA HLDG N	CH	293,97
VENDEX KBB NV	NL	19,10
W.H SMITH	GB	6,09	- 1,56
WOLSELEY PLC	GB	5,46
AVA ALLG HAND.G	DE	581
► DJ E STOXX RETL P		384,35	+ 0,73

HAUTE TECHNOLOGIE

AEROSPATIALE MA	FR	21,88	+ 3,65
ALCATEL /RM	FR	59,80	+ 0,84
ALTEC SA REG.	GR	16,69	- 1,75
ASM LITHOGRAPHY	NL	39,46
BAAN COMPANY	NL	2,97
BARCO	BE	119,50
SPIRENT	GB	17,27
BAE SYSTEMS	GB	6,70	- 0,71
CAB & WIRE COMM	GB	14,10
CAP GEMINI /RM	FR	204	+ 1,54
COLT TELECOM NE	GB	37,85	- 0,13
DASSAULT SYST./	FR	81,70	+ 0,25
ERICSSON -B-	SE	21,77
FINMECCANICA	IT	1,14
GAMBRO -A-	SE	7,99
GETRONICS	NL	60,85
GN GREAT NORDIC	DK	90,44
INTRACOM R	GR	44,04	- 1,72
LOGICA	GB	27,37	- 4,75
MISYS	GB	8,88	- 4,16
NOKIA	FI	55,80
NYCOMED AMERSHA	GB	8,74	- 5,72
OCE	NL	15,20
OLIVETTI	IT	3,70	+ 1,65
ROY.PHILIPS ELE	NL	47,86
ROLLS ROYCE	GB	3,95
SAGE GRP	GB	10,33	- 0,92
SAGEM	FR	1268	+ 0,71
SAP AG	DE	428	- 3,82
SAP VZ	DE	564,50	- 0,62
SEMA GROUP	GB	15,10	+ 0,86
SIEMENS AG N	DE	159,50	+ 0,44
SMITHS IND PLC	GB	13,40	- 0,24
STMICROELEC SIC	FR	64,30	+ 0,63
TECNOST	IT	3,94	+ 1,29
THOMSON CSF /RM	FR	42,50	+ 2,16
TIETOANATOR	FI	41,90
WILLIAM DEMANT	DK	30,01
INFINEON TECHNO	DE	68,30	- 2,57

SERVICES COLLECTIFS

AEM	IT	4,32	+ 0,70
ANGLIAN WATER	GB	8,84	- 1,08
BRITISH ENERGY	GB	2,09	+ 4
CENTRICA	GB	3,95	+ 1,65
EDISON	IT	9,61	- 0,21
ELECTRABEL	BE	246,50
ELECTRIC PORTUG	PT	18,65
ENDESA	ES	22,60	+ 1,71
ENEL	IT	4,78
EVN	AT	125,44
FORTUM	FI	4
GAS NATURAL DGR	ES	19,31	+ 1,90
IBERDROLA	ES	13,66	- 0,29
ITALGAS	IT	4,34	- 1,14
NATIONAL GRID G	GB	8,26	- 1,19
NATIONAL POWER	GB	5,88	- 0,54
OESTERR ELEKTR	AT	111
POWERGEN	GB	6,81	- 3,64
SCOTTISH POWER	GB	8,51
SEVERN TRENT	GB	9,82	+ 0,66
SUEZ LYON EAUX	FR	181	+ 0,56
SYDKRAFT -A-	SE	17,89
SYDKRAFT -C-	SE	17,89
THAMES WATER	GB	12,92	+ 0,25
FENOSA	ES	22,37	+ 0,09
UNITED UTILITIE	GB	10,20	+ 0,63
VIAG	DE	21,60	- 1,59
VIVENDI /RM	FR	116,80	+ 1,57
► DJ E STOXX PO SUP P		362,28	+ 0,83

AMSTERDAM

AIRSPRAY NV	19,20
ANTONOV	0,89
CTAC	8,25
CARDIO CONTROL	5,25
CSS	23,90
HITT NV	5,90
INNOCONCEPTS NV	20,30
NEDGRAPHICS HOLD	24,50
SOPHEON	8,40
PROLION HOLDING	94
RING ROSA	3,69
RING ROSA WT	0,04
UCC GROEP NV	17,25

BRUXELLES

ARTHUR	63,55	+ 429,58
ENVIPO HLD CT	1,05
FARDEM BELGIUM B	22
INNERNOC HLD	2
INTL BRACHYTHYR B	12,35
LINK SOFTWARE B	8,39
PAYTON PLANAR	1,45
ACCENTIS	7,99

FRANCFORT

UNITED INTERNET	175	- 4,38
AIXTRON	277	+ 0,73
AUGUSTA TECHNOLOGIE	94	+ 0,53
BB BIOTECH ZT-D	90	+ 2,86
BB MEDTECH ZT-D	12,70	- 1,55
BERTRANDT AG	15,90	+ 6
BETA SYSTEMS SOFWA	9,55	+ 0,53
CE COMPUTER EQUIPME	151,92
CE CONSUMER ELECTRO	143	+ 2,14
CENIT SYSTEMHAUS	35,50	+ 0,28
DRILLISCH	7,70	+ 1,18
EDEL MUSIC	19,80	- 1
ELSA	56,70
EM.TV & MERCHANDI	70	- 2,57
EUROMICRON	25	- 3,10
GRAPHISOFT NV	20,01	- 2,39
HOEFT & WESSEL	15,21	+ 1,40
HUNZINGER INFORMAT	9,10	- 1,73
INFUMATEC	16,20	- 0,61
INTERSHOP COMMUNICA	429,50	- 1,04
KINOWELT MEDIEN	56	- 0,71
LHS GROUP	37,55	- 0,40
LINTEC COMPUTER	157	- 1,26
LOESCH UMWELTSCHUTZ	6,60
MENSCH UND MASCHINE	26,60	- 0,37
MOBILCOM	111,10	- 4,06
MUEHL PRODUKT & SERV	41,50	- 4,60
MUEHLBAUER HOLDING	73	- 0,27
PIFFER VACU TECH	44
PNEUM	15,11	+ 0,80
PSI	32,27	- 0,62
QIAGEN NV	162,80	- 0,73
REFUGIUM HOLDING AG	8,20	- 0,61
SACHSENRING AUTO	12,10	+ 0,83
SALTUS TECHNOLOGY	11,15	+ 1,36
SCM MICROSYSTEMS	76
SER SYSTEME	35,20	+ 0,14
SERO ENTORSUNG	5,80
SINGULIX TECHNOLOGI	106,50	- 0,47
SOFTM SOFTWARE BERA	27,50	- 1,79
TDS	16,75
TECHNOTRANS	79,43	+ 1,83
TALDAFAX	10	+ 0,10
TELES AG	14,21	- 0,63

VALEURS FRANÇAISES

L'action de la Coface bondissait de 2 %, à 102 euros, dans les premiers échanges de la Bourse de Paris, jeudi 1er juin. Le groupe a annoncé avoir pris une participation de 90% dans Frontline Business Information, société basée à Hongkong et opérant dans le domaine de l'information commerciale et le recouvrement de créances.

Le cours de Bourse de Pechiney s'appréciait de 1,81 %, à 44,9 euros, jeudi en début de matinée. Tech-pack International, le projet de joint-venture entre Pechiney et Valois SA, filiale d'AptarGroup Inc., est une « petite opération », avait déclaré le groupe mercredi.

L'action Vivendi était en hausse de 1,48 %, à 116,7 euros, après que le groupe eut confirmé, la veille, qu'il avait engagé des discussions pour sortir d'AOL France. Il envisage également la possibilité de lancer un nouveau fournisseur d'accès Internet.

L'action TotalFinaElf gagnait 0,71 %, à 170,1 euros, jeudi matin, malgré la chute du baril de pétrole la veille aux Etats-Unis. Le groupe avait annoncé, mercredi, l'acquisition de participations dans des réseaux de transport de gaz naturel en Amérique du Sud.

L'action Scor était stable, à 44 euros, jeudi en début de matinée. L'agence de notation américaine Standard and Poor's a confirmé les notes du groupe de réassurance.

RÈGLEMENT MENSUEL

JEUDI 1er JUIN Cours relevés à 9 h 57 Liquidation : 23 juin

Table of French stock market data including columns for 'Précédent en euros', 'Cours en euros', 'Cours en francs', '% Var. veille', and 'Compensation (1)'. Lists various companies like B.N.P. (T.P.), CR.LYONNAIS(TP) L., etc.

Table of French stock market data (continued) listing companies like BAZAR HOT. VILLE, BIC., BIS., B.N.P., BOLLORÉ, BONGRAIN, BOUYGUES, etc.

Table of French stock market data (continued) listing companies like GUYENNE GASCOGNE, HAVAS HADETTE FILI.MED., HAVAS ADVERTISING, etc.

Table of French stock market data (continued) listing companies like THOMSON-CSF, THOMSON MULTIMEDI, TOTAL FINA ELF, etc.

International

Table of international stock market data with columns for 'Précédent en euros', 'Cours en euros', 'Cours en francs', '% Var. veille', and 'Compensation (1)'. Lists companies like AMERICAN EXPRESS, A.T.T., BARRICK GOLD, etc.

ABRÉVIATIONS

B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes. SYMBOLES 1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3; ■ coupon détaché; ● droit détaché; # contrat d'animation; o = offert; d = demandé; † offre réduite; ‡ demande réduite; ◆ cours précédent.

DERNIÈRE COLONNE RM (1) :

Lundi daté mardi : % variation 31/12; Mardi daté mercredi : montant du coupon en euros; Mercredi daté jeudi : paiement dernier coupon; Jeudi daté vendredi : compensation; Vendredi daté samedi : nominal.

NOUVEAU MARCHÉ

MERCREDI 31 MAI Cours relevés à 18 h 07

Table of 'NOUVEAU MARCHÉ' data with columns for 'Cours en euros', 'Cours en francs', '% Var. veille'. Lists companies like ABEL GUILLEM, AB SOFT, ACCESS COMM, etc.

Table of 'NOUVEAU MARCHÉ' data (continued) listing companies like COALA, COHERIS ATIX, COIL, CONSODATA, etc.

Table of 'NOUVEAU MARCHÉ' data (continued) listing companies like PROXIDIS ACT, QUANTEL, QUANTUM APPL., etc.

Table of 'NOUVEAU MARCHÉ' data (continued) listing companies like ASSUR.BQ.POP, ASSYSTEM, AUBAY TECHNO, etc.

SECOND MARCHÉ

JEUDI 1er JUIN Une sélection. Cours relevés à 9 h 57

Table of 'SECOND MARCHÉ' data with columns for 'Cours en euros', 'Cours en francs', '% Var. veille'. Lists companies like ALES GPE EX, ALGECO, ALTEN, etc.

SICAV et FCP

Une sélection. Cours de clôture le 31 mai

Table of SICAV and FCP data with columns for 'Émetteurs', 'Valeurs unitaires + Dates', 'Euros', 'Francs**'. Lists companies like AGIPI, 3615 BNP, BNP ACTIONS EURO, etc.

CAISSE D'ÉPARGNE

Table of CAISSE D'ÉPARGNE data with columns for 'Sicav en ligne', '08 36 68 09 00 (2,23 F/mn)'. Lists companies like ÉCUR. 1,2,3... FUTUR, ÉCUR. ACT. FUT.D PEA, etc.

Fonds communs de placements

Table of 'Fonds communs de placements' data with columns for 'ÉCUR. ÉNERGIE D PEA', 'ÉCUR. EXPANSION C', etc.

INDOCAM

Table of INDOCAM data with columns for '08 36 68 56 55 (2,23 F/mn)'. Lists companies like ATOUT FISSANCE, ATOUT CROISSANCE, etc.

LCF E. DE ROTHSCHILD

Table of LCF E. DE ROTHSCHILD data with columns for 'AMÉRIQUE 2000', 'ASIE 2000', 'NOUVELLE EUROPE', etc.

CIC Crédit Industriel et Commercial

Table of CIC data with columns for 'AURECIC', 'CIC FRANCO', 'CIC FINUNION', etc.

LEGAL & GENERAL BANK

Table of LEGAL & GENERAL BANK data with columns for 'SÉCURITAIRES', 'STRATÉGIE IND. EUROPE', 'STRATÉGIE RENDEMENT', etc.

LA POSTE

Table of LA POSTE data with columns for 'Sicav Info Poste', '08 36 68 50 10 (2,23 F/mn)'. Lists companies like ADDILYS C., AMPLITUDE AMÉRIQUE C., etc.

POSTE PREMIÈRE 8 ANS C...

Table of POSTE PREMIÈRE 8 ANS C... data with columns for '179,73', '1178,95', '01/06'. Lists companies like SG ASSET MANAGEMENT, CADENCE 1 D., etc.

Fonds communs de placements

Table of 'Fonds communs de placements' data with columns for 'DÉCLIC ACTIONS EURO', 'DÉCLIC ACTIONS FRANC', etc.

LEGÈNDE

★ Hors frais. ★★ A titre indicatif. * Part div. par 10 au 5/5/99.

EXPO 2000 Dans un pays où le mouvement écologiste demeure très influent, la 21^e exposition universelle se devait d'être placée sous le signe du « développement du-

vable » ● **190 PAYS ET ORGANISATIONS** participent à cette manifestation qui a, cependant, alimenté, depuis près de dix ans, d'incessantes polémiques outre-Rhin, et n'y fait

toujours pas l'unanimité. ● **LES ÉTATS-UNIS** sont absents et la France a limité ses investissements, tandis que les pavillons nationaux, répartis sur deux esplanades dis-

tinctes, constituent un grand bric-à-brac plus ou moins fidèle au mot d'ordre lancé par les organisateurs. ● **20 À 25 MILLIONS DE VISITEURS**, parmi lesquels de nombreux ci-

toyens d'Europe centrale et orientale, sont néanmoins attendus. Leur nombre déterminera si cette exposition universelle est la première du XXI^e siècle, ou la dernière du XX^e.

L'exposition universelle de Hanovre a du mal à renouveler le genre

Placée sous le mot d'ordre « Homme, nature, technologie, un monde nouveau se fait jour », l'Expo 2000, inaugurée jeudi 1^{er} juin, rompt avec la tradition de glorification du progrès. Mais les pays participants ont suivi ce thème avec plus ou moins de bonheur et sans réelle cohésion

HANOVRE

de notre envoyé spécial

Pour l'Allemagne, c'est sans conteste une grande première. Le chancelier Gerhard Schröder devait inaugurer, jeudi 1^{er} juin, l'exposition universelle de Hanovre, en présence d'une foule de chefs d'Etat et de personnalités. Placée sous le mot d'ordre « Homme, nature, technologie, un monde nouveau se fait jour », l'Expo 2000 cherchera, d'ici à la fin octobre, à renouveler l'esprit de ces rendez-vous mondiaux.

Depuis leur apparition, au milieu du XIX^e siècle, les expositions universelles ont souvent été conçues à la gloire du progrès technique. C'est à Philadelphie, en 1876, que Graham Bell aurait présenté le téléphone. A Paris, en 1889, la tour Eiffel vanta au monde entier les avantages de l'acier, avant de céder la vedette, en 1900, à l'électricité. La dernière manifestation, à Séville, en 1992, n'avait pas échappé aux règles du genre, puisqu'elle avait choisi une de-



HOLGER HOLLEMAN/AFP



HOLGER HOLLEMAN/AFP

Déception française

Le pavillon de la France ne fait pas partie des créations les plus originales de l'Expo 2000. Ce vaste bâtiment a été conçu pour être réutilisé par le distributeur d'articles de sport Décathlon, et il est plus proche du hangar de supermarché que des envolées architecturales. « L'Expo n'est pas un concours d'architecture », se défend Bernard Testu, le commissaire général. A l'intérieur, l'itinéraire, construit par la société Cap Productions, aborde différentes séquences du mouvement : mouvement du corps, du temps, de la Terre, et moyens de transport. Une seconde partie revient sur les valeurs sûres de l'image de la France à l'étranger (gastronomie, luxe et mode). Le budget est, il est vrai, plus modeste qu'à Séville : l'investissement public s'élève à 150 millions de francs à Hanovre, contre 350 millions en 1992.



BORIS ROSSLER/AFP

l'office de privatisation de l'économie est-allemande - ont d'abord cherché à faire réfléchir les visiteurs sur les enjeux du progrès technique et le respect de l'environnement.

« DÉVELOPPEMENT DURABLE »

Il s'agissait entre autres de se laisser guider par les préceptes du « développement durable » mis en avant au Sommet de la Terre organisé à Rio de Janeiro, en 1992. Dans un des pays européens où le mouvement écologiste demeure très influent, ce mot d'ordre allait presque de soi, même s'il eut pour conséquence, selon certains, de réfréner les ardeurs des milieux économiques.

« Tous les participants devaient se

plier au sujet », rappelle-t-on à Hanovre. La consigne aura été suivie avec plus ou moins de bonheur. Quelques pas dans l'Expo suffisent à s'en convaincre. Du côté des pavillons nationaux, répartis sur deux esplanades distinctes, c'est un grand bric-à-brac plus ou moins fidèle à l'invitation lancée par les organisateurs.

Les Pays-Bas, en particulier, ont fait preuve d'imagination, créant un espace boisé sur un austère immeuble de béton, afin d'illustrer leur maîtrise du territoire. La Suisse a délaissé ses paysages alpins pour promener le visiteur dans une structure de bois de pin, dont l'odeur rappelle une promenade en forêt. Le bois a d'ailleurs été utilisé par bon nombre de participants. Il a

permis à la Hongrie de concevoir un pavillon aux lignes harmonieuses - sorte de bouton de fleur en train de s'épanouir, en allusion à l'émergence des pays d'Europe centrale - qui devrait être un des rares symboles visuels de l'Expo. La Finlande est venue avec ses bouleaux pour recréer une forêt plus vraie que nature.

D'autres se sont montrés moins inspirés. Très visibles sur l'immense champ de foire de Hanovre, les Etats asiatiques ont eu du mal à résister à une approche très touristique. Les pagodes se succèdent, dans une présentation plutôt traditionnelle.

Ironie du sort, le pavillon de papier proposé par le Japon a perdu une partie de son originalité devant les

La façade du pavillon français montre l'immense chronophotographie d'un homme en marche (ci-dessus, à gauche). Dans le pavillon allemand, l'exposition « Allemagne mosaïque » montre l'évolution de la technologie, de la vieille Coccinelle de Volkswagen au laboratoire spatial (ci-dessus, à droite). Trois des pavillons les plus remarquables : le japonais, en forme de cacahuète ; le monde des Indiens d'Amérique ; l'islandais, grand cube sombre (ci-contre).

contraintes de sécurité locales : les architectes de pays du Soleil-Levant ont dû clôturer leur chef-d'œuvre d'une palissade ininflammable. D'autres, à l'instar des Etats-Unis, n'ont tout simplement pas daigné investir le moindre dollar dans la mise en place d'un pavillon national. Traditionnellement alliés de l'Allemagne, les Etats-Unis sont les grands absents de l'Expo 2000.

Pour innover, un gigantesque parc thématique de 100 000 m² voisine avec les pavillons nationaux. Onze chapitres y sont censés aborder les grandes questions de l'avenir, à l'aube du XXI^e siècle : Quelle alimentation ? Comment se déplacer ? Où va la santé ? Et le travail ? Sociologues, architectes, artistes de tout poil ont été appelés à la rescousse pour éclairer le commun des mortels. Là aussi, le parcours n'est pas toujours des plus convaincants. Le pire accompagne parfois le meilleur. Certains « experts » apportent une vision très personnelle, dépourvue de tout souci pédagogique, du « problème » sur lequel ils ont planché.

Le parc s'est transformé en gigan-

tesque plate-forme d'attractions, où écrans et effets spéciaux rivalisent. « Nous n'avons pas voulu donner de réponses, mais suggérer des pistes de réflexion, par le biais d'une approche artistique », explique le Catalan Antoni Miralda, concepteur d'un parcours sur l'alimentation qui aborde à peine les questions de malnutrition et de famine. L'originalité du parc thématique a été de faire appel à des intervenants de toutes les régions du monde. Ainsi, l'architecte français Jean Nouvel a mis en scène un théâtre mondial du travail, où des centaines de figurants donnent vie à de courtes scènes sur les nouveaux modes de travail. Autre nouveauté : ces espaces thématiques sont en lien avec plus de 700 projets de développement sélectionnés sur toute la planète.

Les efforts des organisateurs seront-ils couronnés de succès ? Alors que la préparation de l'Expo a alimenté, depuis près de dix ans, d'incessantes polémiques en Allemagne, le résultat ne fait toujours pas l'unanimité. Le comité d'organisation espère vendre 40 millions d'entrées, ce qui représente entre 20 et 25 millions de visiteurs. Un Allemand sur quatre compte se rendre à l'Expo 2000. Deux visiteurs sur cinq seront étrangers, selon les prévisions officielles. « Nous serons le premier rendez-vous universel accessible aux citoyens d'Europe centrale et orientale », faisait valoir le directeur financier de l'Expo, à quelques jours de l'inauguration.

De fait, ce sont les visiteurs qui voteront avec leurs pieds pour dire si cette exposition universelle est la première du XXI^e siècle, ou la dernière du XX^e...

P. Ri.

Pratique

● **Billets d'entrée.** 1 jour, 250 F (38 €), puis 230 F (35 €) pour 2 à 7 jours. Familles : 2 adultes, 1 enfant : 1 jour, 550 F (83 €), 2 jours, 1 020 F (155 €) ; 2 adultes, 2 à 4 enfants : 1 jour, 685 F (104 €), 2 jours, 1 225 F (186 €). Acheter les billets auprès des agences officielles, une surtaxe étant appliquée sur place. Le billet donne droit aux transports en commun, notamment au train reliant l'aéroport à la gare centrale et au tram entre cette dernière et l'Expo.

● **Accès.** Avion : Air France (tél. : 0802-802-802) : 4 vols quotidiens directs Paris-Hanovre à partir de 1 129 F (172 €) A/R. Lufthansa (tél. : 0802-020-030) : même fréquence ; à partir de 1 328 F (202 €) A/R, également au départ de Lyon, Marseille, Mulhouse, Nice, Strasbourg et Toulouse, avec escale à Francfort et Munich. Train de nuit quotidien, direct Paris-Hanovre, 860 F (131 €) A/R en couchette de 2^e classe ; en train Thalys, de jour, 7 heures, 1 215 F (185 €) A/R en seconde (nombre de places limité) avec changement à Cologne, Réservations : Deutsche Bahn France (01-44-58-95-50). Autocar de nuit, Paris-Hanovre, 780 F (118 €) A/R, à partir de 530 F (80 €) pour les 12-25 ans. Véhicule tout confort le vendredi, 810 F (123 €). Egalement au départ de Lyon et Strasbourg. Réservations : Eurolines au 08-36-69-52-52.

● **Voyagistes.** Forfaits et billets d'entrée sont délivrés par les partenaires officiels : Austro/Euro Pauli (tél. : 01-42-86-97-04) : avion, 2 nuits, 2 cartes d'entrée à l'Expo, 3 910 F (596 €) ; DB France (tél. : 01-44-58-95-50) : vols, 2 nuits, entrée 2 jours, 3 490 F (532 €) ; Jet Tours (tél. : 01-45-15-70-12) : vols, 2 nuits, entrée 1 jour, 4 100 F (625 €) ; Top of Travel (tél. : 01-53-44-14-05) : vols, 2 nuits, entrée 2 jours, 3 275 F (499 €). Egalement Tourisme Verney (tél. : 01-46-13-55-22) et, pour les jeunes, MIJE Voyages éducatifs (tél. : 01-42-74-23-45).

● **Renseignements.** Office national allemand du tourisme (47, avenue de l'Opéra, 75002 Paris, tél. : 01-40-20-01-88, Internet : www.expo2000.de).

P. Ri.

TROIS QUESTIONS À...

BIRGIT BREUEL

1 **Commissaire générale de l'Expo 2000, vous avez été la cheville ouvrière du projet. Quels sont vos objectifs, à l'heure où ce type de manifestation semble un rien désuet ?**

Le premier, c'est de fêter ensemble le début d'un nouveau siècle. Outre la présence de 190 pays et organisations, un vaste programme de spectacles est mis en place, pour rapprocher les cultures. Nous attendons entre 20 et 25 millions de visiteurs, soit 40 millions de billets d'entrée. Deux visiteurs sur cinq ne seront pas allemands. Le deuxième objectif concerne la devise de l'expo, « Homme, nature, technologie, un monde nouveau se fait jour ». Chaque participant a dû se plier au sujet général. Il s'agit de faire réfléchir les visiteurs sur les enjeux du monde de demain et sur un développement durable. Nous voulons que les gens rentrent chez eux en se demandant comment changer leurs comportements individuels, après avoir visité l'Expo. Nous ne donnons pas des solutions toutes faites, mais nous invitons à se poser des questions.

2 **C'est la première fois que l'Allemagne accueille ce type**

d'événement. Qu'est-ce que cela représente pour votre pays ?

Lorsque la candidature de Hanovre a été lancée, nous ne savions pas que le mur de Berlin allait tomber. Personne ne pouvait imaginer ce qui allait se passer. Dix ans après, c'est en effet une première pour l'Allemagne unie. Nous voulons montrer qu'il s'agit d'un pays ouvert, tolérant, réconcilié avec ses voisins. Son histoire ne repose pas seulement sur un miracle économique, il s'agit aussi d'une nation de culture. Nous avons le regard tourné vers l'avenir, pas vers le passé. L'Europe est au centre de l'Expo. Nous attendons de nombreux visiteurs des pays d'Europe centrale et orientale, dont les pavillons nationaux voisinent avec ceux d'Europe occidentale.

3 **Le choix de Hanovre n'est-il pas un handicap ? Séville, en 1992, avait un pouvoir d'attraction autrement plus fort...**

Hanovre n'a certes pas le charme de la cité andalouse. Mais la ville dispose d'une grande expérience dans l'organisation des Salons. Elle est très bien desservie, en étant au centre de l'Allemagne et de l'Europe. Les visiteurs peuvent très bien prolonger leur voyage vers Berlin, ou Hambourg, qui sont à une heure et demie de train.

Propos recueillis par Philippe Ricard

Le charme discret d'une cité paisible

HANOVRE

de notre envoyé spécial

Quelle étrange idée d'organiser une exposition universelle dans une ville comme Hanovre ! Certes, la cité est célèbre pour ses grands Salons industriels : le Cebit, un des principaux rendez-vous mondiaux des technologies de la communication, et la Foire de Hanovre attirent des centaines de milliers de visiteurs. Mais, passionnés de technique et hommes d'affaires, ceux qui s'aventurent à Hanovre se contentent en général d'en arpenter l'immense champ de foire. Car les divertissements ne sont pas nombreux en ville.

Détruite à 80 % lors du dernier conflit mondial, Hanovre a été reconstruite dans l'urgence de l'après-guerre. Les rues de la 12^e ville allemande en termes de population (510 000 habitants.) sont un exemple parfait, pas toujours très esthétique, de l'architecture des années 50 et 60. On est loin de l'atmosphère latine et chaleureuse de Séville, pendant l'exposition 1992. En perspective de l'Expo, Hanovre a bénéficié de milliards de deutschmarks d'investissements, destinés à améliorer les infrastructures locales. La gare centrale a été totalement réaménagée. En principe, un visiteur sur deux devrait arriver à l'Expo 2000 par le train. « Comme Munich a profité des Jeux olympiques [en 1972], Hanovre a effectué un remarquable saut en avant dans la compétition entre les régions », constate le journal Frankfurter Allgemeine Zeitung, mercredi 31 mai, en lançant un « Bienvenue à l'Expo 2000 ».

Pour les touristes, le séjour dans la capitale de Basse-Saxe peut paraître moins bénéfique. Dans la cité aux paisibles allures, les curiosités touristiques sont rares. Elle dispose pourtant d'une glorieuse histoire, grâce à la cour de Hanovre, avant que celle-ci ne soit dépossédée de ses pouvoirs par la Prusse, en

Fernando Meligeni sort des Internationaux de France, Alex Corretja rentre dans le rang

Le Brésilien a été battu par l'Espagnol au deuxième tour

Révélation de Roland-Garros 1999, dont il avait atteint les demi-finales avant de se faire battre par l'Ukrainien Andréï Medvedev, le Brésilien

Fernando Meligeni a été dominé (4-6, 6-3, 6-3, 4-6, 6-3), mercredi 31 mai, lors du deuxième tour, par l'Espagnol Alex Corretja, finaliste de l'édi-

tion 1998. Si Alex Corretja a donné tout son cœur, Fernando Meligeni a semblé batailler, en vain, avec ses souvenirs.

SORTIE d'un comédien. Fernando Meligeni enlève sa casquette, lisse ses cheveux, salue d'un air renfrogné mais remercie de la main, ses jambes sont fatiguées, ses yeux sont sombres, il disparaît dans le ventre du court Suzanne-Lenglen sous les applaudissements. Roland-Garros perd son bon génie de 1999. Celui qui avait fait rire et frémir et avait, surtout, ému dans son parcours insensé vers les demi-finales du tournoi vient d'être éliminé dès le deuxième tour par Alex Corretja au terme d'un match somptueux de près de quatre heures (4-6, 6-3, 6-3, 4-6, 6-3).

Disputée dans la houle d'un public partagé mais jamais injuste, la partie a ressemblé à ces beaux instants chers à la terre battue quand le tennis est si bien joué que le temps qui s'effile est tout sauf de l'ennui. Echanges âpres, services happés, glissades et lobs, amorties coupe-jarret, accélérations, courses éperdues vers la balle afin de la cueillir avant le fatal deuxième rebond. Alex Corretja a donné tout son cœur et son expérience. Fernando Meligeni a semblé se battre avec ses souvenirs. En vain.

La dernière rencontre entre les deux hommes remontait en 1999, sur la même terre battue de Roland-Garros. Fernando Meligeni avait disposé d'Alex Corretja en trois sets minuscules. L'Espagnol était épuisé, déjà tourmenté par une mononucléose. Cela avait été un moment un peu fou, à l'image de ces Internationaux de France qui voyaient Andre Agassi s'avancer et jouer à merveille le coup du revenant et Andréï Medvedev progresser en repent. Et il y avait lui, Fernando Meligeni. Lui que personne n'attendait. Lui. Un drôle de bonhomme, garçon au grand cœur, joueur dégingandé.

Son coup de poignet de gaucher était si preste qu'il pouvait frapper dans des angles très fermés. Sa passion et son insolence fai-

saient aussi tourner ses adversaires en bourrique. Au deuxième tour, il avait fini par dégoûter le Marocain Younès El Aynaoui à force de mieux renvoyer ses coups. Lors du match suivant, il avait éliminé l'Australien Patrick Rafter en l'empêchant de monter vers la volée pour écourter les débats.

A coups de cœur, de facéties et d'une résistance de dératé qui faisait rire parfois, il était venu en

déjà de souvenirs qu'il chérirait toute sa vie.

Un an et un beau match plus tard, le Brésilien quitte Paris avec son cœur en bandoulière mais en faisant preuve d'un certain réalisme. «*Je pensais bien rencontrer une tête de série à un moment ou à un autre et je sais que les miracles ne se reproduisent pas souvent*», a-t-il expliqué. Grâce à sa performance parisienne, il avait fini l'année 1999 au vingtième-neuvième

« Je pensais bien rencontrer une tête de série à un moment ou à un autre et je sais que les miracles ne se reproduisent pas souvent »

embuscade derrière son illustre compatriote Gustavo Kuerten parti dès les quarts de finale. Contre Andréï Medvedev, un jour de grisaille et de vent, Fernando Meligeni n'avait pas trouvé suffisamment de bravoure pour servir son tennis gesticulant et désorienté face à un adversaire tendu vers son but. L'instant de grâce s'arrêtait là. Fernando Meligeni parlait

rang mondial, le meilleur résultat de sa carrière. A vingt-neuf ans, Fernando Meligeni est aujourd'hui 76^e joueur mondial. La place est juste pour un homme au tennis cyclothymique. En revanche, il est devenu un élément essentiel de l'équipe brésilienne de Coupe Davis. En 2000, il a apporté le premier point contre la France ; en quarts de finale, contre

Désillusions d'un jour

Loin, très loin, au bout du stade Roland-Garros, sur l'un des courts d'entraînement réquisitionnés pour rattraper la journée perdue de mardi 30 mai, Barbara Schwartz s'en est allée, mercredi 31 mai, battue dès le premier tour des Internationaux de France par l'Américaine Erika De Leone (6-3, 6-2). C'est pourtant à Paris que l'Autrichienne avait connu la gloire. Issue des qualifications, elle s'était frayé un chemin en quarts de finale après avoir notamment battu Venus Williams. Elle avait finalement été arrêtée par Martina Hingis. Aujourd'hui 59^e mondiale, Barbara Schwartz semble avoir perdu cette malice qui lui permettait de surprendre ses adversaires. Au même moment, Marcelo Rios a entraîné sa misère avant d'abandonner sur blessure face à l'Allemand Tommy Haas alors qu'il était mené 6-3, 6-2. Victime d'une fracture de fatigue à une vertèbre en janvier 1999, blessé à la cuisse en avril puis opéré des adducteurs en novembre, le Chilien, ancien n°1 mondial, ne semble toujours pas avoir réglé ses problèmes de santé. Chez les Français, la désillusion du jour revient à Arnaud Di Pasquale. Huitième de finaliste et meilleur Français à Roland-Garros en 1999, il s'est incliné face à l'Argentin Gaston Gaudio (6-3, 6-4, 6-3).

Le miracle du tennis marocain

LE TENNIS marocain tient en trois noms : Karim Alami, Hicham Arazi, Younès El Aynaoui. Sans faire de bruit, ce trio s'est frayé un chemin parmi les 30 meilleurs joueurs du monde, mais passe inaperçu dans un pays tout dévoué aux héros de son athlétisme performant ou de son football hésitant. Qu'importe. Cette saison 2000 est pour les trois hommes celle de toutes les promesses. Lundi 29 mai, Karim Alami, vingt-sept ans, s'est bien incliné au premier tour en cinq manches face au qualifié Argentin Marcelo Charpentier, mais, mercredi 31 mai, Younès El Aynaoui et Hicham Arazi se sont tous deux imposés en cinq sets.

A l'Open d'Australie, en janvier, déjà, Hicham Arazi, vingt-six ans, et Younès El Aynoui, vingt-huit ans, s'étaient frayé un chemin jusqu'aux quarts de finale. Sur les trois, il en est toujours un ou deux pour se distinguer. Sans doute parce que leur accession à la carrière de joueur professionnel tient du miracle. Pour tous, la réussite est passée par l'exil. Seul Hicham Arazi ne l'a pas vraiment choisi. Né à Casablanca en 1973, fils d'un professeur de tennis, il est arrivé en banlieue parisienne à l'âge de deux ans. Plus tard, la Fédération française (FFT) lui a préféré des espoirs hexagonaux plus légitimes. Il a persévéré seul, aidé des siens.

Karim Alami et Younès El Aynaoui ont « galéré » ensemble, soutenus par des parents aisés à l'esprit pionnier. Le premier - fils d'un basketteur professionnel ayant évolué dans le

championnat suisse - a fréquenté le tennis-études de Sophia-Antipolis (Alpes-Maritimes) dès 1989. Puis, à Barcelone, dans l'académie du père de Sergi Bruguera, il a peaufiné son tennis d'attaquant. «*A quinze ans et demi, j'étais champion du Maroc toutes catégories. La seule solution était d'aller chercher la compétition ailleurs*», dit Karim Alami, qui s'apprête à élire domicile en Floride, où le soleil et les adversaires de qualité sont garantis. Chez lui, à Casablanca, la situation a à peine évolué. «*Il y a au moins quinze clubs de tennis, témoigne-t-il, mais pas un programme conçu pour l'entraînement et la préparation des jeunes à la compétition.* »

« ANCIENS RAMASSEURS DE BALLE »

Le tennis continue de véhiculer au Maroc son image de sport de nantis. «*Avant nous, les meilleurs tennismen marocains étaient d'anciens ramasseurs de balles du temps du protectorat français* », rappelle Younès El Aynaoui, originaire de Rabat, mais fixé aujourd'hui à Bruxelles. De mère dordognaise, il a vainement lorgné sur le centre national d'entraînement français à l'adolescence. «*J'ai poussé de près de vingt centimètres en un an, mais personne n'a pris ces problèmes de croissance en considération ni ne m'a trouvé d'autres qualités* », regrette l'actuel n°14 mondial. Il s'est débrouillé pour finalement atterrir à Bordeaux vers l'âge de seize ans dans les bagages d'un frère étu-

diant. Grâce à son niveau sportif et à la bienveillance des dirigeants, il a intégré plus ou moins régulièrement une section sport-études, où il n'a «*fait que du tennis* ».

Les interminables campagnes de petits tournois lointains, sac au dos, les nuits dans des familles d'accueil inconnues ou dans de minables pensions de famille, les repas improvisés dans les rayons de supermarchés ont soudé Karim Alami et Younès El Aynaoui pour toujours. Ils les contaient à Hicham Arazi, de loin en loin.

«*Dans les tournois, dit Karim Alami, devenu professionnel en 1990, Younès et moi étions l'équivalent d'un pauvre qui regarde passer une Mercedes décapotable. Je ne peux m'offrir un entraîneur que depuis 1995. Nous avons puisé notre force dans ces situations mais, nés en France ou aux Etats-Unis, nous aurions sans aucun doute progressé plus vite.* »

Leur rêve ? Gagner la Coupe Davis. Il est désormais accessible. Après une victoire à domicile sur l'Ukraine (3-2), la disqualification du Chili les a propulsés dans le groupe mondial. «*De grands pays comme la Suède ou les Etats-Unis devront venir nous affronter chez nous, se réjouissent-ils, et cela peut tout changer.* » Quel meilleur moyen, en effet, pour rallier le Maroc à leur cause sportive que de lui faire miroiter le précieux saladier, apanage jusqu'ici des grandes puissances économiques mondiales ?

Patricia Jolly



Dominique Van Roost, malgré tout

«*Excusez-moi. Je pense que la bonne idée serait de poser des questions sur le tennis et non pas des questions privées* », dit Dominique Van Roost à un journaliste avant de fondre à nouveau en larmes. Le tennis ? Une victoire sur Lindsay Davenport, tête de série n°2, la première surprise de ce tournoi (6-7 (7/5), 6-4, 6-3). L'Américaine, bien que blessée au dos, a tenu à achever le match, et Dominique Van Roost est allée au bout de ses forces. Après deux heures et demie de jeu, elle a accompli sa première grosse performance depuis des semaines.

La vie privée ? La Belge a perdu sa mère, morte d'un cancer au début du printemps. «*J'étais hors du circuit pendant deux mois, explique-t-elle, j'avais perdu mon jeu, j'avais perdu mon tennis. Lorsque j'ai recommencé, j'étais faible, mon mental n'était pas bon et puis, la semaine dernière, cela allait mieux et j'ai vu le tableau. Je me suis dit que, franchement, le bon Dieu n'était pas gentil avec moi en ce moment.* » A la fin du match, Dominique Van Roost a pleuré d'émotion pendant que son mari faisait de même dans la tribune des joueurs.

« Les pt'its gars d'Auber » ne seront pas au départ du Tour de France

EXIT AUBERVILLIERS. Les « pt'its gars » de la banlieue ne joueront pas leur numéro favori sur les routes estivales du Tour de France 2000. Bigmat-Auber 93, la dernière équipe professionnelle française issue d'un authentique club cycliste - le club municipal d'Aubervilliers (CMA) -, né dans une ville populaire de la ceinture parisienne, ne s'alignera pas au départ de la Grande Boucle à Poitiers-Futuroscope, le 1^{er} juillet.

Pour la première fois depuis 1996, Stéphane Javalet et ses coureurs suivront l'épreuve reine du cyclisme mondial devant leurs télévisions, avec une pensée nostalgique pour la fameuse prestation cathodique réalisée par Philippe Bourguignon, le leader emblématique de la formation rouge et jaune, lors du Tour 1999. «*Il est clair qu'une non-sélection aurait des conséquences assez catastrophiques sur l'ensemble de la pyramide sportive que nous avons bâtie* », explique, mercredi 31 mai, Stéphane Javalet à L'Equipe. Quelles seront-elles ?

Jean-Marie Leblanc, directeur de la société du Tour de France, a dévoilé, mercredi 31 mai, le nom des trois dernières équipes invitées, qui s'ajoutent aux dix-sept déjà retenues. Les Espagnols de Kelme, les Danois de Memory Card-Jack and Jones et les Français de la nouvelle formation Bonjour ont décroché leur billet. Les huit autres candidats dont, outre Big-Mat, l'autre Français Jean Delatour, n'auront qu'à patienter un an. Une situation qui n'est pas du goût de Jean-Pierre Fréty, PDG de Jean Delatour.

«*Nous sommes victimes d'un système mafieux. Le choix du Tour ne répond ni à des critères sportifs, ni à des critères moraux. On ne m'enlèvera pas de l'idée qu'il y a eu des pressions là-dessous* », a-t-il déclaré sans plus expliciter sa pensée. Cependant, tout n'est pas perdu pour sa formation puisqu'elle bénéficie d'un sursis supplémentaire : elle compte avec l'équipe italienne Lampre, au nombre des remplaçantes éventuelles. Eventualité qui, en ces périodes troubles d'instruction judiciaire, n'est pas de pure

forme. En effet, Jean-Marie Leblanc a pris soin de le rappeler : «*La clause de rupture de contrat, créée il y a un an, pour cause d'atteinte à l'image du Tour de France dans le cas d'affaire de dopage avérée, est maintenue.* »

IL N'Y A QUE « DES BIENVENUES »

S'agissant de cette question du dopage qui depuis plusieurs années empoisonne littéralement ce sport, Jean-Marie Leblanc, qui s'est réjoui de «*l'avancée des travaux du professeur Jacques de Ceaurriz* » pour ce qui concerne la mise au point d'un test apte à détecter les traces d'érythropoéitine (EPO) dans les urines, a fait montre d'une moindre pusillanimité qu'à l'accoutumée. «*Dans le passé, a-t-il concédé, nous avons somméillé par rapport à ce qui se tramait dans la coulisse.* »

Pour l'heure donc et contrairement à 1999, il n'y a que «*des bienvenues* » sur le Tour de France. Le Français Richard Virenque, pourtant mis en examen à Lille dans l'affaire Festina, comme l'Italien Marco Pantani, mis en examen par le juge de Trente (Italie du Nord) pour avoir détourné les règles d'une compétition sportive, pourront prendre le départ sans devoir faire appel à l'arbitrage de l'Union cycliste internationale (UCI), comme ce fut le cas pour le premier en juin 1999. Faut-il voir dans cette entorse à la sacro-sainte «*clause d'atteinte à l'image* », un signe de magnanimité, ou bien plus simplement celui d'un manque de courage ?

Yves Bordenave

■ Voici la liste des 20 équipes retenues pour le Tour 2000 :

France : AG2R, Bonjour, Cofidis, Crédit agricole, Festina, La Française des jeux.

Italie : Mapei, Mercatone Uno, Polti, Saeco, Vini Caldirola.

Espagne : Banesto, Kelme, Once.

Pays-Bas : Farm Frites, Rabobank.

Allemagne : Telekom.

Belgique : Lotto.

Etats-Unis : US Postal.

Danemark : Memory Card-Jack and Jones.

LES RÉSULTATS

SIMPLE MESSIEURS

Premier tour

● Premier quart du tableau

A. Agassi (EU, n°1) b. A. Dupuis (Fra.) 7-6 (9/7), 6-3, 6-4 ; A. Costa (Esp.) b. G. Ivanisevic (You.) 6-3, 6-2, 6-0 ; T. Enqvist (Sué., n°7) b. C. Rochus (Bel.) 6-2, 6-0, 6-0 ; S. Koubek (Aut.) b. G. Blanco (Esp.) 6-3, 1-6, 7-6 (7/5), 6-2 ; G. Gaudio (Arg.) b. A. Di Pasquale (Fra.) 6-2, 6-3, 6-2 ; A. Savolt (Hon.) b. M. Rodriguez (Arg.) 3-6, 3-6, 6-4, 6-4, 6-2 ; K. Kucera (Sloq.) b. O. Serrano (Esp.) 6-1, 6-2, 6-1 ; J. Vanek (Rép. Tch.) b. A. Berasategui (Esp.) 6-1, 6-1, 6-7 (7/5), 5-7, 6-1 ; N. Massu (Fra.) b. J. Diaz (Esp.) 6-4, 6-3, 6-3 ; J. Stollenberg (Aus.) b. J. Novak (Rép. Tch.) 6-4, 6-3, 3-6, 6-1 ; J. A. Chela (Esp.) b. T. Martin (EU) 4-6, 6-3, 6-4, 6-4 ; Y. El Aynaoui (Mar., n°15) b. J.-R. Lisnard (Fra.) 3-6, 2-6, 6-4, 6-3, 6-1 ; H. Gury (Arg.) b. C. Moya (Esp.) 7-6 (7/4), 6-2, 4-6, 3-6, 6-3 ; L. Hewitt (Aus., n°9) b. J. Tarango (EU) 7-6 (7/5), 7-6 (7/3), 6-3 ; M. Hantsch (All.) b. D. Prinosil (All.) 6-2, 6-7 (9/7), 7-6 (7/5), 6-4.

● Deuxième quart du tableau

M. Norman (Sué., n°3) b. T. Guardiola (Fra.) 6-4,

6-4, 6-0 ; M. Rosset (Sui.) b. B. Black (Zim.) 7-5, 7-5, 6-0 ; D. Hrbaty (Sloq., n°14) b. J. Bjorkman (Sué.) 6-3, 6-2, 6-1 ; T. Haas (All.) b. M. Rios (Chi.) 6-3, 6-2, ab. ; F. Santoro (Fra.) b. M. Gustafsson (Sué.) 6-3, 3-6, 6-4, 6-4 ; A. Medvedev (Ukr.) b. M. Tillstrom (Sué.) 1-6, 7-6 (9/7), 7-6 (7/5), 6-2 ; A. Calleri (Arg.) b. F. Mantilla (Esp.) 6-2, 6-3, 6-4, 7-6 (7/3), 6-0 ; P. Van Lottum (P-B) 6-3, 6-4, 6-4 ; G. Auzan (Ita.) b. J. Van Lottum (P-B) 6-3, 6-4, 7-6 (7/3), 6-0 ; P. Rafter (Aus.) b. G. Pozzi (Ita.) 6-3, 6-1, 6-1 ; A. Portas (Esp.) b. A. Pavel (Rou.) 6-2, 7-6 (7/1), 6-1 ; C. Pioline (Fra., n°6) b. D. Sanguinetti (Ita.) 4-6, 6-0, 4-0 ab. ; M. Safin (Rus.) b. G. Bastl (Sui.) 6-7 (7/4), 6-1, 6-3, 6-2 ; A. Ciumas (Fra.) b. N. Escude (Fra.) 7-6 (8/6), 6-4, 6-0 ; A. Ilie (Aus.) b. G. Raoux (Fra.) 6-3, 4-6, 6-0, 7-5 ; J. Balcells (Esp.) b. S. Bruguera (Esp.) 6-3, 5-7, 6-2, 1-6, 6-0 ; S. Sargsian (Arm.) b. S. Schalken (P-B) 5-7, 3-6, 7-6 (7/1), 6-3, 6-2.

Deuxième tour

● Troisième quart du tableau

G. Kuerten (Bré., n°5) b. M. Charpentier (Arg.) 7-6 (7/5), 6-2, 6-2 ; W. Ferreira (AFS) b. G. Coria (Arg.) 6-3, 6-1, 4-6, 7-5 ; T. Henman (G-B, n°13) b. C. Vinck (All.) 6-2, 6-4, 7-6 (7/3) ; F. Vicente (Esp.) b. R. Ageron (Hai.) 6-1, 6-0, 6-3 ; M. Chang (EU) b. T.

Johansson (Sué.) 7-6 (7/2), 7-6 (7/5), 2-6, 6-3 ; Y. Kafelnikov (Rus., n°4) b. M. Zabeleta (Arg.) 6-2, 3-6, 6-7 (8/6), 4-6, 6-4 ;

● Quatrième quart du tableau

R. Federer (Sui.) b. J.-M. Gambill (EU) 7-6 (7/5), 6-3, 6-3 ; M. Kratochvil (Sui.) b. O. Stanoychev (Bul.) 6-7 (8/6), 7-5, 6-2, 6-1 ; R. Krajicek (P-B) b. W. Schaefer (Aut.) 7-5, 6-3, 7-5 ; A. Corretja (Esp., n°10) b. F. Meligeni (Bré.) 4-6, 6-3, 6-3, 4-6, 6-3 ; M. Puerta (Arg.) b. F. Clavet (Esp.) 6-2, 6-1, 6-3 ; J. C. Ferrero (Esp., n°16) b. S. Dosedel (Rép. Tch.) 1-6, 2-6, 6-2, 6-4, 6-4 ; M. Philippoussis (Aus.) b. P. Goldstein (EU) 6-4, 6-7 (7/3), 6-0, 6-2 ; H. Arazi (Mar.) b. M. Hipfl (Aut.) 6-3, 3-6, 5-7, 6-2, 6-1.

SIMPLE DAMES

Premier tour

● Troisième quart du tableau

A. Fusai (Fra.) b. J. Kostanic (Cro.) 7-5, 6-1 ; B. Schettl (Aut., n°16) b. S. Kleinova (Rép. Tch.) 6-3, 6-4 ; M. Babel (All.) b. S. Cohen Aloro (Fra.) 6-4, 6-7 (7/4), 6-1 ; M. Grzybowska (Pol.) b. E. Likhovtseva (Rus.) 6-0, 2-6, 7-5 ; E. De Lone (EU) b. B. Schwartz (Aut.) 6-3, 6-2 ; E. Loit (Fra.) b. N. Pratt (Aus.) 6-3, 6-2 ; V. Williams (EU, n°4) b. J. Kandarr

(All.) 6-0, 6-3 ; C. Morariu (EU) b. M. A. Ventlo (Vén.) 6-1, 6-2 ; T. Tansugarn (Tha.) b. S. Erre (Fra.) 7-6 (8/6), 7-6 (7/5) ; S. Jayaseelan (Jan.) b. A. Cochetux (Fra.) 6-7 (7/3), 6-2, 6-4 ; M. Serna (Esp.) b. H. Nagyova (Sloq.) 6-2, 6-4 ; A. Sanchez-Vicario (Esp., n°8) b. P. Nola (Bul.) 6-1, 6-1 ; G. Casoni (Ita.) b. L. Courtois (Bel.) 1-6, 7-6 (7/3), 6-4 ; K. Srebotnik (Sloq.) b. A. Hopmans (P-B) 4-6, 7-5, 6-3 ; K. Brandl (EU) b. L. Andretto (Fra.) 6-2, 6-1 ; A. Huber (All., n°11) b. N. Petrova (Rus.) 3-6, 6-4, 7-5.

● Quatrième quart du tableau

R. De Los Rios (Par.) b. M. Vavrinec (Sui.) 6-4, 7-6 (8/6) ; M. Weingartner (All.) b. M. De Swardt (AFS) 1-6, 7-6 (7/2), 6-3 ; M. Marrero (Esp.) b. I. Spirlea (Bel.) 6-3, 6-4 ; A. Sugiyama (Jap.) b. K. Clijsters (Bel.) 6-2, 3-6, 6-2 ; A. Gersi (Rép. Tch.) b. C. Cristea (Rou.) 6-4, 6-3 ; S. Foretz (Fra.) b. A. Molik (Aus.) 6-4, 6-2 ; S. Plischke (Aut.) b. M. Lucic (Cro.) 6-2, 6-0 ; A. Kournikova (Rus., n°14) b. V. Webb (Can.) 6-4, 6-4 ; C. Martinec (Esp., n°5) b. A. Jidkova (Rus.) 6-2, 6-3 ; A. Coetzee (AFS, n°9) b. M. Drake (Can.) 6-0, 6-4 ; C. Black (Zim.) b. A. Myskina (Rus.) 2-6, 7-6 (7/4), 6-2 ; S. Farina (Ita.) b. M. A. Sanchez-Lorenzo (Esp.) 6-3, 6-1 ; G. Leon Garcia (Esp.) b. L. Krasnorousskaya (Rus.) 7-6 (7/4), 6-1 ; A.-G. Sidot (Fra.) b. A. Bachmann (All.) 6-3, 7-6 (7/5) ; A. Kremer (Lux.) b. T. Kovalchuk (Ukr.) 6-4, 6-1 ; D. Van Roost (Bel.) b. L. Davenport (EU, n°2) 6-7 (7/5), 6-4, 6-3.

L'océanographie française redéfinit sa stratégie

Gestion des stocks de pêche, exploitation pétrolière, mais aussi compréhension des mécanismes du climat : les implications de l'étude des océans sont tout aussi économiques que scientifiques. Jean-François Minster, nouveau PDG de l'Ifremer, expose ses priorités

A la tête de l'Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer (Ifremer) depuis trois mois, Jean-François Minster détaille le nouveau plan stratégique sur cinq ans en préparation pour l'organisme pu-

blic. Les priorités scientifiques porteront sur l'écologie halieutique, l'environnement côtier, les systèmes sédimentaires des grands fonds, ainsi que sur des recherches visant à la prévision des courants et des cli-

mats saisonniers, un développement científico-économique qui constituera dans les prochaines années un enjeu « comparable à la mise en place de la météorologie opérationnelle » dans le passé. Des robots

d'exploration autonomes programmables « plus intelligents et plus économiques » et la mise en chantier d'un nouveau navire porte-engins devraient renforcer le potentiel technologique de l'institut. Pour les in-

vestissements lourds que représentent les navires spécialisés, le PDG de l'Ifremer préconise une stratégie européenne commune et même une concertation mondiale, avec les Etats-Unis et le Japon.

« L'Océan constitue un enjeu vital pour l'humanité. Il reste un domaine de grandes découvertes. La recherche française est compétitive sur le plan mondial, et la demande socio-économique est forte. » En période de restriction budgétaire, pourtant, ces atouts ne suffisent pas. « Nous préparons un nouveau plan stratégique sur cinq ans », annonce Jean-François Minster, nouveau PDG de l'Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer (Ifremer). Ses grandes lignes : couplage entre recherche et demande socio-économique, développement de l'océanographie opérationnelle, renforcement du potentiel technologique, ouverture sur l'Europe.

Trois mois après sa nomination, il a pris la mesure de « la complexité d'un organisme aux multiples métiers », tout à la fois agence de moyens (l'Ifremer gère la flotte et les instruments océanographiques), établissement de recherche fondamentale et appliquée, et autorité chargée de la surveillance des pêches et des littoraux. « Notre palette de compétences nous met en position de médiateurs entre le milieu socio-économique et la recherche », se réjouit-il.

Celle-ci doit, selon lui, se focaliser autour de quelques priorités. D'abord, « l'écologie halieutique » : « La préservation et l'exploitation optimale des stocks de

pêche constituent un défi mondial. Elles exigent de mieux comprendre les relations entre le système halieutique et son environnement. Cela pose des questions scientifiques très ardues, associant des aspects physiques, chimiques, mais aussi économiques. » De même, le développement de l'aquaculture – des poissons (un tiers de la consommation française) comme des coquillages – « représente un enjeu à la fois industriel et environnemental, qui nécessite des études de zootechnie, de sélection génétique ou de pathologie animale ».

LES CONFLITS D'USAGES

Autre grand domaine de recherche, « l'environnement côtier ». « La zone littorale est le terrain de conflits d'usages, décrit Jean-François Minster. Développer l'aquaculture en même temps que le tourisme, tout en préservant la qualité des eaux, demande une vision intégrée de ce qui se passe sur terre et en mer. »

S'agissant du milieu océanique profond, le nouveau patron de l'Ifremer souhaite une inflexion de la politique de l'organisme. Celui-ci s'est consacré jusqu'à présent à l'exploration des grands fonds. « Désormais, nous devons mener des chantiers de recherche et étudier le fonctionnement des

systèmes sédimentaires en mettant à contribution toutes les disciplines : tectonique, sismologie, sédimentologie, hydrodynamique... Nous y sommes poussés par l'intérêt économique de l'exploitation du pétrole profond, qui rejoint des questionnements scientifiques. »

Enfin, Jean-François Minster estime que l'un des développements majeurs des prochaines années sera l'émergence de l'océanographie opérationnelle, c'est-à-dire la prévision des courants et des climats saisonniers, précieuse pour les transports maritimes, la pêche ou les activités militaires. « Il s'agit d'un enjeu mondial, comparable à la mise en place de la météorologie opérationnelle. Si l'Ifremer ne s'y engage pas, il le regrettera à jamais », est-il persuadé. Il s'interroge toutefois sur la place que doit prendre l'organisme sur ce nouveau « marché » : « Doit-il se cantonner au développement des instruments d'observation in situ, qui constitue sa spécialité, ou doit-il intervenir aussi dans la modélisation, la gestion de données et le service ? »

POTENTIEL TECHNOLOGIQUE

Pour mener à bien ces études, Jean-François Minster veut consolider le potentiel technologique de l'établissement et élargir sa panoplie d'instruments scientifiques. Aux submersibles habités (le sous-marin de poche *Nautile* et la soucoupe plongeante *Cyana*) et aux engins tractés (le système acoustique remorqué [SAR] ou le nouveau robot télécommandé *Victor*) devraient s'adjoindre, espère-t-il, des engins d'exploration autonomes, programmables et pilotables à distance : « Nous

avons besoin d'outils d'observation et de mesure plus nombreux, plus économiques et plus "intelligents", dont l'autonomie pourrait dépasser 100 kilomètres. »

Dans le même temps, le nouveau PDG a bon espoir d'obtenir le remplacement du bateau support d'engins *Le Nadir* – l'un des quatre bâtiments de la flotte hauturière de l'Ifremer –, qui doit être désarmé en 2003. Le dossier avait été gelé par le précédent ministre de la recherche, Claude Allègre. Une solution à moindre coût a été retenue, sous forme d'un navire partagé avec le service hydrographique et océanographique de la marine nationale,

1 milliard de budget

● **Etablissement public** à caractère industriel et commercial créé en 1984, l'Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer (Ifremer) est le seul organisme français à vocation entièrement maritime. Il est placé sous la tutelle des ministères de la recherche, de l'agriculture et de la pêche, de l'équipement, du transport et des logements.

● **Il emploie** 1 700 cadres, chercheurs, ingénieurs, marins, techniciens et administratifs.

● **Il gère** 72 laboratoires ou services de recherche répartis dans 24 stations, sur tout le littoral métropolitain et dans les DOM-TOM.

● **Ses moyens techniques** comptent 7 navires, 2 submersibles habités, 1 robot d'exploration sous-marine (- 6 000 m) et un ensemble de moyens d'essais.

● **Son budget** est d'environ 1 milliard de francs.

et les premiers crédits devraient être débloqués en 2001.

Dans tous ces domaines, l'Ifremer, qui coopère déjà avec la plupart des organismes de recherche français, s'inscrit dans une logique « d'intégration européenne ». « L'océanographie est une discipline extrêmement complexe, qui ne peut progresser dans un cadre purement national », pense son nouveau patron.

PARTENARIATS RENFORCÉS

La gestion scientifique des flottes océanographiques est appelée, indique-t-il, à évoluer vers un partenariat plus étroit avec l'Allemagne et le Royaume-Uni, mais aussi avec le Portugal, l'Espagne et l'Italie. Il estime également que « l'Europe doit mettre en œuvre une stratégie commune pour ses investissements lourds, qu'il s'agisse des navires brise-glace, des navires porte-engins ou des navires foreurs, pour lesquels la concertation doit même être mondiale, avec les Etats-Unis et le Japon ».

Il reste que ces projets sont suspendus à une dotation budgétaire qui, depuis plusieurs années, accuse une baisse sensible. Jean-François Minster le déplore : « La part de l'océanographie dans le budget total de la recherche est inférieure à 2 %, alors que l'activité économique liée à la mer représente un chiffre d'affaires de 95 milliards de francs. » Mais il pense avoir de bons arguments pour obtenir un meilleur traitement. Les prochains arbitrages budgétaires diront s'il a été entendu.

Pierre Le Hir

De l'univers à l'océan

Jean-François Minster, nommé PDG de l'Ifremer par le conseil des ministres du 1^{er} mars, connaît bien le milieu maritime. Il a créé, en 1981, le Laboratoire de physique et chimie de l'hydrosphère à l'Institut de physique du globe de Paris, puis, en 1985, le Laboratoire d'océanographie et de géophysique de Toulouse. Depuis 1996, il dirigeait l'Institut national des sciences de l'Univers (INSU) du CNRS. Spécialiste de l'hydrothermalisme sous-marin, du cycle océanique du carbone et des métaux, ainsi que de l'étude des océans par satellite, il a publié plusieurs ouvrages de vulgarisation scientifique sur la « machine-océan ».

« Le domaine de la mer est central dans le fonctionnement du système Terre, dit-il. Compte tenu de l'évolution de ce système induite par l'activité humaine, l'océan doit être mieux compris, décrit et prédit. »

Le diamètre de la Toile est revu à la hausse

DIX-NEUF CLICS DE SOURIS. C'était, il y a quelques mois, le diamètre d'Internet calculé par des chercheurs américains. Rien de physique dans cette mesure, qui concernait plutôt la façon dont les sites sont reliés entre eux. Pour passer d'un document à un autre pris au hasard sur la Toile, assurait Albert-Laszlo Barabasi et ses collègues de l'université Notre-Dame (Indiana), il suffisait de cliquer en moyenne une vingtaine de fois sur les liens hypertextes, qui permettent de surfer d'une page ou d'un site à un(e) autre (*Le Monde* du 23 septembre 1999). Les scientifiques spéculaient sur les vertus de cette « connectivité », prédisant qu'elle resterait sensiblement la même à mesure qu'Internet grandirait.

Mais une équipe de chercheurs d'IBM, de Compaq et d'AltaVista, le fournisseur de moteurs de recherche en ligne, vient de proposer une tout autre topographie du réseau des réseaux. Selon leur théorie du « nœud papillon », celui-ci comprendrait en fait quatre régions distinctes, bien moins interconnectées qu'annoncé par Barabasi et évoquant, avec un peu d'imagination ou d'esprit marketing, la forme d'une lavallière échevelée. Comme leur confrère de l'Indiana, ils ont procédé à une analyse des liens hypertextes des pages et sites constituant le réseau. Ils se sont attachés à déterminer la direction de ces liens : deux sites peuvent renvoyer l'un à l'autre de manière symétrique, mais il arrive aussi que l'un pointe vers

l'autre de façon unilatérale. On peut ainsi aboutir à des sortes de cul-de-sac virtuels ou, à l'inverse, assister à des explosions de liens partant d'un nœud du réseau vers des millions d'autres sites, en quelques clics seulement.

Cette exploration a porté sur une base de données comprenant, pour certaines expériences, jusqu'à 271 millions d'adresses (URL) et 2,13 milliards de liens hypertextes, contre un échantillon de 325 729 documents et 1,5 million de liens seulement pour l'équipe de Barabasi. C'est probablement ce changement d'échelle qui a permis de discerner les quatre zones du nœud papillon. La région centrale, au sein de laquelle les pages sont reliées les unes aux autres par des hyperliens allant dans toutes les directions, « est le cœur du réseau », explique Ravi Kumar, du centre de recherche IBM d'Amalden à San José (Californie).

« IN » ET « OUT »

La deuxième zone a été baptisée *IN*, dans la mesure où il est possible d'aller des pages *IN* vers le cœur du réseau, alors qu'il n'existe pas de lien allant en sens inverse. « Il s'agit probablement de nouveaux sites qui n'ont pas encore été découverts, et donc pas encore reliés à ceux du cœur », avancent les chercheurs. L'autre aile du nœud papillon est la zone *OUT*, ainsi nommée parce que les pages qui la composent sont accessibles depuis le cœur, mais ne renvoient pas à celui-ci, « comme les sites des entreprises qui ne

comprennent que des liens internes ». Enfin, la quatrième région est composée de « vrilles » qui s'échappent des zones *IN* et *OUT*, mais ne sont en rien connectées au cœur du Web. Certaines de ces vrilles peuvent même constituer des « tubes » contournant celui-ci mais reliant les secteurs *IN* et *OUT*. Ces quatre zones, de taille presque équivalente, constituent 90 % de la Toile, le reste d'Internet étant composé d'îlots épars.

La connectivité plus faible qui résulte de cette structure s'accompagne d'une révision à la hausse du diamètre de la Toile. « Dans la zone centrale, il est d'au moins 28 clics, mais passe à plus de 500 si l'on considère l'ensemble du réseau », indiquent les chercheurs, précisant que pour deux pages prises au hasard la probabilité qu'il existe un chemin entre la page de départ et celle d'arrivée est de 24 % seulement.

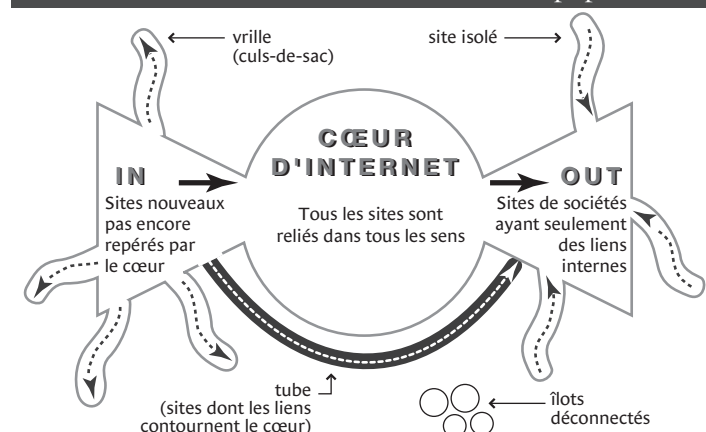
Si un chemin existe, sa longueur moyenne la plus courte sera de 16 clics lorsqu'il est unidirectionnel, mais de 6 clics seulement s'il peut être parcouru dans les deux sens. « Ces résultats contrastent avec ceux de Barabasi (...), qui n'indiquait pas clairement s'il considérait le sens de circulation pour lier un point à un autre », notent Ravi Kumar et ses collègues. La différence de diamètre estimé tient probablement aussi au choix de l'échantillon, l'équipe de Notre-Dame ayant extrapolé les résultats à partir de sites regroupés sous le nom de domaine *nd.edu*.

IBM annonce en tout cas que la découverte de « frontières rendant la navigation difficile, voire, dans certains cas, impossible » entre certaines régions du Web suscitera la mise au point de nouveaux outils. Avec en ligne de mire une meilleure efficacité du commerce électronique. Les moteurs de recherche devront se doter de nouvelles stratégies pour contourner ces barrières et couvrir une plus grande part du réseau (les meilleurs d'entre eux indexeraient moins de 40 % du Web).

Ils devront aussi affiner les algorithmes qui classent les sites en fonction du nombre de liens qui y conduisent. Cette mesure de la popularité peut en effet être détournée par certains petits malins, qui multiplient les liens entrants (*link spamming*) pour accroître artificiellement la notoriété de leur site. A l'inverse, les sites marchands devront réfléchir aux moyens d'attirer les surfeurs cantonnés dans l'une ou l'autre région du nœud papillon, construire des tubes et prolonger les vrilles afin de mieux les prendre dans leurs rets.

Hervé Morin

Internet selon la « théorie » du nœud papillon



Ce schéma proposé par des chercheurs d'IBM, de Compaq et d'AltaVista décrit la connectivité d'Internet : on peut passer de tout document situé dans la région *IN* vers la zone *OUT*, en surfant à travers la région centrale - le cœur, dont tous les sites sont liés les uns aux autres en quelques clics de souris. En revanche, il n'existe pas de liens hypertextes permettant de circuler dans l'autre sens, d'*OUT* vers *IN*. Des « vrilles » s'échappent de la zone *IN* pour aboutir à des culs-de-sac, tandis que d'autres pénètrent dans la zone *OUT* en venant d'un site isolé. La jonction de ces vrilles peut former des tubes allant de *IN* vers *OUT* sans passer par le cœur du réseau. Enfin, les chercheurs ont mis au jour des îlots totalement déconnectés du reste du web, qui regroupent 10 % des sites.

Coup de jeune chez les profs



En juin

Dossier : Coup de jeune chez les profs. La nouvelle génération d'enseignants : une chance pour l'école ?

Entretien avec Françoise Héritier.

Etre bien dans son corps pour maîtriser la classe.

Débat : Baccalauréat : faut-il le contrôle continu ?

Actualités : le rapport officiel sur l'avenir des aides-éducateurs.

Culture : la science se lit comme un roman.

Pédagogie : la parole aux élèves.

LE MAGAZINE RÉSOLUMENT ENSEIGNANT



Le Monde de l'éducation

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

THÉÂTRE En charge de la section théâtre du Festival de Vienne depuis 1998, Luc Bondy est confronté, depuis février dernier, à la présence de ministres populistes dans le gouver-

nement autrichien. ● **CONTRAIREMENT** à d'autres artistes étrangers, il se refuse à « punir ceux qui ne veulent pas de Haider » et défend la nécessité de rester aux côtés de tout

ceux qui se dressent contre son parti. ● **UNE POSITION** qui reflète les débats qui traversent l'intelligentsia autrichienne, partagée entre un sentiment de malaise, voire de déprime,

et le secret espoir que, ici aussi, l'usure du pouvoir fera son œuvre. ● **LE METTEUR** en scène Patrice Chéreau, quant à lui, n'a pas « envie de participer à ce consensus » de l'ou-

bli. Révolté par la situation de l'Autriche, il vient de décliner l'invitation de participer, cet été, comme récitant du Léo de Berlioz, au Festival de Salzbourg.

Pour Luc Bondy, « on ne punit pas les xénophobes en les laissant entre eux »

Dans un entretien au « Monde », le metteur en scène suisse, directeur de la section théâtre du Festival de Vienne, explique pourquoi il a décidé de rester à son poste après l'arrivée du parti de Jörg Haider au gouvernement autrichien

VIENNE

de notre envoyée spéciale

« Vous dirigez la section théâtre du Festival de Vienne depuis 1998. Vous avez assisté à la montée du FPÖ, le parti populiste de Jörg Haider, qui a obtenu 26,91 % des voix aux élections du 3 octobre 1999, avant d'entrer au gouvernement, le 1^{er} février 2000. Vous avez décidé de rester à votre poste. Cette décision a-t-elle été facile à prendre ? Sur quoi l'avez-vous fondée ?

– La décision n'a pas été si facile à prendre. Outre qu'on n'a pas envie, pour une question d'éthique, de vivre dans un pays où le FPÖ est dans le gouvernement, je craignais et je crains toujours que certaines choses, qui sont sous-jacentes en Autriche depuis longtemps, ne deviennent *salonfähig*, acceptables dans les salons, comme on dit en allemand. L'une de ces choses est la position clairement xénophobe du FPÖ.

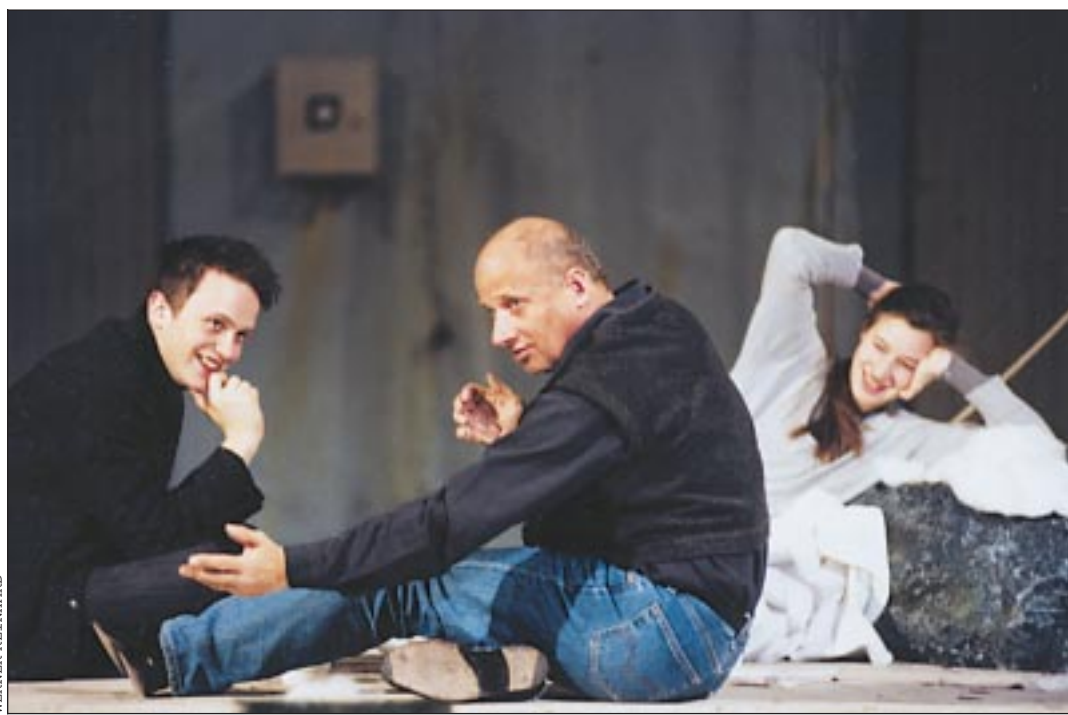
– La raison pour laquelle j'ai décidé de rester est que dès que le vice-chancelier Schüssel a commencé ses pourparlers avec le FPÖ, il y a eu d'énormes manifestations, un mouvement extraordinaire comme je n'en ai jamais vu en Autriche, pays que je connais depuis de nombreuses années. Je me suis dit qu'on ne pouvait pas punir tous ceux qui ne veulent pas de Haider, en les laissant seuls dans leur marmite. Rester, c'est une manière de dire que c'est aux partisans de Haider de partir. Au cours de l'Histoire, les juifs sont toujours partis. Je suis juif. Cette fois, c'est moi qui reste. J'ai parlé avec beaucoup de gens, des écrivains, des intellectuels. Tous m'ont conforté dans cette idée. On ne punit pas les xénophobes en les laissant entre eux, parce que c'est ce qu'ils cherchent.

– Qu'est-ce que ça vous fait quand vous passez sur la partie du Ring qui s'appelle Lueger, du nom du maire de Vienne du début du XX^e siècle qui fut un antisémite notoire ?

– Ça me choque. J'en ai souvent parlé, mais la plupart des Autrichiens ne comprennent même pas qu'on leur pose la question. Ils répondent que Lueger a été le maire qui a le plus fait pour la population de Vienne. Il a construit le Ring, pour eux, il est comme Haussmann. Lueger était un représentant de l'antisémitisme courant qui existait en Autriche et en Allemagne au début du siècle. C'était un antisémitisme de salon plutôt qu'un antisémitisme actif, comme ça l'est devenu par la suite. Il y avait énormément de juifs à Vienne à cette époque-là. Ils vivaient entre l'acceptation et le rejet. L'antisémitisme existait aussi chez les juifs : Karl Kraus a écrit un article célèbre, qui était « le » grand texte antisémite, et Otto Weininger a écrit son livre contre les femmes et les juifs. La situation n'était pas ressentie comme elle l'est aujourd'hui. Elle était plus ambiguë. Depuis l'Holocauste, elle ne peut pas l'être. En conservant son nom, le Ring Lueger est devenu le symbole de la minimalisation du problème. L'Autriche a toujours minimisé ses problèmes.

– Un des mécènes du Festival de Vienne est Casino Austria, dont le directeur ne cache pas son amitié avec M. Haider. Pourquoi acceptez-vous son argent ?

– Le directeur de Casino Austria n'appartient pas au FPÖ, mais à la ÖVP (le parti conservateur). Il dit être un ami personnel de Haider. Il y a beaucoup de gens qui ont des relations avec Haider, beaucoup d'hommes politiques, dont des socialistes. Le patron de Casino Austria ne fait pas de propagande pour le FPÖ, il ne le finance



August Diehl, Luc Bondy et Johanna Wokalek, lors d'une répétition de « La Mouette ».

pas. En revanche, il finance le Festival de Vienne depuis des années, il le faisait déjà quand les socialistes étaient au pouvoir. Et il ne peut pas intervenir dans la marche du festival. Quand j'ai signé mon contrat, avant que la coalition soit en place, j'avais fait mettre une clause précisant qu'il ne pouvait y avoir d'ingérence dans la programmation.

– Subissez-vous des pressions politiques ?

– La personne chargée de la culture pour le FPÖ à Vienne m'attaque tous les quatre matins, par voie de presse. Elle m'a reproché, par exemple, d'avoir invité André Heller, un personnage populaire et contestataire, à la soirée d'ouverture du festival. Réellement, cette pression s'est faite plus précise dans certains

journaux, proches du FPÖ, qui appellent le festival pour savoir combien telle ou telle production a coûté. Ils essaient de faire une enquête sur ce que je gagne, ils attaquent par le biais de la subvention. Je pense que c'est un avant-goût de ce qui arriverait si le FPÖ était seul au pouvoir. Dans son livre, Haider dit qu'il faut supprimer les subventions, berceau pour les paresseux, et faire des concerts pop privés, parce que c'est à ces concerts que va le peuple.

– Vous avez été un membre très actif de la manifestation du 19 mars qui a réuni 200 000 opposants à la coalition, à Vienne. Depuis, comment avez-vous poursuivi votre action ?

– J'ai toujours été actif dans la mesure où je pouvais l'être. Mais

ce n'est pas facile. Le problème est de savoir comment agir sans donner trop d'importance aux partisans de Haider. Le raffinement, pour eux, consiste à attendre des actions qui puissent leur faire dire ensuite : voilà comment nos opposants se comportent, voilà comment ils utilisent de l'argent public contre nous. Il faut donc faire très attention. On voudrait agir de façon à ce que l'opinion publique en vienne à dire qu'elle en a marre de la coalition. Mais chaque action peut susciter en retour un sentiment chauviniste, dans un pays qui est déjà isolationniste.

– Quatre mois après l'entrée du FPÖ au gouvernement, on assiste à une normalisation de la situation en Autriche, donc à une banalisation. Comment réa-

gir à cette situation qui est celle sur laquelle comptent les partisans de M. Haider ?

– Tous les lundis, des intellectuels se réunissent pour parler de la situation. J'ai assisté à plusieurs de ces réunions. Au début tout le monde se demandait comment faire tomber le gouvernement. Maintenant, certains pensent qu'il faut donner sa chance à la coalition, parce qu'elle va s'éliminer d'elle-même. Je partage cet avis. Tant qu'un parti comme le FPÖ est dans l'opposition, il peut être populiste. A partir du moment où il entre au gouvernement, il doit accepter de prendre des mesures qui le rendent antipopulaire. En quatre mois, le FPÖ a perdu 7 % dans les sondages. Je pense que la normalisation va encore le faire baisser. Du moins je l'espère.

– C'est de cette façon que M. Schüssel justifie son alliance avec le FPÖ.

– Peut-être, mais ce n'est pas la vraie raison. Je trouve la position de Schüssel horrible : c'est par pure ambition personnelle qu'il a pactisé avec le FPÖ. Il voulait devenir enfin chancelier, à la fin de sa vie. Mais je pense que maintenant la situation peut jouer contre le FPÖ. Parce que ce gouvernement n'arrive pas mieux à gouverner que le précédent.

– Ne craignez-vous pas que le festival ne devienne un instrument de cette normalisation ?

– Non. Tant qu'à Vienne, la majorité est détenue par le SPÖ (parti socialiste) et le VÖP (conservateur), le festival ne peut être qu'un instrument contre le FPÖ.

– Quel serait pour vous le point de non-retour ?

– Si aux prochaines élections, qui auront lieu à Vienne en 2001, le FPÖ augmente son score, je m'en irai. »

Propos recueillis par
Brigitte Salino

Artistes et intellectuels, de la résistance à la vigilance

VIENNE

de notre correspondante

Les banderoles « Résistance » s'effiloquent sur les façades des universités, les manifestations du jeudi ne font plus vraiment recette. Chacun pense aux vacances, et les plus irréductibles pourront exhiber sans rougir leur passeport autrichien à l'aéroport, grâce à un protège-document – en vente sur Internet – qui proclame en sept langues : « Je n'ai pas voté pour notre gouvernement ! »

Mais qu'en est-il de ceux qui font profession d'inquiétude et avaient appelé en première ligne à s'opposer à la coalition avec les populistes ? Quatre mois après, même si les discussions restent intenses, un sentiment de malaise, voire de franche déprime, domine parmi les intellectuels et les artistes. Certes, les chemises brunes n'ont pas déferlé sur Vienne, et la plupart des ministres FPÖ se comportent comme des ministres de droite, décidés à faire passer un classique programme de droite.

UNE FÊTE DE LA DÉMOCRATIE

« Ce n'est pas aussi terrible qu'on le craignait au départ, mais nous restons extrêmement vigilants », affirme Thaddeus Ropac, propriétaire d'une importante galerie d'art contemporain à Salzbourg et membre du conseil d'administration du festival de musique. Il n'a pas plié bagage pour Paris, comme « une mauvaise interprétation » de sa réaction initiale, en février, l'avait laissé croire. « Il n'a jamais été question de quitter l'Autriche et encore moins de la boycotter. Nous avons seulement renforcé notre galerie parisienne comme notre véritable centre européen. Et nos expositions sont beaucoup plus ciblées, elles reflètent les préoccupations des artistes aujourd'hui. »

Comme celle qui s'ouvrira à Salzbourg le 10 juin par une table ronde

sur « L'art peut-il être politique ? », avec notamment des œuvres d'Ilya Kabakov, Marie-Jo Lafontaine, Maria Lassnig ou Robert Longo. Sollicité, Christian Boltanski a refusé d'y participer. « Les Français, constate Ropac, pensent beaucoup plus politiquement que les autres. Aux Etats-Unis, les Américains se posent des tas de questions, mais sont plus décontractés dans leur rapport à l'Autriche. »

C'est un Français encore, Patrice Chéreau, qui a finalement renoncé à jouer dans le Léo de Berlioz le 27 juillet à Salzbourg (voir ci-contre) – au grand regret du directeur du festival, Gérard Mortier, qui, entre autres refus, a essayé celui du pianiste Andras Schiff. M. Mortier lui-même, après avoir annoncé son départ lors de la formation du gouvernement, se démène pour défendre jusqu'à la fin de son contrat, en 2001, les « valeurs démocratiques et la modernité de Salzbourg ». Il s'apprête à créer, avec des artistes opposants, un fonds « Salzbourg, ville ouverte » et à y célébrer fin août une « Fête de la démocratie », avec Jack Lang en invité de marque. Le festival s'ouvrira en juillet en présence du chef de l'Etat et du chancelier conservateur Wolfgang Schüssel, mais on n'a trouvé qu'un représentant de la Croix-Rouge, cette année, pour prononcer le discours d'ouverture traditionnellement dévolu à un philosophe ou un écrivain.

« Ma décision de rester m'a coûté des plumes », déclare au Monde M. Mortier, surtout en France, où l'on a d'abord critiqué ma précipitation à partir, puis mon inconséquence. Bien sûr, on peut craindre que les gens ne s'arrangent, ne normalisent une situation qui reste à mon avis exceptionnelle, car je ne crois pas que le FPÖ soit un parti démocratique. Or le danger est que cette situation s'installe, faute d'al-

ternative, et que le FPÖ commence à placer ses pions un peu partout. »

La nomination au conseil d'administration du festival, par le ministre FPÖ des finances, d'un manager réputé proche des populistes, Armin Fehle (consul honoraire du Chili, et l'un des fidèles soutiens du général Augusto Pinochet en Autriche), avait mis en éveil même les milieux conservateurs. Pourtant la première réunion avec Fehle, en mai, s'est déroulée sans accroc. « On nous a coupé 2 % du budget, mais c'est la pression du traité de Maastricht », souligne M. Mortier, qui rappelle que les restrictions dans le secteur

culturel sont plus drastiques en Allemagne.

Il admet, en revanche, être « sous haute surveillance » depuis ses déclarations radicales, début février, et contraint de contrôler désormais, avec l'aide d'un avocat, sa moindre prise de position « pour ne pas prêter le flanc à une rupture de contrat ». Mais il n'a pas renoncé, en dépit des protestations du FPÖ, et des nombreuses lettres anonymes qu'il a reçues, à donner en 2001 une interprétation « très politique » de La Chauve-Souris : une réplique de l'opérette de Strauss (« Heureux qui oublie ce qu'on ne

« AU DÉBUT, juste après l'entrée du FPÖ au gouvernement, je pensais qu'il fallait se bagarrer, aller en Autriche. Je considérais que le boycott était une solution de facilité, qu'il fallait travailler avec les gens qui résistent, sur place. C'était une conviction. Depuis, la situation a changé. On est entré dans un consensus mou. Tout le monde est en train d'oublier ce qui se passe en Autriche. Je n'ai pas envie de participer à ce consensus. J'étais invité à Salzbourg pour faire le récitant dans Léo, de Berlioz. A force de réfléchir, je me suis dit que, dans ce contexte, je n'aurais aucun moyen de protestation. Aller à Salzbourg pour quatre jours de répétitions et un concert en smoking, c'était une participation absolument minime,



VERBATIM

mais lourde de conséquences. Ça ne me donnait qu'une possibilité : cautionner, c'est-à-dire, « Chéreau va en Autriche, comme si de rien n'était. »

J'ai vu Landesmann, le responsable des concerts à Salzbourg, à l'occasion de l'anniversaire de Pierre Boulez, à Londres, en mars. Il m'a dit : Venez, on compte sur vous, c'est très important pour nous. Je n'ai pas très bien compris en quoi c'était important. A cause de mon nom ? de moi ? Je trouvais la situation un peu foireuse. Il y a quinze jours, j'ai vu Gérard Mortier, à Paris. Il ne m'a pas non plus convaincu qu'il fallait aller à Salzbourg. Les formes de protestation qu'il me proposait m'ont paru faibles : la participation à un meeting qui doit avoir lieu à Salzbourg le 26 août, c'est-à-dire un mois après le concert, ne me semble pas contrebalancer ma présence, en tant que récitant. A un moment, il avait été question d'un meeting qui

lui paraît emblématique de cette philosophie du consentement qui pèse depuis longtemps sur la société autrichienne.

Plus pessimiste, l'écrivain Elfriede Jelinek constate l'« euphorie fascistoïde de ce gouvernement » et se dit « déprimée » par l'absence de réaction à des signes inquiétants, comme la condamnation récente du politologue Anton Pelinka dans un procès en diffamation que lui avait intenté M. Haider. Lors de débats télévisés en Italie et sur CNN, cet universitaire proche de l'opposition avait reproché au leader du FPÖ de « relativiser le nazisme ».

Patrice Chéreau : « Tout le monde est en train d'oublier ce qui se passe en Autriche »

aurait eu lieu la veille de l'ouverture du festival, avec des gens qui auraient pris la parole. J'en avais longuement discuté avec Jérôme Clément et d'autres personnes. C'était peut-être envisageable. Mais pas le 26 août.

Ma réaction aurait peut-être été différente si j'avais été invité à faire une mise en scène. Dans ce cas-là, je serais resté un mois ou deux sur place, j'aurais pu parler avec les gens, dire des choses, et j'aurais peut-être pris en compte la situation dans ma mise en scène. En même temps je pense que s'il s'agit simplement d'aller faire son boulot et donner quelques interviews enflammées, ça ne sert pas à grand-chose. La situation en Autriche me révolte. Je refuse l'invitation, parce que c'est aujourd'hui la seule façon que j'aie d'être en accord avec moi-même. »

Propos recueillis par
B. Sa.

Joëlle Stolz

Nana Vasconcelos, un pilier discret du rythme brésilien

Le festival Latitudes Villette Brésil accueille ce percussionniste hors pair que les chanteurs, musiciens de jazz et de pop s'arrachent

LE BERIMBAU, instrument d'origine angolaise, pourrait facilement être confondu avec une arme. A la base de ce grand arc flexible se trouve une calebasse, plus ou moins épaisse, qui sert de résonateur à l'unique corde d'acier tendue d'une extrémité à l'autre. Fin, élancé, cet objet musical paraît simple à manier. Avec une baguette, on frappe la corde ; avec le doigt, on en augmente ou relâche la tension ; cela donne des notes à la sonorité métallique dont la justesse n'est pas le premier souci.

Mais lorsque Nana Vasconcelos, délicatement, avec des gestes mille fois répétés et pourtant jamais identiques, prend l'instrument, c'est une autre paire de manches. Il invente des rythmes et des mélodies ou transmet, à sa manière, les figures musicales codées qui accompagnent les pas et les mouvements des capoeiristes, ceux qui perpétuent cette danse-art martial venue des plantations du Nordeste (Brésil).

Nana Vasconcelos sert de fil rouge au festival Latitudes Villette Brésil, qui a commencé le 26 mai et se terminera le 4 juin à la Grande Halle de La Villette et à la Cité de la musique. Cela n'a rien d'un symbole, mais est bien la marque de l'importance de sa présence dans la musique brésilienne depuis près de trente-cinq ans.

Né le 2 août 1944, dans les vieux quartiers de Recife, Nana Vasconcelos Juvenal de Holanda a eu pour mère une prêtresse de *candomblé*,

dont les rites sont accompagnés de la battue des tambours, et pour père un guitariste qui lui mit dans les mains une paire de bongos et des maracas pour son douzième anniversaire avant de l'intégrer à la fanfare qui déambulait dans les rues de la cité. C'est dans ce lieu d'apprentissage de biens des musiciens brésiliens que Vasconcelos se familiarise avec des tambours, le berimbau, la cuica, et diverses percussions...

NOMADE INCESSANT

Il faut le voir, aujourd'hui, les disposer sur scène. Toujours avec un beau sourire aux lèvres, un regard d'une grande humanité, cet homme sec, à la peau noire, prend le temps de trouver à chacun de ses instruments sa juste place, comme il a su trouver sa propre posture artistique dans les multiples expériences musicales qu'il a connues depuis ses débuts auprès de Gilberto Gil ou Milton Nascimento à la fin des années 60, puis Gal Costa. Très vite, Nana Vasconcelos est celui dont la chanson brésilienne en plein bouleversement a besoin. C'est qu'il y a chez lui une attention particulière au sens des mots et à leurs ondulations. Vasconcelos souligne, renforce, mais jamais il ne paraphrase. Percussionniste, chanteur aussi, il est de ceux qui savent se faire discrets et dont le moindre silence est en soi une note merveilleuse. Petit à petit, aux instruments, il a ajouté son corps.

Les chanteurs ne peuvent plus se passer de lui, les musiciens de jazz vont rapidement en faire autant. Pas pour jouer de vagues copies de la bossa selon Stan Getz, mais bien pour en faire l'un des leurs, dans des expériences et des rencontres où l'improvisation a la part belle. Au début des années 70, le saxophoniste argentin Gato Barbieri, l'un des héros du free jazz, veut retrouver sa part latino-américaine. Il a entendu Vasconcelos qu'il convie à participer à sa tournée aux Etats-Unis et en Europe. Vasconcelos débute une collaboration intense avec le trompettiste Don Cherry, qui débouche sur le trio Codona (avec le sitariste Collin Walcott), utopie réalisée d'une musique du monde authentique. Le guitariste Pat Metheny, qui ne s'est pas encore reposé sur l'ajout de sonorités exotiques pour colorer sa musique, connaît de beaux instants avec le percussionniste ; comme les saxophonistes Jan Garbarek et Andy Sheppard, le pianiste Jean-Marie Machado, Des voyages du nord au sud, d'est en ouest, qui font de Vasconcelos un nomade incessant, un artiste curieux de tout. Dans les années 80 il est l'un des premiers, comme le batteur Max Roach, à aller voir ce que les rappeurs du South Bronx, à New York, ont à dire.

Pour rester en prise avec sa terre, Vasconcelos a formé un duo avec Egberto Gismonti, guitariste et flûtiste, esprit savant. De temps à autre une vedette du rock et de la pop



Nana Vasconcelos a débuté auprès de Gilberto Gil.

l'embauche pour une séance (les Talking Heads, Paul Simon, Brian Eno, mais aussi les Gipsy Kings). Les voix du Brésil moderne continuent de le solliciter, comme Marisa Monte ou Arto Lindsay. Et toujours, Nana Vasconcelos, avec l'assurance tranquille des hommes dont le cœur et l'âme résonnent en accord avec les musiques des origines, se met au service des autres, esprit libre et ouvert. Ainsi, à Olinda, ville historique proche de Recife, Nana Vasconcelos

dirige-t-il Flor do Mangue, groupe de percussions réservé aux enfants défavorisés des quartiers périphériques.

Sylvain Siclier

★ Cité de la musique et Grande Halle de La Villette, 211, avenue Jean-Jaurès, Paris-19°. M° Porte-de-Pantin. 21 h 45, du 2 au 4 juin. Tél. : 08-03-07-50-75. De 120 F à 160 F (de 18,29 € à 24,39 €).

Les symphonies de Beethoven en version originale

POUVAIT-ON imaginer que les symphonies de Ludwig Van Beethoven, qui sont « le pain et le beurre » – comme le disent les Anglo-Saxons – du répertoire symphonique, fussent encore en attente d'un véritable *Urtext*, une édition critique et musicologique fiable, sans fautes d'impression, prenant en compte toutes les sources disponibles ? La maison allemande Barenreiter achève de publier le travail du musicologue Jonathan Del Mar, auquel se sont aujourd'hui raliés la plupart des chefs d'orchestre soucieux de ce que Beethoven voulait véritablement. C'est cette édition qu'a décidé d'utiliser John Nelson, le directeur musical de l'Ensemble

orchestral de Paris, pour son intégrale en cours des neuf symphonies de Beethoven.

« JEU DE PISTE »

« Cela fait trois ans que je connais cette édition. Elle n'est pas achevée, mais Jonathan Del Mar a heureusement accepté de me communiquer avant parution tous les détails éditoriaux de la Septième Symphonie. Je ne pensais pas qu'il y aurait tant de différences et qu'on continuait de jouer des erreurs aussi manifestes. Le problème principal est qu'il existe beaucoup de sources, du manuscrit aux éditions, en passant par les ultimes corrections de Beethoven, les interventions des éditeurs, voire des copistes. Il est très

difficile de faire sa religion dans ce jeu de pistes, mais au moins Jonathan Del Mar a le mérite de tout mettre à plat et de montrer les strates de corrections. Parallèlement aux partitions, Barenreiter publie des volumes de notes critiques, où tout est expliqué, mesure par mesure. C'est rébarbatif à la lecture, mais en fait passionnant. »

A la veille de son concert du 31 mai au Théâtre des Champs-Élysées, le chef américain s'installe au piano et dispose sur le pupitre les gros volumes Barenreiter au côté de l'édition traditionnelle Breitkopf. D'innombrables Post-it jaunes signalent les différences. « Cela va de simples corrections de phrases, comme les liaisons, pour les

cordes notamment, à des simplifications de l'écriture si originale de Beethoven. Lorsque deux phrases ne se répondent pas à l'identique, on a rectifié, alors que cette légère différence est extraordinaire. Regardez ici, dans la Neuvième, au début du presto du deuxième mouvement [page 116 de l'édition Del Mar], l'arrivée sur ce ré des violons : on découvre que Beethoven a voulu une double corde pour que cela sonne plus fort, plus violent ! Cela fait une grande différence. Autre exemple de détail fondamental : dans le fameux récitatif des violoncelles et contrebasses, il est indiqué, en français : "Selon le caractère d'un Récitativ mais, in tempo". Grâce à Del Mar, on apprend que le

«mais, in tempo» est un rajout tardif, de Beethoven, certes, mais qui est probablement suggéré en raison d'une interprétation trop libre. Mais, du coup, la plupart des chefs dirigent ce passage dans un tempo trop strict ! »

« UN BONHEUR IMMENSE »

Et les fameux tempos de Beethoven ? « Il est toujours très intéressant de les suivre, explique John Nelson. Le plus important n'est d'ailleurs pas la vitesse mais l'esprit dans lequel Beethoven entendait sa musique. Lorsqu'il donne un mouvement métronomique pour le début de la Troisième ou de la Huitième, notées toutes deux dans une mesure à 3/4, il l'indique à la blanche pointée, c'est-à-dire par mesure et non par temps, ce qui veut dire qu'il faut battre à un temps et non à trois ! C'est tout autre chose que ce que faisaient Klemperer ou Karajan ! »

Cette rencontre avec l'édition Del Mar des symphonies de Beethoven a modifié profondément la vision qu'avait John Nelson de cette musique : « En fait, ces considérations musicologiques ont eu une influence beaucoup plus globale que je ne l'imaginai sur l'interprétation et les choix sonores. Par exemple, je ne dirigerai plus ces symphonies avec un grand orchestre symphonique. Il faut pouvoir obtenir quelque chose de détaillé de nerveux, d'agressif même, qu'une vaste masse orchestrale ne peut restituer. Et puis je suis surtout heureux qu'une formation de type "Mozart" découvre qu'elle peut jouer une musique qui n'appartient pas seulement aux orchestres d'instruments anciens. Tous ces musiciens nous ont montré le chemin, et Jean Estournet, notre violon supersoliste, le sait mieux que quiconque, mais nous devons aujourd'hui réinterpréter sans complexe cette musique qui est faite pour un tel orchestre. En tout cas, elle nous a donné un bonheur immense et a marqué le début d'une nouvelle période pour l'Ensemble orchestral de Paris. »

Renaud Machart

★ Prochain concert : *Neuvième Symphonie*, de Beethoven, Théâtre des Champs-Élysées, le 6 juin, à 20 heures, 15, avenue Montaigne, Paris-8°. M° Alma-Marceau. Tél. : 01-49-52-50-50. De 60 F à 290 F (de 9,15 € à 44,21 €). Partitions de poche disponibles à la librairie La Flûte de Pan, 49, rue de Rome, Paris-8°. Tél. : 01-42-93-65-05. De 79 F à 139 F (de 12,4 € à 21,19 €) pour l'édition de poche.

La Société des gens de lettres a remis les grands prix de printemps

DANS la catégorie « Poésie » : Michel Deguy pour l'ensemble de son œuvre et Pierrette Michéoud pour *Poésie 1945-1993* (L'Age d'homme). Dans la catégorie « Traduction » : Serge Nizmetz pour l'ensemble de son travail. Dans la catégorie « Multimédia » : Antoine Denize pour *Machines à écrire* (Gallimard). Dans la catégorie « Littérature » : Frédéric Tristan pour l'ensemble de son œuvre ; le grand prix SGDL du roman a été attribué à Lucien Elia pour *D'eau et de sang* (Albin Michel) ; le grand prix de la nouvelle a été attribué à Jean-Luc Moreau pour *Puisqu'il y a des rêves meilleurs* (Fayard) ; le grand prix du livre des arts a été attribué à Bruno Racine et Alain Fleischer pour *L'Art de vivre à Rome* (Flammarion) ; le grand prix du livre d'histoire a été attribué à Pierre Milza pour *Mussolini* (Fayard) ; le grand prix de l'essai a été attribué à Pascale Casanova pour *La République mondiale des lettres* (Seuil) ; le grand prix du livre jeunesse a été attribué à Claude Ponti pour *Sur l'île des Zertes* (L'Ecole des loisirs) et le grand prix Paul Féval de littérature populaire a été attribué à Pierre Bordage pour *Les Fables de l'Humpur* (J'ai Lu).

DÉPÊCHES

■ **PRIX : le prix littéraire** « Baie des Anges-Ville de Nice 2000 » a été décerné, mercredi 31 mai, à Claude Imbert pour son roman *Le Tombeau d'Aurélien*. Il est revenu au directeur-fondateur du Point au 4^e tour de scrutin, devant Michel Mohrt et Frédéric Vitoux. Le jury était composé de Pierre-Jean Rémy, de l'Académie française, Yves Berger, Jean-Jacques Brochier, Paule Constant, Irène Frain, Jacques Gantié, Marcel Julian, Marc Lambron, Jean-Marie Rouart, de l'Académie française, et Jean-Pierre Rudin.

■ **CINÉMA : Jean Reno est privé de cigarettes** dans les spots publicitaires qui seront diffusés début juillet pour le lancement du DVD de *Mission : Impossible* qui sortira à peu près en même temps que sa suite en salles *Mission : Impossible-2*. Les extraits du film choisis montraient la star française dans l'Eurostar une cigarette à la main. Pour se conformer aux souhaits du CSA, l'objet incriminé (et même un morceau de phalange) ont été digitalement effacés.

■ **Le cinéaste brésilien Nelson Pereira Dos Santos**, venu au Japon début mai pour une rétrospective organisée en son honneur par l'Institut franco-japonais de Tokyo, a reçu un hommage auquel il ne s'attendait pas : son film *Qu'il était bon mon petit Français*, tourné en 1970, n'a pas été du goût des douanes japonaises, qui l'ont bloqué. Le film, qui raconte les déboires d'un Français retenu en otage par une tribu d'Indiens au XVI^e siècle, ne comporte aucune scène de sexe, mais les acteurs et les actrices y apparaissent nus.

■ **Le dictionnaire « Les Cinémas d'Afrique »**, mis à jour par les réalisateurs de l'ensemble du continent, est la plus importante compilation d'informations sur ce sujet disponible actuellement. Réalisée sous l'égide du Fespaco (Festival panafricain du cinéma de Ouagadougou), on la doit à l'inlassable labeur de l'association des Trois Mondes en faveur de cinématographies peu ou pas diffusées en France, et souvent d'abord dans leur pays même.

Les *Cinéma d'Afrique*. Karthala-ATM. 596 pages. 190 F (29 €).

■ **DANSE : la compagnie Martha Graham**, créée en 1929 par la célèbre chorégraphe (morte en 1991), suspend toutes ses activités, malgré le plan de redressement financier mis en œuvre en 1998. Elle ne participera pas aux différents grands festivals américains de l'été, comme celui de Durham (Caroline du Nord), celui de Washington au Kennedy Center. Charles Reinhart, directeur artistique du Festival de Durham, qualifie cette décision de « totalement irresponsable » au vu de l'héritage immense qu'incarne cette compagnie.

EDF
FONDATION ELECTRICITE DE FRANCE

GTM

COGEMA

Quattro

AMERICAN CENTER

PHILIPS

Renault

LAFARGE

COLLINS

SPIE

Pioneer

RENAULT

SENER

mae

2000 en france

www.2000enfrance.com

ARTE

CANAL+

Culture

France 2

L'EXPRESS

Mart

www.mart.com

LA BEAUTÉ
EXPOSITIONS EN AVIGNON
27 MAI - 1^{er} OCTOBRE 2000

ARTS PLASTIQUES, CINÉMA, MUSIQUE
ARCHITECTURE, MODE, LITTÉRATURE

voilà votre idée du beau est-elle définitive ?

Pina Bausch trouve sa source à Budapest

La chorégraphe a présenté sa dernière création dans la capitale hongroise

BUDAPEST

de notre envoyée spéciale

Nouvelle figure emblématique du travail de Pina Bausch : le seau d'eau. Celui, bien sûr, qu'on se prend par surprise sur la gueule, mais pas seulement. Le seau d'eau, façon douchette, qui sera, et hop !, l'occasion d'un petit shampooing ou d'une toilette de chat. Le seau que les garçons déversent doucement sur la tête des filles, tandis qu'elles sont assises, qui trempe les chevelures, éclabousse les visages. Une danseuse entoure le jet d'eau d'un bras amoureux alors même qu'elle continue à fumer. Une autre lape les gouttes. Au-delà du seau, l'eau, la flotte, cascade partout dans la pièce de Budapest. Il est vrai que dans la capitale hongroise il y a une eau pour le moindre pet de travers : hypertension artérielle (sources radio-actives), troubles hépatiques (sources alcalines hydro-carboniques), déficiences respiratoires (sources sulfureuses), etc.

Dans ce contexte aquatique, la scénographie de Peter Pabst est un chef-d'œuvre. Une immense verticale de verdure bruisante d'eau qui tombe dru. Sculpture sonore, écran d'un vert éclatant sur lequel le plus petit effet chorégraphique prend un relief incomparable. Ainsi quand quelques danseuses, habillées de robes longues aux couleurs raffinées, arrivent sur le plateau, munies de grosses serviettes blanches pour éponger par terre, elles s'épanouissent au sol ainsi que d'immenses corolles. On se croirait à la cour austro-hongroise... L'eau, symbole de la vie, est l'élément structurant de la danse, le fil conducteur que l'on retrouve dans les deux parties (car une pièce de Pina Bausch est toujours divisée en deux parties). Impossible de se perdre. C'est bien ce que l'on pour-

rait reprocher, notamment à la première partie : on s'y repère trop bien. Sans éprouver de grand choc visuel ou émotif.

L'esthétisme et le bizarre se substituent trop au sens : une danseuse asiatique en robe fuchsia, éperdument fluo dans tout ce vert. Ruth Amarante qui fait son lit avec Dominique Mercy pour matelas, l'étouffe de son oreiller. Un fakir surveille son Butagaz. Jan Manarik et Raphaëlle Delaunay, sapés comme des perroquets multicolores, poussent leur chariot de supermarché. Rires chatouillés des filles glissant sur les genoux des garçons. Danseuses qui déploient, tels des éventails, leurs larges jupes, oscillant, les yeux fermés, comme des bateaux ivres.

SORTE DE MYSTÈRE ÉCHEVELÉ

Quand un garçon empile des chaises aussi haut qu'il le peut, on se dit « Stop ! déjà vu ». Non pas qu'il ne puisse pas y avoir du plaisir à jouer avec les figures récurrentes d'une œuvre à l'autre, comme avec un puzzle. Mais après *O Dido*, l'avant-dernière création (elle sera à Paris à partir du 16 juin), Pina Bausch paraissait avoir épuisé l'exercice des références (*Le Monde* du 28 décembre 1999). En revanche, on retrouve un plaisir identique à regarder Dominique Mercy en solo, car tout en lui crie le danseur qui a peu dansé (près de trente ans de fidélité absolue à la chorégraphe), mais qui, en un précipité fulgurant, va tout nous dire de la danse, avec quelque chose de désespéré, comme poussé par la peur que tout soit trop tard.

La seconde partie d'une pièce de Pina Bausch a pour habitude de reprendre quelques scènes de la première et de les agencer dans un ordre différent, accentuant le sentiment du temps qui s'écoule, de la



GERT WEIGELT

Les danseurs du Tanztheater jouent avec l'eau.

nostalgie. Quand soudain le décor de feuillages, ceint d'énormes poulies, bascule en arrière, comme déraciné. On se retrouve le nez dans les mottes de terre. La deuxième partie s'avère un feu d'artifice de propositions nouvelles. Elle sauve l'ensemble de ce qu'il avait de répétitif, d'effiloché, voire de fatigué... On est de plain-pied dans un travail novateur, avec des poulaillers, des brouettes de choux. Ça hume bon la campagne hongroise où le Tanztheater a séjourné pour préparer le spectacle (*Le Monde* du 9 mai 2000). Les hommes et les femmes en oublient de se torturer mutuellement. Il y a des chevelures qui fument. Un ballon de foot qui s'élève dans l'air aussi léger qu'un cerf-volant. Des bas noirs qui passent des bras d'un homme à des jambes féminines. Une femme au lit entre deux hommes. Un repas avec dés-

habillages et glissades sur la table, qui tourne à l'orgie !

Le Réunionnais René Lacaille chante en créole, tandis que Lili Bonniche vante l'Algérie... Tant d'incohérence finit par donner son sens à la pièce : une sorte de mystère échevelé. La vie, en un mot. Avec des solos d'hommes sous influence de la virtuosité des danses hongroises, mais aussi de celle du hip hop. Un nouveau, Fabien Prioville, surprend avec une danse au ras du sol, tournoyant sur un seul poignet. Face au public, Raphaëlle Delaunay frotte ses deux index l'un contre l'autre interrogeant les spectateurs pour savoir qui est avec qui. Elle finit par donner rendez-vous à l'un d'eux, lui faisant signe d'aller vers les coulisses. L'homme est déjà debout.

Dominique Fréard

Stéphane Duroy, photographe de l'indicible

L'EUROPE DU SILENCE, de Stéphane Duroy, galerie de La Filature, 20, allée Nathan-Katz, 68090 Mulhouse. Tél. : 03-89-36-28-28. Du mardi au samedi, de 11 heures à 18 h 30 ; dimanche, de 14 heures à 18 heures. Jusqu'au 2 juillet. Catalogue, éd. Filigranes, 48p., 23 photos, 170 F (25,92 €).

MULHOUSE

de notre envoyé spécial

Rarement, dans une exposition photographique, on aura autant ressenti l'impression de silence et de gravité. L'impression aussi du temps arrêté, de vide et de douleur. Que l'auteur des images soit Stéphane Duroy ne surprend pas. Ce photographe de cinquante-deux ans, lent et obstiné, taiseux et précis, explore depuis vingt ans, pas après pas, l'Europe disloquée par deux guerres mondiales, cette Europe qui a enfanté la Shoah et qui garde des vestiges d'une histoire douloureuse. Que Stéphane Duroy arrive à relier ses photos dans un ensemble cohérent, déjouant deux notions aussi complexes que la mémoire et le non photographiable, est le mérite de cette exposition présentée à la Filature de Mulhouse, avant de gagner Vandœuvre, Chambéry et Brest.

Les photos sont en noir et blanc et en couleurs, de formats multiples. Elles ont été prises dans l'est de la France, en Allemagne, en Pologne, en République tchèque. Le visiteur est dérouté par l'absence de titres ou de légendes. Une feuille de papier, que l'on peut prendre à l'entrée, donne peu d'éléments : le site de prise de vue, le pays, la date. A chacun de convoquer sa mémoire pour reconstituer le puzzle de l'indicible. Pour faire le lien entre les paysages et l'architecture, les statues et les visages.

Dans un court texte, publié dans le catalogue, Stéphane Duroy explique comment il a remonté le temps. Dix ans à Berlin-Ouest, à partir de 1979, pour comprendre l'« *Allemagne qui donna naissance au nazisme* ». Le 9 novembre 1989, il est présent dans l'ancienne capitale du Reich et assiste à la destruction du mur. Suivra un long périple dans l'ex-Allemagne de l'Est. En Pologne,

à Auschwitz, où il découvre l'« *immense horreur des abattoirs humains du Troisième Reich* ». En 1997 enfin, il est à Verdun et aux alentours, dans les champs de bataille de la guerre de 14-18, où il dit comprendre la « *cohérence de cette longue histoire* ».

L'exposition s'ouvre avec de beaux paysages trompeurs, verts ou neigeux. Douaumont et Armaucourt, en Lorraine. Des sites de batailles et de mort, durant la première guerre mondiale.

CE QUI N'EST PAS DANS LE CADRE

La force des images de Duroy est de suggérer ce qui n'est pas dans le cadre. Or ces rectangles d'herbe humide et de ciels noirs puent la mort froide. Ailleurs, des monuments et des pierres tombales – un cadavre squelettique qui surgit d'un drapau – renforcent le malaise avec son lot de destins tragiques : en 1914, un soldat alsacien mort en portant l'uniforme allemand, un soldat lorrain portant l'uniforme français.

Le mur de Berlin est traité comme

un décor de théâtre, monumental et très présent. On retrouve ce même théâtre dans des fragments sur la Pologne, l'ex-RDA et la République tchèque, dominés par des façades grises, des intérieurs de palais baroques, des personnages fantomatiques. Une partie de l'exposition abrite l'amorce d'une commande passée à Duroy sur les traces de la guerre en Alsace, où sont associés des champs de bataille et la mémoire industrielle d'une ville meurtrie (ce qui est aussi une façon de rappeler que la Filature de Mulhouse produit des expositions d'un large intérêt mais en cherchant une résonance locale).

Auschwitz, en quelques images accrochées au centre du parcours, fédère l'ensemble : des rails de chemin de fer, des baraquements sinistres, des visages de disparus, un portrait de sa femme qui dialogue avec une survivante des camps de la mort.

Cette exposition est aussi une réflexion sur la représentation de la mort programmée. Duroy est un coloriste hors pair. Ou plutôt un

photographe qui dépouille son cadre des couleurs envahissantes pour ne retenir que des teintes sourdes, proches du noir et blanc, qui renforcent le vide des rues où rien ne semble avoir bougé depuis des décennies et où tout semble se jouer dans les têtes.

Quand Duroy montre une vieille dame marchant dans une rue sinistre de Halle, le chapeau vert et les chaussures rouges, les taches de couleurs ne sont jamais gratuites mais l'expression d'un empire disparu, d'une horreur à la fois lointaine et présente. Il y a du reportage chez Stéphane Duroy, qui sait décliner les codes du genre, mais un autre Duroy surgit dans les photos les plus récentes, dépouillées à l'extrême, vides et antisentimentales, dans la façon aussi de les associer, de refuser la chronologie et l'illustration pour mieux créer un climat et la réflexion du spectateur. Duroy évite les écueils d'un sujet miné. Et c'est pour cela que son regard est remarquable.

Michel Guerrin



STÉPHANE DUROY

Stéphane Duroy explore depuis vingt ans une Europe disloquée par deux guerres mondiales.

SORTIR

PARIS

Anne Teresa de Keersmaeker :

In Real Time

Pour *In Real Time*, Anne Teresa de Keersmaeker complique le jeu en introduisant le collectif de théâtre Stan créé par sa sœur Jolende, ainsi que le groupe de jazz Aka Moon. Le but : observer toutes les interférences possibles entre danse, musique et texte. La chorégraphe belge est passée maîtresse en complexité et déconstruction, comme si tout s'inventait sous nos yeux. En temps réel. Forcément passionnant, bien que difficile.

Théâtre de la Ville, 2, place du Châtelet, 4. M° Châtelet. Les 2, 3, 5, 6, 7, 8 et 9, 20 h 30. Tél. : 01-42-74-22-77. De 100 F à 160 F.

Exposition : David Kunzli

Les portraits de David Kunzli sont le fruit de longs voyages en Himalaya sur les traces de l'exil tibétain. Exécutés au fusain sur toile de lin ou papier népalais, ils sont empreints de pureté et de sérénité intérieure. Les profils sont méditatifs, les regards profonds, les nuques puissantes.

La Compagnie des arts, 10, rue Marie-Stuart, 2. M° Etienne-Marcel.

Tous les jours de 13 heures à 20 heures. Jusqu'au 4 juin. Entrée libre.

Urs Leimgruber, Jacques Demierre, Barre Phillips

Une réunion helvético-américaine d'improvisateurs émérites, toujours attentifs aux surprises et aux expériences. Urs Leimgruber,

aux saxophones ténor et soprano, résidant à Paris depuis quelques années, s'est spécialisé dans la technique du souffle continu ; le pianiste Jacques Demierre, né à Genève en 1954, compositeur pour le théâtre ou la danse, improvisateur tenté par les champs de la musique contemporaine ; Barre Phillips, contrebassiste, installé dans le sud de la France, a participé à bien des aventures dans le jazz et l'improvisation depuis plus de quarante ans. Après les Instants chavirés, le trio sera, le 3 juin (à partir de 17 heures) au festival Musique action au CCAM de Vandœuvre-lès-Nancy (1, place de l'Hôtel-de-Ville, tél. : 03-83-56-15-00).

Montreuil (93). Instants chavirés, 7, rue Richard-Lenoir. M° Robespierre.

Le 2, 20 h 30. Tél. : 01-42-87-25-91.

80 F.

Antoine Hervé

L'un des anciens chefs de l'Orchestre national de jazz, passé par de nombreuses formules instrumentales (trio jazz, quintette, big band...), est un pianiste de grand talent, brillant, à l'esprit inventif, aux idées développées. En solo, il avance autant dans la culture du grand jazz afro-américain que dans celle de la musique classique du XX^e siècle. On notera dans son jeu une attention particulière aux déséquilibres chers à Thelonious Monk.

Petit Opportun, 15, rue des Lavandières-Sainte-Opportune, 1^{er}.

M° Châtelet. Les 2 et 3, 22 h 30. Tél. : 01-42-36-01-36. 80 F.

GUIDE

REPRISE

A Woman's Face

de George Cukor, avec Joan Crawford, Melvyn Douglas, Conrad Veidt. Américain, 1941, noir et blanc (1 h 45). VO : Action Christine, Paris-6^e. Tél. : 01-43-29-11-30.

TROUVER SON FILM

Tous les films Paris et régions sur le Minitel, 3615 LEMONDE, ou tél. : 08-36-68-03-78 (2,23 F/min).

ENTRÉES IMMÉDIATES

Le Kiosque Théâtre : les places de certains des spectacles vendues le jour même à moitié prix (+ 16 F de commission par place).

Place de la Madeleine et parvis de la gare Montparnasse. De 12 h 30 à 20 heures, du mardi au samedi ; de 12 h 30 à 16 heures, le dimanche.

Cœurs instantanément dénudés

de Lazare Azizi, avec la Compagnie Teatri-Ailigiganto. *L'œuvre moderne parisien - Procréart, 35, rue Léon, Paris-18^e. M° Châteauroge. Les 2 et 3, 20 h 30. Tél. : 01-42-52-09-14. 50 F.*

Kaléidoscope

de Koffi Kwahul. *Théâtre international de langue française (parc de La Villette), 211, avenue Jean-Jaurès, Paris-19^e. M° Porte-de-Pantin. Le 2, 20 h 30. Tél. : 01-40-03-93-95. 50 F.*

Quatuor Prazak

Janacek : *Quatuors à cordes n° 1 et 2, Dumka, Sonate pour violon et piano, Le Conte Pothadka, Pièces pour piano.* Josef Suk (violin), Marie-Joséphine Jude, Jean-François Heisser (piano). *Fontainebleau (77). Château, 31, place Léon-Blum. Le 2, 20 heures. Tél. : 01-44-61-83-50. De 100 F à 130 F.*

Quatuor Ysaye

Œuvres de Dutilleux, Mozart, Haydn. Florent Héau (darinette). *Méry-sur-Oise (95). Eglise Saint-Denis, rue de l'Isle-Adam. Le 2, 20 h 45. Tél. : 01-30-36-77-77. De 100 F à 200 F.*

Renaud Capuçon (violin), Gérard Caussé (alto), Henri Demarquette (violoncelle)

Bach-Sitkovetsky : *Variations Goldberg.* Méry-sur-Oise (95). Eglise Saint-Denis, rue de l'Isle-Adam. Le 3, 17 h 30. Tél. : 01-30-36-77-77. De 100 F à 160 F.

Andrea Sitter, Gabriel Hernandez, Keity Anjoure

Andrea Sitter : *Vivace, Felicitas.* Gabriel Hernandez : *Krioskrigcrits.* Keity Anjoure : *Mare imbrum.* *L'Étoile du Nord, 16, rue Georgette-Agutte, Paris-18^e. M° Guy-Moquet. Les 2*

et 3, 20 h 30. Tél. : 01-42-26-47-47. De 80 F à 120 F.

Aldo Romano Corners

Au Duc des Lombards, 42, rue des Lombards, Paris-1^{er}. M° Châtelet. Les 2 et 3, 21 heures. Tél. : 01-42-33-22-88. 100 F.

Polya Jordan et son orchestre

Petit Journal Saint-Michel, 71, boulevard Saint-Michel, Paris-5^e. M° Luxembourg. Le 2, 21 heures. Tél. : 01-43-26-28-59. 100 F.

Christian Escoudé, Florin Niculescu Sunset, 60, rue des Lombards, Paris-1^{er}. M° Châtelet. Les 2 et 3, 21 heures. Tél. : 01-40-26-46-60. 80 F.

Carte blanche à Sylvain Marc

Baiser salé, 58, rue des Lombards, Paris-1^{er}. M° Châtelet. Les 2 et 3, 21 h 30. Tél. : 01-42-33-37-71. De 50 F à 70 F.

No Jazz

Glaz'Art, 7-15, avenue de la Porte-de-la-Villette, Paris-19^e. M° Porte-de-la-Villette. Le 2, 20 h 30. Tél. : 01-40-36-55-55. 50 F.

Sa Zine, Outface

Sentier des Halles, 50, rue d'Aboukir, Paris-2^e. M° Sentier. Le 2, 22 heures. Tél. : 01-42-36-37-27. 50 F.

Flamengo

Reggae *Elysée Montmartre, 72, boulevard Rochechouart, Paris-18^e. M° Anvers. Le 1^{er}, 19 h 30. Tél. : 01-55-07-06-00.*

Tanya Saint-Val

Zénith, 211, avenue Jean-Jaurès, Paris-19^e. M° Porte-de-Pantin. Le 2, 20 h 30. Tél. : 01-42-08-60-00. 143 F.

Ghetto Blaster

Cithéa, 114, rue Oberkampf, Paris-11^e. M° Parmentier. Les 2 et 3, 22 h 30. Tél. : 01-47-00-00-32. 60 F.

La Siesta

Le Divan du monde, 75, rue des Martyrs, Paris-9^e. M° Pigalle. Le 2, 23 h 30. Tél. : 01-44-92-77-66. De 70 F à 80 F.

Roberto Iglesias y su Machina del sabor

La Java, 105, rue du Faubourg-du-Temple, Paris-11^e. M° République. Le 2, 23 heures. Tél. : 01-42-02-20-52. 100 F.

Kamak

Grande Halle de La Villette, 211, avenue Jean-Jaurès, Paris-19^e. M° Porte-de-Pantin. Le 2, 20 heures. Tél. : 08-03-07-50-75. 120 F.

Paulinho Moska

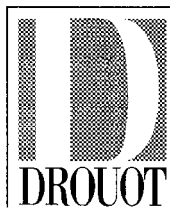
Grande Halle de La Villette, 211, avenue Jean-Jaurès, Paris-19^e. M° Porte-de-Pantin. Le 2, 21 heures. Tél. : 08-03-07-50-75. 120 F.

Lenine

Grande Halle de La Villette, 211, avenue Jean-Jaurès, Paris-19^e. M° Porte-de-Pantin. Le 2, 21 h 45. Tél. : 08-03-07-50-75. 120 F.

Mestre Ambrosio

Grande Halle de La Villette, 211, avenue Jean-Jaurès, Paris-19^e. M° Porte-de-Pantin. Le 2, 22 h 30. Tél. : 08-03-07-50-75. 120 F.



DROUOT RICHELIEU

9, RUE DROUOT, 75009 PARIS
Tél : 01 48 00 20 20 - Fax : 01 48 00 20 33
Calendrier des ventes au : 01 48 00 20 17
Internet : <http://www.gazette-drouot.com>

Expositions :
la veille de la vente, 11h à 18h
le matin de la vente, 11h à 12h
Régisseur O.S.P., 47, rue Louis Blanc,
92984 LA DEFENSE CEDEX - 01 49 04 01 83

MARDI 6 JUIN

S.8- Bibliothèque Léon Nafilyan. PROCHE-ORIENT. P.I.A.S.A.
VENDREDI 9 JUIN

S.3- Bijoux. Objets de vitrine. Orfèvrerie. P.I.A.S.A.
S.13- Art islamique. Objets d'art et d'ameublement. P.I.A.S.A.

PIASA. PICARD, AUDAP, SOLANET & ASSOCIES

5, rue Drouot (75009) 01.53.34.10.10

JEUDI 1^{er} JUIN

GUIDE TÉLÉVISION

DÉBATS

- 21.05 Sida en Afrique : que faire ? **Forum**
 23.00 Brésil, le dieu football. **Forum**

MAGAZINES

- 18.20 Nulle part ailleurs. Invités : Patrick Dupont ; Lénine ; Jean-Claude Carrière. **Canal +**
 18.30 et 21.30 L'Invité de PLS. Alain Krivine. **LCI**
 19.30 et 23.20 Rive droite, rive gauche. **Paris Première**
 20.05 Temps présent. La résurrection des enfants roumains. Danse avec les louveteaux. Invitée : Anne Spira. **TSR**
 20.15 et 23.15 Le Journal de l'histoire. **Histoire**
 20.50 Forts en gueule. **France 2**
 22.20 Matière grise. L'homme du mois : Philippe Toint. Le dossier du mois : Aux confins de l'Univers. La techno du mois. Ailleurs et autrement. L'image du mois. Défense de thèse. **RTBF 1**
 23.40 Prise directe. En direct de Paris. Une soirée de chiens. **France 3**
 0.20 Hit machine spécial cinq ans. **M 6**
 0.20 Le Club. Francis Perrin. **Ciné Classics**
 0.50 Saga-Cités. Un siècle de logement social [2/3]. **France 3**

DOCUMENTAIRES

- 20.15 Reportage. Le Train du Négus. **Arte**

Le Monde
TELEVISION

ARTE

- 19.00 Voyages voyages Tokyo. En 1998, Jean-Pierre Limosin, passionné par le Japon, signe pour le cinéma le très remarqué *Tokyo Eyes*. On retrouve dans *Tokyo*, tourné pour Arte, le même ton de liberté ludique. Une façon de capter l'air du temps d'une jeunesse saisie dans la rue. Des écolières toquées de Photomaton aux fous maniaques de jeux vidéo. Quant à la question zen ? Réponse (malicieuse) à la fin.

- 20.30 Un temps d'avance. [9/12]. Le Faïrey Rotodyne. **Planète**
 20.45 Thema. Rêves de campagne. **Arte**
 21.00 Ray Mears, un monde de survivance. [2/6]. **Odyssée**
 21.05 Les Géants du siècle. [6/11]. **TV 5**
 21.20 Donka, radioscopie d'un hôpital africain. **Planète**
 22.25 Mémoires d'un lynchage. **Planète**
 23.00 L'Opéra buffa, répétitions napolitaines. **Mezzo**
 23.20 Après le déluge. **Odyssée**
 0.00 Le Roman de l'homme. [10 et 11/15]. **Histoire**
 0.10 Chili, dans l'ombre du jaguar. **Planète**

SPORTS EN DIRECT

- 20.00 Football. Festival Espoirs de Toulon. Demi-finale. **Eurosport**

DANSE

- 20.00 « Sarabande ». Ballet. Chorégraphie de Jiri Kylian. Musique de Bach. Par le Nederlands Dans Theater. **Mezzo**

MUSIQUE

- 20.30 Beethoven. Avec Georges Pludermacher, piano. *Sonate n° 26 en mi bémol majeur, op. 81.* **Muzzik**
 21.00 Oratorio de l'Ascension. Par le Collegium Vocale et le Chœur du Collegium Vocale, dir. Philippe Herreweghe. **Mezzo**
 21.25 Yehudi Menuhin et Viktoria Postnikova. **Muzzik**

- 22.25 Karajan. *Symphonie n° 3, dite Héroïque.* Par l'Orchestre philharmonique de Berlin. **Paris Première**
 23.00 Jazz Legends. Lors du Festival de jazz, de Montreux en 1995. **Muzzik**
 23.45 « Thésée » (version réduite). Opéra de Lully. Par l'ensemble les Arts florissants, dir. William Christie. **Mezzo**

TÉLÉFILMS

- 20.55 La Dame aux camélias. Jean-Claude Brialy. **TMC**
 22.10 Couchettes express. Luc Béraud. **Festival**
 22.40 Le Crime défendu. Chuck Bowman. **TF 1**
 23.20 Nanou ou Gaëlle... Christine François. **Arte**

SÉRIES

- 20.35 Spawn. Twitch est à terre. **Canal Jimmy**
 20.50 Stargate SG-1. La pluie de feu. **M 6**
 20.55 Navarro. Un mari violent. **TF 1**
 22.05 Aux frontières du réel. Millennium. **TSR**
 22.35 The Crow, Stairway to Heaven. La résurrection de Lazare. **O.**
 Intoxication. **O.** **M 6**
 22.50 Le Caméléon. Les puissances au pouvoir (v.o.). Compte à rebours (v.o.). **Série Club**
 0.25 Absolutely Fabulous. Vacances en Provence (v.o.). **Canal Jimmy**

A la demande de Manuela Frésil, réalisatrice du documentaire qui ouvre la soirée, *Notre campagne*, des habitants de tous âges lisent et commentent en famille ou entre amis quelques-unes des lettres où les candidats au retour à la terre projettent leurs rêves d'une vie meilleure dans un monde où tout serait plus « naturel » et où les hommes seraient solidaires. Mais si la population de Mellionnec augmente, elle change aussi, avec la disparition des petites exploitations agricoles.

FILMS

- 18.55 La Baronne de minuit. Mitchell Leisen (EU, 1939, N., v.o., 95 min) **O.** **Ciné Classics**
 19.30 Une chambre en ville. Jacques Demy (France, 1982, 95 min) **O.** **Cinétoile**
 20.50 Epouses et concubines. Zhang Yimou (Chine - Taiwan, 1991, 130 min). **Téva**
 21.00 Les Pleins Pouvoirs. Clint Eastwood (Etats-Unis, 1996, 125 min) **O.** **France 3**
 21.00 Jeux interdits. René Clément (France, 1951, N., 85 min). **Paris Première**
 21.00 Underground. Emir Kusturica (Fr. - All., 1995, 170 min) **O.** **Cinéstar 2**



- 21.05 Le Servant. Joseph Losey. Avec Dirk Bogarde, Sarah Miles (GB, 1963, N., v.o., 110 min) **O.** **Cinétoile**
 22.15 Darling. John Schlesinger (GB, 1966, N., v.o., 125 min) **O.** **Ciné Classics**
 22.30 Les Seigneurs. Philip Kaufman (EU, 1979, v.o., 115 min) **O.** **Canal Jimmy**
 22.30 La Meilleure Façon de marcher. Claude Miller (France, 1975, 85 min) **O.** **Cinéfaz**
 23.00 L'Odeur de la papaye verte. Tran Anh Hung (Fr. - Viêt., 1993, 90 min) **O.** **Téva**
 23.00 Le Rideau déchiré. Alfred Hitchcock (EU, 1966, v.o., 125 min). **13^{ème} Rue**
 0.50 Plein soleil. René Clément (France, 1959, 115 min). **Arte**
 1.20 La Disparue. George Sluizer (EU, 1993, v.o., 110 min) **O.** **Ciné Cinémas 3**
 1.40 L'Arbre aux sabots. Ermanno Olmi (Italie, 1978, 180 min) **O.** **Ciné Cinémas 2**

FILMS

- 13.05 Eating, ou le dernier secret des femmes. Henry Jaglom (EU, 1990, v.o., 115 min) **O.** **Cinéfaz**
 13.40 L'Arbre aux sabots. Ermanno Olmi (Italie, 1978, 180 min) **O.** **Ciné Cinémas 2**



- 14.40 Darling. John Schlesinger. Avec Dirk Bogarde, Julie Christie (GB, 1966, N., v.o., 130 min) **O.** **Ciné Classics**
 14.50 Miss Missouri. Elie Chouraqui (France, 1989, 100 min) **O.** **Cinéstar 1**
 15.50 Yol. Yilmaz Güney et Serif Gören (Turquie, 1982, v.o., 110 min) **O.** **Cinétoile**
 16.35 Un dimanche à la campagne. Bertrand Tavernier (France, 1984, 90 min) **O.** **Ciné Cinémas 1**



- 21.00 Scream. Wes Craven. Avec Neve Campbell, Courtney Cox (Etats-Unis, 1997, 110 min) **O.** **Ciné Cinémas 1**
 21.05 L'Homme au bras d'or. Otto Preminger (EU, 1956, N., v.o., 120 min) **O.** **Cinétoile**
 22.50 Happy Together. Wong Kar-wai (Hongkong, 1997, v.o., 95 min) **O.** **Ciné Cinémas 1**
 23.05 La Grande Combine. Billy Wilder (EU, 1966, N., v.o., 125 min) **O.** **Cinétoile**
 23.10 Un après-midi de chien. Sidney Lumet (Etats-Unis, 1975, 130 min) **O.** **Cinéfaz**
 23.40 Aguirre, la colère de Dieu. Werner Herzog (Allemagne, 1972, 105 min) **O.** **France 3**

- 0.10 A la poursuite du diamant vert. Robert Zemeckis (Etats-Unis, 1984, 100 min) **O.** **Ciné Cinémas 2**
 1.10 Un monde fou, fou, fou. Stanley Kramer (EU, 1962, v.o., 150 min) **O.** **Cinétoile**
 1.25 Man on a Tightrope. Elia Kazan (EU, 1953, N., v.o., 110 min) **O.** **Ciné Classics**

PROGRAMMES

TÉLÉVISION

TF 1

- 17.35 Sunset Beach. **18.25 Exklusif.**
 19.00 Etre heureux comme... **19.05 Le Bigdil.**
 19.55 Hyper Net. **20.00 Journal, Météo.**
 20.55 Navarro. Un mari violent. **O.**
 22.40 Made in America. Le Crime défendu. Téléfilm. Chuck Bowman. **O.**
 0.20 Histoires naturelles. La Loire : une histoire d'eau.

FRANCE 2

- 19.10 Un livre, des livres. **19.15 Qui est qui ?**
 19.50 Un gars, une fille. **20.00 Journal, Météo.**
 20.50 Forts en gueule. **23.05 Trois hommes à abattre.** Film. Jacques Dery. **O.**
 0.45 Journal, Météo. **1.05 Tennis.** Résumé de Roland-Garros.

FRANCE 3

- 18.20 Questions pour un champion. **18.48 Un livre, un jour.**
 18.50 Le 19-20 de l'information, Météo. **20.03 Consomag.**
 20.05 Tout le sport. **20.15 Défi de famille.**
 20.45 Côté court. **21.00 Les Pleins Pouvoirs.** Film. Clint Eastwood. **O.**
 23.05 Météo, Soir 3. **23.40 Prise directe.** En direct de Paris. **0.50 Saga-Cités.** Un siècle de logement social [2/3].

CANAL +

- 17.50 Blague à part. **O.**
 ► En clair jusqu'à 20.40
 18.15 Flash infos. **18.20 Nulle part ailleurs.**
 20.30 Le Journal du cinéma. **20.40 Pêche Party.** Film. Christopher Cain. **O.**
 22.10 Ainsi va la vie. Film. Forest Whitaker (v.o.). **O.**
 0.00 Surprises. **0.10 A tout casser.** Film. John Berry. **O.**
 1.40 Blague à part. Banco. **O.**

PROGRAMMES

TÉLÉVISION

TF 1

- 15.45 Magnum. **16.40 Pacific Blue.**
 17.35 Sunset Beach. **18.25 Exklusif.**
 19.00 Etre heureux comme... **19.05 Le Bigdil.**
 19.55 Hyper Net. **20.00 Journal, Météo.**
 20.52 Trafic infos. **20.55 Les Années tubes.**
 23.10 Sans aucun doute. Pot de terre contre pot de fer.
 0.50 Les Coups d'humour.

FRANCE 2

- 14.55 Tennis. Roland-Garros. **18.45 Un livre, des livres.**
 18.50 Vendredi, c'est Julie. **20.00 Journal, Météo.**
 20.50 Nestor Burma. Burma se brûle les ailes. **O.**
 22.25 Un livre, des livres. **22.30 Bouche à oreille.**
 22.35 Bouillon de culture. Le génie animal. **23.55 Journal, Météo.**
 0.15 Tennis. Résumé.

FRANCE 3

- 14.55 Keno. **15.00 La croisière s'amuse.** [1 et 2/2].
 16.40 Les Minikeums. **17.45 Le Kadox.**
 18.20 Questions pour un champion. **18.48 Un livre, un jour.**
 18.56 Le 19-20 de l'information, Météo. **20.05 Tout le sport.**
 20.15 Défi de famille. **20.45 Côté court.**
 21.00 Thalassa. Cap sur les Cornouailles. **22.10 Faut pas rêver.** Russie : Le soleil sous la glace ; Ile Maurice : L'imprimerie de monsieur Poon ; Malte : Les trottteurs de La Valette.
 23.10 Météo, Soir 3. **23.35 Ciné week-end.**
 23.40 Aguirre, la colère de Dieu. Film. Werner Herzog. **O.**

CANAL +

- 15.10 Surprises. **15.30 Au-delà de nos rêves.** Film. Vincent Ward. **O.**
 17.20 Hockey sur glace. ► En clair jusqu'à 21.00
 17.45 C'est ouvert le samedi. **18.15 Flash infos.**
 19.05 Le Journal du sport. **20.30 Allons au cinéma ce week-end.**
 21.00 Sexe et autres complications. Film. Don Roos. **O.**
 22.35 Belle maman. Film. Gabriel Achion. **O.**
 0.20 Spin City.

SIGNIFICATION DES SYMBOLES

Les codes du CSA

- Tous publics
- Accord parental souhaitable
- Accord parental indispensable ou interdit aux moins de 12 ans
- Public adulte
- Interdit aux moins de 16 ans
- Interdit aux moins de 18 ans

ARTE

- 19.00 Voyages, voyages. Tokyo. **19.45 Arte info, Météo.**
 20.15 Reportage. Le Train du Négus. **20.40 Thema.** Rêves de campagne. **20.45 Notre campagne.**
 21.35 Un paysage sous influence. **22.25 Allers-retours à la terre.**
 23.20 Nanou ou Gaëlle... Téléfilm. Christine François. **0.50 Plein soleil.** Film. René Clément.

M 6

- 18.25 Lois et Clark, les nouvelles aventures de Superman. **O.**
 19.15 Cosby Show. **O.**
 19.50 I-minute. **19.54 Le Six Minutes, Météo.**
 20.05 Notre belle famille. **O.**
 20.40 Décrochages info, Passé simple. **20.50 Stargate SG-1.** La pluie de feu. **O.**
 Trahisons. **22.35 The Crow, Stairway to Heaven.** La résurrection de Lazare. **O.**
 Intoxication. **O.**
 0.20 Hit machine spécial cinq ans.

RADIO

FRANCE-CULTURE

- 20.30 Equinoxe. **21.30 Fiction 30.** *Saint Amour*, de Michel Azama. **22.10 Multipistes.**
 22.30 Surpris par la nuit.

FRANCE-MUSIQUES

- 20.00 Concert. Par l'Orchestre philharmonique de Radio France, dir. Christopher Hogwood : Œuvres de Stravinsky, Mozart, Haydn. **22.30 Jazz, suivez le thème.**
 23.00 Le Conversatoire. **20.04 Le Cercle des Economistes.** Les restrictions bancaires sont-elles terminées en France et en Europe ?
20.15 Les Soirées. Œuvre de Grieg. **20.40 François Truffaut et la musique.** Œuvres de Delerue et Rezvani, Duhamel, Vivaldi, Herrmann, etc.
22.45 Les Soirées... (suite). Œuvres de Charpentier, Poulenc, Schütz, Liszt, Szymanowski, Mozart.

RADIO CLASSIQUE

- 20.04 Alfred Hitchcock présente. **17.00 Le Cinéma des effets spéciaux.**
 17.30 100 % question. **17.55 Les Pages rouges de l'Histoire.** [4/6]. Les héros de Dadu. **18.25 Météo.**
 18.30 Le Monde des animaux. **18.56 C'est quoi la France ?**
 19.00 Tracks. Magazine. **19.45 Arte info, Météo.**
 20.15 Reportage. Docteur dauphin. **20.45 Nationale 7.** Téléfilm. Jean-Pierre Sinapi. **22.15 Grand format.** Pays d'enfance, pays de cendres. **23.50 Les Yeux fermés.** Téléfilm. Olivier Py.

LA CINQUIÈME/ARTE

- 15.25 Le Pouvoir de l'amour. Téléfilm. Stefano Reali [2/2]. **O.**
 17.20 Bugs. **18.25 Lois et Clark, les nouvelles aventures de Superman.**
 19.15 Cosby Show. **19.54 Le Six Minutes, Météo.**
 20.05 Notre belle famille. **20.38 Météo du week-end.**
 20.40 Politiquement rock. **20.50 Graines de star.**
 23.10 X-Files, l'intégrale. **0.55 Drôle de chance.**

RADIO

FRANCE-CULTURE

- 20.30 Black & Blue. **21.30 Fiction 30.** *Mort d'un DJ*, de Jean-Pierre Sarrazac. **22.10 Multipistes.**
 22.30 Surpris par la nuit. **0.05 Du jour au lendemain.**

FRANCE-MUSIQUES

- 20.00 Concert franco-allemand. À la Lukaskirche de Dresde, et diffusé simultanément sur les radios de Berlin, Sarrebruck et Francfort, par le Monteverdi Choir et The English Baroque Soloists, dir. John Eliot Gardiner : Œuvres de Bach. **22.30 Alla breve.** *Anti-suite pour ensemble*, de Dachez, dir. Pascal Rophé (rediff.). **22.45 Jazz Club.** Festival Jazz sous les pommiers.

RADIO CLASSIQUE

- 20.04 Le Cercle des Economistes. Les restrictions bancaires sont-elles terminées en France et en Europe ?
20.15 Les Soirées. *Suite La Changeante en sol mineur*, de Telemann, par le Collegium Musicum 90, dir. S. Standage. **20.40 Série piano.** Au Théâtre de l'Athénée, par Les Solistes de l'Orchestre philharmonique de Berlin : Œuvres de Brahms, Schumann, Lieder. **22.40 Marina.** Opéra d'Emilio Arrieta. Par le Chœur de chambre de Tenerife, le Chœur du Conseil supérieur de musique de Tenerife, la Rondalla de Tenerife et l'Orchestre symphonique de Tenerife, dir. Victor Pablo Pérez, Maria Bayo (Marina), Alfredo Kraus (Jorge).

GUIDE TÉLÉVISION

DÉBATS

- 21.00 Corrida, art ou passion ? **Forum**
 22.00 La Croissance, pour qui ? **Forum**

MAGAZINES

- 14.30 La Cinquième rencontre... Famille, école : Etre père. Avec Françoise Hurstel. **La Cinquième**
 17.00 Les Lumières du music-hall. Guy Béart. **Paris Première**
 17.15 et 20.15, 23.15 Le Journal de l'histoire. **Histoire**
 18.20 Nulle part ailleurs. Invités : Virginie Despentes ; Coralie ; Gonzales ; Simon Le Bon ; Nick Rhodes ; Jean-Claude Dreyfus. **Canal +**
 18.50 Vendredi, c'est Julie. Invités : Karl Zéro ; Jean-Claude Brialy ; Patrick Bosso. **France 2**
 19.00 Tracks. No Respect : Au dictionnaire jeune/vieux. Tribal : L'amour peut attendre. Dream : De La Soul. Backstage : Gangsta rap au Brésil. Future : Contestation sur la Toile. Live : Laika. **Arte**
 19.30 Rive droite, rive gauche. Best of. **Paris Première**
 20.50 Graines de star. Invités : Patrick Fiori ; Aqua ; Axelle Red ; Organiz ; Bruno Solo ; Laurent Dutch ; Gérard Presgurvic ; Stomy Bugsy. **M 6**
 20.55 Les Années tubes. Invités : Michel Sardou ; Johnny Hallyday ; Patrick Bruel ; Axelle Red ; Lou Bega ; Lara Fabian ; Alessandro Safina ; 2 Be 3. **TF 1**
 21.00 Thalassa. Cap sur les Cornouailles. **France 3**
 21.00 Recto Verso. Avec Vincent Lindon. **Paris Première**
 21.10 Lignes de front. La Sierra Leone. **LCI**
 22.10 Faut pas rêver. Russie : Le soleil sous la glace. Ile Maurice : L'imprimerie de monsieur Poon. Malte : Les trottteurs de La Valette. Invité : Jacques Généreux. **France 3**
 22.15 Tapis rouge à Roland-Garros. **TV 5**
 22.35 Bouillon de culture. Le génie animal. Invités : Jean-François Bouvet ; Benoît Duteurtre ; Pascal Picq ; Jean-Pierre Digard et Boris Cyrulnik. **France 2**
 23.10 Sans aucun doute. Pot de terre contre pot de fer. **TF 1**
 23.25 Intérieur nuit. Spécial très musicale. Morceaux choisis. **RTBF 1**

DOCUMENTAIRES

- 18.30 Le Monde des animaux. Pas si bêtes ! **La Cinquième**

Le Monde
TELEVISION

ARTE

- 20.45 Nationale 7. Une fiction qui fait partie de la collection « Petites caméras » lancée par Jacques Fansten et tournée en numérique pour la chaîne culturelle. *Nationale 7* raconte l'histoire de René, myopathe, qui exprime le désir de faire l'amour. Comment réagissent la communauté du foyer pour handicapés où il réside, soignants et soignés ? C'est le contraire d'un film triste. Il a d'ailleurs été déjà primé deux fois.

- 19.05 Tango argentino. **Planète**
 20.15 Reportage. Docteur dauphin. **Arte**
 20.30 Antarctique, un billet pour l'éternité. **Planète**
 21.00 Football, du rêve à la réalité. [5/6]. Conte du Brésil. **Odyssée**
 21.05 California Visions. **Canal Jimmy**
 21.30 De l'arbre à l'ouvrage. **Odyssée**
 22.00 Falachas. **Histoire**
 22.05 Les Grandes Expositions. Reynolds. **Planète**
 22.15 Grand format. Pays d'enfance, pays de cendres. **Arte**
 22.30 De Lumière à El Cordobès. **Planète**
 23.15 La Fascination du Grand Nord. [1/4]. Canada : labyrinthe de la mort. **Odyssée**
 0.00 Un siècle de danse. **Histoire**
 0.45 Donka, radioscopie d'un hôpital africain. **Planète**
 0.55 L'Aventure de l'art moderne. [4/13]. L'abstraction. **Histoire**

SPORTS EN DIRECT

- 13.05 Tennis. A Roland-Garros. Internationaux de France (5^e jour). **France 3**
 14.35 Cyclisme. Tour d'Italie. (19^e étape). Saluzzo - Briançon. **TSR**
 14.55 Tennis. A Roland-Garros. Internationaux de France (5^e jour). **France 2**
 15.30 Cyclisme. Tour d'Italie. 19^e étape : Saluzzo - Briançon. **Eurosport**
 17.00 Tennis. A Roland-Garros. Internationaux de France (5^e jour). **Eurosport**
 20.00 Volley-ball. Ligue mondiale 2000. Phase préliminaire. Groupe B : France - Russie (1^{er} match). **Eurosport**

DANSE

- 21.00 « Casse-Noisette Circus ». Ballet. Chorégraphie de Jean-Christophe Maillot. Musique de Tchaïkovski. Par les ballets de Monte-Carlo et l'Orchestre philharmonique de Monte-Carlo, dir. D. Garforth. **Mezzo**
 22.30 « Petite mort ». Ballet. Chorégraphie de Jiri Kylian. Musique de Mozart. Par les Nederlands Dans Theater, et l'English Chamber Orchestra, dir. Jeffrey Tate. **Mezzo**

MUSIQUE

- 17.15 Yehudi Menuhin dirige Mozart à Moscou. Avec Vladimir Spivakov, violon ; Justus Frantz, piano. Par l'Orchestre du ministère de la Culture de l'URSS. **Mezzo**

- 21.00 Soirée Nice Jazz Festival 1999. (programme 7). Jacques Higelin, Jean-Loup Longnon Septet. **21.40** (programme 8). Al Jarreau, Ray Barretto. **23.00** (programme 9). Monty Alexander Trio, The Voice Messengers, Regina Carter. **Muzzik**
 22.45 Eddy Mitchell à Bercy. En 1997. **Canal Jimmy**
 23.00 Beethoven par Davis et Arrau. Par l'Orchestre symphonique de Londres, dir. sir Colin Davis. **Mezzo**
 23.30 « Orphée et Eurydice ». Opéra de Gluck. Par l'Orchestre et les Chœurs de l'Opéra San Carlo de Naples, dir. Gustav Kuhn. **Paris Première**
 0.30 Leon Fleisher dirige Haydn, Bacewicz et Cherubini. Par le Mahler Chamber Orchestra. *Symphonie n° 49, dite La Passion*, de Haydn. **Muzzik**

TÉLÉFILMS

- 19.00 Léon Morin, prêtre. Pierre Boutron. **O.** **Ciné Cinémas**
 19.15 Les Fiancées de l'Empire. Jacques Doniol-Valcroze [4/6]. **Festival**
 20.45 Nationale 7. Jean-Pierre Sinapi. **Arte**
 20.50 Nestor Burma se brûle les ailes. Marcel Zémour. **O.** **France 2**
 20.55 Les Pédiatres. Hartmut Griesmayr [4/4]. **TMC**
 23.50 Les Yeux fermés. **O. Py.** **Arte**

COURTS MÉTRAGES

- 0.45 Histoires courtes. *Monsieur le député*. Christian Carion. **France 2**

Vingt-neuf enfants pris en otage dans une crèche-garderie du Luxembourg

Le ravisseur aurait réclamé un avion pour se rendre en Libye

VINGT-NEUF ENFANTS et trois éducatrices étaient toujours retenus en otages par un homme armé, jeudi 1^{er} juin en milieu de matinée, dans une crèche-garderie de Wasserbillig (Luxembourg). Le ravisseur a réclamé un avion pour se rendre en Libye et 60 millions de francs belges (1,5 million d'euros). Agé de trente-neuf ans, de nationalité algérienne, résidant dans le Grand-Duché depuis 1982, l'homme avait fixé un ultimatum, jeudi à 8 h 30 du matin, en exigeant de pouvoir rejoindre un aéroport à bord d'un mini-bus et aux côtés d'une partie de ses otages.

Selon des témoignages recueillis sur place par les agences AFP et Reuters, quelques enfants auraient cependant été libérés jeudi dans la matinée. Armé de deux grenades et d'un pistolet, le ravisseur n'a « pas lancé de menace » contre les personnes qu'il retient, a indiqué la police luxembourgeoise, jeudi matin. A l'issue d'une nuit blanche passée dans la crèche-garderie, l'homme serait toutefois rendu « nerveux » par la fatigue, a-t-on précisé de même source.

Mercredi 31 mai en début d'après-midi, le preneur d'otages avait surgi dans la crèche de Was-

serbillig, une commune frontalière de l'Allemagne, à une trentaine de kilomètres de la capitale du Luxembourg. Une quarantaine d'enfants et d'éducateurs se trouvaient alors dans le bâtiment. Puis 16 petits, âgés de moins de cinq ans, ainsi qu'un adulte, avaient été rapidement libérés.

Les enfants maintenus en otages dans la nuit de mercredi à jeudi seraient âgés de cinq à neuf ans. Au Luxembourg, les crèches accueillent des enfants de moins de trois ans mais servent aussi souvent de garderie pour des enfants plus âgés. La crèche-garderie de Wasserbillig occupe les locaux de ce qui fut une maison de maître. L'endroit est aujourd'hui connu sous le nom de *Spatzenasch* (nid de moineaux, en luxembourgeois). Un important dispositif policier a été mis en place autour de la crèche, isolée par un périmètre de sécurité. Les petits otages ont été pris en charge par leurs éducatrices, qui les ont nourris et couchés dans la nuit de mercredi à jeudi. Trois d'entre eux étaient malades, souffrant d'asthme et d'épilepsie. Des médicaments ont pu leur être délivrés, selon le ministre de l'intérieur du Luxembourg, Michel Wolter, présent sur les lieux.

Parmi les vingt-neuf enfants, neuf sont d'origine portugaise, du

fait de l'importante communauté lusitanienne présente dans la région. Des bambins de nationalités luxembourgeoise et française ont aussi été retenus, selon le porte-parole de la police du Grand-dûché, Joseph Schmit.

A quelques centaines de mètres de la maison, un centre culturel a servi d'abri aux familles, soutenues par une équipe de médecins et de thérapeutes. Dans l'après-midi de mercredi, M. Schmit avait fait montre de confiance, en déclarant que « la situation va rester calme » et que l'« on pourra la dénouer sans incident ».

L'homme est « notoirement connu pour des troubles mentaux »

Le ravisseur, dont l'identité n'a pas été rendue publique, est « notoirement connu pour des troubles mentaux », selon le procureur d'Etat, Robert Biever. Résidant dans une commune proche des lieux du drame, il aurait vécu avec une compagne luxembourgeoise avant de s'en séparer. Des enfants du couple auraient été inscrits à la crèche-garderie de Wasserbillig quelques années plus tôt.

Les motivations du preneur d'otages ne sont pas absolument claires, mais le ravisseur pourrait avoir cherché à se venger des responsables de la crèche. - (AFP, Reuters.)

Marie-Caroline Le Pen quitte le MNR

MARIE-CAROLINE Le Pen, fille aînée de Jean-Marie Le Pen, et son époux, Philippe Olivier, conseillers régionaux d'Ile-de-France, ont informé, mercredi 31 mai, le président de leur groupe, Jean-Yves Le Gallou (MNR), qu'ils quittaient le Mouvement national républicain. Le groupe de M. Le Gallou compte à présent 16 membres, contre 17 pour celui du Front national. Bien que membre du bureau politique et quatrième de la liste de Bruno Mégret aux élections européennes, Marie-Caroline Le Pen ne s'était jamais vraiment investie dans le MNR. Philippe Olivier, également membre du bureau national et secrétaire fédéral du Val-de-Marne, s'était éloigné ces derniers temps du parti de M. Mégret. Il se plaignait d'un manque de clarté dans la stratégie, et, selon des proches, il aurait récemment désapprouvé les déclarations de Pierre Vial sur une Europe « *ethnocentrée* » (Le Monde du 30 mai).

MUNICIPALES : Les Verts de Marseille et la fédération du PS des Bouches-du-Rhône ont signé un accord pour les élections municipales de mars 2001 à Marseille, ont fait savoir les deux formations, dans un communiqué publié mercredi 31 mai. « En cas de victoire, les Verts auraient deux adjoints au maire de Marseille », précise le communiqué, qui désigne les places des Verts sur les listes de secteurs. Jean-Marc Coppola, secrétaire fédéral du PCF, s'est déclaré « étonné d'appréhender [...] des positionnements concrets dans la composition des listes » et souhaite une rencontre avec le PS et les Verts « pour décider tous ensemble ».

BASKET-BALL : la Ligne nationale de basket-ball (LNB) maintient sa décision d'exclure le CSP Limoges de la prochaine saison en Pro A. Malgré le triplé réalisé par le Cercle Saint-Pierre (Coupe de France ; Coupe européenne Korac ; championnat de France), le trou financier du club - 15 à 20 millions de francs - restait béant. La LNB avait accordé un ultime délai (mercredi 31 mai à 17 heures), que le CSP n'a pu respecter, pour produire un document prouvant l'encaissement de 15 millions de francs, somme promise, selon le président limougeaud Jean-Paul de Peretti, par des sponsors asiatiques. Le CSP a jusqu'au 9 juin pour faire appel.

FOOTBALL : Rolland Courbis, ancien entraîneur de l'Olympique de Marseille, a signé un contrat d'un an en faveur de Lens pour la saison 2000-2001. Le RC Lens cherche encore à recruter « deux ou trois » joueurs, mais Rolland Courbis a assuré : « Il ne verra aucun joueur de l'OM, ni aucun joueur très proche de moi ».

LOTO : résultats des tirages n° 44 effectués mercredi 31 mai. **Premier tirage** : 15, 17, 20, 24, 41, 49 ; numéro complémentaire : 6. Pas de gagnants pour 6 numéros. Rapports pour 5 numéros et le complémentaire : 705 550 F (107 560 €) ; 5 numéros : 8 575 F (1 307 €) ; 4 numéros et le complémentaire : 360 F (54,88 €) ; 4 numéros : 180 F (27,44 €) ; 3 numéros et le complémentaire : 34 F (5,18 €) ; 3 numéros : 17 F (2,59 €). **Second tirage** : 13, 15, 34, 41, 42, 46 ; numéro complémentaire : 47. 6 numéros : 12 002 325 F (1 829 742 €) ; 5 numéros et le complémentaire : 188 815 F (28 784 €) ; 5 numéros : 7 735 F (1 179 €) ; 4 numéros et le complémentaire : 346 F (52,74 €) ; 4 numéros : 173 F (26,37 €) ; 3 numéros et le complémentaire : 34 F (5,18 €) ; 3 numéros : 17 F (2,59 €).

Tirage du Monde daté jeudi 1^{er} juin 2000 : 472 673 exemplaires.

1-3

Les précédents en Europe

Plusieurs prises d'otage d'enfants dans des écoles ou des lieux de garde ont eu lieu en Europe ces dernières années.

● **Du 13 au 15 mai 1993, en France**, un ravisseur, qui s'était fait appeler « H. B. » pour « *Human Bomb* », a pris en otage 21 enfants d'une classe maternelle de Neuilly-sur-Seine. Armé et cagoulé, Erick Schmitt réclamait 100 millions de francs. Après négociations, il a successivement laissé partir 15 enfants avant que des policiers du Raid ne libèrent tous les otages. Erick Schmitt a été tué par un policier dans des circonstances

controversées.

● **Le 3 février 1994, en Ukraine**, un homme armé d'une grenade a enlevé deux garçons et leur institutrice dans une école maternelle avant de se rendre en Russie, en prenant en otage un chauffeur. Il réclamait 500 000 dollars et un avion pour s'enfuir à Londres. Il a été finalement arrêté et les otages libérés.

● **Le 15 mai 2000, en Norvège**, un homme a pris en otage 25 enfants et plusieurs employés dans une crèche. L'homme, qui tentait de récupérer la garde de ses fils, a menacé de tuer les otages mais s'est finalement rendu sans dommages.

Les footballeurs ne veulent pas être débordés par les jeux vidéo

LES FOOTBALLEURS professionnels ont beau être de grands consommateurs de jeux vidéo, ils n'en sont pas moins des hommes d'affaires soucieux de veiller à la commercialisation de leur image. Lundi 29 mai, douze joueurs originaires de trois pays différents ont assigné, devant la justice belge, cinq fabricants de jeux vidéo pour usage intertemporel de leurs noms et de leurs représentations. Le plus célèbre est Gheorghe Hagi, milieu de terrain roumain du club turc de Galatasaray. L'accompagnement huit de ses compatriotes, dont Adrian Ilie (Valence) et Gheorghe Popescu (Galatasaray), ainsi que deux Portugais et un Slovène peu connus. Tous sont regroupés autour d'un avocat belge, M^e Jean-Louis Du-

pont, dont le célèbre fait d'armes n'est autre que l'arrêt Bosman, cette décision de la Cour européenne de justice qui a permis la libre circulation des sportifs dans l'espace économique européen, en décembre 1995.

Depuis plusieurs années, les sociétés Sony, Electronic Arts, Infogrames, Rage Games et Eidos produisent des jeux vidéo sur le thème du football. Ces simulations virtuelles, dont les chiffres de vente battent régulièrement des records, offrent la possibilité de faire évoluer des joueurs professionnels en activité. Le réalisme est poussé à l'extrême puisque, outre les noms des footballeurs, leurs numéros, leurs positions sur le terrain, leurs caractéristiques phy-

siques et techniques sont reproduites à l'identique ou presque. « Sur certains jeux, on peut même voir le début de calvitie de Zinedine Zidane. Une option permet également de modifier la couleur des cheveux des joueurs dans l'hypothèse où l'un d'entre eux déciderait de se teindre en blond en cours de saison », indique M^e Daniel Desnard, associé à M^e Dupont dans cette affaire.

PAS DE ROYALTIES

Le seul problème de ces modélisations est que les joueurs - les vrais - n'ont pas été sollicités par les fabricants et qu'ils n'ont pas touché les moindres royalties. « Il s'agit d'une violation au droit à l'image », estiment les avocats des douze plaignants. Les cinq sociétés montrées du doigt n'ont pas encore réagi officiellement à l'accusation. Il est fort probable, cependant, qu'elles se réfugient derrière les contrats qu'elles ont passés avec la Fédération internationale de football (FIFA) et l'Union européenne de football (UEFA) en échange de leur logo et de leur caution.

Cet argument suffira-t-il ? Ni la FIFA ni l'UEFA n'ont informé les centaines de footballeurs professionnels qui apparaissent dans ces jeux. Il est d'ailleurs amusant de constater que les fabricants n'ayant pas de « franchise » FIFA ou UEFA ont pris pour habitude de « rebaptiser » les joueurs, de telle sorte qu'on les reconnaisse sous d'autres identités. Sur un jeu, Fabien Barthez devient ainsi Bothez, Didier Deschamps s'appelle Descham, Ronaldo est Reomaldo. La palme revenant à Alessandro Del Piero, transformé en Bel Biero.

Quatre clubs européens - le Standard de Liège, Feyenoord Rotterdam, Slavia Prague et Vicence - se sont associés aux plaignants, ainsi que la société d'investissement britannique ENIC, qui est l'actionnaire majoritaire de deux d'entre eux (Slavia Prague et Vicence). La Juventus Turin pourrait les rejoindre. Ils reprochent aux cinq sociétés de jeux vidéo d'utiliser leurs couleurs et leurs blasons sans autorisation. L'audience est prévue le 13 septembre au tribunal de première instance de Liège.

Frédéric Potet

■ **À NOS LECTEURS** : en raison de la fête de l'Ascension, la publication de nos pages Régions et Kiosque a été reportée. Elle reprendra dans nos éditions du vendredi 2 juin, datées 3 juin.

Soudain sur la route, des vies brisées pour la vie

Chaque jour, sur la route, nous tuons 22 personnes et en blessons 459.

Engagez-vous en apposant l'autocollant « Arrêtons le massacre sur la route » sur votre véhicule. Pour l'obtenir,

0821 020 020*

* 0,76 FTTC/mn à partir d'un poste fixe

www.arretonslemassacre.com

Collectif Grande Cause 2000 pour la sécurité sur la route



Retrouvez **Yannick** et **Sébastien** avec la crème des DJ's français et québécois **en direct** du

Montréal Electronique Groove

Vendredi 2 et samedi 3 juin

Vendredi, de 19h30 à 22h00 : **Spécial MEG**

Samedi, de 16h30 à 18h30 : **Tout ce qui bouge à Montréal**

RADIO **NOVA**

Radio Nova Paris 101.5 / Angers 89.6 / Dreux 96.8 / Montpellier 92.4

canalsatellite

www.novaplanet.com

Le Monde DES LIVRES DE POCHE

VENDREDI 10 DÉCEMBRE 1999

LANGUES DE FER, LÈVRES DE VELOURS

Les Mémoires impitoyables et drôles de la comtesse de Boigne ou le grand monde dans la tourmente de l'après-1789

P. III

LES CAPÉTIENS D'UNE NOUVELLE FRANCE

De 987 à 1328, quinze monarques pour une période d'essor démographique et économique sans précédent

P. X

SÉLECTION

La liste des « poches » parus en novembre

p. XIV à XVI



s o m m a i r e

● **LITTÉRATURES**
Mémoires de la comtesse de Boigne (p. III)
Huit petites œuvres morales
 et **Adieu ma chère Pillule** de Giacomo Leopardi (p. IV)
Paradis d'Abdulrazak Gurnah (p. IV)
Je ne vous dis pas adieu d'Osvaldo Soriano (p. IV)
Poésies de Sandro Penna (p. V)
Sans nom de Wilkie Collins (p. V)
Evaristo Carriego de Jorge Luis Borges (p. V)
Livraisons (p. IX)

● **ROMANS POLICIERS**
En haut des marches de Joseph Hansen (p. VI)
Livraisons (p. VI)

● **FANTASTIQUE**
La Morsure de l'ange de Jonathan Carroll (p. VII)
Livraisons (p. VII)

● **JEUNESSE**
Le Prince qui cherchait l'amour
 et **L'Abominable Histoire de la poule** de Christian Oster (p. VIII)
Livraisons (p. VIII)

● **ESSAIS**
Les Capétiens Histoire et dictionnaire 987-1328 de François Menant, Hervé Martin, Bernard Merdrignac et Monique Chauvin (p. X)
Le Jeu de la science et du hasard La statistique et le vivant de Daniel Schwartz (p. XII)

Stefan Zweig de Donald Prater (p. XII)
Les Mots des femmes. Essai sur la singularité française de Mona Ozouf (p. XII)
Semmelweis de Louis-Ferdinand Céline (p. XIII)
Histoire de la philosophie, idées, doctrines sous la direction de François Châtelet (p. XIII)
Propos sur l'imparfait de Jacques Drillon (p. XIII)
Livraisons (p. IX)

● **SÉLECTION**
 La liste des livres de poche parus au mois de novembre (p. XIV à XVI)

Le Monde Actuel en poche

Une collection ambitieuse accueillie par Gallimard

Lancée en 1993 par Jacques Grall, journaliste au *Monde* et directeur général du Monde Éditions, la collection « Le Monde poche » devient, grâce à un accord de partenariat conclu avec Gallimard, « Le Monde Actuel ».

A l'origine, il s'agissait de proposer, à prix modiques, des ouvrages sur des sujets politiques, économiques et sociaux, constitués pour moitié à partir du fonds des archives du *Monde* et, pour l'autre moitié, d'inédits. Jacques Grall s'entoure de deux directeurs de collection : Olivier Mazel et Jean-Claude Grimal qui, de 1974 à 1993, ont participé en tant que professeurs d'économie aux « Dossiers et documents » du *Monde*. En 1993, Le Monde éditions et Marabout – filiale d'Hachette depuis 1977 – sortent leurs premiers titres, dont *Economie et environnement*, de Sylvie Deraiame, et *L'Economie mondiale de la drogue*, de Jean-Claude Grimal. Les ouvrages, très souvent prescrits par les professeurs, rencontrent principalement un public composé d'élèves de terminale et d'étudiants du 1^{er} cycle. En 1998, la société Monde Éditions est dissoute et le contrat avec Marabout n'est pas renouvelé. Aucun titre ne sera donc publié entre le 1^{er} janvier et novembre 1999.

Yves Marc Ajchenbaum – chargé de mission auprès de la direction de la rédaction du *Monde* – succède à Jacques Grall et engage une réflexion avec les deux directeurs de collection afin de poursuivre cette « *belle aventure* » qui a, de plus, l'avantage d'être bénéficiaire : en cinq ans et sur 53 titres, plus de 400 000 exemplaires vendus. Après des discussions notamment avec Antoine Gallimard et Eric Vigne – conseiller littéraire pour la « non-fiction » –, un partenariat est conclu avec la maison de la rue Sébastien-Bottin. Re-

baptisée « Le Monde Actuel », la collection est accueillie par « Folio », que dirige Yvon Girard. La maison offre aux ouvrages – dont le premier tirage, pour chaque titre, est de 8 000 exemplaires – une mise en place et un matériel de promotion importants.

Sans changement radical, sont publiés dans cette collection des textes inédits qui offrent aux lecteurs « *des clés de réflexion sur un sujet précis et souvent complexe* ». Les critères ? L'ouvrage doit être accessible. Par son prix d'abord – chaque titre est vendu 40 F (6,10 €). Par son écriture aussi, puisque le texte entend proposer à un lectorat exigeant une analyse de fond, sans tomber dans le « livre à thèses ». L'objectif, comme le souligne Jean-Claude Grimal, est de « *jetter un pont entre les livres savants et les ouvrages destinés au grand public, sans écraser le lecteur par le savoir et l'intelligence de l'auteur* ».

Ambitieuse, cette collection se veut également rigoureuse. Chaque texte est enrichi d'un index, d'une chronologie, de cartes et tableaux ainsi que d'une importante bibliographie. Cette exigence permet d'offrir un « *double niveau de lecture* » : pour les non-spécialistes, l'ouvrage est une synthèse sérieuse, pour ceux qui souhaitent aller plus loin c'est, grâce à l'important appareil critique, une « *porte d'entrée* ». Enfin, si les thèmes traités sont d'actualité, ils correspondent à une « *actualité longue* ». Chaque sujet est ainsi resitué dans des perspectives historiques et internationales. Comme le fait remarquer Antoine Gallimard, les ouvrages proposés ne sont pas des « *livres de circonstance* » et doivent permettre aux lecteurs de « *construire une bibliothèque* ».

Emilie Grangeray

Les premiers titres

● **A raison de dix ouvrages par an, les premiers titres sont :**

– *Comprendre la Corse*, de Jean-Louis Andreani avec une préface de Jean-Marie Colombani.

– *Seniors: l'explosion*, de Jacques Huguenin. Un nouveau marché, le casse-tête des retraites, le vieillissement.

– *Cuba. La Faillite d'une utopie*. Quarante ans après la révolution, le Che, le rhum, le soleil, les rêves, la société cubaine ne croit plus beaucoup aux avenir radieux et héroïques. Olivier Languepin nous rappelle à quel point Cuba est un chaudron.

– *La Presse, le Citoyen et l'Argent* : Daniel Junqua réfléchit sur les difficiles relations entre l'exigence citoyenne et l'industrie de l'information. Trente ans après la parution de l'ouvrage de Jean Schwobel (*La Presse, le Pouvoir et l'Argent*, Seuil, 1968), l'auteur dissèque les alliances, place sur le devant de la scène les « *douze groupes qui se partagent la France* » et analyse, sans manichéisme, le rôle de l'Etat et des milieux financiers.

– *La France des chômages*. On a beaucoup compté, décompté, recompté. Le chômage de masse, toujours présent, est solidement installé. Olivier Mazel revient, arguments à l'appui, sur l'impact des mesures qui visent à agir sur l'emploi et propose un panorama des différents types de chômage existant en Europe.

● **Prochaines livraisons en mars 2000** : *L'Euro-Méditerranée*, de Paul Balta ; *Balkans : la crise*, de Jean-Arnault Derens ; *Espagne. Les Nationalismes et l'Europe*, de Gérard et Jean-François Dufour ; *Drogue : l'autre mondialisation*, de Jean-Claude Grimal et *Les Judaïsmes*, de Jocelyne Ajchenbaum-Lenglet et Yves Marc Ajchenbaum. De plus, en février, la chronologie du *Monde* viendra rejoindre la collection. Publiée depuis 1986 en « Folio », elle sera enrichie d'articles et d'infographies parus dans *Le Monde*.

Les chiffres de 1998

Un livre acheté sur trois est un livre au format de poche. Ils prennent une importance de plus en plus grande dans la vie éditoriale. Les collections se multiplient et se concurrencent, les enchères montent régulièrement pour obtenir de nouvelles signatures. Dans ses statistiques sur le marché du livre en 1998, le Syndicat national de l'édition (SNE) montre que le poche suit des tendances proches de celles des grands formats (« Le Monde des livres » du 25 novembre).

Pour la première fois depuis plusieurs années, le chiffre d'affaires des ventes de poche est en baisse en 1998 (– 3,1 %). A 1,695 milliard de francs (258 millions d'euros), il représente 12 % du chiffre d'affaires de l'édition. Si son impact n'est pas mesuré dans l'étude, l'incontestable succès du livre à 10 francs (1,52 €) est l'une des causes de recul. Selon l'enquête, réalisée en 1997, du ministère de la culture sur les pratiques culturelles des Français, « *12 % des Français ont acheté, au cours des douze derniers mois, un livre à 10 francs* ». Depuis le lancement de ces collections, en 1994, le chiffre d'affaires du poche a régulièrement progressé.

Le nombre de titres a augmenté, tandis que la production totale stagne et que le tirage moyen baisse, même si c'est dans des proportions moindres que pour les livres traditionnels. Il est de 11 833 exemplaires, alors que celui des autres éditions est de 7 368 exemplaires. 54 % des exemplaires produits sont des nouveautés, et 46 % des réimpressions de titres.

Le paysage du livre de poche est très largement dominé par les collections de littérature, qui représentent à la fois les deux tiers du chiffre d'affaires et du nombre d'exemplaires vendus. Les livres pour la jeunesse constituent le deuxième secteur avec plus de 20 millions d'exemplaires et 300 millions de francs (45 millions d'euros) de chiffre d'affaires. Un livre de poche vendu sur cinq est un ouvrage destiné aux enfants.

Alain Salles

e n b r e f

● **Cadeaux en petit format.** Beaucoup de collections de poche ou de semi-poche sont si joliment présentées qu'elles font des cadeaux parfaits. Par exemple, les « Motifs » du Serpent à plumes, les « Chroniques du potager » ou « Le Nom de l'arbre » d'Actes Sud ; d'autres, plus classiques, font des efforts de fin d'année, en particulier en présentant plusieurs ouvrages sous un même coffret : c'est le cas pour « Folio » (Gallimard), « Découvertes » (Gallimard), « Babel » (Actes Sud), la « Bibliothèque du voyageur » (Payot Rivages), « Points » (Seuil). C'est aussi le moment de découvrir les tout petits formats de la collection « Maximes et pensées » des éditions André Silvaire et aussi de faire confiance au choix de « Suites » de Métailié, à « Rivages poches », à « Picquier poches », aux « Libretto » de Phébus, aux éditions de La Table ronde, Jacqueline Chambon, Allia, Arléa...

Langues de fer, lèvres de velours

MÉMOIRES DE LA COMTESSE DE BOIGNE

Edition présentée par Jean-Claude Berchet. Mercure de France, « Le temps retrouvé », 2 volumes de 786 p. et 722 p., 69 F et 67 F (10,51 € et 10,21 €).

On les attendait depuis longtemps, les poches du « Temps retrouvé ». La collection créée par Jacques Brosse au Mercure de France, il y a trente-cinq ans, est devenue au fil des volumes un signe de reconnaissance pour tous ceux qui aiment conjuguer le goût de l'histoire et la saveur des lettres. Du XVI^e siècle au milieu du nôtre, « Le Temps retrouvé » rassemble ce qu'il y a de plus piquant, de plus riche, de plus original parmi les témoignages, les Mémoires et les correspondances.

Beaucoup de femmes parmi ces mémorialistes. On ne s'en étonnera pas : longtemps écartées des lieux où le pouvoir se met en scène, les femmes ont été les reines des coulisses, observant la comédie avec cette acuité particulière que permet le détachement. Les hommes, le plus souvent, racontent leur histoire ; ils y sont jusqu'au cou ; ils tiennent à s'y donner le beau rôle ; ils s'expliquent, se justifient, accusent et se modèlent une statue, même lorsqu'ils feignent de se confesser. Les femmes ne sont au cœur de la mêlée qu'à demi, même les passionnées. Il y a toujours une part d'elles-mêmes qui regarde, qui s'amuse, qui ne perd pas la tête et n'oublie pas la plume qui écrit. Il est donc juste que les premiers volumes en poche du « Temps retrouvé » leur soient consacrés.

On insistera trop peu sur les deux premiers. Les *Lettres de la princesse Palatine* (1) sont un classique de l'histoire. On connaît l'aventure de cette solide princesse allemande mariée à dix-neuf ans à Monsieur, le frère de Louis XIV. Monsieur, duc d'Orléans, n'aimait pas les dames, et la Palatine vivra à Versailles une triste vie de recluse, prisonnière de la politique européenne et des aventures extraconjugales de son beau-frère. Pour se consoler, il lui reste la correspondance. Pendant trente ans, jusqu'à sa mort, Elisabeth-Charlotte va écrire à ses parents allemands une chronique de la famille royale qui ressemble fort à une autopsie. C'est du Saint-Simon sans colère ni vanité, donc plus efficace encore : une pantomime de médiocres qui singent la grandeur.

Les *Mémoires de Madame Campan* (2), première femme de chambre de Marie-Antoinette, sont un témoignage de première main sur la vie et la mort des derniers Capétiens, de 1774 – où la jeune fille est nommée lectrice des filles cadettes de Louis XV – à 1792 où elle demande, en vain, d'être enfermée au Temple avec la famille Capet. C'est un étonnant mélange, très fin XVIII^e, d'intelligence et de sentimentalisme, de charme et d'esprit critique, de bonhomie et de vitriol.

Les *Mémoires de la comtesse de Boigne* évoquent elles aussi les dernières années



ILLUSTRATION (COUVERTURE ET DÉTAIL INTÉRIEUR) : LORENZO MATTIOTTI

Les volumes de la collection « Le temps retrouvé » du Mercure de France commencent enfin à être disponibles en poche : bonheurs de lecture en perspective, à commencer par ces « Mémoires de la comtesse de Boigne », tableau impitoyable et drôle du grand monde dans la tourmente de l'après-1789

de l'Ancien Régime. Née en 1781, fille aînée d'une très vieille famille de la noblesse normande, elle a été élevée à la cour de Versailles, dans le voisinage quotidien des tantes de Louis XVI. De ces années d'enfance, Madame de Boigne a conservé un souvenir d'une étonnante précision. C'est en effet en 1837, pour se désennuyer et faire le deuil de son salon désormais déserté, qu'elle entreprend de raconter son odyssée. Son enfance quasi royale, la fuite à Londres, la ruine, les années d'immigration, son mariage raté avec le général de Boigne, la Restauration enfin où elle devient l'âme du faubourg Saint-Germain, avant de se rallier, après 1830, à la monarchie constitutionnelle des Orléans.

De ces temps de révolution, de ce trouble radical des esprits et des comportements, elle a tout vu, tout vécu, tout ressenti – du moins du côté de sa caste. Trop sensible pour ne pas en partager les malheurs et les espérances, mais trop intelligente aussi pour ne pas voir la rupture historique qui vient d'être consommée.

Madame de Boigne ne laisse jamais les préjugés gauchir son entendement, ni l'esprit de parti assombrir sa lucidité. C'est ce qui rend son regard redoutable, même à ses amis. Sa description des milieux de l'émigration en Angleterre est à cet égard exemplaire. Elle est de tout cœur avec eux, elle partage leur détresse – jusqu'à se vendre, pratiquement, à son général de mari pour redorer le blason ruiné de sa famille. Elle souhaite, comme eux, un retour à l'ordre ancien. Et pourtant, le portrait qu'elle fait de ces nobles déchus, fauchés, maltraités, arrogants et songe-creux est d'une particulière cruauté. Elle dévoile leurs arrière-pensées mesquines, met en scène leurs absurdes querelles de préséance, leurs mots vides, leur absence de qualités politiques et la sclérose de leur

pensée. Cette aristocrate peint l'aristocratie à la manière de Goya portraiturant la cour d'Espagne. La vacherie dans la sérénité.

On ne compte pas ses victimes. A commencer par Chateaubriand. Le beau vicomte a rencontré la comtesse à Londres. Dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, il évoque « Madame de Boigne, aimable, spirituelle, remplie de talents, extrêmement jolie et la plus jeune de toutes ». L'imprudent ajoute qu'« elle écrit maintenant et ses talents reproduiront à merveille ce qu'elle a vu ». Ceci, peut-être : « M. de Chateaubriand a éminemment le tact des dispositions du moment. Il devine l'instinct du public et le caresse si bien qu'écrivain de parti il a pourtant réussi à être populaire. Il lui est fort égal pour cela de changer du tout au tout, d'encenser ce qu'il a honni, de honnir ce qu'il a encensé. Il a deux ou trois principes qu'il habille selon les circonstances, de façon à les rendre méconnaissables. » Le reste à l'avenant.

Ce concert de portraits-charges a valu à la comtesse de Boigne une heureuse réputation de vipère. Et il est vrai qu'on rit beaucoup de la voir passer ses personnalités à la déchiqueteuse dans une langue parmi toutes exquise. Mais, somme toute, Madame de Boigne est moins impitoyable qu'exceptionnellement lucide. Et ce n'est pas sa faute si, auprès d'elle, ses contemporains ont l'air si bête.

Pierre Lepape

(1) 734 p., 69 F (10,52 €).
(2) 620 p., 60 F (9,15 €).

e x t r a i t

A son retour à Paris, monsieur de Talleyrand avait été beaucoup dans le monde ; il avait dîné chez le Roi, chez les ministres, chez les ambassadeurs, partout où on l'avait convié. En sortant de table, chez l'ambassadeur d'Angleterre, ses deux jambes fléchirent et il tomba la face contre terre ; il fallut le relever à force de bras. Sa première parole, après quelques secondes d'étourdissement, fut : « Que m'est-il arrivé ? » On lui expliqua, ce qui n'était pas vrai, que ses pieds s'étaient embarrassés dans un tapis. Il rentra dans le salon et s'y montra avec l'esprit aussi libre et aussi dégagé que de coutume, jusqu'à l'heure où il avait demandé ses chevaux.

Alors, il appela son petit-neveu, le duc de Valençay, pour se faire emmener par lui, gagna l'antichambre sans témoigner aucune souffrance, mais, à peine en voiture, se laissa aller aux gémissements les plus douloureux. On eut beaucoup de peine à le rapporter dans son appartement, et il passa quelques jours dans un état cruel. Cet accident avait mis un terme à ses sorties ; mais il reprit promptement l'habitude d'avoir du monde chez lui et de donner des grands dîners dont il faisait les honneurs avec cette grâce dont la tradition se perd tous les jours.

Mémoires de la comtesse de Boigne, pages 524-525.

Vitalité du désespoir

**HUIT PETITES
ŒUVRES MORALES**
(traduit de l'italien
par Eva Cantavenera)
et **ADIEU MA CHÈRE
PILLULE**
(Lettres en français,
choisies et présentées
par Michel Orcel)
de Giacomo Leopardi.
Allia, 112 p. et 60 p.,
40 F (6,09 €)
le volume.
(Inédits.)

Les petites œuvres morales de Leopardi (1798-1837) donnent de l'écrivain italien une image sensiblement différente de celles, habituelles, de poète élégiaque et de philosophe au désespoir stimulant. On sait que le pessimisme exacerbé de Leopardi, qui n'eut de rival en ce domaine que le marquis de Sade, se transformait en vigueur. Ses pires pensées sur le mal naturel en l'homme, sur l'égoïsme, sur l'omnipotence de l'amour-propre se muent facilement en vitalité, en lucidité, en appel à la sincérité. Son acuité se nourrissait d'humour, ce qui permet de le rapprocher de Kierkegaard et de Nietzsche.

Dans ses dialogues qui furent publiés de son vivant (contrairement à son grand corpus philosophique, le *Zibaldone*), Leopardi donnait libre cours à son esprit caustique. Le choix ici présenté par Eva Cantavenera correspond aux textes que Leopardi avait exclus de l'édition napolitaine de 1835, mais qui, pour certains, figuraient dans diverses éditions précédentes.

Le recours aux sages pessimistes de l'Antiquité est pour Leopardi l'occasion de poursuivre sa propre philosophie du désenchantement radical. Ironie dans la forme (les dialogues ont un ton souvent comique) et désespoir dans le contenu. L'effet est ravigotant, tout comme la lecture de la très belle lettre à André Jacopssen, fournie dans le volume de correspondance française préfacé par Michel Orcel.

R. de C.

Enfance en esclavage

Le Tanzanien Abdulrazak Gurnah dénonce la soumission dans son pays au début du siècle

**PARADIS
(Paradise)**
d'Abdulrazak Gurnah.
Traduit de l'anglais (Tanzanie)
par Anne-Cécile Padoux.
Le Serpent à plumes, « Motifs »,
301 p., 45 F (6,86 €).
(Première édition :
Denoël, 1995.)

L'enfant et le marchand : Yusuf n'a que douze ans quand « oncle » Aziz entre dans sa vie. À l'aube du XX^e siècle, chaque année, ce commerçant affable traverse le village de Yusuf, avec sa caravane de marchandises, et fait halte chez ses parents, apportant pour quelques heures des odeurs et des mélodies jouées par les musiciens qui accompagnent le voyage d'affaires. À son départ, ce héros glisse une piécette d'argent dans la main du petit Yusuf émerveillé.

Quand son père l'envoie sans explications « en voyage » avec Aziz, Yusuf ne sait pas ce qui lui arrive. En ville, l'« oncle » l'installe comme tenancier d'une de ses boutiques, guidé par Khalil, son aîné. L'enfant découvre la vie de la ville, écoute les vieux et les clientes, se glisse dans le splendide jardin d'Aziz et de sa femme. La nuit, Khalil et lui dorment à même le sol, devant la boutique, ou échantent des confidences. Peu à peu, Yusuf le naïf comprend. Aziz n'est pas son oncle mais un commerçant intraitable qui prend les enfants de ceux

qui lui doivent de l'argent, en guise de paiement de leurs dettes. Comme Khalil et sa sœur, il appartient au tout-puissant négociant.

Quand vient son tour d'accompagner la caravane du maître qui part plusieurs mois vers les profondeurs du pays, Yusuf découvre les paysages grandioses de l'Afrique de l'Est, les mœurs des villages isolés, la diversité des populations. Dans ces contrées situées entre Zanzibar et le lac Tanganyika, l'adolescent est aussi témoin des trafics d'armes, de la chaîne des soumissions qui, du haut en bas de la hiérarchie sociale, asservit le plus grand nombre. Mais il demeure perpétuellement protégé par une certaine innocence, qui force le respect du reste de la troupe. Quant à Aziz, c'est dans ces expéditions que son art se déploie : art de mener les hommes, de négocier avec les sultans locaux, de redonner force à la caravane épuisée.

En traçant les routes de Yusuf et de Khalil, Abdulrazak Gurnah, un écrivain tanzanien né à Zanzibar et installé à Londres depuis 1968, dessine courageusement les mille et une formes de servitude qui avaient cours dans son pays au début du siècle, de l'esclavage classique aux maillons de l'abus et de la dépendance. Plusieurs de ses personnages – Kalasinga, un mécanicien indien, Hussein, un petit commerçant de Zanzibar – s'opposent aux méthodes d'Aziz et de ses sbires, dénonçant cette course effrénée à l'argent.

À l'époque de *Paradis*, la finance était

dominée par des Indiens, tandis que le commerce était tenu par les grands négociants arabes, tel Aziz, qui savaient s'allier aux chefs de village. Ces puissants achetaient leurs esclaves aux nombreux marchands locaux. Quand l'Allemagne conquiert une partie du pays, à la fin du XIX^e siècle, un chef de village, lui-même trafiquant, prédit à Aziz son déclin : « *C'est la fin de votre commerce de caravane. Les Allemands (...) disent qu'ils ne veulent plus de vous dans ce pays, car ils vous accusent de chercher à nous réduire en esclavage. Nous, des esclaves ! C'est nous qui en vendions aux marchands de la côte !* »

Le vieux jardinier de chez Aziz, ancien esclave, est resté au service de ses maîtres, faute de savoir où aller et fort de sa propre philosophie : « *Ils peuvent t'enfermer, t'enchaîner, se moquer de tes modestes aspirations, mais la liberté n'est pas quelque chose qu'ils peuvent t'enlever* », affirme-t-il à Yusuf. Ses propos n'apaisent pas le jeune homme qui, à dix-huit ans, se débat entre résignation et désir insoutenable de révolte, après avoir vu la sœur de Khalil violée et épousée de force par Aziz ou les porteurs contraints à la soumission sexuelle envers les chefs de la caravane. Yusuf, figure de grâce, enfant d'intelligence, n'aura pas le temps de mûrir sa réflexion. Un matin, les troupes allemandes débarqueront dans la ville, apportant leurs nouvelles méthodes d'asservissement.

Catherine Bédarida

Ombres en vadrouille

Rêve et réalité, burlesque et désespoir : le premier roman de l'Argentin Osvaldo Soriano

**JE NE VOUS DIS PAS ADIEU
(Triste, solitario y final)**
d'Osvaldo Soriano.
Préface de Julio Cortazar.
Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Laure Bataillon.
Grasset, « Les Cahiers rouges »,
240 p., 56 F (8,54 €).
(Première édition : Fayard, 1978.)

Osvaldo Soriano (1943-1997) aurait dû rester footballeur professionnel, dans son Argentine natale, mais la littérature, Stendhal, Chandler et Borges surtout, l'a convaincu de forcer le destin. De tels passages en force restent rarement impunis : condamné à errer comme une « ombre en vadrouille » (1), il deviendra employé de ciné-club, journaliste, écrivain, exilé, Français, résistant, de nouveau Argentin et exilé pour toujours.

Je ne vous dis pas adieu, son premier roman écrit en 1972, est dédié à Chandler et Laurel et Hardy. Plus que cela, Laurel partage la vedette avec Marlowe. Deux stars, vacillantes puisqu'elles ne sont ici

que l'ombre d'elles-mêmes, dont la relation naît envenimée par la peur de la mort. L'acteur, vieux et orphelin de son compère Hardy, s'adresse au détective pour lui confier une drôle d'enquête : pourquoi ne lui propose-t-on plus de rôles ? Il n'y aura pas de réponse, juste quelques allusions à la chasse aux sorcières et cette remarque rapportée par Laurel : « *Une fois, Buster Keaton m'a dit que nous avions commis une erreur parce que tous nos scénarios étaient fondés sur la destruction de la propriété privée et l'attaque de la police. Il prétendait que les gens en riaient, mais qu'au fond ils nous détestaient.* »

Pas de réponse, pas plus d'intrigue, mais des rebondissements. Comme la rencontre décisive entre Marlowe et un jeune Argentin, journaliste, ancien footballeur, sans un rond, parlant cinq mots et demi d'anglais, la tête pleine d'un roman sur Laurel et Hardy : Osvaldo Soriano. Le transfert est immédiat, les personnalités et les comportements de ces victimes consentantes du hasard se glissant dans ceux des deux comiques. Les scènes burlesques et hilarantes se succèdent jusqu'à

l'ivresse. Les gueules de bois seront terribles, entre dérouillées, déceptions et impuissance, mais intense la complicité.

Il fallait bien un Argentin pour confondre les plans du rêve et de la réalité. Avec un acharnement d'autant plus fort qu'il est bien clair que tout cela n'est que lubie. Une volonté tellement puissante qu'il faudrait bien peu de chose pour voguer sur les courants dominants. Mais pour quoi faire ? Devenir comme Chaplin, « toujours mal dans les films, trop bien dans la vie », ou John Wayne, une grande brute qui ne parle que le langage des coups ? Participer au triomphe de l'intérêt et de la force ? Pas question. Plutôt crever, et plutôt debout. Avec cette fierté, chaulée au désespoir, de n'avoir pas lâché sa propre dignité d'une semelle et d'avoir découvert la solidarité.

Jean-Louis Aragon

(1) *Une ombre en vadrouille* et les autres romans de Soriano sont disponibles chez Grasset, à l'exception de *Jamais plus de peine ni d'oubli*, qui sera publié dans le courant de l'année prochaine.

L'innocence du désir

Un recueil pour découvrir la limpidité du poète italien Sandro Penna

POÉSIES

de Sandro Penna.
Traduction de l'italien et présentation de Dominique Fernandez.
Grasset, « Les Cahiers rouges », 170 p., 48 F (7,32 €).
(Inédit.)

Quatrième recueil français des poésies de Sandro Penna, cette nouvelle anthologie présente l'avantage d'avoir été composée par le poète lui-même. Economie et proluxe en même temps, tel était Penna, dont les poèmes sont proches du haïku, par leurs dimensions et parfois leur inspiration. Mais il en écrivit finalement beaucoup : beaucoup, étant donné le caractère obsessionnel de leur inspiration. Pour la plupart, ces poèmes concernent le désir que suscitent chez l'écrivain les jeunes hommes et souvent les adolescents.

Mais, comme Eugenio Montale, Umberto Saba, Pier Paolo Pasolini, Elsa Morante, Natalia Ginzburg, autant d'admirateurs inconditionnels, devaient le souligner, chacun à sa manière, l'innocence, la sincérité, la limpidité de sa langue poétique devaient donner à ses vers une valeur universelle, dépassant de loin le caractère érotique particulier de sa muse. Car, curieusement, si l'on peut penser à la poésie antique, précisément à cette même « muse adolescente », *Mousa paidikê*, de Straton de Sardes, chère à Marguerite Yourcenar, et justement à Cavafy, plus proche de nous et de lui, si l'on peut éga-

lement comparer Penna aux poètes arabes du Moyen Age, à vrai dire, il y a chez lui quelque chose de différent qui tient à son regard général sur le monde.

Penna était surtout un promeneur, un peintre. Il appartenait à l'univers esthétique d'Umberto Saba, dont il avait la légèreté, l'ironie, et, dans une certaine mesure, la désinvolture. Dans sa lignée écrira plus tard Nico Naldini, le cousin germain de Pasolini, qui vient de proposer son propre choix des poèmes de Penna en Italie (TEA, 1999). Il n'y a chez Penna ni culpabilité ni tristesse, même si son principal exégète, Cesare Garboli, voit en lui un poète « saturnien ».

Il écrit de façon très positive sur son désir qui n'a pas pour objet un corps, un individu. Son désir, pansexualiste, est une source de vitalité qui stupéfiera son principal admirateur, Saba : « *Tes poésies sont si chastes, si emplies de pudeur (c'est une des raisons pour lesquelles elles m'ont tant plu) que je ne crois pas qu'il puisse rien en résulter de mal pour toi.* » La plupart des lecteurs et défenseurs de Penna insisteront sur cette innocence éfrontée de Penna. Le romancier Carlo Levi devait le qualifier de « *maternel et angélique* ». Natalia Ginzburg, de son côté, écrivait : « *La grandeur de sa poésie, inconsciente et involontaire, avait des racines dans sa grande innocence et dans sa manière candide et libre d'être au monde.* »

Il décrit admirablement les états de semi-léthargie surpris par le désir : « *L'âme s'enfonce lentement – avec la mer –/ dans un sommeil brillant. A l'improviste / bon-*

dissent les sens – îlots de jeunesse. / Mais le péché n'existe plus. » Il observe, de loin ou de près, des nageurs, des soldats, de « *jeunes fauves nus* » dans un gymnase, « *les rangées sveltes et noires des collégiens* », « *les blancs marins* », « *la noire et lente procession des séminaristes* », « *un enfant qui de l'ennui fait jeu* », un « *jeune ouvrier* » aux « *pulsions guerrières* », un « *compagnon de pissotière* », un « *angelot* » dans un cinéma, un « *garçon en salopette* », un « *juvénile cycliste* », un « *enfant aquatique et heureux* », un « *enfant chargé de lumière* »...

Si, toutefois, Penna reconnaît les interdits qui frappent (plus intérieurement que socialement) son désir sans tout à fait le frustrer, mais du moins en le limitant dans une zone de vague mélancolie, il s'y abandonne avec une relative sérénité, certain d'y puiser l'essence de sa poésie : « *La simple poésie glisse peut-être / aussi distraite que la main du voyageur / quand dans l'aride cohue d'un tram / elle se coule sur l'épaule d'un garçon.* » Il s'agit, le plus souvent, de plaisirs ainsi dérobés. Car la réciprocité n'existe pas chez Penna. Son trouble, sensuel, poétique, est fondé sur le retrait, le recul, l'écart, l'éphémère. L'un des premiers recueils de Penna s'intitulait, en hommage à *La Traviata*, *Croce e delizia*, confusion de sensations où se mêlent jouissance et douleur, renaissance incessante de son désir, comme un « *fleuve qui déborde à nouveau* », « *joie de sensations nouvelles* », « *ardente solitude* », « *étrange joie de vivre* ».

René de Ceccatty

Les sentiers de Borges

EVARISTO CARRIEGO

De Jorge Luis Borges.
Préface d'Emir Rodríguez Monegal.
Traduit de l'espagnol (Argentine) par Françoise Rosset.
Seuil, « Points », 153 p., 35 F (5,34 €).
(Première édition : Seuil, 1969.)

Publié en Argentine en 1930, revu et augmenté en 1955, *Evaristo Carriego* n'a pas la portée de *Fictions* ou de *L'Aleph*, mais il contient en filigrane les thèmes et jeux chers à Borges. Poète argentin du tout début du XX^e siècle, le personnage éponyme de cet ouvrage est prétexte à incursions dans les fondations de l'Argentine, entre biographie, fiction et essai : faubourgs de Buenos Aires, virils marlous à la lame preste, lents charretiers au verbe concis, solitaires gauchos à l'esprit ailleurs, histoire du tango.

Le fameux quartier de Palermo, dont sont originaires l'auteur et son sujet, est le lieu d'où bifurquent tous les sentiers : « *J'ai cru, pendant des années, que j'avais grandi dans un faubourg de Buenos Aires, un faubourg aux rues hasardeuses... La vérité est que j'ai grandi dans un jardin... et dans une bibliothèque... Que se passait-il de l'autre côté de la grille ?... Que fut ce Palermo ou comment aurions-nous aimé qu'il fût ?* » Cette dernière question porte en elle, sinon la réponse, du moins toutes les réponses possibles ; elles sont une infinité, comme les combinaisons du *Truco*, le jeu de cartes, mais constituent pourtant un « *chiffre incontestablement précis* ». C'est bien dans cette contiguïté labyrinthique de l'exatitute et de l'illimité que Borges construit son univers, gigantesque synecdoque. On s'y perd, on croit s'y retrouver, on découvre des clés sans dénicher leurs serrures, au gré des « tricheries » de ce demiurge, adepte de « *l'astuce au carré* », celle qui fait passer la vérité pour un mensonge.

J.-L. Ar.

L'Angleterre sans corset

Férocité et hypocrisie de la société victorienne : un roman implacable de Wilkie Collins

SANS NOM (No Name)

de Wilkie Collins.
Traduit de l'anglais par E.D. Forgues.
Phébus, « Libretto », 829 p., 95 F (14,48 €).
(Première édition : Phébus, 1996.)

De cet opiomane bigame, l'Angleterre victorienne avait fait l'une de ses vedettes littéraires. Les années de purgatoire auxquelles l'œuvre de William Wilkie Collins a été condamnée sont peut-être le prix que l'écrivain a payé pour ces péchés pudiquement ignorés en leur temps. Seule sa *Pierre de lune* a continué de briller, auréolée de sa réputation d'œuvre fondatrice du roman policier. Aujourd'hui, on découvre au fil des rééditions que Wilkie Collins n'était qu'accessoirement l'un des inventeurs du polar et essentiellement un pathologiste de la société britannique.

Sans nom se présente sous les dehors d'un interminable mélo : huit cents pages, deux orphelines, deux millionnaires sans cœur – père et fils. Norah et Magdalen

Vanstone perdent leurs parents en deux jours – Père passe sous un train, Mère meurt de chagrin et les jeunes filles découvrent qu'elles sont nées en dehors des liens sacrés du mariage. La loi anglaise était ainsi faite que Norah et Magdalen se retrouvent sans un sou et sans nom.

C'est l'un des prétextes du livre que de dénoncer cette iniquité juridique, mais son ressort dramatique est ailleurs, dans la description minutieuse de la vengeance que Magdalen, la plus jeune des sœurs, fomenté contre son oncle et son cousin, à qui a échu la fortune de son père. C'est un personnage étrange qui se construit au fil des pages, celui d'une femme qui se met en marge, mettant ses actes – résolument délictueux – en accord avec son statut social, une démarche que les romanciers victoriens réservaient d'habitude aux hommes. Magdalen se déguise, ment, escroque, intrigue. En chemin, elle se fait un allié d'un aigrefin professionnel et le duo entreprend de capter la fortune héritée par un cousin débile et libidineux, qui s'abrite derrière une gouvernante suisse et cupide.

Cet épisode qui occupe un petit quart

du livre ne cesse de surprendre par sa bizarrerie et son audace. L'affrontement entre le Captain Wragge – l'aigrefin – et Mrs Lecount – la gouvernante – entraîne dans des abîmes de duplicité, dans des complications morales et juridiques qui ne trouvent leur équivalent que dans les doubles jeux d'espions de John Le Carré. L'issue du duel reste longtemps incertaine : contrairement à son ami Dickens, Wilkie Collins se complait dans l'ambiguïté et ne classe ses personnages que par le degré d'antipathie qu'ils lui inspirent. Ce sont d'ailleurs les silhouettes secondaires qui laisseront la meilleure impression : l'épouse géante du capitaine Wragge, l'ordonnance alcoolique d'un vieil amiral. Autour de ces îlots d'humanité – tous issus des classes inférieures – se débat une ménagerie d'aristocrates et de bourgeois dont la férocité est exacerbée par l'hypocrisie des lois et des mœurs. Le *happy end* de rigueur, aussi invraisemblable et illogique que le reste de l'intrigue est implacable et cohérent, ne fait que donner plus de noirceur au récit qui l'a précédé.

Thomas Sotinel

r o m a n s p o l i c i e r s

l i v r a i s o n s

● LA FUREUR DANS LE SANG, de Val McDermid

Elles se ressemblaient comme deux gouttes de sang. Même taille, même allure. Mêmes cheveux bruns coupés avec une frange, et des yeux bleus. Toutes étaient parties, comme d’habitude, pour l’école, où elles n’étaient jamais arrivées. Face à l’écran de son ordinateur, Shaz Martin, nouvelle recrue de la cellule de profilage criminel, mesure déjà les difficultés qui l’attendent : toutes ces adolescentes avaient, dans les jours précédant leur disparition, croisé la route d’un des hommes les plus populaires d’Angleterre, Jacko Vance, star de la télévision... Sur le thème mythique de la double figure, celle du Dr Jekyll et de Mr Hyde, et de la terreur qu’inspire, notamment dans la culture anglo-saxonne, l’idée d’une barbarie enfouie en chacun de nous (voir, à ce sujet, l’essai du sociologue Denis Duclos, *Le Complexe du loup-garou*, Pocket, « Agora », 37 F [5,64 €]), Val McDermid réussit un nouveau thriller irrésistible et troublant. Dans la droite ligne du *Chant des sirènes* (paru en mai dans la même collection), dont on retrouve les principaux personnages, en particulier celui du « profileur » Tony Hill, *La Fureur dans le sang* joue une nouvelle fois, de manière diabolique, des images et des miroirs avec une remarquable finesse psychologique. Le face-à-face entre Jacko Vance, vampire sans visage tapi derrière son image médiatique, et Tony Hill, psychologue à l’identité trouble, réfugié dans un travail dont il sent, plus que d’autres, le versant ténébreux, enfievre jusqu’au vertige un récit construit comme une mécanique de précision. Passionnant. (Traduit de l’anglais par Pascal Loubet. Le Livre de poche, 571 p., 46 F [7,01 €]. Première édition : Le Masque, 1998.)

● TIJUANA (collectif)

« Les villes sont secrètes, intimes, violentes parfois. Le roman noir a visité et revisité les grandes métropoles : Paris, New York, Los Angeles, Barcelone. Mais les autres ? Celles dont les noms font rêver : Tijuana, Ostende, Tanger... » Eden noir propose en ces termes une collection de nouvelles inédites dont le premier volume, *Tijuana*, est de bon augure. L’autodérision pour tout bagage, Patrick Raynal balade dans la ville frontière mexicaine, dévoreuse de mythes, ses nostalgies révolutionnaires et cinéphiliques pour en faire, du tranchant de sa prose, une des grandes capitales de la fiction romanesque. Hélène G. Couturier en donne une image brûlante et baroque, colorée jusqu’à la saturation par l’histoire délirante d’une famille de possédés. Un père déglingué par les combats de coqs, une mère par le souvenir de la grandeur aztèque et un fils par les grandes blondes en rollers qui filent de l’autre côté de la frontière... Marc Villard, enfin, bouleversant, imagine dans cette ville de toutes les fractures une histoire comme une blessure ouverte. La trajectoire de mort d’un gosse des rues, frère de débîne des héros de la plupart de ses livres. La mère allumée, le meurtre d’une sœur surprise dans la voiture d’un « roublard texan à la moumoute de travers », le récit brûle, jusqu’à l’explosion de sa chute, d’une noirceur implacable et terrifiante. (Eden noir, 157 p., 59 F [8,99 €]. Inédit.)

● BROUILLARD SUR MANNHEIM, de Bernhard Schlink

et Walter Popp

Traduit en français dix ans après sa parution en Allemagne, dans la foulée du succès du *Liseur* de Bernhard Schlink, *Brouillard sur Mannheim* a commencé sa carrière en « Série noire », où l’originalité de son héros, Gerhard Selb, un vieux détective privé, hanté par son passé de magistrat sous le III^e Reich, avait notamment retenu l’attention. Appelé par un très vieil ami, directeur général de la vénérable et toute-puissante Société rhénane de chimie, Selb confond rapidement l’auteur du piratage informatique dont l’entreprise est victime. Mais voilà que le coupable disparaît brusquement dans un accident de voiture plus que bizarre... De révélation en révélation, de tiroir en tiroir, sur un tempo de plus en plus rapide, l’enquête met au jour de douteuses connexions entre l’entreprise chimique et l’organisme public chargé de contrôler les émissions polluantes. Puis resurgissent brutalement les brumes d’un passé nauséeux avec l’évocation du travail forcé de savants juifs dans l’industrie allemande des années noires. Incisif, passionnant, le roman prend alors toute sa dimension, et le héros son épaisseur. Quand son passé de procureur au sein de la « justice » nazie le rattrape soudain. Et que se révèlent peu à peu certaines trahisons particulièrement douloureuses... (Traduit de l’allemand par Martin Ziegler et revu par Olivier Mannoni. Gallimard, « Folio Policier », 347 p., 35 F [5,34 €]. Première édition : Gallimard, « Série noire », 1997.)

Illusions perdues

L’Amérique des années 40 vue par Joseph Hansen

EN HAUT DES MARCHES

(Living Upstairs)

de Joseph Hansen.

Traduit de l’anglais (Etats-Unis)

par Emilie Chaix-Morgjève.

Rivages/Noir, 347 p., 62 F (9,45 €).

(Inédit.)

Aux amis de Dave Brandstetter, tout autour de la planète : Salut et adieu », avait sobrement écrit Joseph Hansen en exerçant de l’ultime aventure de son héros, le détective homosexuel californien qu’il avait créé en 1967. « *L’air lui manque, et la douleur se fit féroce, et c’était le matin et il n’aurait jamais dû faire aussi sombre, pourtant il faisait aussi noir qu’en pleine nuit* ». Symboliquement frappé au cœur, Dave disparaissait brutalement, laissant derrière lui un goût amer et persistant. D’abord parce que la douzaine de romans qui lui furent consacrés constitue incontestablement une des meilleures séries du roman noir contemporain. Mais aussi parce que ce dernier épisode, paru en France en 1993, marquait, de manière bouleversante, la fin d’une époque et d’une certaine idée de l’Amérique. Son titre, *Un pays de vieux (A Country of Old Men)*, en disait d’ailleurs très long sur l’état d’esprit de l’auteur.

A l’origine, c’est la réalité de la vie des homosexuels que souhaitait montrer Joseph Hansen à travers la saga Brandstetter. Et ce n’est sans doute pas un hasard si l’idée lui en vint à la veille du grand mouvement de libération des mœurs qui allait ouvrir les portes de la déculpabilisation et de la reconnaissance sociale. « *Si j’ai choisi de faire de Dave un homosexuel amené à enquêter dans de semblables milieux, c’est d’abord parce que le roman noir les a traités de manière infâme (y compris des gens comme Chandler ou Ross MacDonald)* », déclarait-il ainsi, en 1982, dans un entretien avec Roger Martin, « *et aussi parce que les préjugés et les idées reçues à leur sujet doivent être combattus énergiquement. Je voulais montrer les homos tels qu’ils sont, non tels qu’on les caricature.* »

A relire aujourd’hui la série, la réussite de l’entreprise apparaît éclatante. Le regard acéré, cruel parfois, mais profondément humain, Joseph Hansen touche toujours juste. Ses personnages bouleversent parce qu’ils sont vrais. Et proches. La comédie humaine mise en scène par Hansen atteint ainsi son objectif. Sur le plan littéraire en évitant les pièges de la démonstration et du militantisme. Sur le fond, en montrant que les homosexuels sont des gens comme les autres, ni meilleurs ni pires, ce qui pour certains (voir le récent débat sur le PACS) constitue encore une révélation. Mais avec le recul, une autre dimension de l’œuvre devrait à l’avenir retenir l’attention. La saga de Dave Brandstetter est en effet un témoignage de tout premier plan sur l’évolution des mœurs, des mentalités, des comportements et de l’image des homosexuels californiens, sur une période exceptionnelle de leur histoire, de l’explosion libératrice des années 70 à la

déferlante du sida. Quand viennent les derniers épisodes de la série, on ne s’étonnera donc pas que Joseph Hansen peigne un Brandstetter de plus en plus sombre. Désabusé par les préjugés homophobes relancés par l’épidémie. Amer face à l’évolution de son pays, un monde vieilli qui a depuis longtemps oublié les idéaux de sa jeunesse. Rongé par une désespérance de plus en plus existentielle. L’usure du temps. La solitude morale. Le triomphe inéluctable de la mort. En 1993, son créateur mettait ainsi presque logiquement un point final à ses aventures, laissant ses lecteurs quelque peu désappointés.

Fort heureusement, l’éclipse de Dave Brandstetter ne signifiait nullement celle de Joseph Hansen qui, à soixante-dix ans, souhaitait aussi libérer du temps pour « *écrire une série de romans basés sur (sa) propre vie et (certains) événements personnels* ». En haut des marches, qui vient de paraître chez Rivages, est le premier de ceux-là et sans doute un des meilleurs de l’auteur. Située largement en amont de la période couverte par la saga Brandstetter, l’action se passe en 1943. A l’instar de son auteur à l’époque, Nathan, le héros, a tout juste vingt ans, vit à Los Angeles d’un job de libraire à vingt dollars la semaine et rêve de publier son premier roman... L’histoire se noue sur le comportement énigmatique de son ami, Hoyt, un jeune peintre dont il partage le petit appartement et les grands sentiments. Hoyt, qui entretient le mystère sur certaines de ses activités, change brutalement d’humeur. A tel point que Nathan se met à le suivre, découvre ses liens avec une militante communiste récemment décédée, officiellement victime d’un accident de tramway, et reçoit bientôt la visite d’un agent du FBI qui semble s’intéresser de très près à son ami et lui conseille de s’en éloigner au plus vite...

Cette trame policière fonctionne parfaitement, poussant irrésistiblement le lecteur à tourner les pages du roman, mais le livre ainsi résumé ne rend évidemment pas compte de la richesse de son propos. A la manière impressionniste qui le caractérise, Joseph Hansen use de son exceptionnelle sensibilité, de la finesse et de la vivacité de sa plume, pour rendre sa vérité à la société homosexuelle de l’époque, évitant, une fois encore, toute caricature comme toute apologie. De même qu’il restitue avec une rare subtilité le climat de la guerre et des prémices du maccarthysme. Ou, avec un sens du trait et des dialogues aussi aigu que jubilatoire, la comédie hollywoodienne. Le résultat est un portrait de l’époque remarquable de chair et de vie, relevé par la causticité du regard et le vinaigre de l’humour. Belle manière de faire passer la mélancolie foncière de ce roman d’initiation, sa lucidité désespérée, sa vision tragique de l’amour et de l’homme. Avec la perte de l’innocence de son héros, ce sont les illusions perdues du jeune homme qu’il fut que raconte Joseph Hansen.

Michel Abescat

f a n t a s t i q u e

Le baiser de la mort

Jonathan Carroll ou l'art du réalisme magique

LA MORSURE DE L'ANGE

de Jonathan Carroll.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Nathalie Serval.
Pocket, « Terreur », 320 p., 35 F (5,34 €).
(Première édition : Denoël, 1997.)

Il n'est pas très aisé de situer l'œuvre de Jonathan Carroll, de la faire entrer dans l'une des petites cases commodes de la littérature de genre : elle comporte bien trop d'éléments bizarres et surprenants pour appartenir au *mainstream*. Ses romans relèvent-ils de la *fantasy* ? Certes, il y décrit parfois des lieux imaginaires, comme Galen, la ville où, dans *Le Pays du fou-rire*, des créatures de fiction envahissent le monde réel, ou Rondua, l'onirique contrée d'*Os de lune*. Certes, il y met parfois en scène des magiciens comme le très excentrique Venasque, ou des personnages insolites – réincarnation du Rumpelstiltskin des frères Grimm, anges, fantômes, etc. –, mais toujours dans un contexte extrêmement réaliste.

Ainsi, dans *La Morsure de l'ange*, l'essentiel de l'action se concentre à Vienne, ville où l'auteur a longtemps résidé et dont il sait parfaitement évoquer les charmes, mais une Vienne où retentissent cependant les échos du fratricide conflit yougoslave. Souvent, dans les romans de Carroll, ces personnages insolites, ces événements incongrus, ces petites touches de fantastique débouchent sur le cauchemar. Sont-ce pour autant des romans d'horreur ? Dans un récent entretien publié par la revue *The Edge*, Jonathan Carroll s'en défend. « *Je n'essaie pas de faire peur au lecteur. Si vous écrivez de la littérature d'horreur, vous devez essayer d'effrayer la personne qui lit votre histoire. Moi, je ne veux pas provoquer la peur. Je veux provoquer le doute, le questionnement, la réflexion sur des choses auxquelles il n'est pas habituel de penser.* »

Il n'y a pas de monstres chez Jonathan Carroll, mais, dans *La Morsure de l'ange*, l'un des personnages principaux est la mort ; la mort incarnée en un homme tout aussi séduisant que fascinant. « *Ce type, c'était Robert Capra, Indiana Jones et saint François d'Assise réunis !* », s'exclame l'extraterrestre d'Hollywood Arlen Ford, qui ne tarde pas à s'en éprendre. Un homme capable de résumer *Le Masque de la mort rouge* d'Edgar Poe de la manière suivante : « *J'aime cette histoire, pas vous ? Tous ces chrétiens qui croyaient échapper à la fin du monde en partouzant... La Mort a le sens de l'humour. Au lieu de jouer les vulgaires trouble-fêtes, elle est venue à leur soirée costumée, une coupe de champagne à la main.* »

Tout le roman de Jonathan Carroll démontre au contraire que la Mort n'a pas le sens de l'humour. Il peut arriver à Leland Zivic, la forme humaine qu'elle utilise pour torturer Arlen Ford, d'en manifester (par exemple, dans cette carte postale sur laquelle il a écrit le court dialogue suivant : « *J'ai épousé une femme à deux têtes. Elle est jolie ? Oui et non* »), mais c'est en l'empruntant à d'autres, comme il pille les

poèmes et les citations, afin d'éblouir celle qu'il veut perdre. La Mort est simplement cruelle. « *Si tu nous détestes tant, c'est parce qu'il nous arrive de t'oublier, d'oublier la douleur et la perte de ce qui nous est cher... D'accord, c'est toi qui as le dernier mot... Mais même assis en face de toi, nous sommes capables de jouer avec la lumière et d'oublier...* », déclare Arlen Ford dans le duel verbal qui l'oppose au dernier chapitre à la Faucheuse déguisée et momentanément vaincue...

On aurait cependant tort de ne voir en ce roman qu'une méditation sur l'inévitabilité et la cruauté du destin, qu'une réflexion métaphorique sur la mort à connotation métaphysique. Tout autant que de la mort, c'est de la vie qu'il y est question, de la vie et des petits bonheurs qu'elle dispense. « *J'ai commandé une part de tarte, un café et me suis assis... Le premier bonheur de la journée. Me laisser étourdir par le délicieux parfum d'ambrosie flottant dans la boutique, par le bavardage des vieilles dames qui m'entouraient.* » *La Morsure de l'ange* est un hymne à l'épicurisme, à l'amitié, à l'amour – fût-il aussi fou que celui qui lie Ian McGann le questionné à Miep l'apicultrice hollandaise –, à l'art (il n'est pas indifférent que la plupart des personnages de Jonathan Carroll soient des artistes, des créateurs...), à tout ce qui peut transformer une existence et lui donner un sens même sous la menace des ciseaux d'Atropos. Surtout sous cette menace...

Une menace qui ne pèse pas sur les personnages du roman tout à fait de la même manière. Il y a ceux que la Mort « aime » et avec qui elle accepte un échange, comme Wyatt Leonard, un ancien animateur d'une émission de télévision intelligente pour les enfants, atteint d'un cancer en phase terminale. Et il y a ceux qu'elle n'« aime » pas et à qui elle réserve ses traitements de faveur. C'est le cas d'Arlen Ford, vedette de cinéma qui, après avoir brûlé la chandelle par tous les bouts, a abandonné les feux des projecteurs pour un exil solitaire, afin de tenter de mettre un peu d'ordre dans sa vie. L'auteur, fin connaisseur du monde du cinéma, fils de scénariste et scénariste lui-même, campe là, loin des clichés, un formidable portrait de star. Les deux expériences douloureuses de ses personnages, un instant confondues, dessinent une singulière danse macabre.

La mort, Jonathan Carroll l'a croisée enfant, quand il a découvert le cadavre d'une adolescente flottant à la surface d'une rivière, une belle jeune fille dont la mort est restée mystérieuse. De cette expérience, il a nourri l'intrigue d'un pur thriller, *Kissing the Beehive*, avant de revenir à son univers fantastique personnel avec son dernier livre, *The Marriage of Sticks*. On range parfois les romans de Jonathan Carroll sous l'étiquette du « réalisme magique ». C'est sûr qu'il y a de la magie à l'œuvre dans *La Morsure de l'ange* : celle d'un écrivain à la voix originale et au style époustouflant.

Jacques Baudou

l i v r a i s o n s

● CONTES DU CHAT PERVERS, anthologie d'Ellen Datlow

Ellen Datlow est l'une des grandes figures de l'édition américaine dans les domaines de la science-fiction et de l'horreur. C'est une anthologiste très réputée. Raison pour laquelle elle peut aligner au sommaire de ces *Contes du chat pervers* les noms de Stephen King, Joyce Carol Oates ou William S. Burroughs. On sait que, depuis l'antiquité égyptienne, le chat jouit auprès de l'homme d'un statut très particulier, souvent ambigu, qui en fait l'espèce animale la plus apte à hanter – Edgar Poe ne s'y est pas trompé – un conte d'horreur. Les vingt-trois nouvelles de cette somptueuse anthologie le prouvent à l'envi, qu'elles en fassent des animaux profondément énigmatiques, des incarnations diaboliques, des justiciers ou des êtres prosaïques. La remarquable variété des traitements de cette figure imposée du chat montre bien la diversité et l'ambivalence des regards portés sur lui et sur sa relation à l'homme. Quand un recueil atteint ce niveau de qualité et de tenue, l'ensemble vaut plus que la somme de ses parties. On avouera cependant une petite préférence pour les nouvelles de Gahan Wilson, de Nicholas Royle et de Nancy Kress. (Traduit de l'anglais – Etats-Unis. J'ai lu, « Ténèbres », 446 p., 44 F [6,71 €].)

● LES DINOSAURES, anthologie de Serge Lehman

Les dinosauriens occupent dans le bestiaire de la science-fiction la place que détient le chat dans celui du fantastique. Depuis Arthur Conan Doyle et le ptérodactyle du professeur Challenger, ils n'ont cessé d'exciter l'imagination des auteurs et l'intérêt des lecteurs. Leur aspect monstrueux, l'idée qu'ils ont pu représenter à un moment de l'histoire de la Terre une sorte d'impasse de l'évolution, l'énigme de leur disparition, tout cela a contribué à faire d'eux un des sujets de prédilection de l'imaginaire science-fictionnel. En cinq nouvelles, Serge Lehman nous en fait brillamment la démonstration. Si Isaac Asimov utilise le voyage dans le temps pour donner une solution sardonique à l'extinction de ces fossiles, Robert Silverberg les ressuscite grâce au génie génétique pour leur donner un nouveau départ, et Francis Carsac imagine que sur une autre planète ait pu apparaître ce qu'il appelle un anthroposaure. Ajoutez à cela un texte issu des *pulps* et une nouvelle de l'anthologiste qui est une sorte de métaphore sur la SF elle-même et vous aurez le détail d'un excellent recueil, auquel on reprochera seulement de n'avoir pas précisé les sources des nouvelles. (Librio, 126 p., 10 F [1,52 €].)

● DE SANG ET D'ENCRE, anthologie de Léa Silhol

Léa Silhol est la fondatrice du Cercle des études vampiriques et l'animatrice de la revue *Requiem* vouée à la célébration du comte Dracula et de ses disciples. Elle a eu l'idée de réunir dans ce volume dix-sept nouvelles inédites en France traitant du personnage mythique du vampire, si étroitement lié à Eros et à Thanatos. Comme toujours pour ce type d'entreprise, il est loisible de porter un jugement global ou de distinguer certains textes qui brillent d'un éclat particulier et se détachent de l'ensemble. Nombre de ces variations sur le thème du vampire se contentent de jouer avec plus ou moins de bonheur sur l'habituelle mythologie en la parant d'oripeaux contemporains ou en exacerbant sa charge érotique avec parfois une indéniable réussite, telle la nouvelle de Serena Gentihomme, *Du beau linge*. Mais les textes qui retiennent le plus l'attention sont ceux où les auteurs lui donnent une nouvelle dimension, lui découvrent une résonance inattendue, imaginent une approche différente. Il faut citer ici Nell Gaiman, Brian Stableford, Kristine Kathryn Rusch et Robert Weinberg, qui transforment un sommaire de bon niveau en une anthologie passionnante. (Editions Naturellement, « Fictions », 306 p., 100 F [15,24 €].)

● LA PIERRE DE TU-HADJI. Tome I : Le sang d'Arion,

d'Alexandre Malagoli

La collection « Légendaire » a permis l'éclosion d'une véritable école française de la *fantasy* dont les caractéristiques sont la variété des sources d'inspiration et la distance prise avec le modèle anglo-saxon. Ce nouveau venu dans l'écurie de Stéphane Marsan ne fait pas exception à la règle, qui a décalqué son territoire romanesque sur l'empire russe. C'est pourquoi la capitale de son empire imaginaire secoué de rébellions vassales s'appelle Mosiev, qu'y règne un czar et qu'une Eglise y joue un rôle politique important. Si l'intrigue est parfois aussi touffue que celle d'un roman russe, cette première œuvre présente néanmoins suffisamment de qualités pour qu'on la qualifie de prometteuse. (Editions Mnemos, « Légendaire », 378 p., 54 F [8,23 €].)

j e u n e s s e

l i v r a i s o n s

● **SOMBRES CITROUILLES**, de Malika Ferdjough
Ne pas se laisser égarer par le titre et l'illustration de couverture. Non seulement *Sombres citrouilles* dépasse largement le cadre d'Halloween, mais c'est l'un des meilleurs romans pour adolescents parus cet automne. Après *Faux numéro* et *Rome l'enfer*, Malika Ferdjough, l'une des plumes les plus subtiles en littérature de jeunesse, confirme son art de camper des suspenses qu'on n'oublie pas – comme celui naguère du *Mystère de Greenwood*. Et si l'on découvre un mort – « *un inconnu blond, assez jaune, horizontalement immobile* » – sous le noisetier du potager, dès le premier chapitre, l'enquête qui se déroule dans la maison de famille, sur fond d'anniversaire du grand-père, permet à Malika Ferdjough d'en dire beaucoup sur les relations et les préoccupations de trois générations réunies. Un régal de nuances et d'écriture. (L'Ecole des loisirs, 224 p., 56 F [8,54 €]. Inédit. **A partir de 10 ans.**) **Fl. N.**

● **L'HOMME QUI AVAIT TOUT, TOUT, TOUT**, de Miguel Angel Asturias, images de Jacqueline Duhême
Quelle riche idée de rééditer, pour le centenaire d' Asturias, Prix Nobel 1967, ce texte paru en France il y a un quart de siècle. Métaphore des travers de notre époque, *L'homme qui avait tout...* ne respire pas avec les poumons mais avec deux gros aimants, si bien qu'il attire à lui tout ce qui l'entoure et crie au secours lorsqu'il menace de mourir enseveli sous tous ces objets. Ce petit conte philosophique à l'imagination baroque et surréelle est servi par le pinceau fourmillant et coloré de Jacqueline Duhême, « *imagière* » préférée des grands auteurs et dont les planches n'ont pas pris une ride. (Traduit de l'espagnol — Guatemala — par Aline Janquart. Seuil, 96 p., 69 F [10,51 €]. Première édition : Gallimard-jeunesse, 1978. **A partir de 10 ans.**) Des mêmes auteur-illustrateur : *La Machine à parler* (traduit par Virginia Lopez-Ballesteros, « *Folio benjamin* », 42 p., 29 F [4,42 €]. Inédit. **A partir de 6 ans.**) **Fl. N.**

● **UNE ÉCOLE SUR UNE POUDRIÈRE**, de Marie-Claire Dorey
La comptine ne réservait rien de bon à la malheureuse souris verte, vouée à devenir escargot. En baptisant ainsi sa nouvelle collection destinée à sensibiliser les jeunes aux atteintes écologiques contemporaines, Syros relève le défi. Avec deux premiers titres commentés en postface par l' élu « *vert* » Noël Mamère, en charge de cette « *souris* » débutante. Christian Néels signe donc *Pas touche à mon spot !* et Marie-Claire Dorey *Une école sur une poudrière*. Le récit de cette enquête sur les risques de contamination que courent les enfants d'une école bâtie sur un ancien site industriel touché par le radium est astucieusement mené, avec un souci de plausibilité qui limite l'intervention des jeunes « *héros* ». Souhaitons juste à Jérôme Brasseur, qui illustre les couvertures, de réussir à l'avenir, comme Jacques Ferrandez et Antonin Louchard, un difficile cahier des charges. (Syros, « *La souris verte* », 154 p., 29 F [4,42 €]. Inédit. **A partir de 10 ans.**) **Ph.-J. C.**

● **LES OMBRES DE GHADAMES**, de Joëlle Stolz
Reprochera-t-on à Joëlle Stolz de donner au terme de ce très beau roman quelques clés sur le temps de la narration et le lieu où elle l'« *invente* », aux confins de la Libye ? Pas vraiment, même si ces précisions semblent superflues, tant l'histoire de Malika, qu'on craint un instant trop tributaire d'un regard ethnographique, s'impose comme un formidable récit, juste, subtil, et remarquablement composé. Victime d'un statut féminin qui lui ferme l'écrit et l'ouverture sur le monde, la jeune fille va, parallèlement à son frère Jassim, vivre le délicat passage vers l'âge adulte. Avec ses enjeux, ses secrets, ses redoutables responsabilités aussi. Un jeune homme en fuite, recueilli dans l'univers des femmes, va lui apprendre à lire, avant que son père, homme affable et ouvert, ne lui offre de quoi s'évader sur les voies du ciel. Un formidable roman d'apprentissage. (Bayard, 184 p., 75 F [11,43 €]. Inédit. **A partir de 12 ans.**) **Ph.-J. C.**

● **MARSEILLE, DE PHOCÉE À CÉSAR**, de Dominique Buisset
Pour clore la célébration du 2 600^e anniversaire de Marseille, le poète et nouvelliste Dominique Buisset, traducteur de textes antiques à ses heures, a eu l'idée de rassembler onze épisodes de la haute histoire de Massalia. Les récits, inspirés d'Hérodote, Polybe ou Cicéron, mais aussi des rapports archéologiques, sont une invitation idéale à la source antique. Un « *microdictionnaire* » et une carte aideront les néophytes. (Castor Poche Flammarion, 192 p., 32 F [4,88 €]. Inédit. **A partir de 11 ans.**) **Ph.-J. C.**

Oster en fantaisie

Deux nouveaux contes entre dérision, absurde et sérieux

LE PRINCE QUI CHERCHAIT L'AMOUR
de Christian Oster.
Illustrations de Willi Glasauer.
L'Ecole des loisirs, « *Neuf* », 50 F (7,62 €).
(Inédit.)
A partir de 9 ans.

L'ABOMINABLE HISTOIRE DE LA POULE
de Christian Oster.
Illustrations d'Alan Mets.
L'Ecole des loisirs, « *Mouche* », 40 F (6,10 €).
(Inédit.)
A partir de 7 ans.

Dans sa bibliothèque, Christian Oster a exposé *Le Colonel des petits pois*, son premier livre pour enfants, bien en évidence près de *Mon grand appartement*, le roman qui lui a valu cet automne le prix Médicis (« *Le Monde des livres* » du 3 septembre). Non loin, une photo de Max Ernst devant une sculpture qui lui fait comme des cornes, une reproduction de Masaccio, des poèmes de Rimbaud... et un ordinateur en veille, où sommeille un nouveau conte à dormir debout. « *Je m'y suis lancé comme ça*, explique Christian Oster. *Dans un train... Mes histoires viennent souvent d'une première phrase, une expression paysanne, des trucs accrochés par hasard...* » Celle-ci s'appellera *La Salade maudite*. Allez savoir pourquoi. En tout cas, ce titre le fait bien rire.

Après quatre recueils de contes, les livres pour enfants font désormais partie du paysage de Christian Oster. « *C'est devenu quelque chose d'essentiel, tout de suite...* » Souvent, les jeunes écrivains – Marie Desplechin, Agnès Desarthe, Virginie Lou... – affûtent leur plume chez les éditeurs de jeunesse avant de se mesurer aux auteurs « *sérieux* » de la littérature générale. Lui, c'est l'inverse. Connu pour ses romans drôles et poignants aux Editions de Minuit, l'auteur de *Loin d'Odile* a soudain fait irruption dans le catalogue de l'Ecole des loisirs. « *Tout a commencé il y a vingt-cinq ans. J'écrivais des textes un peu hybrides, plutôt ludiques. J'en ai retrouvé deux il y a deux ans. Et comme j'étais dans une période de doutes liés à l'écriture ou à la non-écriture d'un roman, je me suis mis à en composer d'autres.* » Depuis, Christian Oster n'arrête plus. Après *Le Lapin magique* et *Le Colonel des petits pois*, après *Le Prince qui cherchait l'amour* et *L'Abominable Histoire de la poule*, l'éditeur annonce déjà deux nouveaux titres pour 2000 : *Le Loup qui cherchait sa serviette* et *Le Vicomte de Tournebroche*.

Leurs points communs : un art du « *décalage* » s'appuyant sur les catégories traditionnelles du conte pour mieux les détourner. Au prince qui lui demande ce qu'elle cherche, la princesse répond, « *en fouillant l'herbe de ses mains terreuses* » : « *Je cherche l'amour, mais je cherche d'abord mes lentilles de contact.* » Un sens aigu de la dérision (« *Je vous aime, dirent-*

ils ensemble, de sorte qu'ils ne s'entendirent pas »). Et de l'absurde (voir la carotte sourde, en maillot de bain, qui s'échappe de son potager pour aller voir la mer). Mais il peut aussi se passer des choses « *abominables* » sous le couvert d'anecdotes anodines. Comme dans la fable de la poule – rendue plus diabolique encore par le pinceau d'Alan Mets – où est transposée, au sein d'un poulailler, l'ambiance noire de la Collaboration.

Il faudrait pouvoir relever les phrases définitives aux allures de faux proverbes, les allusions littéraires déguisées (« *Un jour, je m'étais levé de bonne heure* ») ou les jeux de logique poussés à l'extrême à l'intérieur même d'un univers absurde. Il faudrait analyser la façon dont Oster combine ses histoires de végétaux (carottes, salades, petits pois animés...), qu'il appelle ses « *végétaleries* », avec les motifs traditionnels des contes de fées : « *Dans l'histoire de la salade qui s'en va voir le monde arrive à la troisième ligne un prince sur son cheval* », note-t-il, ravi de ce croisement audacieux... Bref, Oster s'amuse, et son plaisir est communicatif. Que trouve-t-il dans ces « *histoires débri-dées* » où les facéties d'un Marcel Aymé le disputent aux séductions des frères Grimm ? Une forme de liberté, même si le mot le chagrine, car, dit-il, « *toute création est contrainte, même ces contes* ». Quelque chose qui vient non pas de son enfance, mais « *de [s]on enfance actuelle* ». « *C'est la capacité que j'espère avoir de réfléchir et d'imaginer à travers un point de vue naïf. Un point de vue d'adulte naïf, pas d'enfant. Etant entendu qu'une écriture naïve peut être également très rouée.* »

S'adresser aux enfants, c'est aussi, pour Christian Oster, réfléchir aux différentes manières d'inventer et d'écrire. D'expérimenter une « *distance courte* », sans filet ni plan préétabli. De jouer de la « *densité d'action phénoménale* », des ruptures de cohérence, des « *accélérations soudaines* » et des « *glissements de situations (parfois d'une ligne à l'autre)* » qu'autorise le genre. A cette occasion, il s'est replongé dans les classiques. Il a aussi (re) découvert quelques-unes des plus intéressantes signatures contemporaines : Christophe Honoré pour la fiction, Philippe Corentin pour l'album, ainsi que Claude Ponti, dont il évoque, enthousiaste, le dernier ouvrage, *L'île des Zertes* (L'Ecole des loisirs, 98 F [14,94 €]). « *Ponti et moi, nous avons des univers très proches. Ce qui me plaît chez lui, c'est l'animisme. Vous savez, le Trou qui se promène sur L'île des Zertes* : “Si un Zerte marche dans la forêt en pensant à autre chose (...), le Trou le dépasse discrètement... et se couche devant lui, grand ouvert, bien caché dans l'herbe verte. Alors le Zerte tombe dans le Trou. Il a juste le temps de dire : Oh ! Un trou, il faut que je l'éviiiiiiiiiiiiite...” *Cela, je suis obligé d'y adhérer immédiatement. Peut-être un jour ferons-nous un livre ensemble, Ponti et moi. Cela me plairait beaucoup. C'est un peu un fantasme.* »

Florence Noville

l i v r a i s o n s

l i t t é r a t u r e f r a n ç a i s e

● **QUAND JE SUIS DEVENU FOU**, de Christophe Donner

A plus ou moins grands pas, à plus ou moins petites touches, Christophe Donner fait une œuvre, avec plus de quarante livres à son actif, dont un tiers pour la jeunesse. Ce plus si jeune écrivain livre là un récit amoureux, narcissique comme toujours, amusant comme souvent. Le voilà, lui personnellement, héros et narrateur, en train de devenir fou d'amour pour un garçon rencontré dans un bordel. Question fantasmagorie, c'est aussi bien que de sortir avec un vélo. Du moins, c'est ce qu'il dit. Une occasion unique de trouver une sorte de sainteté en le « *sortant de là* » dans une belle tradition romantique et d'en faire un livre. Le garçon disparu, il restera toujours le livre. Et d'autres garçons. (Pocket, « *Nouvelles voix* », 162 p., 28 F [4,27 €]. Première édition : Librairie Arthème Fayard, 1997.) **M. Si.**

● **APOLOGIE DE RAYMOND SEBOND**, de Michel de Montaigne

Le père de Montaigne, soldat glorieux et magistrat éclairé, s'était entiché de la *Theologia naturalis* d'un Catalan obscur du début du XV^e siècle. Il demanda à son fils de la traduire en 1569. Sept ans plus tard, Montaigne composa l'Apologie de l'auteur, dédiée à la Reine Margot. Infiniment plus riche que la Théologie qu'elle prétend défendre, elle fut insérée plus tard parmi les *Essais*. Cet outil précieux pour comprendre Montaigne traite de la nature, de l'homme et de sa pensée, et de la foi brûlante du philosophe, ardent chrétien torturé par les dévolements de son Eglise. Les notes, index et traductions facilitent la lecture de ce texte austère. (GF Flammarion, 331 p., 49 F [7,47 €].) **J. Sn**

● **UN AMOUR AMÉRICAIN**, de Philippe Sollers

Dans une maison au bord de l'eau, les volets presque fermés, surgit le souvenir d'un été dans une ville entourée d'eau. C'était à New York, un été amoureux, « *le plus lumineux* », entre le narrateur français et Jill, une belle Américaine. Elle n'a pas l'air américaine, et lui pas si français que ça, ils s'oublient. Le soleil glisse dans la chambre du 33^e étage, et avec lui une façon de tout dire dans un bonheur rapide, d'accrocher des éclats du monde. Des choses passent, un disque de jazz, c'est Johnny Hodges, « *ce type joue sans effort ses trucs de souplesse* », un peu de politique, et Proust, et Nabokov, et comme ça, très vite, des adages : « *L'avenir appartient à ceux qui sauront lire, vivre la musique et faire l'amour.* » C'est une histoire d'amour de France et d'Amérique, de la France à l'Amérique, à moins que ce ne soit entre elles. (Mille et une nuits, 48 p., 10 F [1,52 €]. Inédit.) **M. V. R.**

● **CHAOS**, de Marc Weitzmann

Ils ne sont pas particulièrement bien dans leur peau, les pères, mères, tantes, oncles et surtout neveux qui se promènent tout au long de l'autofiction de Marc Weitzmann, critique littéraire des *Inrockuptibles*. Au-delà de la polémique entre Weitzmann et le romancier Serge Doubrovski (oncle du premier, prix Médicis 1990 pour *Le Livre brisé*), personnage central du récit, il s'agit là d'un roman-miroir déformant : l'auteur-narrateur s'invente un personnage qui porte le même nom et qui finira mal en rejetant sa mémoire juive et en rejoignant les positions des négationnistes. Ce chaos, règlement de comptes cédipien, s'affirme par une belle écriture et témoigne de la puissance et du déchirement d'une graine d'écrivain. (Gallimard, « Folio », 270 p., 40 F [6,10 €]. Première édition : Grasset et Fasquelle, 1997.) **E. R.**

● **AU BONHEUR DES DAMES**, d'Emile Zola

1824 : du Bon Marché à la Samaritaine, le second Empire voit se multiplier les grands magasins. La Paix est l'un d'eux, qui survit en littérature sous le nom d'Au Bonheur des dames. Zola, admirateur des nouvelles architectures, traite le magasin comme un personnage. La psychologie d'Octave Mouret est aussi forte que celle des Rougon-Macquart. Cet ambitieux qui a « *le sens de la femme* », non sans la mépriser, n'est pas seulement un patron dont le succès est formidable et qui se donne des allures de brave homme avec des employés exploités. Mouret, c'est aussi un jouisseur et un séducteur. Zola en fait un être de chair au même titre que le père Baudu voué au désastre dans sa pauvre boutique écrasée par le double clinquant du grand magasin et de son propriétaire. (Présenté par Marie-Ange Voisin-Fougère. GF Flammarion, 563 p., 34 F [5,18 €].) **P.-R. L.**

e s s a i s

● **TOUT L'OPÉRA**, de Gustave Kobbé

On ne présente plus aux amateurs d'art lyrique « le » Kobbé. Cette somme prodigieuse parue en 1922, quatre ans après la mort accidentelle de son auteur, écrasé en mer par un hydravion, a depuis lors été régulièrement actualisée par Lord Harewood (1954, 1976, 1985), ce que sa version française, adaptée par Martine Kahane, s'est attachée à imiter (1980, 1982, 1988, 1991). Aujourd'hui, cependant, l'ouvrage fait peau neuve : il n'est plus ce « *dictionnaire de Monteverdi à nos jours* » qu'on consultait par époque et nationalité. Souci

de commodité dans la consultation ? Aveu d'un recul préjudiciable de la culture générale ? Toujours est-il que le Kobbé se fait alphabétique désormais et se décline d'« Adam » à « Zimmermann ». Une refonte qui gagne en maniabilité ce qu'elle perd en chemins buissonniers. De toute façon, les heureux possesseurs de la première mouture ne choisiront pas : les deux architectures sont parallèlement pertinentes. (Traduit de l'anglais par Marie-Caroline Aubert, Denis Collins et Marie-Stella Pâris. Laffont, « Bouquins », 1 080 p., 169 F [25,76 €].) **Ph.-J. C.**

● **L'AVENTURE DU MÉTROPOLITAIN**, de Roger-Henri Guerrand

Cinquante-deux voix pour, douze contre et onze abstentions. Le 9 juillet 1897, le conseil municipal de Paris adoptait le projet d'un « *chemin de fer métropolitain* », après quelque cinquante ans de discussions animées. L'année suivante, deux mille terrassiers se mettaient au travail. Roger-Henri Guerrand, historien de la vie quotidienne en milieu urbain, retrace cent ans d'histoire en rappelant l'évolution du réseau, bien sûr, dans sa géographie, sa gestion, ses techniques. Mais il prend soin d'émailler son récit d'innombrables anecdotes qui ont fait du métro parisien un lieu chargé de mythes : accidents, crimes, guerres, qu'évoquent poèmes, chansons ou films. Une manière de rappeler qu'en 1886 l'architecte Charles Garnier ne voyait pour le métro qu'une seule chance de se faire accepter par les Parisiens : devenir une œuvre d'art. (La Découverte/Poche, 198 p., 49 F [7,47 €]. Première édition : La Découverte, 1986.) **A. My**

● **LES MATÉRIAUX DE LA COULEUR**, de François Delamare

et Bernard Guineau

La couleur peut être « *filie de la lumière* », elle n'en exige pas moins une fabrication savante, entreprise dès le paléolithique. Aux couleurs naturelles des terres et des sables, variant selon l'oxyde de fer qui s'y trouve, les hommes ont rapidement ajouté les résultats de leurs manipulations : broyage, calcination, mélange, purification... Des opérations complexes et souvent onéreuses quand il fallait, par exemple, sacrifier dix mille murex pour obtenir un gramme du colorant nécessaire à la fabrication de la pourpre, heureusement réservée aux empereurs romains ! François Delamare, qui est chimiste, et Bernard Guineau, qui est physicien, regardent les murs de Pompéi, les vitraux des cathédrales, les jaunes de Georges de La Tour, les pastels de Degas... pour mieux faire apparaître l'évolution des techniques de fabrication, du rouge préhistorique jusqu'aux innombrables composés de synthèse. (Gallimard, « Découvertes », 160 p., 82 F [12,50 €]. Inédit.) **A. My**

Références

Rome
portrait d'une ville

312-1308

912 pages - 90 F

Les siècles méconnus
de la Ville éternelle

e s s a i s

Les Capétiens d'une nouvelle France

LES CAPÉTIENS

Histoire et dictionnaire 987-1328

de François Menant, Hervé Martin, Bernard Merdrignac et Monique Chauvin.

Robert Laffont, « Bouquins », 1312 p., 199 F (30,34 €). (Inédit.)

Hugues Capet élu par ses pairs ; Louis VI le Gros châtiant les barons pillards ; Louis VII, moine couronné, entraînant sur les routes de la croisade en Terre sainte son épouse, la trop volage Aliénor d'Aquitaine ; Philippe Auguste desserrant l'emprise Plantagenêt en Normandie comme à Bouvines ; Louis VIII le Lion mettant au pas un Midi trop fier pour n'être pas opportunément taxé d'hérésie ; Saint Louis, croisé exemplaire et justicier impartial, donné en exemple à l'égal de Salomon par l'école laïque de Jules Ferry ; Philippe le Bel inventant la consultation des états du royaume et liquidant à son profit l'ordre du Temple ; la sombre succession de ses trois fils, durablement réduits par la formule du romancier Maurice Druon au statut de « rois maudits » ; sans compter les premières figures de ces comparses indispensables qui précisent l'autorité suprême : Bernard de Clairvaux, Suger, Blanche de Castille, Guillaume de Nogaret, sages conseillers et régente avisée dont le profil s'estompe juste quand sombre la traditionnelle vision de l'histoire politique...

S'il est une période de l'histoire de France dont le Panthéon, hérité de l'école de la III^e République, n'a pas été bouleversé, c'est sans aucun doute celle que les dictionnaires identifiaient naguère encore à une transmission dynastique particulière simple – rois de père en fils sans le moindre accroc sur près de 330 ans : les « Capétiens directs ».

Entre la disparition prématurée, en mai 987, du Carolingien Louis V, fort injustement surnommé « le Fainéant » par une tradition historiographique tout acquise à la lignée usurpatrice, et l'avènement, le 1^{er} avril 1328, de Philippe VI de Valois, premier souverain depuis Hugues Capet à ne pas être fils de roi, quinze monarques donnent une cohérence chronologique à une période décisive où s'opèrent, après les invasions néfastes des IX^e et X^e siècles, l'élaboration d'un nouvel ordre politique et social – où les clercs jouent un rôle décisif –, un essor démographique et économique favorisé par de notables inflexions climatiques, la reprise d'ambitieux échanges commerciaux et l'affirmation du monde urbain.

Relit-on pourtant aujourd'hui le *Petit Lavis* des écoles comme si rien ne s'était passé en un siècle sur ce champ si vaste ? Les quatre historiens qui ont entrepris cette somme copieuse et précieuse prouvent à l'évidence qu'il n'en est rien. Médiévistes en poste à l'université de Haute-Bretagne, à l'exception de François Menant, professeur à l'École normale supérieure de Paris, ils opèrent à leur manière ce « retour au politique »,

D'Hugues Capet à Charles IV le Bel, de 987 à 1328, une somme copieuse et précieuse pour comprendre comment quinze monarques ont, de père en fils, donné une cohérence à une période d'essor démographique et économique décisive, où s'élabore un ordre politique et social inédit

que l'on annonce depuis plus de vingt ans, dans le sillage de celui de l'événement.

Voici donc une narration classique et dense des faits présentés selon la logique nécessairement simplificatrice des synthèses didactiques. Avec quelques jeux sur les marges du cadre chronologique. Mais sans amener à privilégier l'anecdotique ou l'investissement événementiel. En effet, ni les acteurs (les rois capétiens échappent significativement à l'index des noms de personnes comme si le biographique était résolument hors champ), ni les intrigues (l'épisode si romanesque de la régence de Philippe le Long à la mort de Louis X disparaît ainsi, au risque de n'accorder d'existence à l'éphémère Jean I^{er} que dans les arbres généalogiques – excellents au demeurant) ne triomphent jamais du décor. Monde rural, milieu urbain, pratique religieuse et esquisse des sensibilités collectives, le cadre est brossé avec une science remarquable, comme si le contexte de civilisation l'emportait tant que l'« idéologie monarchique » et les premières manifestations d'une « culture de gouvernement » ne mobilisent pas l'attention.

Sans doute imagine-t-on sans peine le rôle décisif de l'avènement des légistes à la *curia regis*, si manifeste sous Philippe le Bel. Mais ne faut-il pas antidater le mouvement de près d'un siècle et chercher autour de Philippe Auguste, qui le premier se défait de la garde du sceau royal pour éviter de l'exposer inutilement, les premières manifestations de cette *mens politica*, qui se dessine peu à peu, parallèlement aux mentalités des marchands, des universitaires ou des missionnaires, en voie de s'imposer ? Déceler si tôt les idées, les comportements, voire les premiers réflexes, gage d'une intériorisation en marche, des conseillers et officiers royaux bouleverse de fait l'articulation couramment admise entre l'âge féodal de la monarchie et son

âge administratif. A suivre les pistes des auteurs, il faudrait davantage retenir l'idée d'une possible simultanéité, voire d'une fructueuse complémentarité dont Bouvines serait l'image idéale : plus grande bataille engagée par un Capétien, la victoire sans appel du dimanche (signe divin) 27 juillet 1214 transfigure le monarque, mais la liesse exceptionnelle que rapportent les chroniqueurs dit en creux l'anxiété réelle qui avait saisi les sujets de Philippe Auguste devant ce défi inédit entre le roi et l'empereur.

On peut faire confiance à nos quatre médiévistes pour bousculer les lectures trop convenues, sans chercher cependant à systématiquement prendre le contre-pied des vulgates admises : c'est plutôt la hauteur de vue recherchée qui imperceptiblement corrige la donne, comme au début de chaque chapitre coïncidant avec un règne précis – ici les sous-titres valent résumé : Philippe Auguste ? « *Un temps de mutations* » pour l'autorité capétienne » ; Louis IX ? « *Une politique tirée de l'Écriture sainte* » ; Philippe le Bel (lire l'extrait ci-dessous) ? « *Des "affaires" savamment gérées* »...

Est-ce pour éviter la même déformation de la vision du temps, rançon d'une focale trop étroite, que la quatrième et dernière partie – presque la plus longue – aborde les « mondes extérieurs », c'est-à-dire tant l'Empire que les pays scandinaves, l'Italie que les espaces méditerranéens de Byzance ou de l'Islam, jusqu'aux Mongols et à l'Extrême-Orient ? Une ouverture moins rigoureusement observée au fil des quelque 500 pages du dictionnaire qui suit, lui aussi intelligemment illustré et complété par une cartographie sélective. Comme, en outre, la bibliographie, très fiable, est prolongée – fait rare – par une filmographie (judicieusement critique) et une discographie (méritoire), on tient là l'une de ces réusites éditoriales inattendues dont « Bouquins » semble se faire une spécialité.

Philippe-Jean Catinchi

e x t r a i t

Le règne de Philippe IV le Bel (1285-1314). Des « affaires » savamment gérées

Ce règne est habituellement considéré comme un tournant majeur dans l'histoire politique et institutionnelle de la France, malgré le souci souvent manifesté par le souverain, par exemple dans l'ordonnance sur la Réformation du royaume du 23 mars 1303, de se poser en continuateur de Saint Louis, captant ainsi à son profit l'aura d'une canonisation intervenue en 1297. Ne nous laissons pas prendre au piège des mots. Bien des proclamations de fidélité cachent en fait des ruptures majeures, que le récit historique doit savoir cerner, sous peine de sombrer dans la grisaille de l'enchaînement perpétuel du pareil au même. Deux principes essentiels nous semblent s'être affirmés pendant ce règne de vingt-neuf ans. On peut ainsi les formuler : seul l'Etat détient une autorité vraiment publique ; cette autorité s'impose par la transcendance de son objet, sans requérir ni assentiment ni confirmation. Elle se légitime par le simple fait de réaliser la volonté générale et de pourvoir au commun profit du peuple.

Cette vision « hégélienne » du règne de Philippe IV, juste du point de vue de Sirius, doit être doublement nuancée, d'abord en rappelant que des principes essentiels ont été énoncés pendant les décennies précédentes, ensuite en soulignant que le souverain restait mentalement un baron, formé par la lecture du *De regimine principum*, composé en 1285 par son précepteur, le frère augustin Gilles de Rome. Cet ouvrage l'avait abreuvé de recommandations traditionnelles : être prudent et courageux, choisir de bons conseillers et des juges intègres, etc. Il ne faut donc pas s'étonner que le disciple du frère Gilles ait conçu l'Etat sur le mode vassalique en lui donnant la fidélité pour base essentielle. Une aide financière ne pouvait, à ses yeux, être demandée qu'en invoquant des raisons féodales. Participer au conseil restait, pour un clerc du roi ou pour un chevalier du roi, un service vassalique. Mais une partie de l'entourage de Philippe IV nourrissait des vues plus radicales et plus novatrices.

Les Capétiens, pages 391 et 392.

Défi au hasard

**LE JEU DE
LA SCIENCE
ET DU HASARD**
**La statistique
et le vivant**
de Daniel Schwartz.
Flammarion,
« Champs », 130 p.,
35 F (5,34 €).
(Première édition :
Flammarion, 1994.)

Nous vivons (et nos corps, plus encore) dans un monde incertain. Parce que la « *variabilité* » est le caractère principal du vivant, un individu diffère de tous les autres et, d'un moment à l'autre, diffère également de lui-même. Le savant, familier du général, devrait-il, pour autant, renoncer à comprendre ? Le médecin, s'abstenir d'intervenir ? Daniel Schwartz, lui-même médecin et fondateur du Centre d'enseignement de la statistique appliquée à la médecine (Cesam), dit, ici, en quoi la statistique se révèle indispensable pour agir dans le domaine de la vie, là où le hasard est roi, « *un roi à qui tout est permis, mais qui n'a ni intelligence, ni mémoire* ». Deux lacunes qui pourraient se révéler dramatiques, si la statistique, science du particulier et de l'incertain, n'était là pour les combler. Un « *défi* » ? Sans doute. A coup sûr, l'apparition, dans les dernières décennies du XIX^e siècle, d'un mode de pensée nouveau, « *très original* », souvent paradoxal. Intervalle de confiance, échantillon représentatif, différence significative, degré de signification... Schwartz débarrasse son discours des démonstrations mathématiques nécessaires, qu'il relègue en annexes, pour mieux cerner les concepts et faire admettre au béotien de bonne volonté que la principale victoire de la statistique est bien d'avoir donné un statut scientifique à « *la politique du risque d'erreur consenti* ». Et si l'humour teinte souvent son propos, c'est qu'il n'est pas si simple de faire admettre – notamment à des Français, assure-t-il – que le certain n'est le plus souvent que probable.

A. My

La confusion de Stefan Zweig

La biographie de Donald Prater insiste sur le « pessimisme » de l'écrivain autrichien

**STEFAN ZWEIG
(European of Yesterday.
A Biography of Stefan Zweig)**
de Donald Prater.
Traduit de l'anglais par
Pascale de Mezamat.
La Table ronde, « La Petite Vermillon »,
404 p., 55 F (8,38 €).
(Première édition :
La Table ronde, 1988.)

Dans un long poème au style vif et dramatique, *Ballade von einem Traum*, écrit dans les années 20, Stefan Zweig se mit en scène, rêveur fuyant des poursuivants infatigables qui l'accablaient de « *Tu es découvert ! Tu es découvert !* » sarcastiques. Zweig, fugitif désespéré et consumé par l'angoisse, tentant d'échapper à l'Histoire, s'éloignant de toute servitude pour préserver un idéal intellectuel, une liberté personnelle, une intimité ? Le trait peut paraître sévère mais il donne le ton de la biographie que Donald Prater fit paraître en Angleterre en 1972, trente ans après la mort de l'écrivain autrichien. Une biographie attachée à traquer les « *humeurs noires* » qui conduiront Zweig à l'exil et au suicide, autant, si ce n'est plus, qu'à rechercher dans l'œuvre les correspondances, les traductions ou les amitiés, l'entreprise de médiation que le Viennois avait très tôt ébauchée entre les cultures européennes.

Sans doute, le travail de Donald Prater, remis à jour pour sa traduction française, est-il un apport considérable pour

la connaissance de l'auteur de *La Confusion des sentiments*. « *L'œuvre d'un pionnier à qui tout "zweiguien" doit une éternelle reconnaissance* », note Serge Niémetz (*Stefan Zweig, Le voyageur et ses mondes*, Belfond, 1996, et *Le Livre de poche*). En effet. De la naissance à Vienne en 1881 jusqu'au dernier refuge de Petropolis (Brésil), Donald Prater suit Zweig dans ses innombrables déplacements à travers l'Europe, comme dans ses enthousiasmes et ses impatiences. Il dit la passion plus morale que littéraire du lycéen juif découvrant, seul, les poèmes désespérés du Belge Emile Verhaeren et décidant de consacrer sa vie à « *servir l'homme et son œuvre* ». Il dit le « *sentiment du provisoire* » qui s'est déjà emparé du jeune homme quand il découvre, en 1907, à la lecture du premier tome de *Jean-Christophe*, cet appel à la conscience des peuples et cet acte de foi en l'unité de l'Europe que Romain Rolland vient de faire paraître. L'œuvre du jeune écrivain tendrait désormais vers ce but. Dans les innombrables études qu'il consacra aux écrivains, comme aux artistes ou aux hommes politiques et même aux navigateurs européens, Zweig ne se départira jamais de la « *responsabilité* » qu'il s'était assignée : « *Considérer sa vie entière comme une énorme dette que l'on doit honorer en usant de toutes ses forces.* »

Zweig, citant Erasme, s'inquiétait de voir l'humanisme constamment menacé par « *l'éternel irrationnel de la passion* ». Prater le rappelle et voit dans ce « *pessimisme profond* » une tendance au fata-

lisme qui ne pouvait longtemps s'accorder avec un besoin de vivre « *libre et sans entraves* ». Zweig, souligne-t-il, n'avait pas « *la plénitude sereine d'un Verhaeren ou d'un Rolland* ». Il n'avait pas non plus, contrairement à Castellion, auquel, note Prater, il aurait aimé s'identifier, « *le soutien d'une foi religieuse* ». Zweig, qui, dès 1914, s'était inquiété devant « *ce monde de la sécurité et de la raison* » se fracassant « *comme un vase de terre creux* », voit, dans la décennie qui précède l'avènement d'Hitler, un « *coucher de soleil* ». Plus que l'anti-sémitisme, l'impossibilité de publier en Autriche et le fait de perdre ainsi « *sa patrie, la langue allemande* », exacerbe en lui, remarque Prater, un « *sentiment d'échec* » personnel, une compassion irraisonnée qui lui fera écrire : « *Les gens parlent des bombardements avec légèreté, moi, lorsque j'apprends que des maisons se sont effondrées, je m'effondre avec elles.* » Réfugié au Brésil, Zweig rédige, dans les derniers mois de 1941, *Le Monde d'hier*, une autobiographie qui est surtout un adieu à un monde où « *l'idée de communauté* » allait de pair avec « *la foi en une époque, la foi en l'avenir* ». Le 22 février 1942, Zweig se suicide au véronal, aux côtés de Lotte, sa seconde épouse. « *Considérerait-il sa vie comme une affaire purement privée ?* », interrogera Thomas Mann. Prater ne cache pas que ce suicide a tout d'« *une fuite ultime dans [des] abîmes intérieurs* ». Mais une fuite qui ne saurait faire suspecter l'authenticité d'un idéal.

André Meury

Le féminisme à la française

Mona Ozouf défend la négociation d'un rapport heureux entre différence et égalité

LES MOTS DES FEMMES
Essai sur la singularité française
de Mona Ozouf.
Gallimard, « Tel », 434 p., 68 F (10,37 €).
(Première édition : Fayard, 1995.)

Lorsque Mona Ozouf publia, en 1995, la guirlande de dix destins de femmes qui dessinait à ses yeux la voie d'une singularité nationale, elle surprit et visiblement dérango. Surprise d'abord : l'historienne, qui voue à la littérature un attachement exigeant, presque concurrent de sa passion pour l'histoire, y adoptait un ton inédit, où l'essayiste s'exerçait à la palette de portraitiste, s'autorisant cette subjectivité résolue que sa discipline tient en suspicion légitime. Elle a, depuis, précisé encore son rapport à l'analyse littéraire dans un fort beau livre consacré à l'œuvre de Henry James, *La Muse démocratique* (Calmann-Lévy, 1998). Vive réaction aussi : à peine l'ouvrage était-il paru – en même temps que l'excellent travail de Catherine Bard, *Les Filles de Marianne. Histoire des féminismes 1914-1940* (Fayard), bien moins

repéré par les médias – que la pensée de Mona Ozouf se vit schématisée à l'excès. Certains s'en prirent à la peu crédible « *représentativité* » des figures féminines retenues (de M^{me} du Deffand à Simone de Beauvoir – dont l'œuvre est présentée comme « *un immense courrier du cœur, du corps, de l'esprit des femmes* » –, en passant par Claire de Rémusat, Colette et Simone Weil), d'autres jugèrent irrecevable la « *diabolisation* » du féminisme américain qui sous-tendrait l'ouvrage. Une bonne part de la livraison d'octobre 1995 de la revue *Le Débat* (n° 87, Gallimard) aborda clairement la question, avec Bronislaw Baczko, Elisabeth Badinter, Lynn Hunt, Michelle Perrot, Joan W. Scott et Mona Ozouf elle-même.

Aussi, pour la reprise en poche de ce texte controversé, l'auteur a-t-elle augmenté l'original d'une postface inédite qui revient sur le débat qu'il avait suscité. Cet ajout vient à son heure, alors que la question de la parité dans les charges et fonctions politiques mobilise à nouveau les ardeurs polémiques sur le singulier et l'universel.

Se plaçant – enfin, diront ses détracteurs – sur le terrain du *gender*, Mona Ozouf précise l'acception du « *genre* » qu'elle veut bien admettre (« *l'ensemble des sédimentations culturelles déposées au fil des siècles sur la nature* ») et celle qu'elle récuse. Championne toujours convaincue d'une « *capacité de négocier un rapport heureux entre la différence et l'égalité* » particulière aux Français(es), elle renvoie à la superbe formule de Mirabeau (« *Il nous est permis de croire que nous recommençons l'histoire des hommes* »), cri d'humanité selon Jaurès, qui affranchit les êtres des pesanteurs de l'histoire. Et Ozouf d'opposer cette vision généreuse à « *l'histoire justicière où nous sommes aujourd'hui plongés, interminable traduction au prétoire d'un passé tenu pour une monstrueuse machine de répression, sottisier infini dressé avec la minutie et la bonne conscience de ceux qui, juchés sur les certitudes de leur époque, sont convaincus d'avoir percé les secrets de l'implacable domination* ». Une mise au point qui est encore un combat.

Ph.-J. C.

e s s a i s

Une thèse bien particulière

Quand le docteur Destouches, futur Céline, s'intéressait à un étrange chirurgien hongrois

SEMMELEWEIS

de Louis-Ferdinand Céline.
Préface de Philippe Sollers,
Gallimard, « L'imaginaire »,
125 p., 38 F (5,79 €).

Dans les années 1840, Philippe Ignace Semmelweis, chirurgien hongrois, travaille à Vienne en qualité d'obstétricien. Troublé par le taux de mortalité des accouchées, il remarque qu'il est moins élevé chez celles qui accouchent dans la rue. Autre remarque, il y a moins de décès chez les femmes soignées par les sages-femmes que chez celles qui le sont par les étudiants. La mort d'un anatomiste de ses amis – il s'est fait une piqûre maladroite au cours d'une dissection – conduit Semmelweis à faire un rapport entre les nombreux décès des femmes enceintes et les étudiants. Une évidence s'impose : ils les approchent après avoir participé à une dissection. Il décide alors « une mesure inouïe » : l'obligation de se laver les mains avant toute intervention. Le résultat est immédiat. Semmelweis venait d'inventer la prophylaxie. Mais cet homme sans demi-mesure, caractériel, est en conflit avec ses supérieurs. On ne prend pas sa découverte au sérieux. Un confrère jaloux monte une cabale, refuse de suivre ses conclusions, et les étudiants ne veulent pas de « ces lavages malsains » ! Révoqué, malheureux, chassé de son emploi, celui qui voulait mettre fin à une espèce de massacre fruit de l'ignorance est empêché de pratiquer sa découverte.

Il en perd la raison. Poursuivi par le délire de la persécution, il meurt dans un asile d'aliénés à quarante-sept ans.

Ainsi découvre-t-on ce personnage dans la thèse de doctorat que soutient le docteur Destouches – qui n'est pas encore le romancier Céline – en 1924. Il a fait un stage d'obstétrique et est intéressé jusqu'à l'obsession par l'hygiène en médecine. Le caractère et le destin de Semmelweis ont de quoi inspirer Destouches, mais aussi cette relation que découvre Semmelweis entre la mort (les cadavres devenant ses porteurs par le truchement des mains de praticiens négligents) et la naissance. Philippe Sollers, dans sa préface, souligne que « mort » est le mot-clé de cette thèse, en même temps qu'il éclaire déjà les obsessions qui seront celles du romancier. L'homme est exposé à la souffrance dans un monde de bêtises et de cruautés qui n'aboutissent qu'à la mort. Cela explique la singularité de cette thèse. On peut imaginer la surprise du jury devant un travail aussi spécifique qui commence par : « Mirabeau criait si fort que Versailles eut peur », et qui se poursuit avec une emphatique évocation de la mort de Louis XVI : « Au tranchant de son cou, jaillit une sensation nouvelle : l'Egalité », ou encore, Destouches annonçant Céline : « La vie n'est qu'une ivresse, la vérité c'est la mort. »

Certes, le style n'est pas celui de *Voyage au bout de la nuit*, on peut relever quelques redondances et un lyrisme ici ou là excessif, mais cette thèse est déjà celineienne. On aperçoit Bardamu allant

soigner le petit Bébert quand l'auteur éprouve le besoin d'évoquer « un des lieux les plus méditatifs de notre époque ; c'est notre sanctuaire moderne, la Rue ». Et, dès cette première œuvre, Destouches applique ce système de l'exagération qui sera celui de Céline, forcer le trait pour emporter l'adhésion du lecteur. Il gonfle les pourcentages quand il s'agit de dénombrer les victimes, il n'a guère souci de la précision des dates, il abuse du tragique et de l'émotion – l'imagination plus forte que la rigueur qu'on peut attendre d'une thèse – quand il décrit la fin de celui qui devient, sous sa plume, moins le personnage que fut Semmelweis qu'un personnage de roman « impuissant parmi les fous, et plus pourri qu'un mort ». Cela n'échappera pas aux médecins hongrois. Sans oublier d'être reconnaissants à l'auteur d'avoir honoré leur concitoyen, ils relèveront les inexactitudes des chiffres, les erreurs de dates, et ils diront la mort de Semmelweis telle qu'elle fut et non telle que la thèse la décrit. Pour autant, « la triste histoire » de Semmelweis, sauveur de vies qui avait fait à la mort un « affront précis, inoubliable », reste d'une lecture doublement passionnante. Par ce qu'elle nous apprend de ce génie médical et parce qu'elle est l'orée d'une œuvre.

Pierre-Robert Leclercq

★ Pour l'achat de 3 volumes de la collection « L'imaginaire » est offert le fac-similé du manuscrit d'un chapitre inédit de *Féerie pour une autre fois*, de Céline.

L'imparfait et le tabac

PROPOS SUR

L'IMPARFAIT

de Jacques Drillon.
Zulma,
« Grain d'orage »,
91 p., 49 F (7,47 €).
(Inédit.)

Voici un curieux opuscule qui aux propos annoncés sur l'imparfait (oui, le temps de l'indicatif et du subjonctif) ajoute, sous le signe de l'« imperfection », une nouvelle, quelques notes sur *La Dentellière* de Vermeer, deux lettres de sujet musical et un bref essai sur le tabac.

A vrai dire, le tabac est partout : à la fin et, dès le début, dans la quasi-totalité des exemples relatifs à l'imparfait. Qui, lui, est moins fréquent qu'il n'en a l'air : dans le récit de la nouvelle centrale, il laisse la place au présent de narration, « artifice, invention, forgerie ». Bizarre, bizarre...

Sur l'imparfait, les remarques de l'auteur sont souvent pertinentes : il décrit avec une grande finesse certains emplois de Balzac, Proust et Flaubert. Bien sûr, il ne faut pas chercher, dans les trente-cinq pages qui lui sont consacrées, une étude complète de l'imparfait. On regrette tout de même un peu que l'auteur n'ait pas songé à l'emploi ambigu illustré par l'histoire de la bombe : « Cinq minutes plus tard elle explosait. »

En dehors de tout contexte, qui pourra dire si l'explosion a eu lieu ou non ? Personne. C'est peut-être dans cette ambiguïté que se cache la véritable clé de l'imparfait.

Il convient de prendre garde à certains détails. Drillon donne comme un imparfait du subjonctif l'authentique plus-que-parfait qu'est « eût-il fumé » – encore une histoire de tabac... – et il utilise à plusieurs reprises le nom latin de l'imparfait : « tempus imperfectUM ». Mais il fait une belle faute d'accord : tempus est un nom neutre, et il faut écrire imperfectUM.

A. My

Michel Arrivé

Les chemins de la pensée

Erudite et accessible, l'histoire de la philosophie dirigée par François Châtelet

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE, IDÉES, DOCTRINES

sous la direction de François Châtelet.
Hachette Littératures, « Pluriel »,
Tomes I à IV, 284, 268, 260 et 264 p.,
45 F (6,86 €) chaque volume.
(Première édition : Hachette, 1972.)

L'avait-on assez remarqué ? François Châtelet, mort en 1985, était un professeur ; « quelqu'un qui donne ce qu'il croit savoir en partage », précisera Jean-Toussaint Desanti. Et comme lui professeurs, la plupart des collaborateurs, philosophes ou historiens, qu'il avait réunis pour réaliser cette histoire de la philosophie en huit volumes dont les quatre premiers sont, ici, réédités pour la première fois en version intégrale dans une collection de poche. A ces collaborateurs, François Châtelet avait demandé d'« informer », de « noter des différences », de faire apparaître des distinctions entre les concepts ou les systèmes de concepts, sans céder au mythe de « l'ordre conquérant de la pensée ». Une manière de mettre à jour les idées

fondamentales produites par les principaux discours philosophiques, sans laisser supposer que « derrière le foisonnement des doctrines se dessine, en quelque manière, une évolution significative, un progrès, une répétition ou une régression ».

Objet du premier volume, la *Philosophie païenne* – un titre en forme d'hommage à Alexandre Kojève – est ainsi présentée à travers ses contradictions, des « tâtonnements inventifs » des présocratiques aux « exaltations contrôlées » de Plotin, en passant par les « fausses rigueurs » de l'idéalisme platonicien et les « vraies ingénuités » de l'empirisme d'Aristote. Une vaste entreprise théorique donc, où il serait pourtant bien imprudent, prévient Châtelet, de voir déjà construite une « configuration intellectuelle » que médiévaux, modernes et contemporains n'auraient plus qu'à actualiser. A cet âge antique succèdent les quinze siècles de la *Philosophie médiévale* (deuxième volume), traversés de tant d'« éclairs », fructueux ou non, qu'il ne peut être question de « période », si ce n'est par l'ambiance intellectuelle d'un

temps où l'invention semble si nécessaire, y compris dans la pensée chinoise ou la philosophie de l'Islam, qu'on peut la qualifier d'« ingénuité ». De Thomas Müntzer à Leibniz, la *Philosophie du monde nouveau* (troisième volume) se fondera, aux XVI^e et XVII^e siècles, sur la métaphysique et la science nouvelle. L'Europe réclame la « réforme », sur tous les fronts. L'œuvre cartésienne qui, note Châtelet, « fut d'intégration et de conciliation » sera paradoxalement l'instrument de la critique de la société, de la religion, des institutions, de l'enseignement ou de la réalité quotidienne. Si avec la *Philosophie des Lumières* (quatrième volume), la vérité commande encore, sa signification s'infléchit. La « puissance critique » de l'écrivain « agressif et démuné » tisse des problématiques qui pourraient bien être encore les nôtres.

« Ni progressiste, ni neutre, mais critique », cette histoire de la philosophie entend cheminer à mi-distance de l'érudition et de la vulgarisation. Quel étudiant s'en plaindrait ?

Cette liste est une sélection des livres de poche parus dans le courant du mois de novembre 1999. Elle a été élaborée avec la collaboration des éditeurs.

Le Monde

● LITTÉRATURE FRANÇAISE

ANONYME

Le Roman de Violette
La Musardine, Lectures amoureuses, n° 31, 158 p., 39 F (5,95 €).

ANGOT Christine

L'Usage de la vie
Mille et une nuits, La petite collection, n° 260, 64 p., 10 F (1,52 €).

BANIER François-Marie

Sur un air de fête
Gallimard, Folio, n° 3283, 288 p., 35 F (5,34 €).

BARBARA

Il était un piano noir...
Le Livre de poche, n° 14730, 192 p., 26 F (3,96 €).

BERNHEIM Emmanuèle

Vendredi soir
Gallimard, Folio, n° 3287, 120 p., 20 F (3,05 €).

CHAMOISEAU Patrick et CONFIAnt Raphaël

Lettres créoles. Tracées antillaises et continentales dans la littérature. Haïti, Guadeloupe, Martinique, Guyane. 1635-1975
Gallimard, Folio, n° 352, 304 p., 45 F (6,86 €).

CHAPSAL Madeleine

La Maîtresse de mon mari
Le Livre de poche, n° 14733, 160 p., 26 F (3,96 €).

COMMENT Bernard

L'Ombre de la mémoire
Gallimard, Folio, n° 3289, 256 p., 35 F (5,34 €).

DAENINCKX Didier

Cannibale
Gallimard, Folio, n° 3290, 120 p., 20 F (3,05 €).

GIRAUDOUX Jean-Pierre

Sublime
Le Livre de poche, n° 14765, 160 p., 26 F (3,96 €).

HUMBERT Marie-Thérèse

Le Chant du seringat la nuit
Le Livre de poche, n° 14740, 448 p., 44 F (6,71 €).

IDALI-DEMEYERE Isabelle

Ahouach. Une année chez les Berbères
L'Aube, Carnet de voyage, 128 p., 89 F (13,57 €).

LAINÉ Pascal

Comme une image
Le Livre de poche, n° 14741, 160 p., 26 F (3,96 €).

LAURENT Françoise

Les Dames au clair de lune
Baleine, Velours, 182 p., 42 F (6,40 €).

LIGNE Prince de

Contes immoraux
10/18, Domaine français, n° 3124, 288 p., 50 F (7,62 €).

MAUPASSANT Guy de

Miss Harriet et autres nouvelles
Librio, n° 318, 96 p., 10 F (1,52 €).

NEUHOFF Eric

La Petite Française
Le Livre de poche, n° 14745, 160 p., 26 F (3,96 €).

PANCRAZI Jean-Noël

L'Heure des adieux
Seuil, Points, 304 p., 43 F (6,56 €).

QUIGNARD Pascal

Vie secrète
Gallimard, Folio, n° 3292, 496 p., 49 F (7,47 €).

RAGON Michel

D'une berge à l'autre
Le Livre de poche, n° 14738, 256 p., 30 F (4,57 €).

ROLIN Dominique

La Rénovation
Gallimard, Folio, n° 3293, 144 p., 24 F (3,66 €).

ROUART Jean-Marie

L'Invention de l'amour
Le Livre de poche, n° 14742, 224 p., 26 F (3,96 €).

SARRAUTE Nathalie

Ouvrez
Gallimard, Folio, n° 3294, 154 p., 28 F (4,27 €).

SCHLOGEL Gilbert

Victoire ou la douleur des femmes
Le Livre de poche, n° 14734, 512 p., 40 F (6,10 €).

SEGALEN Victor

René Leys
Edition présentée et annotée par Marie Dollé et Christian Doumet. Le Livre de poche, n° 16051, 320 p., 36 F (5,49 €).

SOLLERS Philippe

Un amour américain
Mille et une nuits, La petite collection, n° 256, 48 p., 10 F (1,52 €).

SPADDY

Dévergondages
La Musardine, Lectures amoureuses, n° 30, 154 p., 39 F (5,95 €).

THEROUX Paul

Les Colonnes d'Hercule
Le Livre de poche, n° 14744, 704 p., 55 F (8,38 €).

VIAN Boris

Chroniques du menteur
Le Livre de poche, n° 14737, 128 p., 26 F (3,96 €).

ZIMMERMANN Daniel

Le Dixième Cercle. L'Anus du monde
Gallimard, Folio, n° 3295, 256 p., 45 F (6,86 €).

● LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

ANONYME

Le Cheval de jade
Contes traduits du chinois par Rainier Lanselle. Philippe Picquier, 240 p., 49 F (7,47 €).

COLLECTIF

Les Portes de feutre
Epopées kirghiz et sagaï de Sibérie du Sud. Textes recueillis par Wilhelm Radloff, traduits de l'allemand et présentés par Alessandro Corsi et Yankel

Karro, préface de Louis Bazin. Gallimard, L'aube des peuples, 216 p., 130 F (19,81 €).

AUSTEN Jane

Sandition
Traduit de l'anglais par Laurent Bury. Le Livre de poche, n° 14736, 384 p., 42 F (6,40 €).

BROOKNER Anita

Etats seconds
Traduit de l'anglais par Nicole Tisserand. Le Livre de poche, n° 14735, 288 p., 33 F (5,03 €).

CANETTI Elias

Notes de Hampstead
Traduit de l'allemand par Walter Weideli. Le Livre de poche, Biblio romans, n° 3319, 192 p., 33 F (5,03 €).

DENNIS Patrick

Autour du monde avec Tante Mame
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Alain Defossé. 10/18, Domaine étranger, n° 3119, 384 p., 50 F (7,62 €).

LÉONARD DE VINCI

Prophéties facétieuses
Traduit du latin par Pierre Laurens. Postface de Jérôme Véraïn. Mille et une nuits, La petite collection, n° 255, 56 p., 10 F (1,52 €).

FORSTER E. M.

De l'autre côté de la haie
Traduit de l'anglais par Anouk Neuhoff. 10/18, Domaine étranger, n° 3123, 208 p., 41 F (6,25 €).

GRASS Günter

Une rencontre en Westphalie
Traduit de l'allemand par Jean Amsler. Seuil, Points, 512 p., 48 F (7,32 €).

GÜRSEL Nedim

Le Roman du conquérant
Traduit du turc par Timour Muhidine. Seuil, Points, 320 p., 43 F (6,56 €).

KADARÉ Ismaïl

L'Aigle
Traduit de l'albanais par Jusuf Vrioni. Mille et une nuits, La petite collection, n° 258, 128 p., 10 F (1,52 €).

KUSNIEWICZ Andrzej

Constellations, les signes du zodiaque
Traduit du polonais par Christophe Jezewski et François-Xavier Jaujard. 10/18, Domaine étranger, n° 3118, 288 p., 47 F (7,17 €).

LOBO ANTUNES António

L'Ordre naturel des choses
Traduit du portugais par Geneviève Leibrich. Seuil, Points, 368 p., 43 F (6,56 €).

LONDON Jack

Les Enfants du froid
Préface de Jeanne Campbell-Reesman. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par L. Postif. Phébus, Libretto, 224 p., 55 F (8,38 €).

LONDON Jack

Le Peuple d'en bas
Préface de Jeanne Noël-Mauberrét. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par

L. Postif. Phébus, Libretto, 256 p., 59 F (8,99 €).

MAÏAKOVSKI Vladimir

Lettres à Lili Brik (1917-1930)
Traduit du russe par Andrée Robel. Présentation de Claude Frioux. Gallimard, L'imaginaire, n° 408, 322 p., 58 F (8,84 €).

MARECHAL Leopoldo

Adan Buenosayres
Traduit de l'espagnol (Argentine) par Patrice Toulat. Le Livre de poche, Biblio romans, n° 3291, 832 p., 65 F (9,91 €).

MAZZUCATO Francesca

Hot Line
Traduit de l'italien par Thierry Laget. 10/18, Domaine étranger, n° 3120, 112 p., 38 F (5,79 €).

PERUTZ Leo

Le Cavalier suédois
Traduit de l'allemand par Martine Keyser. Phébus, Libretto, 288 p., 59 F (8,99 €).

RANSMAYR Christoph

Le Syndrome de Kitahara
Traduit de l'allemand par Bernard Kreiss. Le Livre de poche, n° 14743, 416 p., 46 F (7,01 €).

SILLITOE Alan

La Solitude du coureur de fond
Traduit de l'anglais par François Gallix. Seuil, Points, 96 p., 27 F (4,12 €).

SONGLING Pu

Chroniques de l'étrange
Contes traduits du chinois et présentés par André Lévy. Philippe Picquier, 620 p., 69 F (10,52 €).

SÛSKIND Patrick

Le Testament de Maître Mussard
Traduit de l'allemand par Bernard Lortholary. Mille et une nuits, La petite collection, n° 259, 48 p., 10 F (1,52 €).

TAYLOR BRADFORD

Barbara
Un amour secret
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Michel Ganstel. Le Livre de poche, n° 14732, 192 p., 26 F (3,96 €).

TSIRKAS Stratis

Cités à la dérive
Traduit du grec par Catherine Lerouvre et Chrysa Prokopaki. Préface de Catherine Lerouvre. Seuil, Points, 880 p., 63 F (9,60 €).

VOLLMANN William T.

Les Nuits du papillon
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Léon Mercadet. 10/18, Domaine étranger, n° 3138, 272 p., 47 F (7,17 €).

WALTARI Mika

Les Amants de Byzance
Traduit du finnois par J. L. Perret et A. Martinerie. Phébus, Libretto, 384 p., 69 F (10,52 €).

ZÛRN Unica

L'Homme-Jasmin
Traduit de l'allemand par Ruth Henry et Robert Valençay. Préface d'André Pieyre de Mandiargues. Gallimard, L'imaginaire, 280 p., 55 F (8,38 €).

● CLASSIQUES

SOPHOCLE

Antigone
Traduit du grec par Robert Pignarre. Présentation et dossier par Charles Guittard. Flammarion, GF, 214 p., 21 F (3,20 €).

TITE-LIVE

Histoire romaine. Livres XLI à XLV. Les Progrès de l'hégémonie romaine II
Présentation, répertoire des noms géographiques et traduction du latin par Annette Flobert. Flammarion, GF, 514 p., 66 F (10,06 €).

● POÉSIE

DUPIN Jacques

Le Corps clairvoyant 1963-1982. Gravier. L'Embrasure. Dehors. Une apparence de soupirail
Préface de Jean-Christophe Bailly. Gallimard, Poésie/Gallimard, 432 p., 66 F (10,06 €).

● ROMANS POLICIERS

ACKROYD Peter

Le Golem de Londres
Traduit de l'anglais par Bernard Turlé. 10/18, Domaine étranger, n° 3107, 320 p., 50 F (7,62 €).

ANDERSON Kent

Chiens de la nuit
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean Esch. Le Livre de poche, n° 17099, 544 p., 42 F (6,40 €).

BARACHANT Pierre

Quand les poulpes auront des dents
Baleine, Le Poulpe, 140 p., 39 F (5,95 €).

BRUSSOLO Serge

L'Armure de vengeance
Le Livre de poche, n° 17096, 320 p., 33 F (5,03 €).

COATMEUR Jean-François

La Porte de l'enfer
Le Livre de poche, n° 17097, 352 p., 36 F (5,49 €).

FRADIER Catherine

Les Carnassières
Baleine, Canaille/Revolver, 154 p., 42 F (6,40 €).

GRACE C. L.

Le Marchand de mort
Traduit de l'anglais par Founi Guiramand. 10/18, Grands détectives, n° 3094, 256 p., 44 F (6,71 €).

KEATING H. R. F.

Le Meurtre parfait
Traduit de l'anglais par Denise Meunier. Le Livre de poche, n° 14749, 288 p., 30 F (4,57 €).

MALET Léo

Micmac moche au Boul'Miche (5^e arrondissement)
Fleuve noir, Les nouveaux mystères de Paris, 265 p., 99 F (15,09 €).

MALET Léo
Le soleil naît derrière le Louvre (1^{er} arrondissement)
Fleuve noir, Les nouveaux mystères de Paris, 265 p., 99 F (15,09 €).

MONTALBÁN Manuel Vázquez
Assassinat à Prado del Rey et autres histoires sordides
Traduit de l'espagnol par Claude Bleton. 10/18, Grands détectives, n° 3122, 208 p., 41 F (6,25 €).

MORTIMORE Jim
Dépression sur Manchester
Traduit de l'anglais par Gilles Vaugeois. Fleuve noir, Cracker, 350 p., 49 F (7,47 €).

MOSLEY Walter
Black Betty
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Gabrielle Merchez. Seuil, Points, 336 p., 43 F (6,56 €).

NORTH PATTERSON Richard
Pour les yeux d'un enfant
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Elisabeth Kern. Le Livre de poche, n° 17098, 768 p., 50 F (7,62 €).

RESPLANDY Franck
Lisier dans les yeux
Baleine, Le poulpe, 154 p., 39 F (5,95 €).

SCHINEIZER Jean-Claude
Le Pégase du ponant
Baleine, Instantanés de polar, 238 p., 47 F (7,17 €).

SIMENON Georges
Maigret en meublé
Le Livre de poche, n° 14226, 160 p., 30 F (4,57 €).

STINE R. L.
Portrait d'outre-tombe
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Véronique Vaquette. J'ai lu, n° 5381, 128 p., 24 F (3,65 €).

UPFIELD Arthur
La Maison maléfique
Traduit de l'anglais par Michèle Valencia. 10/18, Grands détectives, n° 3136, 288 p., 44 F (6,71 €).

WESTLAKE Donald E.
Château en Esbroufe
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Janine Hérisson. Gallimard, Folio Policier, n° 136, 272 p., 28 F (4,27 €).

WOODS Stuart
La Mort entre deux eaux
Traduit de l'anglais par Hugues de Giorgis. Le Livre de poche, n° 17101, 384 p., 36 F (5,49 €).

● ROMANS FANTASTIQUES ET DE SCIENCE-FICTION

COLLECTIF
La Grande Anthologie de la science-fiction. Histoires de l'an 2000
Le Livre de poche, n° 3817, 384 p., 40 F (6,10 €).

ARNAUD G.-J.
La Compagnie des glaces. Tome XIII : Les Oubliés de Chimère ; Les Cargos-Dirigeables du Soleil ; La Guilde des sanguinaires ; La Croix pirate
Fleuve noir, Bibliothèque du fantastique, 762 p., 39 F (5,95 €).

ARNAUD G.-J.
La Dalle aux maudits
Couverture illustrée par Philippe Jozelon. Préface de Robert Bonaccorsi. Fleuve noir, Bibliothèque du fantastique, 500 p., 69 F (10,52 €).

ARNAUD G.-J.
L'Œil parasite. Les Chroniques glaciaires. Tome VII
Fleuve noir, Bibliothèque du fantastique, 220 p., 59 F (8,99 €).

COCHET Jean-Luc et LACROIX Claude
Pop hall
Baleine, Macno, 240 p., 42 F (6,40 €).

DICK Philip K.
Mensonges & Cie
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Henry-Luc Planchat. 10/18, Domaine étranger, n° 3125, 288 p., 47 F (7,17 €).

KING Stephen
Rose Madder
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par William Olivier Desmond. J'ai lu, n° 5341, 608 p., 50 F (7,62 €).

MARKALE Jean
Le Cycle du Graal 4. La Fée Morgane
J'ai lu, n° 4745, 320 p., 37 F (5,64 €).

RABE Jean
Magie rouge. Les Ménestrels 3
Fleuve noir, Ludic, 256 p., 35 F (5,34 €).

SIMON Valérie
Morven, Arkem. La Pierre des ténèbres. Tome 4
Couverture illustrée par Pascal Moguerou. Fleuve noir, Fantasy, 320 p., 39 F (5,95 €).

● JEUNESSE

COLLECTIF
Une guerre en Europe
Couverture d'Enki Bilal. Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse, 96 p., 26,50 F (4,04 €).

BARBEAU Philippe
Le Bonheur d'Eliane
Syros Jeunesse, Souris poche, 140 p., 29 F (4,42 €).

BERTHELOT Francis
La Maison brisée
Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse, 96 p., 26,50 F (4,04 €).

BIGOT Roger
Une si petite flamme
Syros Jeunesse, Les uns les autres, 238 p., 55 F (8,38 €).

COSTA-PRADES Bernadette
Résiste !
Syros Jeunesse, Souris poche, 64 p., 29 F (4,42 €).

DESPLAT-DUC Anne-Marie
Je serai pompier
Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse, 96 p., 26,50 F (4,04 €).

DOREY Marie-Claire
Une école sur une poudrière
Syros Jeunesse, Souris verte, 120 p., 29 F (4,42 €).

HUGO Hector
Le Petit Napperon rouge
Syros Jeunesse, Mini Syros, 32 p., 15 F (2,29 €).

KORKOS Alain
Le Boubou du marabou
Syros Jeunesse, Mini Syros, 32 p., 15 F (2,29 €).

KORKOS Alain
Pas de myosotis pour miss Bérénice
Syros Jeunesse, Mini Syros, 32 p., 15 F (2,29 €).

LOON Paul van
Visions d'horreur
Traduit du néerlandais par Marie Hooghe. Couverture illustrée par Michel Borderie. Hachette Jeunesse, Vertige cauchemar, 192 p., 29 F (4,42 €).

MARTINEZ Jean
Du sang sur les nains
Père Castor Flammarion, Castor poche, n° 723, 160 p., 28 F (4,27 €).

MESTRON Hervé
La Peur au ventre
Syros Jeunesse, Souris noire, 120 p., 29 F (4,42 €).

MIRANDE Jacqueline
Crime à Hauteffage
Père Castor Flammarion, Castor poche, n° 725, 128 p., 23 F (3,51 €).

NEELS Christian
Pas touche à mon spot !
Syros Jeunesse, Souris verte, 120 p., 29 F (4,42 €).

PARKER Daniel
Compte à rebours (12) : Décembre
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Agnès Girard. J'ai lu, n° 5140, 120 p., 20 F (3,04 €).

PELOT Pierre
Cimetière aux étoiles
Syros Jeunesse, Souris noire, 120 p., 29 F (4,42 €).

PESTUM Jo
Sauvons les poneys !
Traduit de l'allemand par Anne Georges. Père Castor Flammarion, Castor poche, n° 724, 128 p., 23 F (3,51 €).

POITEVIN Jacques
L'Escargot à plumes
Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse, Fleurs d'encre, 96 p., 27 F (4,12 €).

SCOTTO Thomas
Vincent l'invisible
Syros Jeunesse, Mini Syros, 32 p., 15 F (2,29 €).

SÉGUR Comtesse de
Les Malheurs de Sophie
Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse, 256 p., 31 F (4,73 €).

SOLET Bertrand
Les Cris du silence
Syros Jeunesse, J'accuse !, 94 p., 49 F (7,47 €).

TREASE Geoffrey
Des anges à la cave
Traduit de l'anglais par Catherine Danison. Père Castor Flammarion, Castor poche, n° 722, 160 p., 28 F (4,27 €).

TREMBATH Don
La Mouche du coche
Traduit de l'anglais (Canada) par Shaïne Cassim. Couverture illustrée par Bruno Heitz. Hachette Jeunesse, Vertige fou rire, 192 p., 27,50 F (4,19 €).

● THÉÂTRE

ANONYME
La Farce de Maître Pathelin
Edition bilingue. Traduit de l'ancien français par Michel Rousse. Gallimard, Folio, n° 3282, 304 p., 28 F (4,27 €).

SHAKESPEARE William
Antoine et Cléopâtre
Edition bilingue. Préface et traduction d'Yves Bonnefoy. Gallimard, Folio Théâtre, n° 61, 528 p., 59 F (8,99 €).

WILDE Oscar
Un mari idéal
Traduit de l'anglais par Albert Savine. Edition présentée et annotée par Pascal Aquien. Le Livre de poche, n° 16053, 160 p., 20 F (3,05 €).

● CINÉMA

PRÉDAL René
A nos amours
Etude critique. Nathan-Université, Synopsis, n° 35, 128 p., 49 F (7,47 €).

SWEENEY Mary et ROACH John
Une histoire vraie
Scénario bilingue. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Serge Grünberg. Cahiers du cinéma, Petite bibliothèque des Cahiers du cinéma, 192 p., 59 F (8,99 €).

● ARTS

DASSAS Frédéric
L'Illusion baroque. L'Architecture de 1600 à 1750
Découvertes Gallimard, n° 382, 160 p., 82 F (12,50 €).

DUCRAY François
Les Beatles
Librio, n° 324, 96 p., 10 F (1,52 €).

LEYDIER Michel
Jacques Dutronc
Librio, n° 343, 120 p., 10 F (1,52 €).

MATTHIEU Caroline
Orsay
Scala, L'esprit du lieu, 64 p., 35 F (5,34 €).

PAROUTY Michel
Opéra
En partenariat avec Canal+. Mille et une nuits, Guides faciles, 144 p., 45 F (6,86 €).

SEFRIQUI Anne
Le Louvre, 500 chefs-d'œuvre
Scala, Musées en poche, 528 p., 85 F (12,96 €).

VON DER WEID Jean-Noël
La Musique du XX^e siècle
Hachette Littératures, Pluriel, 448 p., 170 F (25,91 €).

● ANTHOLOGIES

COLLECTIF
Les Dinosaures
Présenté par Serge Lehman. Librio, n° 328, 126 p., 10 F (1,52 €).

COLLECTIF
Requiem pour un muckraker. Vingt-deux nouvelles en hommage à Marvin H. Albert
Sous la direction de Roger Martin. Baleine, 378 p., 55 F (8,38 €).

● ESSAIS CRITIQUES

ANDREANI Jean-Louis
Comprendre la Corse
Gallimard, Folio Actuel, Le Monde/Actuel, n° 70, 304 p., 40 F (6,10 €).

CURTIS Jean-Louis
La Chine m'inquiète
Grasset, Les Cahiers rouges, Pastiches, n° 291, 268 p., 58 F (8,84 €).

ÉTIENNE Bruno, GIORDAN Henri et LAFONT Robert
Le Temps du pluriel. La France dans l'Europe multiculturelle
L'Aube, 140 p., 89 F (13,57 €).

HUGUENIN Olivier
Seniors : l'explosion
Gallimard, Folio Actuel, Le Monde/Actuel, n° 68, 288 p., 40 F (6,10 €).

JUNQUA Daniel
La Presse, entre argent et pouvoir
Gallimard, Folio Actuel, Le Monde/Actuel, n° 71, 336 p., 40 F (6,10 €).

LANGUEPIN Olivier
Cuba ou la faillite d'une utopie
Gallimard, Folio Actuel, Le Monde/Actuel, n° 69, 304 p., 40 F (6,10 €).

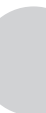
LIDSKY Paul
Les Ecrivains contre la Commune
La Découverte, La Découverte poches, 360 p., 79 F (12,04 €).

MALAVAL Frédéric
Les 35 heures : coût du travail et exclusion
L'Aube, 124 p., 80 F (12,20 €).

MAZEL Olivier
Les Chômages
Gallimard, Folio Actuel, Le Monde/Actuel, n° 72, 272 p., 40 F (6,10 €).

MULLER Dominique
Demander la lune
Seuil, Points, 256 p., 39 F (5,95 €).

PRIGENT Christian
Berlin deux temps trois mouvements
Zulma, Grain d'orage, 128 p., 49 F (7,47 €).



Cette liste est une sélection des livres de poche parus dans le courant du mois de novembre 1999. Elle a été élaborée avec la collaboration des éditeurs.

Le Monde

RAMONET Ignacio
Géopolitique du chaos
Gallimard, Folio, n° 67,
272 p., 35 F (5,34 €).

RICŒUR Paul
La Quête du sens
L'Aube, 120 p., 69 F (10,52 €).

SARAMAGO José
Comment le personnage fut le maître... Discours de Stockholm
Traduit du portugais par Michelle Giudicelli. Mille et une nuits, La petite collection, n° 248, 48 p., 10 F (1,52 €).

SCHNEIDER Marcel
Ce que j'aime
Le Livre de poche, n° 14746,
192 p., 26 F (3,96 €).

SERGE Victor
L'an I de la révolution russe
La Découverte, La Découverte poches, 532 p.,
84 F (12,81 €).

TADIÉ Jean-Yves
Proust, la cathédrale du temps
Découvertes Gallimard,
n° 381, 128 p., 73 F (11,12 €).

TÉMIME Emile
France, terre d'immigration
Découvertes Gallimard,
n° 380, 160 p., 82 F (12,50 €).

VERNANT Jean-Pierre
La Volonté de comprendre
L'Aube, 120 p., 69 F (10,52 €).

● PHILOSOPHIE

CARRILHO Manuel Maria
Rhétoriques de la modernité
PUF, Quadrige, n° 290,
175 p., 55 F (8,38 €).

STRAUSS Leo
et **CROPSEY Joseph**
Histoire de la philosophie politique
PUF, Quadrige, 1076 p.,
178 F (27,13 €).

VAN ORMAN QUINE
Willard
Le Mot et la Chose
Traduit de l'anglais
(Etats-Unis) par Joseph
Dopp et Paul Gochet.
Avant-propos de Paul
Gochet. Flammarion,
Champs, 408 p., 61 F (9,30 €).

● HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

BADINTER Robert
Un antisémitisme ordinaire
Le Livre de poche, n° 14747,
224 p., 36 F (5,49 €).

BERTAUD Jean-Paul
1799, Bonaparte prend le pouvoir
Complexe, 224 p., 56 F
(8,54 €).

BOURIN Monique
et **PARISSE Michel**
L'Europe de l'an mil
Le Livre de poche,
Références, n° 564, 224 p.,
42 F (6,40 €).

CHAUNU Pierre
L'Aventure de la Réforme. Le monde de Jean Calvin
Complexe, 224 p., 65 F
(9,91 €).

DROYSEN Gustave
Alexandre le Grand
Complexe, 512 p., 69 F
(10,52 €).

DUBY Georges
Dames du XI^e siècle. Tome III. Eve et les prêtres et les mourants
Gallimard, Folio, n° 96,
224 p., 29 F (4,42 €).

FABRE Rémi
Les Protestants en France depuis 1789
La Découverte, Repères,
128 p., 49 F (7,47 €).

FOUQUOIRE-BRILLET
Elisabeth
La Chine et le nucléaire
PUF, Que sais-je ?, n° 3512,
128 p., 42 F (6,40 €).

GARDET Louis
Les Hommes de l'Islam. Approche des mentalités
Complexe, 448 p., 65 F
(9,91 €).

HERMON-BELOT Rita
L'Emancipation des juifs en France
PUF, Que sais-je ?, n° 3514,
128 p., 42 F (6,40 €).

MARAVAL Pierre
L'Empereur Justinien
PUF, Que sais-je ?, n° 3515,
128 p., 42 F (6,40 €).

MAURIAC Jean
Mort du général de Gaulle
Grasset, Les Cahiers rouges,
n° 290, 183 p., 48 F (7,32 €).

MÉRENNE-SCOUAKER
Bernadette
La Localisation des productions agricoles
Nathan-Université,
Géographie d'aujourd'hui,
192 p., 69 F (10,52 €).

MOSSÉ Claude
La Femme dans la Grèce antique
Complexe, 192 p., 59 F
(8,99 €).

POMIAN Krzysztof
Sur l'histoire
Gallimard, Folio, n° 97,
416 p., 50 F (7,62 €).

ROUSSO Henry
Pétain et la fin de la collaboration. Sigmaringen 1944-1945
Complexe, 448 p., 56 F
(8,54 €).

● SCIENCES HUMAINES

ANDRÉ Christophe
Les Phobias
Flammarion, Dominos,
128 p., 41 F (6,25 €).

DOLTO Françoise
Sexualité féminine. La libido génitale et son destin féminin
Edition présentée, établie et
annotée par Muriel
Djéribi-Valentin. Gallimard,
Folio Essais, n° 314, 608 p.,
54 F (8,23 €).

DUMAS Didier
La Sexualité masculine
Hachette Littératures,
Pluriel, 260 p., 45 F (6,86 €).

FOULIN Jean-Noël
et **MOUCHON Serge**
Psychologie de l'éducation
Nathan-Université, 128,
n° 234, 128 p., 49 F (7,47 €).

KÜBLER-ROSS Elisabeth
Vivre avec les morts et les mourants
Traduit de l'anglais
(Etats-Unis) par Renée
Manjardet. Le Livre de
poche, n° 14739, 224 p., 30 F
(4,57 €).

MARTINO Ernesto de
Le Monde magique
Postface de Silvia Mancini.
Traduit de l'italien par Marc
Baudoux. Les Empêcheurs
de penser en rond, 250 p.,
84 F (12,81 €).

PONTALIS J.-B.
Perdre de vue
Gallimard, Folio Essais,
n° 351, 400 p., 40 F (6,10 €).

SCHWOB Marc
Le Stress
Flammarion, Dominos,
128 p., 41 F (6,25 €).

● SCIENCES SOCIALES

BAILET Jean-Marc
L'Education routière
PUF, Que sais-je ?, n° 3522,
128 p., 42 F (6,40 €).

BENAROYA François
et **LANDAU Jean-Pierre**
L'Echange international
PUF, Que sais-je ?, n° 1727,
128 p., 42 F (6,40 €).

BRIAN Vincent de
et **PALAU Yves**
La Médiation
Nathan-Université, 128,
n° 236, 128 p., 49 F (7,47 €).

DAMIEN Marie-Madeleine
La Politique européenne des transports
PUF, Que sais-je ?, n° 3498,
128 p., 42 F (6,40 €).

DOUET Frédéric
Le Droit patrimonial de la famille
PUF, Que sais-je ?, n° 3517,
128 p., 42 F (6,40 €).

GUERRIEN Bernard
La Théorie économique néoclassique. Tome I : Microéconomie. Tome II : Macroéconomie
La Découverte, Repères,
128 p., 49 F (7,47 €).

LAPOUBLE
Jean-Christophe
Le Droit du sport
LGDJ, Systèmes, 208 p.,
100 F (15,24 €).

MONNIER François
et **ORSENA Erik**
Le Conseil d'Etat
Découvertes Gallimard,
n° 388, 112 p., 64 F (9,75 €).

MORIN Jean-Michel
Sociologie de l'entreprise
PUF, Que sais-je ?, n° 3493,
128 p., 42 F (6,40 €).

STEINER Philippe
La Sociologie économique
La Découverte, Repères,
128 p., 49 F (7,47 €).

STIRN Bernard
Les Sources constitutionnelles du droit administratif
LGDJ, Systèmes, 160 p.,
100 F (15,24 €).

TEITGEN-COLLY Catherine
Textes du droit des étrangers
PUF, Que sais-je ?, n° 3525,
128 p., 42 F (6,40 €).

TIGER Philippe
Le Droit des affaires en Afrique. OHADA
PUF, Que sais-je ?, n° 3536,
128 p., 42 F (6,40 €).

TOURNIER Eric
Economie et Société françaises de 1973 à nos jours
Nathan-Université, Circa,
n° 41, 256 p., 69 F (10,52 €).

● ENSEIGNEMENT

BIDARD Josseline
Le Nom et le Groupe nominal
Ellipses, Les essentiels
de grammaire anglaise,
144 p., 59 F (8,99 €).

BORDES Juliette
Willa Cather, « Death comes for the Archbishop »
Ellipses, Première leçon sur,
96 p., 65 F (9,91 €).

DOUET Philippe
Queneau, « Les Fleurs bleues »
Ellipses, 40/4, 96 p., 36 F
(5,49 €).

ESPINASSE Magali
Queneau, « Les Fleurs bleues »
Ellipses, Résonances, 128 p.,
40 F (6,10 €).

FLOBERT Annette
La Ville et la Campagne
Ellipses, Civilisation latine
par les textes, 96 p., 42 F
(6,40 €).

GAUTHIER Brigitte
Télévision et société aux Etats-Unis
Ellipses, Les essentiels de
civilisation anglo-saxonne,
128 p., 49 F (7,47 €).

GERMAIN Cédric
Zola, « Au Bonheur des Dames »
Ellipses, 40/4, 80 p., 36 F
(5,49 €).

GORGIEVSKI Sandra
Les Temps
Ellipses, Les essentiels de
grammaire anglaise, 144 p.,
59 F (8,99 €).

GRAFEILLE Nadine
et **Jean-Marie**
La Pédophilie ou les maux d'enfants
Ellipses, Vivre et
comprendre, 128 p., 49 F
(7,47 €).

HÉBERT-SUFFRIN Pierre
Une lecture de « Par-delà le bien et le mal ». Anciennes et nouvelles valeurs chez Nietzsche
Ellipses, Philo, 160 p., 70 F
(10,67 €).

KÉVORKIAN Gilles
Platon, « Ménon »
Ellipses, Philo-textes, 128 p.,
45 F (6,86 €).

LAJARRIGE Michèle
Maupassant, « Pierre et Jean »
Ellipses, 40/4, 64 p., 32 F
(4,88 €).

MAGNE Bernard
Georges Perec
Nathan-Université, 128,
n° 237, 128 p., 49 F (7,47 €).

MORINEAU Dominique
Beaumarchais, « Le Barbier de Séville »
Ellipses, 40/4, 64 p., 32 F
(4,88 €).

PASCAL Michel
Zola, « Germinal »
Ellipses, Résonances, 128 p.,
40 F (6,10 €).

SÉGUR Philippe
La V^e République
Ellipses, Mise au point,
160 p., 75 F (11,43 €).

SPITTAL Robin M.
La Grande-Bretagne contemporaine en QCM
Ellipses, Les essentiels de
civilisation anglo-saxonne,
192 p., 69 F (10,52 €).

● SCIENCES ET TECHNIQUES

DELAMARE François
et **GUINEAU Bernard**
Les Matériaux de la couleur
Découvertes Gallimard,
n° 383, 160 p., 82 F (12,50 €).

DUPAS Alain
Une autre histoire de l'espace. Volume II : Hommes et robots dans l'espace
Découvertes Gallimard,
n° 386, 128 p., 69 F (10,51 €).

DUPAS Alain
Une autre histoire de l'espace. Volume III : Le Village interplanétaire
Découvertes Gallimard,
n° 387, 128 p., 69 F (10,51 €).

GUILMET Daniel
Le Cœur qui bat
Le Livre de poche, n° 14748,
320 p., 40 F (6,10 €).

● SCIENCES DE L'INFORMATION

MATTELART Armand
La Communication-monde
La Découverte, La
Découverte poches, 360 p.,
79 F (12,04 €).

● RELIGIONS, SPIRITUALITÉ

BRIÈRE Yveline
Le Livre de la sagesse
Librio, n° 327, 96 p., 10 F
(1,52 €).

LUSTIGER Jean-Marie
Soyez heureux
Seuil, Points, 160 p., 35 F
(5,34 €).

SAINT JEAN
L'Apocalypse
Illustrations d'Antoine
Poulain. Librio, n° 329, 96 p.,
10 F (1,52 €).

VALLET Odon
Une autre histoire des religions. Volume III : Les Spiritualités indiennes
Découvertes Gallimard,
n° 384, 128 p., 69 F (10,51 €).

VALLET Odon
Une autre histoire des religions. Volume IV : Les Religions ou « extrêmes-orientales »
Découvertes Gallimard,
n° 385, 128 p., 69 F (10,51 €).

Le Monde

DES LIVRES

LITTÉRATURE ● ESSAIS

VENDREDI 2 JUIN 2000

LE FEUILLETON

DE PIERRE LÉPAPE

« La Pléiade » propose une nouvelle anthologie de la poésie française page II



HUBERT HADDAD
page III



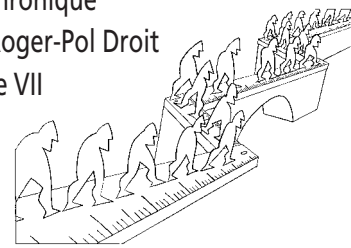
CHRISTA WOLF
page IV



JEUNESSE
page VI

QUESTION DE MESURE

La chronique de Roger-Pol Droit page VII



MUSIQUES
page XI

Cingria porte bonheur

Pour aimer certains écrivains, morts ou vivants, il est nécessaire de détacher l'homme de l'œuvre. Ce qu'on sait du premier nous en éloigne. On ne voudrait pas le connaître ou l'avoir connu : les livres suffisent. Pour d'autres, c'est le contraire qui se produit. Derrière l'œuvre, en même temps qu'elle, la personne de l'auteur paraît. Présente en chacune des phrases et des pages que l'on lit, elle est aimable, amicale, intrigante, ouvrant au désir d'un commerce plus immédiat et incarné que celui de la lecture. Un visage, une silhouette, un esprit, se dessinent, confirmés par les témoignages, les documents, les photographies. Une connivence s'établit, même lorsque la mort donne à ce commerce un caractère définitivement nostalgique.

Charles-Albert Cingria a toujours fait entrer ses lecteurs dans le

Patrick Kéchichian

cercle invisible des grandes amitiés littéraires. Ses moyens ne relèvent pourtant jamais de quelque démagogie sentimentale, affective. Pour séduire, il n'use d'autres charmes que ceux du style et de la langue. Mais là, il séduit vraiment, avec une inépuisable, une extraordinaire générosité. De son vivant, Paul Claudel, Max Jacob, Modigliani, Igor Stravinsky, Blaise Cendrars, Marcel Jouhandeau, Jean Paulhan, Jean Follain, Jean Dubuffet et bien d'autres, constituèrent le premier cercle. Aujourd'hui, Jean Starobinski, Pierre-Olivier Walzer, Philippe Jaccottet, Jacques Réda, Jacques Chessex, Gil Jouanard, Pierre Michon, Pierre Bergounioux, Valère Novarina, ont recréé autour de son nom une société tout aussi convaincue et enthousiaste. Tous ont aimé ou aiment ce maître de la prose, écrivain de la tête au pied, qui vécut « entouré d'objets très usés, et les yeux ouverts sur des choses toutes fraîches » (J. Starobinski).

Mais ce « papillon de bibliothèque » (Claudel) suscita aussi quelques solides inimitiés. Drieu La Rochelle, en mai 1940, rangea le protégé de Paulhan au rang des « médiocres délirants », avec Jouve et Michaux. Sept ans plus tôt, André Gide se fâcha tout rouge à la lecture d'un compte-rendu – « une bouffonnerie » – de Cingria sur deux livres de Mémoires de Trotsky : « Qui est Cingria ? Devrais-je le savoir ? », fulmina avec mépris l'au-

« Qui est Cingria ? » demandait André Gide. Près de cinquante ans après la mort du grand écrivain suisse romand, un texte inédit et une exposition aideront les lecteurs à trouver la réponse

teur des *Nouritures terrestres* auprès de Paulhan, qui eut du mal à le calmer.

Cingria n'a pas couru après son temps. A l'ère de la vitesse automobile et des rapides bouleversements de civilisation, il chanta les vertus de la bicyclette, de la marche à pied et d'une certaine permanence des choses et du monde. « Nous ne nous occupons pas de l'âge (pas de l'actualité) : nous ne nous occupons que des qualités, lesquelles sont comparables quel que soit leur âge. » Il n'opposa pas sommairement la lenteur à la vitesse : son style est vif, échevelé, et les détours infinis qu'il emprunte le mènent plus sûrement où il veut

monte éternellement). Chroniqueur pour *La NRF*, Cingria notait : « Je voudrais citer encore, et, en général, ne jamais faire de critiques que par citations. » Suite donc de la citation précédente, car l'écoulement est continu et l'exutoire puissant : « De frères actifs vapeurs, un peu plus haut que la terre, roulent votre avance givrée. Je comprends que pour se retrouver ainsi supérieurement et ainsi apparaître et ainsi passer il faut ce transport, cet amour calme, et ce lointain feutré de bêtes, ce recroquevillement des insectes et cette nodosité des vipères dans les accès bas des plantes... »

Charles-Albert, comme le nomment tous ses commentateurs, ne prêta aucune attention à la politique. Catholique romain de tendance baroque, attaché à une certaine fixité des modèles de penser et d'agir, il ne se prononça sur aucune des grandes questions qui déchiraient ses contemporains : « ...Je ne fais pas de politique. Si j'en faisais, je ne ferais que ça, mais alors, je vous promets que cela ferait un foin peu ordinaire. Je ne pourrais d'ailleurs pas commencer. Au premier mot, l'on m'abolirait de la circulation... » Grave et rieur, il ne fut pas pour autant un passéiste, un déserteur de son époque. Toujours déjà moderne, il voyageait dans le temps – avec une forte prédilection pour le Moyen Âge – aussi volontiers que dans l'espace. L'écriture était pour lui ce qu'elle reste pour ses lecteurs : un moyen de transport. Il ne posait jamais au professeur de morale : « La vertu fume,

extrait

« Il existe en littérature une économie des mérites. Chaque lecteur sait ce qu'il doit attendre d'un conteur, d'un érudit, d'un philosophe : il se dispose par avance à être enchanté, instruit, introduit à la vérité. Mais Cingria déroutait son monde : trop allègre et trop sensible à la beauté pour un chartiste ; trop direct et naïf pour un métaphysicien. Enfin, il introduisait la mesure, la suite dans les idées, la rigueur et comme une syntaxe lotharingienne dans le genre le moins fait pour tant de qualités : le conte (où d'ailleurs il excellait). Par là-dessus, un ton vif, salubre, acéré – insolent, il déroutait son monde et n'avait pas l'air fâché de le dérouter. Somme toute, moins clair qu'éblouissant, il allait et venait. Il aimait la vie, qui (disait-il), "prouve" ».

Jean Paulhan, 1955, *Œuvres complètes*, T. IV.

aller : partout à la fois. Sa démarche est vagabonde, érudite, exagérée, pluridimensionnelle.

« On se promène ; on est très attentif ; on va. C'est émouvant jusqu'à défaillir. On passe, on se promène, on va et on avance. Les murs – c'est de l'herbe et de la terre – ont des petites brèches. Là encore, on passe, on découvre. On devient Dante, on devient Pétrarque, on devient Virgile, on devient fantôme », écrit-il, en 1931, dans *Le Canal exutoire* (comme Cingria l'explique, ce type de canal favorise l'écoulement des eaux et empêche que le niveau d'un lac ne

crache, lance du foutre et assassine. »

« Mon âge : douze ans et demi et trente-six mille ans. Mes origines : le paradis terrestre. » L'identité rêvée que se donne Cingria n'a pas moins de sens que son identité réelle. Il est né à Genève le 10 février 1883 d'un père ayant ses origines à Raguse et Constantinople et d'une mère polonaise et française ; ce saint patron (avec son ami Ramuz) des lettres romandes de notre siècle n'est suisse que par hasard et par affinité culturelle – « Il y avait chez ces parents d'Asie une paisible affection.



Charles-Albert Cingria en 1911

J'aimais pourtant mieux souffrir et être en Europe », écrit-il vers 1927 dans ce récit autobiographique inédit, *La Grande Ourse*, que publie aujourd'hui Gallimard. L'aisance matérielle s'écroule avec la première guerre. Cingria restera pauvre tout le reste de sa vie : « L'homme humain doit vivre seul et dans le froid : n'avoir qu'un lit – petit et de fer obscur au vernis triste – une chaise d'à côté, un tout petit pot à eau. Mais déjà ce domicile est attrayant ; il doit le fuir. A peine rentré, il peut s'asseoir sur son lit mais tout de suite repartir. » On croirait entendre Robert Walser, mais avec un accent plus juvénile, moins dépressif. Une jouvence dont les lecteurs de Cingria connaissent le prix.

Dans les premières années du siècle, il voyage beaucoup, notamment en Italie. En 1926, la police mussolinienne le gardera en prison trois mois à Rome, pour homosexualité, semble-t-il. A partir de 1914, Paris devient son principal lieu de résidence. Il trouvera un petit logement au 59 de la rue Bonaparte qu'il conservera jusqu'à sa mort. Musicien et musicologue averti, il avait acquis une épinette. « Ce qu'on entend porte bonheur ou porte malheur : la musique ne doit pas être écoutée inconsidérément. » Au début des années 30, il devient, à l'in-

visitation de Jean Paulhan qui lui voue une affection indéfectible, un collaborateur régulier de *La NRF* (plus de cent textes et chroniques). Durant la guerre, il réside en Suisse. En 1945, il se réinstalle à Paris. Il fait paraître le troisième de ses grands textes d'érudition historique (après *La Civilisation de Saint-Gall*, en 1929, et son *Pétrarque*, en 1932), *La Reine Berthe*.

Gaston Gallimard, en 1948, projette de publier ses « œuvres complètes ». Cingria déborde de reconnaissance à l'égard de l'éditeur. Mais le premier volume, *Bois sec, bois vert* (réédité dans « L'Imaginaire ») est un échec retentissant, qui stoppe net le beau projet. En 1954, Cingria est ramené précipitamment à Genève, où il meurt d'une cirrhose du foie le 1^{er} août. *La NRF* lui tresse une « couronne » dans son numéro de mars 1955. Toujours dans *La NRF*, Jacques Réda en confectionnera une seconde en décembre 1993. Il faut attendre 1967 pour qu'un éditeur, L'Age d'homme, entame l'édition à laquelle Gallimard avait renoncé : onze volumes paraissent, et cinq de correspondance. Ils sont devenus quasiment introuvables.

Homme-littérature, « homme-humain », Cingria, au cours des cinquante années de sa vie littéraire, a

énormément écrit, dispersant ses textes en de multiples publications, plaquettes et revues. Il eut des éditeurs fidèles, comme Mermod en Suisse. Pour René Auberjonois, Cingria écrivait sous le double signe de l'« abandon » et d'« une grande surveillance ». On reste ébloui, interloqué de cette liberté, de cette fantaisie hautement maîtrisée par le syle. « Le monde de Charles-Albert possède, solide et fabuleuse, une trame », pensait Jean Starobinski. Observer ce tissu, jouir de ses couleurs et de sa texture, est un bonheur sans mélange.

LA GRANDE OURSE

de Charles-Albert Cingria. Gallimard, 90 p., 72 F (10,98 €).

★ Signalons également la publication des actes d'un colloque qui s'est tenu à Lausanne en 1997 : *Erudition et liberté. L'univers de Cingria* (Gallimard, 500 p., 130 F [19,82 €]). Enfin, une exposition, « Gallimard et la Suisse », dans laquelle Cingria est très présent, se tient actuellement au Centre culturel suisse, rue des Francs-Bourgeois, à Paris. Plusieurs volumes de Cingria figurent au catalogue des « Poche suisse » de L'Age d'homme, et L'Escampette, à Bordeaux, a publié une anthologie en 1995.



Le choix de ne pas choisir

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE FRANÇAISE

I. Moyen-Age, XVI^e siècle, XVII^e siècle

Textes choisis par Gérard Gros, Daniel Ménager et Jean-Pierre Chauveau. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1 604 p., 320 F (48,78 €) jusqu'au 31 août, puis 370 F (56,41 €).

II. XVIII^e siècle, XIX^e siècle, XX^e siècle

Textes choisis par Catriona Seth, Martine Bercoet et Michel Collot. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1 654 p., 330 F (50,31 €) jusqu'au 31 août, puis 380 F (57,93 €).

Il existait déjà dans la « Bibliothèque de la Pléiade » une anthologie de la poésie française. Elle avait été faite sous la direction d'André Gide, mais elle datait de 1949. Sans doute était-il nécessaire d'en construire une autre. Les anthologies renseignent davantage sur l'époque où elles sont faites que sur les élus qui y figurent. Dis-moi qui tu choisis, je te dirai qui tu es. L'anthologie de Gide – préparée avec l'aide de son gendre, Jean Lambert –, c'était une manière pour le vieil écrivain, bousculé par la jeune vague existentialiste, de manifester une dernière fois sa souveraineté littéraire. Le dernier rejeton d'une ancienne et illustre lignée – le génie littéraire français – nous invitait à visiter la galerie de ses ancêtres. C'était une affaire de famille, de parents proches et de cousins éloignés, d'embrassades et de querelles, de fidélités et d'adultères, de légendes et de secrets. La légitimité de Gide à choisir ne se discutait pas, il était le légataire naturel.

Cinquante ans plus tard, les choses ont bien changé. Le domaine littéraire n'a plus de maître de maison. Du coup, on ne sait plus trop à quel expert se vouer pour inventorier le trésor de notre poésie. On se méfie des poètes eux-mêmes, trop engagés dans leurs querelles de chapelle pour pouvoir satisfaire à la sérénité du jugement. Il y a plus grave : on ne sait plus très bien, dans l'extrême confusion et dans la permanente surenchère du discours médiatique, ce qu'est encore la poésie ni où elle est. Dans des salons poussiéreux, entre une tranche de cake et un verre de sirop d'orgeat, d'aimables rombières et de suaves retraités taquinent la muse. Cependant qu'à la télévision il suffit à un vague chanteur, pour passer pour poète, de faire rimer banlieue avec je te veux.

Dans ce climat de désordre, de méfiance et de désorientation, la Pléiade a choisi le dernier bastion de l'ordre, au moins en apparence, l'université. L'autorité du savoir de préférence au jugement du goût, les signes de l'objectivité plutôt que les engagements de la dilection. C'est encore une manière de refléter l'époque : choisir de ne pas choisir, respecter l'équité, gommer les hiérarchies. Le contraire de l'art. On a donc divisé fort classiquement l'histoire de la poésie française en six époques. On a démocratiquement at-

Du Moyen Age au XX^e siècle, une anthologie de la poésie française qui aurait gagné à être parfois moins exhaustive

tribué cinq cents pages environ à chaque partie, et l'on a chargé un bon spécialiste de chaque période de remplir l'espace disponible. C'est une conception volumétrique et bureaucratique de l'anthologie. Elle a pour effet de ne pas proposer une anthologie de la poésie française – où Aragon flirtait avec Charles d'Orléans, où Ponge dialogue avec Malherbe, où Mallarmé prend la leçon de Théophile de Viau – mais six anthologies particulières et orphelines.

Certaines sont bien faites ; on y trouve le meilleur sans avoir à s'encombrer du médiocre. C'est le cas du XVI^e siècle, du XIX^e. Le hasard n'y est pour rien : la poésie, comme toute chose, a des hauts et des bas ; jamais elle ne fut plus belle, plus profonde, plus ambitieuse et plus inventive qu'à la Renaissance et qu'entre Lamartine et Mallarmé. Mais allez faire admettre cela à des chercheurs qui ont consacré l'essentiel de leur carrière à arpenter des quasi-déserts poétiques pour tenter de remplir leur herbier.

Passé encore pour le XVII^e. Le soi-disant « *Siècle de Louis XIV* » n'a, pour bonheur, commencé qu'en 1661 avec la mort de Mazarin. Avant que le despotisme de Versailles n'étouffe la création poétique – La Fontaine, dans son retrait, demeurant l'exception éblouissante –, la liberté a eu des beaux jours et la poésie avec elle. Il a été facile à Jean-Pierre Chauveau de faire une ample moisson, dans le premier tiers du siècle, de textes personnels, qu'ils se plient à la diète radicale prescrite par le docteur Malherbe ou qu'ils s'adonnent encore aux grands banquets foisonnants dressés par le siècle précédent. Poésie religieuse de La Ceppède ou de Lazare de Selve, élégies d'Urfé ou de Ménard, Satires de Maturin Régnier, lyrisme de Théophile. Mais comment

cachier que les choses se gâtent assez vite ? A partir de Saint-Amant et de son trop fameux *Melon*, il faudrait être sourd pour ne pas entendre que la poésie se force lorsqu'elle veut éviter de s'affadir. Chauveau est tout fier d'avoir trouvé cent noms de poètes dont il nous donne au moins un sonnet. La moitié nous aurait suffi, tant ils sont souvent interchangeables.

Pour le XVIII^e, il ne s'agit même plus de réhabilitation abusive. La charité eût commandé que l'on abandonnât la plupart des poètes exhumés à un oubli qu'ils avaient bien mérité. Ce n'est de la faute de personne si le siècle des Lumières – qui a d'autres titres de gloire – était bien trop civilisé pour honorer la langue des dieux. En voulant, « avec énergie », redresser une injustice prétendue de la postérité – et de l'université, Jane Catriona Seth se donne certainement le beau rôle, mais la brillante démonstration théorique de sa préface ne résiste pas à l'épreuve des poèmes qui suivent. A quelques exceptions près – Jean-Baptiste Rousseau au début du siècle, Chénier à la fin, quelques rares éclairs de Voltaire au milieu, c'est toujours la même laborieuse hésitation entre l'imitation des gloires passées et la recherche compulsive de l'originalité. L'anthologie est donc condamnée à gonfler artificiellement certains auteurs : dix-huit pages pour le facile Parny et son mince librettage, c'est deux fois plus que pour Vigny. Huit pages pour *L'Épître aux femmes*, de Constance de Salm, la citoyenne Pipelet, précurseur féministe et révolutionnaire de Déroulède, c'est autant que Paul Claudel. L'égalité de traitement condamne la perspective.

On a donc dans cette anthologie préféré la collection au choix et l'herbier au bouquet. C'est la logique du Caddie dans le supermarché, la simulation de la richesse par l'abondance et de la diversité par l'accumulation. Dans le cas du XX^e siècle et de la poésie contemporaine en particulier, cette politique a l'avantage de ne pas faire de jaloux. Tout le monde est là – même Barbara ! – pour une page ou pour deux dans le plus coloré des kaléidoscopes. Mais pour faire rentrer toute

la troupe, il a fallu contraindre quelques importants à une cure d'amaigrissement. Des *Cinq Grandes Odes* de Claudel, son sommet, il ne demeure que le premier mouvement de la seconde, « L'Esprit et l'eau » ; « La Jeune Parque », de Valéry, est outrageusement réduite à ses premiers vers. Alors qu'on se serait fort bien passé de la production poétique de Paul Morand – et même de celle de Gide.

Ce qui nous ramène à l'éternelle question d'une définition de la poésie. De toute évidence, les six maîtres d'œuvre de cette anthologie seraient bien en peine de donner une réponse commune. Chaque époque a la sienne, explicite ou non ; et les périodes où l'on s'acharne à élaborer des théories pour décider de ce qui est poétique et de ce qui ne l'est pas sont rarement celles où la poésie est la plus vivace. Lorsque Boileau sous Louis XIV ou Terrasson sous Louis XV s'échinent à élaborer les règles d'une poétique fondée sur la clarté ou sur la raison, ils ont eux-mêmes, du haut de leur pupitre, le sentiment diffus de manquer quelque chose et de semer un désert. Chaque moment de la littérature, chaque école, chaque poète, pour peu qu'ils ne se contentent pas de copier ses voisins, reprend à zéro l'inconcluable débat, sur le travail et l'inspiration, sur la langue et le langage, sur la voix et sur l'image, sur le discours et le silence. La poésie se crée de n'apporter jamais de réponse qui ne soit rejetée par la génération suivante.

De la même façon, chaque époque poétique vit dans l'angoisse d'être arrivée au bout de quelque chose. Tout a déjà été dit, se lamente Ronsard, dès le milieu du XVI^e siècle, « *Masures, désormais on ne peut inventer/ Nul argument nouveau qui soit bon à chanter.* » La Fontaine, un siècle et des milliers de poèmes plus tard, fait le même constat : « *Il me faut du nouveau, n'en fût-il point au monde.* » Et Denis Roche en 1972 : « *La poésie est inadmissible. D'ailleurs elle n'existe pas.* » Crises providentielles d'où la poésie renaît avec une vigueur nouvelle. « *Le parler ouvert*, écrit Montaigne, *ouvre un autre parler, et le tire hors, comme fait le vin et comme fait l'amour.* » Peut-être est-ce l'image la plus juste de l'activité poétique.

On rêve d'un Montaigne contemporain qui nous offrirait son anthologie de la poésie française, comme le firent en leur temps, Georges Pompidou, Jean-François Revel, Marcel Jullian, Jean Orizet, Bernard Delvaile ou, plus généreusement, Robert Sabatier, avec son histoire de la poésie en huit volumes de plaisir (1). Il placerait en avertissement de l'ouvrage ce petit fragment des *Essais* : « *Voici merveille : nous avons bien plus de poètes que de juges et interprètes de la poésie. Il est plus aisé de la faire que de la connaître. A certaine mesure basse, on peut la juger par préceptes et par art. Mais la bonne, l'excessive, la divine est au-dessus des règles et de la raison.* »

(1) Georges Pompidou, Hachette, 1961, puis Livre de Poche. Jean-François Revel, Laffont-Bouquins, 1984. Marcel Jullian, Fixot, 1989. Jean Orizet, Cherche-Midi, 1986. Bernard Delvaile, Laffont-Bouquins, 1998. Robert Sabatier, Albin-Michel, 1975, 1982.

Livraisons

● MUG, de Gérard Bourgadier

Cerner Mug ? En faire le portrait ? Allons donc. Tout au plus, en esquiver les sinueux contours – comme Alechinsky, en frontispice. L'insolite texte de Gérard Bourgadier (son troisième ouvrage) tient du recueil de prose, du « récit » en fragments. Mug, son antihéros polymorphe, de l'enfance (ou de la vie antérieure « *quand on était dedans tout simplement* ») à l'âge mûr, en costume de lin, Mug, donc, n'est que vigilance, écoute, mémoire, exaltation. Tour à tour funambule, « *énergumène* », sentinelle, suspect, « *sublime suicidaire* », Mug est « *toujours ailleurs que là où il se trouve* ». Lecteur de Beckett, d'Hardellet, de Calaferte – qu'il a édité, ainsi que Delem, à l'Arpenteur –, Bourgadier fait de Mug, dans tous ses états, le stupéfiant « révélateur » d'innombrables scènes possibles (Gallée, 140 p., 110 F [16,77 €]). **M. Pn**

● LE JARDIN DES ADIEUX, d'Alain Duault

En exergue, une citation de Cioran : « *Je ne peux faire la différence entre les larmes et la musique.* » Alain Duault est l'auteur de plusieurs ouvrages sur la musique et d'un roman, *La Dévoyée* (Belfond 1996). Avec *Le Jardin des adieux*, il revient, vingt-trois ans après *Colorature*, à la poésie. Ce recueil fortement structuré, qui comprend huit ensembles de poèmes amplemment rythmés, est une émouvante rêverie autour d'une figure féminine aux aspects multiples qui regroupe danseuses, chanteuses, amoureuses, héroïnes d'opéra. Un lyrisme qui n'exclut ni les souvenirs adolescents, ni la confiance tendre-amère, ni la hantise de la mort, se nourrit de réminiscences de Verlaine et d'Apollinaire, de Klimt et de Cimabue, de Purcell et de Grieg (Gallimard, 120 p., 80 F [12,20 €]). **M. Pn**

● APRÈS LA FERMETURE DU REFUGE MUNICIPAL, d'Ernst Gleicher

Les amateurs de dérision nihiliste tendance Marx Brothers auront déjà repéré le récit farfelu d'Ernst Gleicher : *Après la fermeture du refuge municipal*. Il est donc inutile de le leur signaler. Mais pour les lecteurs moins avertis en quête d'étrangetés, il n'est pas inutile de leur mettre l'eau à la bouche en leur racontant comment un barbu convoqué par un Bulgare aveugle se met à décrypter le conte de Flaubert *Saint-Julien l'Hospitalier*, comme s'il s'agissait d'une blague cosmique sur la condition humaine. Ajoutons que les exergues sont si bien choisis qu'ils justifieraient à eux seuls l'achat du livre (traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Roger Billeroy, Denoël, 118 p., 69 F [10,52 €]). **P. Des.**

● UNE ARISTOCRATE EN ASIE, de Vita Sackville-West

Sackville-West connaissait un peu l'Orient ; elle a publié dans les années 20 des poèmes et plusieurs livres de voyage sur cette région. Celui-ci raconte une randonnée de douze jours dans les montagnes du pays bakhtiar, au sud-ouest d'Ispahan. Très cultivée, cette mondaine énergique, consciente de son éminente position, trouve de jolies formules et quelques réflexions presque profondes. Les fervents du groupe de Bloomsbury et les spécialistes de la Perse goûteront ce récit très « british » (traduit de l'anglais par Isabelle Di Natale, éd. du Rocher, 150 p., 110 F [16,77 €]). **J. Sn**

● CARANCRÖ, de George Washington Cable

Très féminine et très décidée, Zoséphine fait entrevoir à Bonaventure la possibilité du bonheur. Elle le plonge aussi dans les affres de la jalousie, puis, alors qu'il a pour elle commis une bassesse, dans les tourments de la culpabilité. Il quitte le pays, celui des Acadiens, au bord des bayous, pour un superbe voyage de rédemption à travers le Sud. Par sa beauté cruelle aux ryeonances très modernes, cette œuvre mineure de G. W. Cable (1844-1926) donne envie d'en savoir davantage sur l'écrivain de Louisiane, défenseur des Noirs et pourfendeur des corrompus, dont aucun autre texte n'a été jusqu'ici traduit en France (traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Patrice Repousseau, Actes Sud, 122 p., 79 F [12,04 €]). **J. Sn**

version originale

Vous avez dit « french theory » ?

LITERARY DEBATE Texts and Contexts

sous la direction de Denis Hollier et Jeffrey Mehlman. New York, The New Press, 500 p., 30 \$ (environ 180 F [27,44 €]).

L'éditeur new yorkais The New Press a pris, en 1995, une excellente initiative : celle de créer une collection d'anthologies intitulée « La Pensée française depuis la guerre », placée sous la responsabilité générale de Ramona Naddaff. Chacun de ses ouvrages rassemble, dans un domaine déterminé, des textes théoriques choisis – pour l'impact qu'ils ont eu sur la recherche des deux côtés de l'Atlantique – par deux spécialistes, un Américain et un Français. Après le volume consacré à l'histoire (Jacques Revel, Lynn Hunt) et en attendant ceux qui aborderont la philosophie (Etienne Balibar, John Rachjman) et l'Antiquité (Nicole Loraux, Laura Slatkin), voici l'ouvrage traitant de la théorie littéraire. Codirigé par Denis Hollier (New York University) et Jeffrey Mehlman (Boston University), il réunit, en cinq cents pages, près de soixante-dix textes (articles, manifestes, extraits de livres), presque tous historiques, dont la version anglaise est due, pour la plupart d'entre eux, à l'un des meilleurs traducteurs américains d'aujourd'hui, Arthur Goldhammer. Autant dire que ce livre (dont on se demande pourquoi personne n'a eu l'idée de le faire en France) restera pour longtemps l'outil de travail indispensable à tous ceux qu'intéressent les avatars modernes de cette chose indéfinissable, la littérature – dont la mort a été, depuis un demi-siècle, tant de fois annoncée et autant de fois remise. L'entreprise n'était pas sans risques, tant il est vrai que toute

anthologie s'expose à des critiques portant aussi bien sur le choix des textes que sur la manière dont ceux-ci sont regroupés. Ici, comme par miracle, la plupart des pièges semblent avoir été évités.

Les textes, d'abord. D'Aragon (Louis) à Todorov (Tzvetan), en passant par Barthes, Bataille, Blanchot, Caillois, Derrida, Foucault, Genette, Kristeva, Leiris, Mauron, Paulhan, Picon, Sartre, Sollers et Starobinski, aucun des principaux philosophes ou écrivains français qui ont contribué à façonner cette discipline que les Américains nomment « théorie littéraire » ne manque ici à l'appel. Et les pages par lesquelles ils sont représentés demeurent, dans la plupart des cas, des pages qu'il vaut la peine de relire – ne serait-ce que parce qu'elles ont totalement bouleversé l'art même de la lecture. On peut également avoir, ici ou là, d'heureuses surprises. Celle de tomber, par exemple, sur un tract situationniste oublié (donc essentiel), ou sur un texte halluciné de Marguerite Duras dans la chaleur d'une nuit de Mai 68, ou encore sur le compte rendu (depuis longtemps introuvable) de *Bonjour tristesse* donné, en 1956, par Alexandre Kojève à la revue *Critique*. L'éminent spécialiste de Hegel, le commentateur avisé de la *Phénoménologie de l'esprit* s'intéressait-il donc à Françoise Sagan, ainsi qu'à ses histoires de petite fille riche en vacances sur la Côte d'Azur ? Mais bien sûr. Et pour cause : il y voyait, dès le lendemain de la guerre, la preuve définitive que l'Histoire (avec un grand H celle-là) était bel et bien terminée, que notre époque serait désormais privée de nobles causes, et que les mâles (au nombre desquels il se comptait) n'avaient plus qu'à accepter – avec bonne humeur – leur castration symbolique. Discutable, c'est le moins qu'on puisse dire ! Les regroupements, ensuite. Ils

Pour la première fois réunis, les soixante-dix textes français qui ont renouvelé, au XX^e siècle, l'approche de la littérature, nous reviennent des Etats-Unis

sont, là aussi, de deux sortes : les classiques et les inattendus. Les classiques sont ceux que suggèrent quelques grandes questions (toujours non résolues) comme celles de l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et celle des peuples colonisés (très beaux textes d'Assia Djebar, Edouard Glissant et Abdellatif Laabi). A noter que, sur l'engagement (la littérature doit-elle servir à quelque chose ?), de l'interprétation psychanalytique (bonne occasion de réévaluer l'importance de Charles Mauron, ce contemporain méconnu de Lacan), ou de ces « voix » longtemps marginalisées – la voix des femmes et

Hubert Haddad, chasseur d'absolu

Sans concession ni masque, le romancier-poète poursuit hors des normes une quête obstinée de l'indicible. Au plus près de l'humain, donc dans les marges

Hubert Haddad parviendra-t-il à trouver le public que son talent et son tempérament méritent ? On peut en douter tant les rendez-vous manqués se suivent, le dernier en date étant peut-être le plus spectaculaire.

A l'automne 1999, le romancier-poète-essayiste-dramaturge - il n'est guère de forme littéraire à laquelle Hubert Haddad ne se soit essayé depuis ses débuts dans l'écriture à vingt et un ans avec *Le Charnier déductif* (1) - publiait son huitième recueil de nouvelles, *Mirabilia*, ensemble d'histoires merveilleuses au sens médiéval du mot - chez Fayard (272 p., 110 F [16,76 €]). C'est là le dix-neuvième éditeur à l'inscrire à son catalogue - ce qui constitue une sorte de record pour quarante et un titres publiés -, l'un des plus puissants aussi et qui entend bien imposer enfin « l'écrivain rare, prodigieusement doué » dont la reconnaissance trop confidentielle scandalise Claude Durand, PDG des éditions Fayard. Abrisé près d'une quinzaine d'années sous la couverture d'Albin Michel (1974-1988), Hubert Haddad a trouvé aux éditions Zulma l'accueil le plus généreux et la fidélité la plus ouverte, puisque la jeune maison, alors toulousaine, accepta tant ses romans que ses nouvelles ou ses essais, laissant aux éditions Dumerchez l'œuvre poétique et théâtrale.

C'est du reste à Zulma qu'Hubert Haddad confiait son roman *L'Univers* (400 p., 140 F [21,34 €]), dont la sortie coïncidait avec celle de *Mirabilia*. Pari fou qui dépasse la littérature à contraintes chère à l'Oulipo, ce gros volume plie la longue confession d'un naufragé rejeté par la mer sur une plage du littoral Pacifique aux impératifs de classement d'un dictionnaire, encourageant



MARTINE SIMON

la lecture butineuse, la libre circulation parmi quelque 780 entrées, et restituée à l'exercice une dimension aventureuse rarement concédée au roman. Puzzle patient entrepris pour faire échec à l'amnésie, cette somme fait de tout homme « un dictionnaire vivant ». A l'article « monde », le narrateur se livre : « Sans mémoire, le chaos menace. J'essaie de prendre repère sur la ligne d'horizon et de me souvenir des saveurs. Le monde est notre corps dans son habit royal de sensations proches et lointaines. Et personne n'est jamais assez nu pour cette royauté. »

Ce dépouillement extrême est l'une des constantes d'Haddad, dont le lyrisme furieux ne distrairait jamais d'une exigence crue, aussi nue que le corps du Robinson nouveau qui joue son existence en rassemblant les mots qu'il commente plus qu'il ne les définit : « Est-ce parce que nous vivons

dans la ruse et le secret, dans les langes, les voiles et les draperies, à travers toutes les stratégies du désir et de la dissimulation ? La nudité est la plus belle invention de l'homme, plus déterminante que la conservation du feu dont rêvent longtemps les premiers enfants en contemplant le soleil et les étoiles fixes. Tout regard dénude, et le désir, l'attente, les gestes d'approche, cherchent l'intimité la plus crue. » A ce regard sans concession ni masque qui fait la signature du poète se mêle le sentiment d'une « nostalgie définitive », que nomme sans détour Hubert Haddad lorsqu'il évoque son départ de Tunisie vers l'âge de cinq ans (il y est né en 1947), ainsi que le Paris de Belleville et de Ménilmontant, son père, forain, comme son frère Michel, artiste disparu à trente-six ans (2).

Trop audacieux sans doute, *L'Univers* désarçonna une partie

de la critique, trouvant toutefois d'ardents défenseurs qui voulaient rationaliser la démarche au risque de perdre la dimension du dévoilement, la force de la perception primaire. D'autres choisirent plus prudemment le versant fabuleux des *Mirabilia*, leur humour et leur généalogie transparente (outre la tradition médiévale, Nerval, Villiers de l'Isle-Adam, Borges ou Mandiargues plus récemment). Une autre voie tout aussi efficace pour approcher la galaxie Haddad, en marge, en rupture de normes, féconde et si mobile qu'elle résiste aux classifications simplistes. Au péril de sa découverte.

Gageons que la parution ce printemps d'un nouvel opus poétique, *Une rumeur d'immortalité* (éd. Dumerchez [BP 80356 60312 Creil], 96 p., 85 F [12,95 €]), et la reprise aux éditions Mille et Une Nuits (96 p., 10 F [1,52 €]) du conte initiatique *L'Ame de Buridan* (paru en 1992 chez Zulma), d'un érotisme joyeux, brouilleront encore les pistes. Métaphores convergentes, travail secret sur l'indicible, quête obstinée d'une révélation absolue, chaque texte de Hubert Haddad dit un état d'urgence que le temps n'apaise pas et que le langage seul contient.

Qu'importe alors le feu des projecteurs sur cet homme timide et farouche, d'une vitalité et d'une véhémence qui surprendraient si on ne les sentait orientées vers autrui, sans relâche. Ateliers d'écriture, comédie, cirque, Haddad met en pratique sa folie généreuse et, en marge des modes, fait une œuvre. Simple.

Philippe-Jean Catinchi

(1) Recueil de poèmes paru chez De-
bresse en 1968.

(2) Il lui a consacré une monographie
parue au Point d'être (1981).

Bordel surréaliste

Avec Roger Hanin, les lupanars sont aussi des métaphores

DENTELLES
de Roger Hanin.
Grasset, 315 p., 125 F (19,05 €).

Tandis que « *Djamila et le rabbin Cherkaoui se rhabillaient dans la paix et l'espoir de la réunification du rameau Israël-Israël, la Panhard et Levassor conduite par Guichounet franchissait le portail du "Sémiramis"* ». Cette scène, caractéristique du lieu, se déroule dans un manoir, bordel proche de Honfleur. La châtelaine-taulière, Amédée, « est un *travelo grandiose, coiffé, harnaché, peinturluré façon Jérôme Bosch revu par Andy Warhol* ». Il suffit de deux paragraphes pour être de retour dans l'univers du romancier Roger Hanin. Au Sémiramis, on ne s'étonnerait pas de voir Alexandre chercher ses gants et Arsène finir son voyage - ces deux héros de précédents romans -, et, sans surprise, on y aperçoit le patron du salon de coiffure de *L'Hôtel de la Vieille Lune* (Grasset).

Un bordel surréaliste, des personnages le plus souvent porteurs de noms aussi cocasses que leur caractère est fantasque, des putains toutes fraîches, d'autres qui semblent venues de la *Maison Tellier*, un nain, des intrigues où le sang coule... on pourrait craindre qu'il y eût redite. Or, s'il fait montre d'une constance dans son monde romanesque - verve percutante, tendresse avant l'éclat de rire, et une écriture dont la cadence, presque la frénésie, épouse parfaitement situations et personnages -, Hanin apporte à chaque histoire une touche originale. Sur des voies déjà empruntées, il découvre des événements nouveaux à mettre en scène, des sensations à faire vibrer, quelques sentiments à déchiffrer. On appelle cela l'imagi-

nation. Elle fuse, intarissable, jamais verbeuse.

Au Sémiramis, « on dispense le plaisir et l'extase comme d'autres vendent du pain ou des fringues. Il n'y a ni arnaque ni désinvolture. » Il s'y passe néanmoins bien des choses, attendues ou imprévisibles. Comment en serait-il autrement quand s'y croisent le rabbin qui fait vrombir sa moto « comme un sépharade du Sentier secoue sa gourmette », Kid Carson, Pimprenelle et autres « pensionnaires », Messaoud l'Algérien, qui ne supporte pas que Cherkaoui déshonore sa sœur à heure fixe, le docteur Brunschwig, attaché au bordel, et bien d'autres acteurs de cette tragibouffonnerie qui entourent Aurélie, seize ans. A sa sortie du collège, elle rejoint Margot, sa mère, dite « Number One », ce qui la place dans la hiérarchie de ces dames. Baptisée « Dentelles », l'adolescente aura à se poser des questions sur l'amour et la chair, sur l'argent, le mal, l'appât du gain, les heurs et malheurs des vies, qu'elles soient dans un bordel ou dans le monde extérieur, qui en est un aussi. Avec Hanin, les lupanars sont des métaphores.

Surréaliste, loufoque, une imagination qui ne se donne aucune limite. C'est la marque de Roger Hanin. Pas seulement. Subtilement amenés, il y a dans la farce des moments où, l'air de rien, la cocasserie le cède à la gravité. Ainsi, quand Amédée raconte son enfance à son fils Liliom, onze ans - « Tu veux que je me démaquille ? » -, ou quand Liliom découvre le sexe de Dentelles pour des pages où la scène qui pourrait être graveleuse est un bien bel hommage à la sexualité en général, à la femme en particulier. Avec les écrivains, il faut toujours voir ce qui se cache derrière les rires.

Pierre-Robert Leclercq

Le complice du réel

Amin Maalouf met en scène un Génois d'Orient qui se met en route à la veille d'une fin du monde annoncée en 1666. La Providence le protège

LE PÉRIPE DE BALDASSARE
d'Amin Maalouf
Grasset, 490 p., 139 F (21,19 €)

Amin Maalouf n'aime pas les replis nationalistes et culturels, les clivages identitaires, les « identités meurtrières », comme il le montrait dans un essai paru en 1988. Et de *Léon l'Africain* aux *Echelles du Levant*, ses personnages sont toujours prêts à partir, à dépasser les frontières de leur propre vie, à s'embarquer pour des voyages qui les révéleront à eux-mêmes. Dans *Le Périphe de Baldassare*, Amin Maalouf, fidèle à ses thèmes, met en scène Baldassare, un « Génois d'Orient », homme débonnaire, toujours tenté de pardonner et qui, cultivé, ouvert, aime par-dessus tout les livres anciens, pour lesquels le magasin qu'il tient à Gibelet est devenu le plus renommé d'Orient. Il décide de partir à la recherche (c'est la très belle idée du roman) du *Centième Nom*, livre légendaire puisqu'il recèle le centième nom d'Allah, le nom suprême, qu'il « suffirait de prononcer pour écarter n'importe quel danger, pour obtenir du Ciel n'importe quelle faveur ».

Le roman est le journal intime

tenu par Baldassare du voyage qu'il accomplit en compagnie de ses deux neveux, de son commis Hatem et d'une veuve présumée, Marta, qui part avec eux pour tenter d'obtenir la preuve que son mari est mort quelque part dans un pays de la Méditerranée. Il y a des épreuves, bien sûr, au cours de leurs pérégrinations, de Gibelet à Londres en passant par Alep, Constantinople, Smyrne, Gênes ; des malheurs, qui surgissent surtout au moment où Baldassare croit approcher du Livre, des caravanes aléatoires, un naufrage, un incendie, et aussi des clichés, inhérents peut-être au genre même du roman d'aventures mais qu'un romancier de la trempe de Maalouf aurait pu contourner...

CRÉPUSCULAIRE

Si le récit acquiert une sorte de fièvre sombre, paraît se dérouler dans un climat de crépuscule ininterrompu, sous un « *bas nuage de fin du monde* », c'est parce qu'il se passe à la veille, puis au cours de l'année 1666, dont on assure qu'elle sera celle de l'Apocalypse, de la destruction intégrale de l'Univers, verra le « *macabre couronnement de l'Histoire* », le ciel se vider de toutes ses étoiles jusqu'à devenir entièrement noir (seul contrepoint de lumière : l'apparition à Smyrne de Sabbataï, qui se proclame Messie et annonce, au contraire, le temps de la Résurrection, une ère nouvelle, le royaume de Dieu rétabli sur Terre). Ce qui intéresse, au fond, le plus Maalouf, c'est de montrer comment Baldassare, qui croit en la raison et

se veut un homme sceptique, tente de résister à l'invasion de la superstition : il a peur de devenir un esprit faible, a la hantise de « *partager les frayeurs des ignorants* », de se laisser gagner par le « *vertige sournois de l'année finissante* », craint d'être perméable un jour à tous les signes, d'être amené à rejoindre la foule de ceux qui guettent inlassablement les prodiges, de ne plus savoir distinguer « *le futile de l'essentiel, l'anecdotique de l'exemplaire, les sentiers borgnes des vrais chemins* ».

Le meilleur du roman, qui donne une impression de fable retenue, de conte bridé, est dans cette tension intérieure entre la volonté de rationnel, de lumière et la séduction du hasard, la tentation de la magie. Baldassare, qui croyait être son propre guide, finira pourtant, devant l'accumulation des coïncidences, par déposer les armes au pied de la Providence, car il vaut mieux « *se faire complice du Ciel que de traverser la vie entière dans l'amertume et la contrariété* ». C'est la Providence qui lui fait retrouver le « *centième nom* » dans la taverne d'un curieux aumônier à Londres, assombrant la pièce chaque fois qu'il veut le lire « *comme si un nuage de suie venait voiler le soleil* », le dissuade d'en découvrir le secret, lui fait repousser définitivement, dans un geste de résignation tranquille, le volume sur une étagère anonyme alors que ses propres cahiers se sont perdus et que le ciel, contrairement aux prédictions, ne s'est pas éteint. C'est la Providence encore qui le ramène vers Gênes, cette cité-mère d'où sont partis, un jour, ses ancêtres et où il goûte une sorte de paix nostalgique, découvrant au bout de la route que le voyage n'est qu'un « *trompe-l'œil* » et que, « *pour connaître le monde, il suffit de l'écouter* ». Baldassare est sage, comme le roman. Trop, peut-être.

Jean-Noël Pancrazi

Justice et innocence

Sur fond de terrorisme, Henri Emmanuelli signe une fiction qui est aussi un plaidoyer

CITADELLES INTERDITES
d'Henri Emmanuelli,
Ramsay, 288 p., 109 F (16,61 €)

Et voici que « *les rois font des livres à présent, tant ils sentent bien que le pouvoir est là. Il est vrai qu'ils les font mauvais* ». Ainsi dit Alfred de Vigny constatant, dans son *Journal d'un poète*, que les hommes du pouvoir ont de plus en plus la tentation de la plume. Elle ne leur est pas passée. Henri Emmanuelli y succombe à son tour avec un récit qui n'est pas mauvais, mais qui aurait mérité une moindre abondance d'épithètes parfois faciles. Le merle a un « *sifflement strident* », la « *brise (est) légère* », le « *nuage furtif* », la lune a une « *lueur opalescente* ». Cette forme tout en douceur est d'autant plus inadéquate au fond que la violence, sous des aspects différents, est fortement présente tout au long d'une histoire dont il est peu de dire que, traitée avec vigueur et sans concession, elle est d'une actualité... brûlante.

Ayant perdu femme et enfant, le narrateur quitte Paris et ses affaires pour s'installer chez Juan, son frère. Il vit dans une maison isolée au pied des Pyrénées. Aïnoha, jeune Basque espagnole, y est réfugiée. Des sympathisants de l'ETA qui fuient l'Espagne se présentent. L'un est le frère d'Aïnoha. Ils demandent à rester jusqu'au lendemain matin. Bien qu'ayant déjà protégé de semblables réfugiés, Juan hésite, mais il les accueille cependant que le narrateur ne leur cache pas sa pensée à propos des actions terroristes. « *Je ne suis pas d'accord avec ce que vous faites* ». Dans la nuit, une dispute éclate entre les fuyards qui partent précipitamment. Peu après, un policier est assassiné. C'est un inspecteur des Renseignements généraux sans doute infiltré dans le réseau. Sa

photo passant à la télévision, Juan reconnaît en lui l'un des hommes qu'il a hébergés. Parce qu'ils ont utilisé le portable de son frère, il craint qu'on remonte jusqu'à lui et juge prudent d'avertir la police. Ensemble, ils révelent l'affaire à la gendarmerie. Mais de témoins, les voici suspects. Emprisonnés, ils sont séparés. Ce qu'il advient d'eux - la partie la plus forte du récit - est décrit, analysé par le narrateur pris dans un drame qui devient une affaire nationale très médiatisée et dont le point de départ lui est étranger.

DÉNONCIATIONS

Henri Emmanuelli n'a pas écrit cette histoire pour raconter la vie d'un homme dont l'existence a basculé à la suite d'un double deuil, ni pour développer des rapports entre deux frères. Son sujet est autre. Mais il a assez habilement introduit ces problèmes individuels pour que le romanesque ait sa place dans les dénonciations qui sont les thèmes de son ouvrage, et ses moments forts. Par exemple quand il évoque la vie des prisons où le temps, « *en-vie des prisons (est) un étrange opposant, insaisissable... Un adversaire omniprésent* », ou quand il fait apparaître combien l'enfermement concourt à la dépersonnalisation de l'individu. Les incompréhensions de l'homme que la police arrête « *par devoir* », les ambiguïtés de la justice qui le laissent sans voix, sa fragilité et le peu de poids de sa bonne foi devant la puissance des institutions qui lui imposent un « *parcours du combattant* » où il se sent victime malgré l'innocence, autant de sujets que l'auteur expose sans la lourdeur de commentaires dont il laisse le soin à ses lecteurs. Une intrigue simple pour des problèmes complexes où le roman se fait porteur de convictions.

P.-R. L.

L'amour quotidien

LA VIE SANS LUI
Journal
de Pascal Sevrans.
Albin Michel, 310 p.,
120 F (18,29 €).

Pascal Sevrans publie son journal de l'année 1999. C'est un roman vrai sur l'absence définitive de l'être aimé, pour lui Stéphane, mort à trente-six ans, le 15 octobre 1998, après dix-huit ans de vie commune, dix-huit ans d'un bonheur « ordinaire » donc rare, sans ombres, exaltant et serein.

Avant d'être producteur et animateur d'une célèbre émission de télévision quotidienne qui passionne ceux qui la regardent et fait sourire ceux qui l'ignorent, Pascal Sevrans est écrivain. L'auteur du *Passé supplémentaire* (Prix Roger-Nimier, 1979) et du très réussi *Vichy Dancing* a l'art de dire la nostalgie, les joies mélancoliques, le désir grinoté par le temps. *La Vie sans lui* est un très beau livre lucide et sensible sur la mémoire et le double jeu nécessaire d'un homme public qui a le privilège - en l'occurrence déchirant - de devoir garder la face au plus fort de la souffrance. Mais c'est, au-delà d'une confession pudique et courageuse, un « document » indirect sur un thème galvaudé ou méprisé : l'amour entre deux hommes que vingt ans séparent, un amour sans tragédie, vécu au quotidien dans la fidélité essentielle qui peut être physique mais ne peut s'en contenter. Homme libre, Pascal Sevrans révèle la solidité des liaisons entre hommes, loin des légendes gaies à l'usage des voyeurs : « *Le rapprochement des corps tient le plus souvent du hasard et de la nécessité, il peut se passer de grands sentiments ; l'intimité relève du secret que l'on peut partager, de l'indicible que l'on peut dire enfin. Le corps n'est pas un secret indicible.* »

H. Mn

A NOS ABONNÉS

UN SEUL NUMÉRO
0/803/022/021*

exclusivement réservé pour :

FAIRE SUIVRE
OU SUSPENDRE
VOTRE ABONNEMENT

*0,99 F TTC/mn.

LE MONDE INTERACTIF

avec **Le Monde**
DATÉ MERCREDI

SCIENCE-FICTION

● par Jacques Baudou

Fantômes à gogo

LES FANTÔMES DES VICTORIENS

Anthologie de Jean-Pierre Kremer.
José Corti, « Domaine romantique », 204 p., 125 F (19,06 €).

LES FANTÔMES DES VICTORIENNES

Éd. Anthologie de Jacques Finné.
José Corti, « Domaine romantique », 438 p., 140 F (21,34 €).

LA PORTE OUVERTE : Histoires de fantômes d'enfants

Anthologie de Norbert Gaulard et Xavier Legrand-Ferrière.
Éd. Joëlle Losfeld, 220 p., 119 F (18,14 €).

La *ghost story*, l'histoire de fantôme, est la pierre de touche du fantastique classique anglais (et par extension américain). On le sait, en France, depuis qu'Edmond Jaloux a fait paraître ses *Histoires de fantômes anglais*. Et les collectes récentes des érudits britanniques publiés chez Ash Tree Press l'ont confirmé en démontrant que le filon était même d'une richesse insoupçonnée. Trois anthologies françaises le prouvent également à leur tour. La première, *Les Fantômes des victoriens*, s'en tient strictement à son intitulé et mêle les auteurs connus – Wilkie Collins, Charles Dickens, Joseph Sheridan Le Fanu, Conan Doyle, E. M. Forster – à d'autres qui le sont peu ou pas. Aux premiers, on doit les meilleurs textes du lot (ce qui tendrait à justifier le bien-fondé des hiérarchies littéraires !), à l'exception toutefois de celui qui en est incontestablement la perle : « La chance du laird », d'Arthur Quiller-Couch, intrigante histoire d'honneur militaire et de malédiction écossaise qui se déroule à l'époque napoléonienne.

La deuxième, *Les Fantômes des victoriennes*, déborde un peu du cadre fixé puisqu'elle comporte une formidable histoire de lycanthropie (« Fourrure blanche », de Clemence Houseman), une fausse histoire de vampire et une histoire de malédiction (« Les hommes de marbre », d'Edith Nesbit). Mais l'ambition de l'anthologiste semble plus d'avoir voulu rendre compte de l'importance des auteurs féminins dans la vague victorienne de littérature fantastique que de se limiter à son thème de prédilection. Ce qui ne l'a nullement empêché de nous offrir un florilège passionnant de *ghost stories*, parmi lesquelles on distinguera « Salomé », d'Amelia Edwards, et surtout « La fenêtre de la bibliothèque », de Margaret Oliphant, qui est indéniablement l'un des chefs-d'œuvre du genre.

On retrouve Margaret Oliphant au sommaire de la troisième anthologie avec la nouvelle qui donne son titre au recueil et qui n'est pas seulement une fort belle histoire de fantôme, mais aussi une charge contre le rationalisme à tout crin. L'anthologie qu'ont conçue Norbert Gaulard et Xavier Legrand-Ferrière est d'une parfaite exemplarité : elle ne contient pas un seul texte qui ne soit d'une qualité supérieure : nombre d'entre eux étaient inédits en France, et ceux qui ne l'étaient pas méritaient d'être mis en perspective dans ce recueil thématique (c'est le cas, notamment, des nouvelles d'A. M. Burrage et d'E. F. Benson). Enfin, l'ensemble donne une impression d'extrême variété – de ton, d'approche, de traitement du thème – alors même que chacune des pièces qui le composent provoque en nous une émotion comparable. Ces *Histoires de fantômes d'enfants* portent en fait au paroxysme ce qui nous touche profondément dans une *ghost story* : il s'agit toujours de destins brisés, de vies gâchées, de paradis perdus.

● Mr. X, de Peter Straub

L'un des personnages du roman veut faire graver sur sa tombe une citation d'Emily Dickinson : « Fiez-vous à l'inattendu. » D'une certaine manière, cette épitaphe semble avoir été la devise de Peter Straub dans la composition d'un ouvrage qui ne cesse de surprendre et de dérouter son lecteur, car il se révèle toujours plus complexe, toujours plus étrange qu'on ne s'y attend. L'auteur a superposé les strates romanesques, livrées à sa fantaisie tectonique, et mêlé les genres avec allégresse. *Mr. X* est la chronique éclatée d'une petite ville de l'Illinois, Edgerton, de sa bourgeoisie régnante et de ses bas-fonds. C'est la chronique non moins éclatée d'une famille singulière, les Dunstan, dotée de pouvoirs non moins singuliers et de quelques petits monstres (plutôt pathétiques). C'est l'histoire d'un petit garçon aux anniversaires hantés par de terribles cauchemars et qui, devenu adulte, part à la recherche de l'homme mystérieux dont il est le fils. C'est une histoire semée de crimes plus ou moins horribles, qui joue, au passage, de quelques ressources d'intrigues policières d'âges différents. C'est un hommage soutenu à Lovecraft, qui ne manque même pas d'un livre maudit : *De l'au-delà*, d'Edward Rinehart. C'est encore une variation étourdissante sur le thème fantastique du double. Le tout brassé avec le doigté virtuose d'un artiste pervers du puzzle. Les hommes ont besoin d'histoires pour trouver un sens au hasard qui forge leurs vies, et leurs histoires refusent de nous laisser partir. « J'en ai assez. Ils racontent sans fin un minuscule fragment du même gigantesque récit, et ils ne le font jamais correctement », prétend l'un des personnages-clés du roman. Peter Straub s'est efforcé de lui apporter un démenti et s'est même payé le luxe au final de jeter le doute sur l'identité du narrateur. On aura compris qu'il s'agit d'un très grand livre. (Traduit de l'anglais – États-Unis – par Michel Pagel, Plon, 484 p., 139 F [21,19 €]).

● DANIEL MINUIT À MINUIT, anthologie de Daniel Conrad

Daniel Conrad a tenté un pari impossible : réunir une anthologie de textes français inédits relevant du fantastique moderne ou de ce qu'il appelle plus justement la *dark fiction*. Des fictions qui obéissent à un impératif majeur : instiller et distiller le malaise, du doute à la révolusion. La *dark fiction* ne recoupe que partiellement le fantastique car, goumande de frissons et de noirceur, elle puise dans les vastes domaines de la peur réelle que sont les perversions de l'âme humaine, les maladies épidémiques, les menaces scientifiques, les invasions et bien d'autres choses encore. L'anthologiste a, en conséquence, prospecté large : auteurs de littérature générale, comme Marie Darrieussecq, auteurs de polars, comme Pierre Sinia, auteurs de SF, comme Pierre Pelot. Le résultat est, comme on pouvait s'y attendre, un patchwork très hétéroclite, qui ne suscite pas seulement la peur ou le malaise mais aussi parfois le dégoût. Certains auteurs font preuve d'une complaisance malsaine, d'autres sont un peu lourdement métaphoriques. Mais Daniel Conrad a ramené dans ses filets quelques pépites : « Le diable et Dolorès », de Martin Winckler, « La loi du marché », de Jérôme Leroy, qui mêle de façon décapante vampirisme et horreur économique, « Haine éternelle », de Béatrice Nicodème, en forme de cercle vicieux, et surtout « Temps de la douleur », de Philippe Curval, époustouflante variation sur le thème du double qui joint la qualité de l'écriture à celle de l'invention et qui est, elle, un parfait exemple de fantastique moderne. (Fleuve Noir, 598 p., 99 F [15,09 €]).

● LE PAYS DE COCAGNE, de Colin Greenland

Comme *Les Chemins de l'espace*, son roman publié récemment dans la collection « Millénaire », *Le Pays de Cocagne* est une *space opera*, et Colin Greenland s'est visiblement fort amusé à jouer avec les archétypes du roman d'aventures spatiales. Le héros de l'histoire est le capitaine solitaire d'un cargo de l'espace de la classe Bergen Kobold, qui fait du cabotage à la demande dans le système solaire. Mais, détails qui ont leur importance, ce marin cosmique qui a du caractère et hérit son indépendance est une femme, et son navire s'appelle l'*Alice-Liddell*. Ses services sont requis par une troupe d'artistes de music-hall plutôt hétéroclite qui a pour nom La Contrebande ; ceux-ci, on s'en serait douté, ne sont pas tout à fait ce qu'ils paraissent être ! Évidemment, ce qui devait n'être qu'une traversée sans histoire se transforme en une épopée plutôt catastrophique avec prise en chasse par la police, abordage par vaisseau pirate, naufrage et autres péripéties du même acabit. Le tout sur un arrière-plan de guerre interplanétaire sournoise et de complot qui ne se révèle véritablement que dans les tout derniers chapitres en prenant d'ailleurs une tournure à la fois dantesque et burlesque. L'ensemble est écrit avec beaucoup d'alcrité ; mais cela ne suffirait pas à distinguer l'ouvrage s'il n'y avait de surcroît, entremêlés au reste, toute une série de chapitres où Sabatha, l'héroïne, s'entretient avec Alice de son navire, livrant ainsi une autobiographie éclatée qui donne à son personnage une épaisseur très inhabituelle. Quant au « Cocagne » du titre, c'est un artefact extraterrestre qui... Nous n'en dirons pas plus. A vous de percer ses mystères. (Traduit de l'anglais par Luc Carissimo, Payot « SF », 526 p., 165 F [25,15 €]).

ICI MÊME, AUTRE PART

(Hierzulande Andernorts)
de Christa Wolf.Traduit de l'allemand
par Alain Lance
et Renate Lance-Otterbein,
Fayard, 192 p., 110 F (16,77 €).

Le temps des miracles n'est plus », c'est par cette citation d'un poème de Stephan Hermlin, écrivain de l'ex-RDA mort en 1997, que Christa Wolf termine l'un des textes qui composent ce recueil. Organisés de façon chronologique (ils ont tous été écrits après 1994), et bien que de nature très diverse (récits, commentaires, discours), ils composent une réflexion nuancée sur l'état de notre société. Une maturité désenchantée imprègne ces pages. Le temps des utopies est passé, celui des regrets aussi ; il a refermé les blessures, mais n'a pas apaisé l'angoisse et a fait surgir d'autres inquiétudes. Christa Wolf n'a pas attendu la réunification pour dénoncer les falsifications de l'histoire et se battre pour la dignité humaine ; elle a payé pour cela. Or, cette dignité bafouée n'a pas été restaurée par la nouvelle donne politique. « La civilisation qui nous entoure n'est qu'une mince couche ; elle peut se rompre, la barbarie peut à tout moment se déchaîner. » En dépit des stèles, des monuments et des commémorations, les sociétés industrielles apparaissent de moins en moins à même de susciter et d'entretenir des sentiments de solidarité, de compréhension et d'ouverture. Les laissés-pour-compte s'abandonnent à la rage et à la destruction.

C'est en s'interrogeant sur cette tendance à l'autodestruction de nos sociétés modernes que Christa Wolf, remontant aux sources de notre civilisation, a « rencontré Médée ». Elle a tenté de sonder la tradition non pas comme le fait la

L'adieu aux larmes

Le temps est le personnage central de ce recueil de Christa Wolf qui, entre récits et réflexions, s'interroge sur le devenir de notre société



JUTE MALHERPHO

Christa Wolf, une maturité désenchantée

recherche scientifique, mais avec son imagination et sa fantaisie. Or l'imagination rejoint la vérité la plus ancienne. Médée n'est pas une criminelle, comme l'a prétendu la tradition classique. Si l'on a fait d'elle une infanticide, c'est pour mieux l'exclure et la châtier d'avoir découvert que la société dite civilisée était fondée sur le crime et le sacrifice. « Elle m'apparaît comme un exemple particulièrement impressionnant de renversement des valeurs qui s'est produit lorsque notre civilisation a émergé

des sociétés antérieures, renversement qui aboutit à ce que la vie ne soit plus le centre de tout, mais que ce centre soit occupé par la fascination de la mort. »

Cette culture définie de plus en plus fortement en fonction des besoins et des valeurs des seuls hommes a développé une peur du féminin. « Pour autant, je ne fais pas partie des gens qui croient qu'augmenter le nombre de femmes dans les institutions va nécessairement changer quelque chose. Ce qui importe, ce ne sont pas les quotas,

mais la façon dont est organisée une société. Force est de reconnaître qu'en RDA presque toutes les femmes travaillaient, elles avaient un poids effectif dans la société, alors que, maintenant, c'est le modèle ouest-allemand qui l'emporte ; il y a de plus en plus de femmes sans travail qui restent au foyer. » Le joyeux nihilisme prôné par notre société ne doit pas faire illusion en dépit de la fascination qu'elle exerce et à laquelle Christa Wolf avoue ne pas être toujours insensible. Mais c'est une société sans but, comme celle critiquée en son temps par Heinrich Böll, une société qui évite les vraies questions. « J'ai l'impression que nous, les écrivains de l'Ouest et de l'Est, nous avons accepté de reprendre à notre compte, après l'unification, ce partage fallacieux entre le positif de l'Ouest et le négatif de l'Est comme si, en adoptant cet étalon, nous avions laissé passer la chance d'échanger des expériences importantes. »

Si la situation moderne porte au pessimisme, Christa Wolf ne veut pourtant pas céder au désespoir : « Si nous cessons d'espérer, ce que nous redoutons arrivera certainement. » C'est pour cela qu'elle continue à écrire : parce que l'écriture, même si elle peut paraître vaine, est ce lieu de liberté pour soi et pour les autres, « un effort pour s'approcher de la ligne frontière que le secret le plus intime trace autour de lui, et la violer équivaldrait à une autodestruction ; c'est également la tentative pour que cette ligne frontière ne concerne que le secret le plus intime, tous les autres secrets qui entourent ce noyau et qui se rattachent partiellement à lui n'étant souvent que des embarras, des managements difficilement avouables, il faut peu à peu les libérer du verdict de l'inexprimable, il ne s'agit donc pas de mettre en œuvre une autodestruction, mais une autolibération. »

Pierre Deshusses

Instantanés trompeurs

« On ne devrait pas croire ce que l'on voit », pense Beryl Bainbridge. Illustrations

GEORGIE

de Beryl Bainbridge.
Traduit de l'anglais
par Michèle Lévy-Bram,
Payot, 180 p., 95 F (14,48 €).

Il y a quelque chose d'imperceptiblement décalé chez Beryl Bainbridge. Une façon d'être là, face à vous dans un hôtel parisien, tout en laissant courir ostensiblement ses pensées ailleurs. Une manière de désinvolture qui éclate dans chacune de ses pages, lorsqu'elle décrit, avec un détachement impassible, un cadavre à la peau marbrée, « comme de la viande oubliée sur l'étal » ou le port de Balaklava « obstrué par des carcasses boursouflées » de chevaux crevés.

Les joues creusées, le regard fixe, Beryl Bainbridge tire sur sa cigarette, mystérieusement. Celle qui depuis la mort d'Iris Murdoch est devenue la doyenne des lettres britanniques – elle est née à Liverpool en 1934 – reste relativement peu connue en France, malgré de nombreux prix outre-Manche, dont le Guardian Fiction Award et le Whitbread par deux fois. Ce séjour français aidera-t-il à réparer cette injustice ? Elle s'en soucie modérément. Elle est d'abord venue effectuer des recherches sur le D' Johnson, ce moraliste et critique anglais qui, au XVIII^e siècle, fut considéré comme le censeur de l'Angleterre littéraire, et auquel elle consacra son prochain roman. Décalage toujours. On croyait lui parler de *Georgie*, elle est ailleurs, déjà. Du reste, depuis qu'elle écrit – elle avait achevé deux romans à l'âge de quatorze ans –, elle n'a pas son pareil pour sauter d'un sujet à un autre, évoquant ces derniers temps, dans des récits « historiques » à sa façon, la dernière expédition de Scott en Antarctique (*The Birthday Boys*), une aventure sur le *Titanic* (*Every Man for Himself*) ou ici, la guerre de Crimée (1).

« J'avais vu une photo dans le Times. C'était au moment de la réouverture à l'ouest de Sébastopol. Je ne connaissais rien à cette période. Mais tous ces gratte-ciel poussés sur des squelettes, ça m'a semblé fascinant », poursuit-elle du même ton « *matter of fact* ». Le livre s'ouvre huit ans avant le conflit, en 1846, dans les bas-fonds de Liverpool. C'est là que George Hardy, dit Georgie, va se trouver lié par un curieux secret à trois autres personnages : Myrtle, sa sœur d'adoption, Pompey Jones, un enfant des rues et son beau-frère, le D' Potter. Le livre est construit à partir des différents récits (ou mensonges) de chacun, chaque regard se trouvant fixé sur des « plaques photographiques » lesquelles, de cliché en cliché, font office de chapitre et mènent le lecteur jusqu'à la catastrophe finale. De Varna à Sébastopol, on voit monter ce conflit sanglant qui opposa la Russie à une coalition franco-anglo-turque, mais surtout se développer l'amour inavoué de Myrtle pour Georgie devenu médecin sur les champs de bataille et dont le personnage en creux, distant et énigmatique jusqu'à l'ultime et macabre étreinte, n'est pas le moins attachant.

Par la multiplicité des points de vue et la juxtaposition des « photographies », Beryl Bainbridge fait apparaître tout ce qu'il y a de trompeur dans l'appréhension instantanée d'une réalité. « *Les photos ne disent jamais la vérité. On tord les choses pour les faire coller à l'occasion. Et l'on ne sait rien du hors-champ. On ne devrait jamais croire ce que l'on voit.* » Des secrets de famille aux sentiments cachés, la fiction reste, pour elle, le meilleur moyen de faire tomber les masques. Tous, sauf le sien bien sûr.

Florence Noiville

(1) Beryl Bainbridge n'a pas été traduite en France depuis dix-sept ans. Son dernier titre en français, *Le Jardin d'hiver* (1983), est paru chez Flammarion.

Double « Je »

A partir d'une conversation avec sa mère, Robert Dessaix construit une « autobiographie fictive »

UNE MÈRE ET SA HONTE

(A Mother's Disgrace)
de Robert Dessaix.
Traduit de l'anglais (Australie)
par Ninette Boothroyd,
éd. du Reflet (25, rue des Rosiers
14360, Trouville-Sur-mer),
244 p., 110 F (16,77 €).

Pour l'état civil, Robert Dessaix est né en Australie. Mais les registres, ne sont que des pages couvertes de mots. Et les mots, forcément contiennent toujours des failles par où peut s'engouffrer la fiction. En jouant sur ces interstices, cet écrivain remarquable a décidé de construire une autobiographie qui ne devrait aucun compte à la vérité. Ou du moins à l'exactitude historique, telle que la conçoit habituellement ceux qui veulent faire connaître leur existence : comme ils indiqueraient un chemin à leurs lecteurs, en prenant grand soin d'aligner les embranchements dans le bon ordre et de ne pas omettre de détails... sans jamais éviter pour autant les pièges de la fiction. Rien de tout cela chez Robert Dessaix, qui a pris le parti d'écrire « une autobiographie fictive », avec tous les charmes et les vertiges que cela comporte.

Descendant d'une famille savoyarde émigrée en Australie au XIX^e siècle, Robert Dessaix a été adopté à la fin de la deuxième guerre mondiale et n'a pas fait la connaissance de sa mère avant l'âge de quarante-cinq ans. Onze ans après, il se souvient de cette rencontre avec une sereine lucidité. « Elle a été un peu déçue. J'étais homosexuel. Elle aurait voulu que je sois plus normal. Elle a eu de l'affection pour moi, mais elle a tout de même été déçue. Jusqu'à la fin. » Une mère et sa honte représente ce que l'auteur appelle « une conversation publique avec [sa] mère naturelle ». Une sorte de récit mouvant, fait de voix entremêlées qui

toutes convergent vers la recherche d'une identité. Celle du narrateur, qui s'appelle Robert Dessaix mais « n'est pas tout à fait moi », prévient l'auteur. Celles de ses deux mères, l'adoptive et la naturelle. Celle, surtout, de tout être humain doué de sensibilité. « *Moi, je ne suis d'aucun intérêt en tant que personne*, dit Robert Dessaix. *Mais je voudrais conduire mes lecteurs à se poser des questions sur ce qui a fait d'eux ce qu'ils sont.* »

L'HÉRITAGE DE GOGOL

Et leur procurer, cela va sans dire, les plaisirs d'une fiction particulièrement originale. « *Lorsque j'étais enfant, ce qui m'émouvait c'était les histoires, non pas les faits* », écrit le narrateur. Robert Dessaix a donc bâti son livre comme un roman, mettant en pratique les connaissances héritées de la lecture de Gogol. « *Il m'a libéré de la construction linéaire. J'essaie de vivre et d'écrire en spirale, afin d'échapper au temps. De cette manière, le moment devient presque infini.* » Loin de procéder chronologiquement, le récit s'enroule autour d'un axe constitué par les conversations avec la mère, enchaînant des périodes ou des événements décisifs pour la formation du narrateur. Ainsi, par exemple, l'apprentissage précoce et solitaire de la langue russe, puis le séjour comme étudiant à Moscou, en 1966. Où encore la stupéfiante découverte de la foi chez les autres. Après avoir été professeur de russe, traducteur et producteur d'une émission de radio à Sydney, Robert Dessaix a appris qu'il était séropositif et a décidé de consacrer la totalité de son temps à l'écriture. Bien lui en a pris, si l'on considère ce texte écrit de façon vive, intelligente et surtout sans esprit de sérieux, par une voix qui ne se fait aucune illusion sur toutes les versions possibles d'une même histoire.

Raphaëlle Rérolle

Retour en force de l'individualisme

Cri d'alarme, refus de la suprématie masculine, éloge de la différence, trois romans-réquisitoires où, à leur manière, Cécile Guilbert, Jean-François Paillard et Agnès Clerc exaltent le moi

LE MUSÉE NATIONAL
de Cécile Guilbert.
Gallimard, 202 p., 90 F (13,72€).

ANIMOS
de Jean-François Paillard.
Ed. du Rouergue, 478 p.,
119 F (18,14 €).

**LA MOUETTE
AUX YEUX BLEUS**
d'Agnès Clerc.
Seuil, « Solo », 184 p.,
95 F (14,48 €).

L'intrigue et les personnages sont secondaires dans le premier roman de Cécile Guilbert (Arthur, l'amant, est un partenaire schématique). *Le Musée national* est avant tout la profession de foi d'une jeune femme d'aujourd'hui, éprise d'authenticité. Juliette, passionnée de peinture, s'épanouit dans un métier obscur et silencieux qui lui garantit la liberté intérieure. Gardienne de musée, absente dans la foule, elle se garde entièrement présente à elle-même et organise sa vie comme les hommes l'ont toujours fait, dans l'appropriation tranquille des bénéfices de l'existence. Cela nous vaut des pages assassines sur le comportement des chercheuses d'homme qui gommant leur identité pour se couler dans les fantasmes masculins.

Auteur heureux de deux remarquables essais, *Pour Guy Debord et Saint-Simon ou l'œuvre de la subversion*, Cécile Guilbert stigmatise le cirque mondain et dénonce la société du spectacle. Elle excelle dans la drôlerie quand elle croque le tohu-bohu stérile d'un vernissage ou détaille les aberrations de l'aménagement du Musée d'Orsay où, désinvolte, son héroïne fait l'expérience des petits chefs.

Le lecteur peut sourire sans doute des mots rares et hautains qui émaillent le récit, de la violence

optimiste du discours, mais il sera finalement séduit par l'intelligence et l'humour d'une femme indépendante qui choisit d'être heureuse : « *Et aux reproches (...), je répondais crânement ne pas me sentir coupable d'agir aux marges de la vie puisque je résidais en son centre brûlant, à l'intérieur de ses forces les plus libres, au cœur de ses champs magnétiques incessamment recréés.* » Roman « résistant », *Le Musée national* affirme la nécessité ardente de se trouver soi-même, la joie secrète d'être à contre-courant des modes, au creux de son propre bonheur.

Jean-François Paillard a l'audace d'une fresque plus vaste, même s'il dénonce les mêmes dictatures qui étouffent le moi. *Animos* (récit de science-fiction enkysté dans nos angoisses actuelles) étonne par l'originalité de sa démonstration. L'auteur n'a pas inféodé son histoire aux contraintes du réalisme social, il a inventé une réalité onirique qui nous fait mieux percevoir celle, intolérable, souvent intraduisible, dans laquelle nous vivons impunément. Pour décrire une planète en fin de course (nous sommes en 2050), le romancier préfère le huis clos où le langage est premier. Il raconte la décomposition de l'humanité par la voix de trois protagonistes principaux. Patrick occupe de hautes fonctions occultes (avec tous les privilèges des « vendus ») à l'URCM (Unité de retraitement des champs de la mort) de Lepz - ville construite à l'écart des ruines, après une guerre rituelle programmée par les têtes pensantes de la planète qui se débarrassent ainsi de tous les indésirables. Kevin, le frère de la femme jadis aimée, s'installe incognito chez lui. Marinette, son ex-compagne, les rejoint. A tour de rôle (c'est un peu schématique...), Patrick, Kevin et Marinette, racontent leur vie et celle de celui qui hante leur mémoire : Jérôme Bonenfant, dit Bouboule, l'ami de Ke-



« Guide du 21^e siècle », de Jean-François Paillard

vin, le premier amant de Marinette, le soldat mort dont le visage d'ange sera greffé sur celui, défiguré, de Kevin, par Patrick justement. L'intrigue, morbide, est moins importante que la litanie qui dénonce les stratégies qui font régner l'individu jusqu'à l'animalité. Les références (guerres, camps

d'extermination, clonage, chirurgie esthétique, endoctrinement sectaire) s'accumulent et nous plongent dans un enfer virtuel mais paradoxalement humain, grâce aux rescapés qui se souviennent de l'ancienne vie.

Si Jean-François Paillard invente un monde futuriste, Agnès Clerc

limite son univers romanesque aux quartiers populaires de Marseille. La « révolution » est clandestine et intime. Un homme de vingt-cinq ans est le héros d'une double transgression. Paul Barbera aime Azdi, adolescent d'origine maghrébine. Ni éloge ni désaveu d'un désir interdit, *La Mouette aux yeux bleus* est le récit tendu d'une passion imprévisible.

La Recherche du temps perdu est la bible de Paul. Engouement que ne partage pas Laura, sa compagne, qui sourit des vaticinations de Proust. Balbec était pour Marcel le lieu de la révélation, pour Paul c'est Marseille. Un Balbec inversé (celui véritable de Proust ?) où le soleil transfigure les « Saïd, Azdi, Nouridine, Ismail, Remo, Fabien » comme la douce lumière normande nimbaît la silhouette des Albertine, Gisèle et autres Rosemonde. Paul est fasciné par la troupe des jeunes garçons marseillais qui possèdent - c'est Proust qui l'écrit à propos des « jeunes filles en fleurs » - « la maîtrise de gestes que donne un parfait assouplissement de son propre corps et un mépris sincère du reste de l'humanité ». Selon le processus qui rendit Albertine distincte du groupe de jeunes filles, Azdi émerge du lot, plus fin, plus beau, unique.

Agnès Clerc décrit avec subtilité l'amour qu'Azdi inspire à Paul, un désir indicible (la nostalgie et le deuil de sa propre enfance) qui métamorphose une ville et sa jeunesse turbulente. Abasourdi par la nouveauté et la brutalité d'un sentiment inconnu, il se réfugie dans la pureté du don et la pudeur physique. La trajectoire tragique ne se dénoue qu'à la fin du roman. Paul et Azdi sont seuls et prêts sans doute à succomber à leur attirance réciproque. Comme dans les grands drames de la passion, leur histoire finit alors qu'elle pourrait commencer. Azdi et sa bande ont commis un

grave forfait et vont payer leur tribut à la société.

Si les personnages de ces trois premiers romans ont en commun le refus de la loi et des conventions, ils se distinguent par l'usage de la parole. Agnès Clerc recrée avec justesse les dialogues des jeunes, la violence de leurs rituels et leur tendresse à fleur de peau. Elle décrit une ville vouée à la mixité, au brassage ethnique et au goût grandiloquent du verbe. Elle mêle avec talent deux démarches au premier abord inconciliables : une relecture approfondie de Proust et un regard sincère sur une jeunesse trop souvent enlignée dans les clichés proposés par les adultes. Le corps d'Azdi se découpe sur le ciel méditerranéen, mais c'est d'une fraternité conquérante que Paul est affamé. Le jeune « étranger » est le virtuose supposé d'un autre bonheur. « *C'est toute sa vie qui m'inspirait du désir* », écrit Proust à propos d'Albertine.

Jean-François Paillard bouscule la syntaxe. Il entortille les onomatopées vociférées par une jeunesse en mal de reconnaissance aux performances discursives d'un auteur cultivé. On ne distingue pourtant pas l'artifice qui collerait de façon acrobatique des registres de langage différents. C'est un cri d'alerte où, tel le rap, se mêlent la brutalité tendre du témoin et la sensibilité meurtrie des victimes.

Pour Cécile Guilbert, écrire - acte solitaire - est subversif : « *Quitter ce qui avait fini par étouffer toute flamme et tâcher de reprendre, enveloppée de temps et de nuit, la longue traque des phrases tracées dans le cercle enchanté de la lampe, noires sur blanc...* » Une jouissance autant qu'une arme. Cécile Guilbert écrit pour définir son unicité, chercher sa vérité et trouver sa juste place dans une société qui tente d'uniformiser les consciences.

Hugo Marsan

La mésange menteuse

Dominique Carleton impose sa voix, belle et cruelle, pour crier sa souffrance et sa solitude

LA MER À BOIRE
de Dominique Carleton.
Denoël, 176 p., 85 F (12,95 €)

Qui est véritablement Camille, personnage central et narratrice de ce très beau premier roman ? Difficile de le dire, tout comme il est presque impossible de résumer son histoire. Car cette jeune femme, d'origine tunisienne, ment. Tout le temps. Non pas tant par plaisir, que pour survivre. A sa psy qui lui dit que : « *Mentir, c'est dangereux parce qu'on perd le contact avec le réel* », elle répond, véhémentement : « *Taisez-vous donc ! Un peu de pudeur ! Qu'est-ce que vous savez du danger, vous, empaquetée dans votre carré Hermès grand comme un drap ? Et surtout, qu'est-ce que vous savez du réel ? Qu'est-ce que vous savez de moi, de ma réalité, au juste ?* » Camille serait-elle une simple rebelle ? Pas seulement, c'est avant tout quelqu'un qui souffre, « *en profondeur et en surface, en parallèle et en perpendiculaire* ». Mais ne s'en formalise pas : « *C'est comme ça.* » De même, elle a toujours su « *qu'il [lui] faudrait du courage, qu'elle était seule au fond et que c'était pour toujours cette solitude, comme un contrat à vie.* »

Alors, elle chante et hurle, dans un long monologue, sa souffrance. Ses humiliations aussi, lorsqu'elle exhibe, lors d'entrevues d'embauche, ses faux CV, ses faux diplômes. Comme l'avait fait, avec brio, Yves Pagès dans *Petites natures mortes au travail* (éd. Verticales, voir « Le Monde des livres » du 24 mars), elle dénonce le monde du travail d'aujourd'hui. Voilà Camille, telle qu'elle se voit : « *Je suis la mésange qui vit sur sa réserve, à l'abri de vos marchés de dupes (...)* A la tour d'ivoire de mes libertés vous

opposez votre libéralisme, grimpé en « droites ». Pour m'endormir, vous enchaînez - au propre comme au sale de ce terme - sur mon « droit à la différence », diktat suprême, dont l'énoncé est adouci par le gracieux sourire de votre fascinante Dame noire. Je résiste et pousse alors devant mon beau Roi blanc, mon « droit à l'indifférence », lequel, défendant mes couleurs, vous empêche de m'encercler et de me clouer au centre de vos intérêts, vous les forts en tactiques ».

Par bribes, elle raconte aussi ses amours déçues, ses deuils. Elle parle de la difficulté de « communiquer » avec ses parents - qui l'auraient souhaitée tellement différente. Malgré tout, elle va rendre visite à son père, atteint d'un cancer en phase terminale ; mais s'interroge : « *Qu'est-ce que je fais, là, le temps perdu est perdu, je ne peux pas être la mère de mon père, moi qui ai déjà eu tant de mal à être sa fille ! Je ne peux pas lui raconter des histoires pour le faire s'endormir pour de bon !* » Alors pour conjurer le sort et surtout pour « *ne pas devenir folle* », elle se réfugie dans Edouard Glissant et JMG Le Clézio. Elle évite Céline car, dit-elle, son propre voyage « *est déjà suffisamment au bout de la nuit comme ça.* » Puis, s'armant de courage, elle affronte enfin la peur de ne pas être à la hauteur de ses admirations littéraires, et commence à écrire.

A quarante-sept ans, Dominique Carleton signe un texte bouleversant, que l'on imagine volontiers autobiographique. Elle réussit, avec un talent certain et une plume assurée, à imposer un univers très personnel et donne à entendre une voix belle et touchante, cruelle aussi. Et qui ne devrait pas rester sans suite, car, avoue-t-elle, « *c'était pas la mer à boire, finalement* ». Et, c'est est heureux.

Emilie Grangeray

Meyronnis déclare la guerre au nihilisme

« Qui peut trouver moyen de raconter sa tête ? » interrogeait Aragon. Pour son premier roman, l'un des animateurs de la revue « Ligne de risque » relève le défi. Vertiges et séduction

MA TÊTE EN LIBERTÉ
de François Meyronnis.
Gallimard, « L'Infini », 270 p.,
115 F (17,53 €).

Pour ses premiers pas en littérature, François Meyronnis s'est lancé le beau et périlleux défi de contredire la phrase d'Aragon qu'il place en épigraphe de *Ma tête en liberté* : « *Chacun raconte sa vie à sa manière, mais qui peut trouver moyen de raconter sa tête ?* » Son héros, Simon Malve, qui ressuscite à la première page du roman, va courageusement tenter de répondre à cette question, en écrivant un texte qui demande aussi un certain courage au lecteur.

On est d'abord « désorienté », comme en avertissait le prière

d'insérer, puis on se dit que l'auteur a vraiment fait, dans ses lectures, une consommation excessive de Lautréamont, ce qui n'étonne pas de la part d'un des animateurs de la passionnante revue *Ligne de risque*. Assez vite, on comprend que ce livre se donne aussi pour but de mettre en pratique les principes de *Ligne de risque*, son désir de révolution littéraire, précisé dans le dernier numéro (1), dont l'éditorial affirme qu'il faut « *tout reprendre* » : « *Atteindre au cœur, dans une époque tellement dominée par le nihilisme que tout en procède (même ce qui le combat).* »

Muni de ces préceptes, on peut se laisser emporter par la spirale du récit de Simon Malve, le suivre dans ses combats multiples, y

prendre plaisir, partager ses guerres, minuscules ou grandioses. Au passage, on appréciera la charge contre les ennemis littéraires de Meyronnis, les « *Perpendule* » et les « *Nef Nef* », derrière lesquels on reconnaît les membres de la revue *Perpendiculaire* et le petit groupe qui, naguère, avait publié dans la NRF une sorte de manifeste des « *moins que rien* », vantant une littérature du peu, du « *modeste* ». *Ligne de risque* avait alors brillamment démolé ces « *moins que rien* », auxquels Meyronnis prête aujourd'hui quelques dialogues savoureux. Si l'on accepte de se laisser désarçonner et de pardonner à Meyronnis de trop vouloir faire « le premier-roman-Ligne-de-risque », on rit souvent dans *Ma tête en liberté*. Le portrait du

critique littéraire en « *redoutable agent de dissolution* » est même trop juste pour qu'on ne rie pas jaune. Quant à l'adresse au personnage désigné comme BLV, le « *Grand Ecrivain Suicidaire* », elle devient un singulier hommage, depuis le suicide de Bernard Larmarche-Vadel (*Le Monde* du 5 mai).

Enfin, on vous laissera le soin, lecteurs, de découvrir le principal adversaire de Simon Malve, que l'on retrouvera probablement, sous une forme ou une autre, dans les prochains livres de Meyronnis. Ici, il est nommé Nieth. Et, contre lui, la guerre sera longue et rude.

Josyane Savigneau

(1) N° 13-14, printemps 2000, 40 F (6,10 €). 16, rue Lauriston, 75016 Paris.

Communiqué

Perspectives Chine

LES RISQUES ET OPPORTUNITÉS DU MARCHÉ CHINOIS
UNE ÉTUDE PROSPECTIVE DE NORD SUD EXPORT DESTINÉE AUX DÉCIDEURS

Au moment où l'empire du Milieu franchit un pas décisif vers l'économie de marché en rejoignant l'Organisation mondiale du commerce, Nord Sud Export publie *Perspectives Chine*.

La série *Perspectives* croise les approches politique, sociale, économique, financière et sectorielle. Cette confrontation fournit une prospective synthétique, véritable outil d'aide à la définition des orientations stratégiques des entreprises sur les marchés émergents.

Avec une industrie obsolète et un système financier en faillite virtuelle, la Chine veut prouver qu'il existe une autre voie que le libéralisme. Le pari n'est pas gagné car elle doit faire avec la réalité. C'est sur cette réalité que Marc Mangin, l'auteur de ces *Perspectives Chine*, s'appuie pour dessiner le portrait de la Chine demain.

Perspectives Chine cerne les conditions du développement du marché chinois : un marché plus étroit qu'on l'imagine, avec des niches pour les PME-PMI, dans un contexte démographique et social fragile, une forte interrogation sur la production alimentaire et un environnement dégradé.

Perspectives Chine détaille les conditions d'exécution des marchés : déclin du secteur public, secteur privé exposé aux aléas des joutes politiques entre « conservateurs » et « réformateurs », bombe à retardement des retraites, risques d'explosion sociale et de déstabilisation avec les musulmans du Xinjiang ou les sectes.

Instruites de l'exemple soviétique, les autorités chinoises ne peuvent que réaliser avec une grande lenteur les réformes nécessaires tout en cherchant à retrouver la position centrale qui fera de l'empire du Milieu le troisième pôle mondial.

Vente par correspondance à Nord Sud Export, 16-18, quai de la Loire, 75019 Paris
Tél. : 01-42-01-12-08 - Fax : 01-42-01-28-76 - Envoi du sommaire sur demande

Chaque samedi avec
Le Monde
DATÉ DIM./LUNDI

retrouvez
**LE MONDE
TELEVISION**

Chaque lundi avec
Le Monde
DATÉ MARDI

retrouvez
**LE MONDE
ECONOMIE**
et les offres d'emploi

Livraisons

● 200 ROMANS JEUNESSE

Voici un guide précieux à l'approche de l'été : les libraires jeunesse de la Fnac ont sélectionné, à partir de la production de ces dernières années, leur deux cents romans-coups-de-cœur, présentés de façon fort lisible par tranche d'âge, niveau de lecture, genre et thème, et dans un format tel qu'il se glisse aisément dans un sac de voyage. Des classiques d'hier (Aymé, Conan Doyle, Gripari, Kessel...) aux grandes signatures d'aujourd'hui (Dick King Smith, Malika Ferdjouchk, Susie Morgenstern...), il n'y a rien à dire sur ce choix éclectique et de qualité. On trouvera aussi une liste de trente « indispensables » pour commencer ou compléter sa bibliothèque ainsi qu'une amusante galerie de portraits d'auteurs. Raffraîchir la mémoire, donner des idées nouvelles et surtout instiller le plaisir de lire : ces trois principes semblent avoir guidé la construction du recueil. Voilà qui tranche agréablement avec l'idée de ces œuvres « prescrites » qui, trop souvent dans la tête des enfants, sentent la poussière et l'effort (éd. Fnac-Direction du livre, 234 p., 19,50 F [2,97€] **Trois tranches d'âge : 7-8 ans, 9-10 ans, 11-12 ans.** **Fl. N.**

● HAITI, LA PERLE NUE, de Gérard et Mimi Barthélémy

Comme leur nom l'indique, les éditions Vents d'ailleurs font souffler un brin d'air frais sur les horizons immédiats des petits Occidentaux. Ici, elles nous transportent sur une moitié d'île qui fut jadis le paradis des flibustiers, avant de devenir en 1697 une colonie française. *Haiti, la perle nue* propose un tour rapide et pédagogique de l'histoire et des problèmes de l'île. Découverte en 1492, bouleversements liés à l'arrivée des Espagnols puis des Français, poids actuel du passé sur l'organisation sociale (pauvreté) ou politique (dictatures) : l'originalité de l'ouvrage réside cependant davantage dans l'accent mis sur l'environnement. « *Le plus grand pollueur, c'est la pauvreté* », affirment Gérard et Mimi Barthélémy, qui montrent comment la misère des Haïtiens a entraîné de graves perturbations environnementales – pollution des rivières, déboisement, extinction des espèces... (éd. Vents d'ailleurs, 93 p., 85 F [12,95€] **A partir de 9 ans.** **E. Po**)

● LE DAHU, légende vivante des montagnes, de Patrick Leroy

Tout le monde connaît la légende du yeti ou du monstre du Loch Ness. Mais qui se souvient de celle du dahu, ce mystérieux habitant des Vosges, vague cousin du chamois, dont les pattes sont plus courtes d'un côté que de l'autre, pour triompher des pentes les plus escarpées. Avec humour, le présent ouvrage retrace l'histoire de ce mammifère énigmatique à travers de nombreux témoignages – peintures préhistoriques, photos, fresques romaines, et même le célèbre Bonaparte au Grand-Saint-Bernard (éd. du Mont, 32 p., 75 F [10,71€] **A partir de 8 ans.** **E. Po**)

● NOURS, de Christian Bruel et Nicole Claveloux

Après *Albom*, salué par le prix Sorcières 1999, et *L'Heure des parents* (tous deux aux éditions Etre), le tandem Bruel-Claveloux revient visiter l'univers de la toute petite enfance avec l'idée que le monde est si jours si courts *voir compter sur grandir !* C'est peut compter pour échapper albums d'éveil les subvertir l'air. Leur *Nours* tant de person-créeurs, joue dans des boîtes cées de balais ter le grain de ciré de marin. L'ensemble est plein de fantaisie tendre, juste un peu décalé, comme d'habitude, pour constituer l'un de ces « petits livres très sérieux qui font rire » (éd. Etre, 32 p., 68 F [10,37€] **A partir de 2 ans.** **Fl. N.**)



● AILLEURS, de Thisou

« *Vers Lima, Québec ou Saïgon, (...) de chez les Zoulous jusqu'à la sierra Nevada* », l'ours Oscar nous adresse une magistrale invitation au voyage. Destination : « ailleurs ». Avec tentes d'indiens, marguerites volantes et flèches dans le ciel pour ne pas perdre son chemin. Un tour du monde en 42 pages couleur bon-bon : jaunes, roses, rouges, vert vif et bleu ciel. Dessins au crayon, découpages et feuilles de cahier à carreaux colorés. Des textes courts laissent place à la curiosité, l'ours Oscar rêvant d'images pleines de mouvement, de voyages exotiques et de « *valises pleines de canaris* » des îles. Chaque phrase est une excuse pour partir, et lorsque le douanier dit à Oscar « *va voir là-bas si j'y suis* », Oscar y va, bien sûr, et même plus loin (Ed. du Rouergue, 42 p., 72 F [10,98€]). **E. Po**

● MADAME DONDON, de Michel Piquemal et Nathalie Choux

Manger sainement, oui, mais de là à se faire maigrir plus que de raison... Dans cette petite fable rimée, *Dame Tartine* post-moderne, Michel Piquemal épingle avec esprit les lubies caricaturales d'un certain *docteur Diététicien* venu de la grande ville avec ses interdits draconiens et, poussée à l'absurde, son obsession des calories superflues. Tout ce qu'il faut pour faire perdre le moral à l'opulente et généreuse Dondon ! Vive le sucre de la vie, semble dire cet album aux couleurs acidulées. L'humour du message aidera-t-il les jeunes, quelques années plus tard, à prendre du recul face à l'image imposée du top-modèle filiforme ? (Albin Michel Jeunesse, 28 p., 79 F [12,04€] **A partir de 4 ans.** **Fl. N.**)

● RÉ-CRÉATION, de Charlotte Légaut

Voilà le premier livre de la *Genèse*, pas sur papier bible mais en couleurs, et quelle palette ! Charlotte Légaut reprend le graphisme dépouillé de *Petit oubli* et raconte la fameuse semaine où Dieu, qui s'ennuie ferme « *seul au monde* », crée le monde justement. Avec une invention qui marie découpages, collages, peintures et compositions graphiques pour une fresque Technicolor étourdissante. Naturellement, un album inspiré (éd. du Rouergue, 36 p., 72 F [10,98€] **A partir de 3 ans.** **Ph.-J. C.**)

● CÂLINS, d'Agnès Rosenstiehl

Peut-on vivre sans tendresse, sans contact sensoriel ? Non, bien sûr ; et pour ce nouveau volume de la petite « collection de peinture », Agnès Rosenstiehl a enrôlé Munch, Renoir, Picabia, le Caravage, Delaroche aussi pour un Napoléon abattu qui aurait la nostalgie d'un câlin. Une promenade douce comme un remède à l'inquiétant *Colères* qui paraît en parallèle (éd. Autrement, 44 p., 59 F [8,99€] chacun. **A partir de 3 ans.** **Ph.-J. C.**)

● LE JOURNAL DE LUCIE ET D'AUTRES AUSSI..., de Sara Faneli

Lucie est blonde, vive, n'a pas les yeux dans sa poche – même si elle prend la lumière d'une luciole pour celle d'un avion –, tient un journal coloré et exubérant comme elle. Mais attention, sa folle journée, d'autres en témoignent avec la même santé : une chaise de l'école, la coccinelle invitée à la leçon de choses puis au bal des insectes, l'araignée et sa couturière, Bouboule le chien de Lucie ou un couple de couverts réquisitionnés pour une réception familiale. Chaque page fourmille d'inventions et pourrait susciter d'autres vocations de diaristes (Seuil, 36 p., 98 F [14,94€] **A partir de 7 ans.** **Ph.-J. C.**)

Clio à l'école Freinet

Désormais disponible en librairie, une Histoire de France plus séduisante qu'iconoclaste

C'est pas la moindre des surprises que de voir arriver sur le marché de l'édition jeunesse, chez Mango, la collection « *Bonjour l'Histoire* », une série de quinze volumes pour les 10-12 ans, consacrée à l'Histoire de France de la préhistoire à l'ère d'Internet, du portable et de l'euro (1). Avec la parution, le 6 juin, des trois derniers volets de cette lourde entreprise, on peut mesurer la cohérence de la « vision Freinet » – en fait, celle de Georges Delobbe, auteur des « repères » histoire, parus chez Périscope et désormais remplacés – légèrement réécrits pour convenir à un public plus jeune – dans une stricte logique chronologique inédite.

Pas de révision brûlante ni de scoop : les jugements sont tempérés sans sacrifier au « politiquement correct », les figures retenues classiques et resserées (sur la Révolution, seuls Louis XVI, Robespierre et Bonaparte échappent aux mentions collectives – montagnards, jacobins, girondins, etc. ; Marie-Antoinette et Desmoulins ne sont identifiés qu'en légende iconographique, et, si Jourdan ou Le Chapelier s'en sortent mieux, c'est grâce aux textes de loi qu'ils désignent). L'iconographie, prévisible, tranche peu sur celle des manuels des années 50. L'*Erasme* de Metsys côtoie le *Cardinal de Richelieu* de Champaigne, le *Louis XVI* de Duplessis ou la gravure du Bon Marché comme *Le Déjeuner des canotiers* de Renoir, au point de reprendre certains de ces tableaux d'histoire de Rossignol et Géron en usage dans les classes depuis 1957.

C'est que l'essentiel, aux yeux de Delobbe, est de composer une sorte de « musée imaginaire » qui soit commun à tous, sans ménager de satisfaction personnelle sur les sujets ou les factures artistiques. L'argument

retient, d'autant que les acquis historiographiques pris en compte – on imagine mal autrement la rédaction des deux premiers volumes, *L'Homme préhistorique* et *Les Premiers Paysans* –, évitent de confondre cette mouture de sage apparence avec le retour d'un discours périmé, malmené par les innombrables révisions de programme qui ont calqué souvent un peu vite leurs priorités nouvelles sur les options de la « nouvelle histoire », issue des *Annales* et, partant, d'une didactique périlleuse.

Pour apprécier toutefois pleinement ce regard synthétique, il convient de ne pas oublier le complémentaire fichier de travail individuel (60 fiches légitimement photocopiables – c'est assez rare pour être signalé) qui permet d'en faire un véritable outil pédagogique (189 F, 28,81 €). Car l'ensemble s'inscrit dans le cadre de la lecture-recherche préconisée par Freinet ; et la logique d'une histoire non fermée, qui ne conclut pas – à la question : « *Louis XIV... le Grand ?* », le manuel apporte des éléments contradictoires sans trancher –, permet de dégager seulement des problématiques susceptibles d'alimenter la pédagogie de l'atelier, chère à l'esprit Freinet ». Cette modestie mesurée – la sobriété des repères chronologiques l'atteste – devrait rassurer ceux que les didactiques « différentes » effraient et séduire tous les autres.

Ph.-J. C.

(1) Repris du magazine à thème unique *Périscope*, collectif réalisé sous la coordination de l'ICEM - Pédagogie Freinet, cet ensemble avait d'abord été proposé en souscription et livré à raison de cinq volumes par an (pour 214 F chaque saison), comme, après lui, les cinq titres d'une série sur « Les enfants à travers l'histoire », abordable dès le CE2, qui sera en librairie à la rentrée 2000, ou, proposée dès maintenant à



Le Marché aux draps à Bois-le-Duc, une peinture anonyme qui fait un pendant inattendu au classique *Changeur et sa femme* de Peymerswaele

la vente par correspondance, celle sur « L'art à travers l'histoire », qui sera livrée à raison d'un titre tous les deux mois d'octobre à juin, avant d'être pareillement disponible en librairie à l'automne 2001 (214 F [32,62€] l'ensemble, auprès de

Presse Edition du mouvement Freinet (PEMF), parc de l'Argile, voie E, 06376 Mouans Sartoux).

(2) *La France au XIX^e siècle ; La France au XX^e siècle ; La France industrielle XIX^e-XX^e siècles* (chaque volume 36 p., 54 F [8,23€]).

Au premier âge

Henriette Bloch retrace les moments-clés où le tout-petit investit le monde

PREMIERS PAS, PREMIERS GESTES LE JEUNE ENFANT ET LE MONDE

d'Henriette Bloch. Ed. Odile Jacob, 208 p., 140 F (21,34 €).

S'ouvrir le monde : c'est le titre auquel Henriette Bloch avait d'abord songé pour cet ouvrage. « *Non pas s'ouvrir au monde, qui suppose que l'enfant, passif, s'imprègne comme une éponge de l'univers qui l'entoure. Mais s'ouvrir le monde.* » Car, dit-elle, l'enfant « *recherche l'expérience* ». Pour se donner les clés d'un univers qui lui est a priori inintelligible, il se livre, d'étapes en étapes, à un vaste et éclairant jeu de piste. « *C'est par sa propre activité que le tout-petit investit le monde et y trouve du sens. C'est aussi par sa propre activité qu'il se construit lui-même* », note Henriette Bloch. C'est pourquoi « *les adultes doivent comprendre et préserver cette activité. Ils ne doivent être ni trop assistant ni indifférents.* »

Sur ce chemin étroit, le livre d'Henriette Bloch devrait les aider à se repérer. Spécialiste de l'ontogénèse cognitive et directrice du laboratoire de psychobiologie du développement à l'École pratique des hautes études, l'auteur, retrace « *pour le profane* », – mais avec résultats d'expériences et schémas à l'appui – les moments-clés de cette prise de contact avec le réel où le tout-petit (les deux tiers du livre concernent la période antérieure à la marche) interagit avec son milieu. Alors qu'a longtemps prévalu l'idée que l'activité du nourrisson était « *une agitation désordonnée et sans but* », l'auteur réaffirme que celle-ci, depuis les premiers mouvements de la tête et des yeux, « *ne se limite pas à une motricité d'exercice qui viserait seulement à préserver le bon fonctionnement des systèmes moteurs et les équilibres énergétiques* », mais que, pour le

bébé, elle participe d'un objectif clair : organiser ses rapports avec l'espace.

Il n'est pas inutile de réviser un peu Piaget – notamment pour la période dite « *sensori-motrice* », jusqu'à deux ans – pour comprendre la portée de ces travaux. Néanmoins, si l'auteur se dit une « *tenante* » des théories du grand psychologue suisse, elle y apporte des nuances et montre notamment que « *les étapes décrites ne sont pas aussi unitaires qu'il le dit* ». Ainsi, alors que Piaget considérerait que la régression n'était pas possible, elle constate que tous les changements qui surviennent avec l'âge ne sont pas ontogénétiques. « *Il existe des adaptations transitoires qui répondent à un besoin dans le temps puis disparaissent. Exemple : on observe chez le fœtus des mouvements d'opposition de l'index et du pouce. C'est la trouvaille de la "pince" qui disparaît ensuite et que l'enfant ne redécouvre que vers sept mois et demi.* » De même, Henriette Bloch s'interroge de façon particulièrement intéressante sur l'« *erreur* », montrant que, dans ce parcours non linéaire, il n'est pas toujours facile de savoir si elle est « *régression ou étape d'une construction rationnelle* ».

L'une des idées fortes que l'on garde de ce livre est qu'il existe un « *tropisme* » du jeune enfant vers son environnement et que sa plasticité lui permet de s'adapter à une situation pourvu qu'il la comprenne. Une autre idée, plus familière celle-là, est que, s'il n'aime pas en être « *bombardé* », il a absolument besoin d'être nourri par les stimulations de cet environnement (caresses et voix de la mère, objets au-dessus du berceau, changement de positions permettant d'acquiescer plusieurs points de vue sur le monde...). En l'en privant, note Henriette Bloch, « *on peut tout simplement éteindre un enfant comme on éteint une bougie* ».

Florence Noïville

Leçons de tolérance

Contre toutes les formes d'exclusion : la collection « Forum » et le joli roman de Claude Helft

Journalistes, sociologues et spécialistes du monde de l'éducation s'accordent à voir dans l'école l'un des plus solides – les plus sceptiques diront « l'un des moins fragiles » – remparts de l'esprit civique, malmené par la radicalité des écarts sociaux et la faible prise des actions politiques engagées jusqu'ici pour y remédier. Souvent inquiets d'être ainsi abandonnés en première ligne dans cette guerre capitale pour la conscience démocratique, les enseignants verront d'un bon œil les nouvelles parutions de la jeune collection « Le forum » de Gallimard Education (40 F [6,10€]). Ouverte par le remarquable *Abolir l'esclavage*, de Michèle Métoudi et Jean-Paul Thomas, cette série ambitieuse livre ce printemps, outre *Lire la presse*, d'Isabelle Girard et Frédéric Roy, deux titres qui illustrent bien l'engagement civique du « Forum » : *Vivre dans la nation*, de Guillaume d'Andlau et Johann Morri, et *Questionner le racisme*, de Dominique Schnapper et Sylvain Allemant. Véritable check-up de la notion de nation, le premier aboutit, au terme d'un parcours qui croise évolution historique et expression juridique, à un constat morose que les vicissitudes actuelles (identité européenne floue, résurgence aigüe des nationalités en Europe orientale) ne promettent pas d'alléger. Solidement charpenté et d'une grande force de conviction, *Questionner le racisme* redéfinit clairement son champ sémantique en trois temps (connaître/comprendre/com battre) et engage le lecteur à une prise de conscience fondamentale. L'anthologie de textes qui occupe la moitié de chaque livre est mieux qu'un contrepoint : un arsenal où s'éprouvent ces leçons « citoyennes », tremplin ou relais pour les profs, puisque, tels quels, les ouvrages ne sont guère accessibles avant quinze ans.

Le combat contre l'exclusion peut toutefois commencer bien plus tôt. Dès six-sept ans, avec le très subtil livre de Claude Helft sur le handicap, *Une petite sœur particulière*, illustré avec adresse par Madeleine Brunelet (Actes Sud junior, 64 p., 59 F, [8,99€]). Ainsy va la vie, avec ses chocs et ses injustices que Claude Helft raconte avec une sobriété et une sensibilité qui forcent l'admiration. Aux jeunes enfants, souvent destabilisés par la différence, ou simplement plus sensibles au sentiment d'étrangeté, elle explique les raisons qui aident à l'accepter : « *La trisomie 21 est un accident génétique. Ce n'est ni contagieux ni mortel. (...) C'est une malformation d'un chromosome au moment de la conception.* » Une à une, l'auteur suit les étapes du difficile parcours de la petite fille et de ses proches : joie de la maternité, révélation de l'« *accident* », retour à la maison et relations avec le grand frère, halte garderie, réaction embarrassée de la directrice, accueil en maternelle où l'on apprend justement à « *vivre ensemble* », puis école spécialisée, etc. Après ses nombreuses rencontres avec des enfants, des parents, des médecins et des éducateurs, Claude Helft a réussi à bâtir un vrai récit autour de la trisomie. L'histoire de Nelly est simple et juste. Elle ne masque rien des peurs, méfiances, rejets ou simplement des « *secondes d'inquiétudes* » perceptibles chez certains adultes. Elle ne cache rien non plus de l'isolement ou du sentiment de découragement de la famille. Elle refuse de diaboliser les uns pour idéaliser les autres, mais déculpabilise au passage ceux qui méritent de l'être, notamment les parents. Son livre se clôt sur un texte plus général concernant la trisomie 21 (un cas sur 650 naissances) ainsi que sur une liste d'adresses utiles. Une réussite.

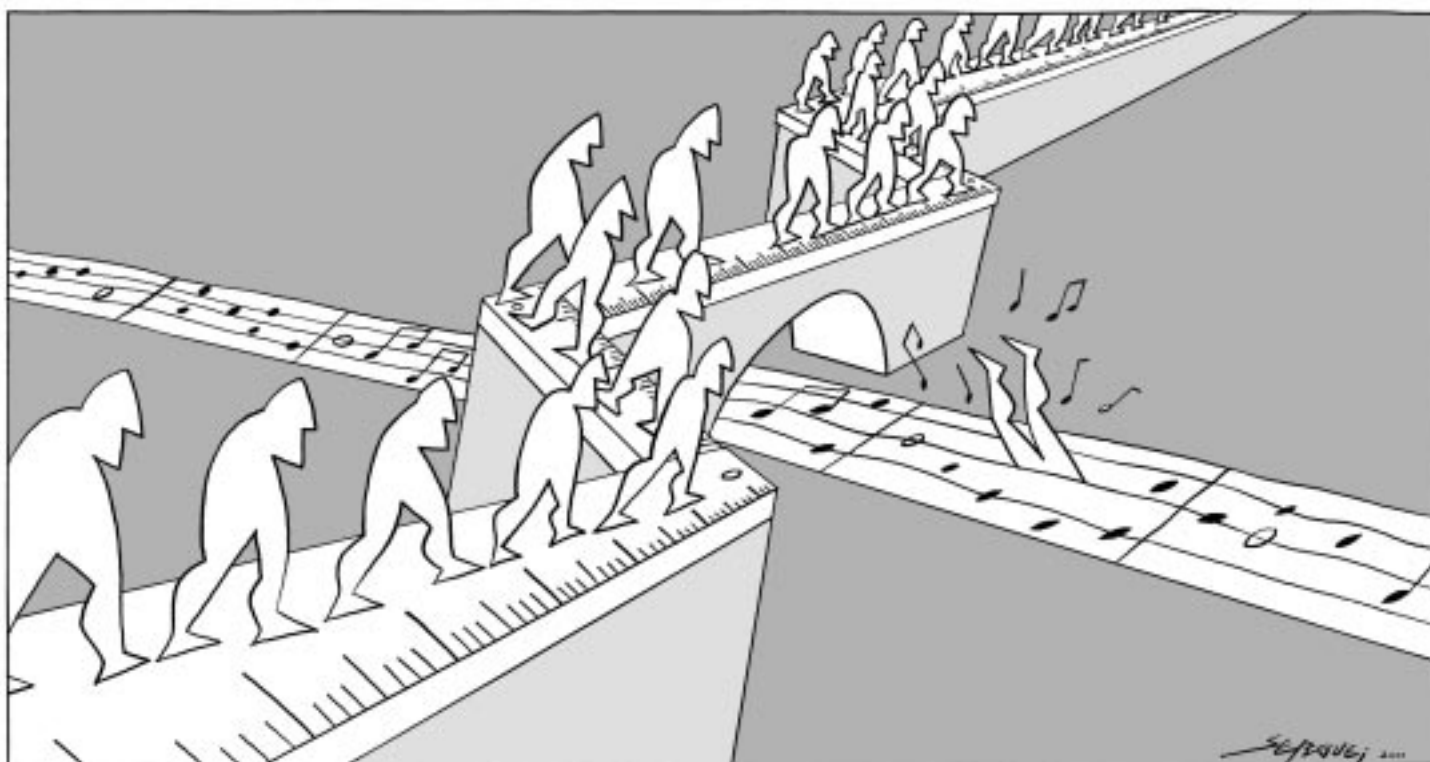
Ph.-J. C. et Fl. N.

LE MÈTRE DU MONDE

de Denis Guedj.
Seuil, 336 p., 120 F (18,29 €).

Nous mesurons nos enfants ou notre matelas, notre jardin ou n'importe quel objet. Geste simple. Dès qu'on bricole, cultive, décore ou élève, l'usage d'un mètre est indispensable. Le fait est pour nous si banal qu'il pourrait sembler naturel. Il ne nous arrive pas de songer, en alignant mètres et centimètres, à la création de ces unités. Familiarisés depuis l'école primaire avec le système métrique, nous sommes tellement habitués à son existence que nous ne soupçonnons rien des aventures et des bouleversements liés à sa mise en place. Cette révolution fut l'invention du mètre, son imposition politique en remplacement du fouillis incroyable des poids et mesures de la féodalité, nous n'en avons plus conscience. Et c'est un tort. Car il est peu d'exemples, dans l'histoire de l'humanité, de création d'un système de cette sorte. Forcé à partir de rien, de façon volontariste et délibérée, le mètre est une invention scientifique-politique exemplaire. Son élaboration est à la fois instructive et pittoresque, et Denis Guedj ne se prive pas de jouer sur les deux registres. Racontant l'invention de cette mesure, il en souligne la portée historique, mais il met en scène également les personnages qui y participent, leurs caractères et leurs déboires.

Uniformiser les poids et mesures, c'était un vieux rêve. Plusieurs souverains l'avaient promis. Quelques ministres s'y étaient engagés. Tous s'y étaient cassés les dents. En 1788, la France était un invraisemblable chaos. Toutes régions rassemblées, pas moins de 2 000 mesures ! Les noms varient, mais surtout les longueurs, le système, les poids. Une lieue, par exemple, c'était 4,444 km en Picardie, 3,933 km en Touraine, 4,581 km en Bregagne, 5,849 km en Provence et 4,18 km à Paris. Ainsi, sous la même dénomination, l'unité de mesure renvoyait à des



conventions disparates. En changeant de province, on changeait de système. Quant à l'ensemble des poids, que chaque seigneur avait pour privilège d'instaurer sur ses terres, il pouvait changer d'un village à l'autre ! Alors que la monnaie avait été unifiée très tôt, on continuait de fief en fief à battre mesure à sa guise, si l'on ose dire.

Comment s'étonner que devant cet amoncellement disparate, l'un des soucis des cahiers de doléances en 1789, soit l'uniformisation ? Ce que réclament les Français, ce n'est pas seulement l'égalité politique et juridique des citoyens. C'est aussi l'égalité physique des mesures. Pourtant, même *L'Encyclopédie* y avait renoncé. Cette multiplicité était aux yeux de Diderot et des siens, peu timorés par ailleurs, « un inconvénient irrémédiable ». En mars 1790, le monde a déjà

commencé à basculer. L'Assemblée veut réinventer tout le système : « L'in vraisemblable variété de nos mesures et leurs dénominations bizarres jettent nécessairement de la confusion dans nos idées, de l'embarras dans le commerce. »

Il faut donc tout changer. Mais comment ? Sur quelle base, selon quels principes ? En choisissant au plus simple, arbitrairement, par commodité, telle mesure royale ? Pas question. La République aura les siennes. Ou plutôt non, ce système n'aura rien de national ni de particulier. La Révolution française offrira au genre humain un ensemble de mesures universelles, rationnelles, objectives. En un mot : parfaites. Une telle ambition ne contribue pas, on s'en doute, à faciliter l'achèvement de cet édifice.

Les mathématiciens s'y mettent.

Les politiques s'en mêlent. Où trouver une mesure qui s'impose par nature ? Facilement explicable et reproductible. Capable de frapper les imaginations et susceptible de s'imposer à travers le monde. Après des discussions multiples, le méridien terrestre s'impose tardivement. Avantages : la Terre elle-même donne la mesure, tous les méridiens sont égaux et les calculs sont faciles à établir.

Encore faut-il arpenter, pas à pas, en ligne droite, un fragment significatif de méridien. De Dunkerque à Barcelone, deux astronomes, Delambre et Méchain, vont refaire la mesure, déjà faite par Cassini. Le travail doit être sans défaut, exemplaire, plus précis qu'aucun autre. L'aventure dure six ans. Elle est romanesque en diable et Denis Guedj, qui lui a déjà consacré un beau récit (1), a rai-

son d'y revenir. Les savants ont affaire à l'hostilité des paysans. Pour effectuer l'exact relevé des distances et des angles nécessaires à leurs travaux, les géomètres construisent sur les collines des signaux. Des mains anonymes les détruisent la nuit. On pense que leur mission est de déterrer d'anciens trésors. On ne sait, on s'inquiète, on s'exalte.

L'aventure est fatigante, sous le vent, le froid ou le soleil. Delambre du côté de Salers : « Pendant les dix jours qu'a durés ce travail, je n'ai pu me déshabiller ; je couchais sur quelques bottes de foin ; je vivais de lait et de fromages ; presque jamais je ne pouvais apercevoir deux signaux à la fois. » L'argent manque : la mission, financée en assignats, finit par être démunie de tout. Les hommes œuvrent aussi avec leurs tempéraments et leur névrose. De-

Quoi de plus habituel que le système métrique ? Décimal, rationnel, simplissime, il fut créé de toutes pièces par la Révolution française. Denis Guedj décrit cette naissance méconnue, à la fois romanesque et scientifique

lambre en tirera la gloire, une chaire au Collège de France, une rue à Paris. Méchain sombre dans la neurasthénie avant de mourir d'une mauvaise fièvre. Il avait répété sur le parcours une erreur dont il n'avait rien su dire...

Le mètre va finalement s'imposer. Avec sa famille, centi, déci, hecto, son frère le litre et son cousin le kilo. Ce ne fut pas sans quelques dernières péripéties : réunion d'une Commission internationale, modifications opérées par Napoléon, retour temporaire aux anciennes mesures sous la Restauration... Reste à savoir ce qui, dans cette belle aventure oubliée, relève de l'illusion et ce qui appartient à la réalité. Car il n'y a pas de mesure « naturelle », contrairement à tout ce qu'on put dire et croire les gens de 89. Toute mesure est instaurée, conventionnelle, c'est une pure invention culturelle, même quand elle prend appui sur le méridien terrestre, la masse de l'eau et la base dix. Il ne faut pas seulement battre la mesure comme on bat la monnaie. Il faut aussi la combattre en rappelant son caractère artificiel. Surtout quand elle est devenue une seconde nature.

(1) *La Méridienne*, Robert Laffont, 1988.

Singulières, énigmatiques et si proches montagnes

En visitant les populations des Carpates, Jean Cuisenier, écrivain et ethnologue, affirme la vocation européenne de la Roumanie profonde

MÉMOIRES DES CARPATES
La Roumanie millénaire,
un regard intérieur

de Jean Cuisenier.
Plon, « Terre humaine », 576 p.,
189 F (28,81 €).

Après la mémoire bigoudine et celle des Sioux, après les monographies consacrées aux Inuits, au shtet polonais, à la vie du paysan japonais et hongrois, la collection de Jean Malaurie s'enrichit d'un ouvrage sur les habitants du piémont des Carpates. Il était temps car, depuis une dizaine d'années, l'image de la Roumanie, tantôt trop aimée tantôt vouée aux gémonies, ne cesse de se décomposer. Déjà, au milieu des années 30, le jeune Cioran, le « Cioran avant Cioran », manifestait un mépris souverain pour sa culture d'origine, qu'il considérait insignifiante, incapable de générer « un destin roumain » à la mesure de ceux des grandes nations qui emportaient alors son admiration, l'Allemagne et la Russie totalitaires. Bien sûr, depuis, Cioran, témoin de l'horreur nazie et de l'accomplissement sinistre de ses vœux de jeunesse (incarnés par le national-communisme), avait renié ses divagations. Aujourd'hui, s'il en était encore besoin, le livre de Jean Cuisenier, créateur du Musée national des arts et traditions populaires,

associé au Centre d'ethnologie française, apporte un démenti irréfutable au messianisme noir que professait autrefois le moraliste dans son pamphlet intitulé *La Transfiguration de la Roumanie* (1).

En effet, la qualité majeure du livre de Cuisenier, qui a eu le privilège de partager avec les habitants des Carpates « le plaisir des jours et l'émotion des fêtes », est d'avoir mis en évidence l'étonnante richesse de leurs traditions et comportements culturels au sein d'une région soumise depuis des siècles aux innombrables influences des empires limitrophes, aujourd'hui disparus. Ainsi, dans le Maramuresch, province du Nord-Ouest voisine de la Hongrie, « située à égale distance des rivages de l'Atlantique et des monts Oural, des bords glacés de l'Arctique et du sud ensoléillé de la Crète », l'auteur a su découvrir derrière les lugubres immeubles-casernes bâtis sous Ceausescu les maisons peintes en pastel typiques de la monarchie bicéphale et, plus loin, sur les hauts plateaux, le sens secret des motifs brodés sur le vêtement roumain traditionnel, semblable à ceux que portaient les bergers de l'Europe gallo-romaine. Ici, aux frontières de la Hongrie et de l'Ukraine, autrefois celles de l'empire du tzar et de la Cacanerie, nombreux sont ceux qui parlent également le magyare ou l'allemand comme Mihai Pop, homologue roumain et

compagnon de travail de l'ethnologue français. Et si l'on y pratique la religion uniaste, relevant de la hiérarchie catholique, cette Eglise, imposée jadis par l'Austro-Hongrie, respecte cependant le rite oriental : diversité d'ancrages en ce lieu reculé, berceau de la roumanité, où la spiritualité vaticane recoupe celle de Byzance et de l'ancienne Moscovie.

Plus loin, Cuisenier parcourt le pays des Houtzoules, ce peuple énigmatique dont la langue contiendrait autant d'éléments roumains que slaves et qui aurait vécu en dehors des circuits de l'Histoire jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, lorsqu'il fut annexé par l'empire multinational des Habsbourg.

ANGES, DÉMONS, VAMPIRES...

Pas loin, au fond des vallées aux parois couvertes de sombres forêts, se dressent les monastères célèbres, Voronet, Humor, Moldovita, surtout Sucevita, la merveille des merveilles, avec leurs églises décorées de splendides peintures murales qui racontent, à Sucevita notamment, la Genèse et le premier crime de l'humanité contre l'humanité selon la parole de la Bible ; ensuite s'enchevêtrent les démons et les anges, les soldats et les prophètes, mais également les visages des grands hommes de l'Antiquité dont les noms cryptés cacheraient ceux d'Apollonius, d'Homère et de Thucydide. Du côté opposé, dans la partie méridionale du pays entre le Danube et les Carpates du Sud, que l'on appelait autrefois les Alpes de Transylvanie, repaire de vampires, de moroi et de strigoi revenants qui taquinaient les vivants (mais aussi nid du trop touristique Dracula, en vérité un prince sadique qui empalait ses victimes) se trouve l'Olténie avec ses rites funéraires fascinants, l'Olténie qui a donné au monde Brancusi. Ce paysan roumain installé en France, scier du bois, de la pierre et du bronze, maître de l'abstraction métamorphosée en formes, envoûtera toujours les nostalgiques de l'infini par

la modernité atemporelle d'une œuvre qui tire son inspiration de cette terre.

Jean Cuisenier avait séjourné plusieurs fois en Roumanie au temps de Ceausescu. Il s'était heurté à l'incompétence des fonctionnaires culturels dont l'autorisation pour l'accès aux sites qu'il souhaitait visiter demeurait indispensable. Surveillés, soumis aux pressions, lui et ses collaborateurs roumains ont pu néanmoins continuer leurs travaux radicalement facilités après l'effondrement du régime policier. En analysant les mythes, les rituels et les traditions d'une Roumanie millénaire et profonde, la variété de son architecture, sa fabuleuse gastronomie festive, l'anthropologue — utilisateur virtuose d'approches sémiotique et structuraliste — ne s'est pas laissé contaminer par les exaltations hagiographiques de certains historiens en cours auprès du dictateur défunt.

La Roumanie, telle que nous la restitue Jean Cuisenier, avec ses îlots apparemment immuables, témoins d'une identité souvent secouée, a fait face au prix de blessures effroyables à quarante ans de tyrannie et d'enfermement. Enracinée entre les confins septentrionaux des Balkans et l'immensité slave, elle partage aussi le destin de l'autre Europe, latine et germanique. Saurait-elle résister aux cassures provoquées par la mondialisation et le libéralisme sauvage et défier le nivellement culturel qui en est la conséquence immédiate, sans pour autant refuser la modernité ?

Edgar Reichmann

(1) A paraître prochainement aux éditions de l'Hermès avec un important appareil critique en raison de son orientation xénophobe.

★ Signalons l'album *Bucovina, la peinture murale moldave, texte de Theodorescu* (éd. Commission nationale de la Roumanie pour l'Unesco, Bulgarie).

La justice en accusée

Thierry Lévy dénonce les abus du système judiciaire français et de sa procédure inquisitoire

JUSTICE SANS DIEU

de Thierry Lévy.
Ed. Odile Jacob, 236 p., 130 F
(19,82 €).

En 1281, Philippe de Beaumanoir, jeune juge du Beauvaisis, découvre un cadavre sur un chemin de campagne. Après une enquête rapide, il met la main sur un témoin, présumé Jacques, boucher de son état, une des dernières personnes à avoir parlé à la victime. Jeté en prison, Jacques est « mis en enquête » et interrogé. Craignant d'être accusé d'un crime qu'il n'a pas commis, il ment sur son itinéraire et déclare qu'il a pris un autre chemin que la victime. Las, ses compagnons de route contredisent cette version. Jacques est confondu : rien ne prouve qu'il a commis le crime, mais comme il a menti, il est traduit en justice. Déclaré coupable, sans preuves, il est condamné à mort. Le lendemain il est traîné puis pendu, non sans avoir auparavant été torturé, pour le faire avouer.

De cette histoire vraie, tirée des Mémoires de Philippe de Beaumanoir, Thierry Lévy, avocat au barreau de Paris, puise tous les ressorts de sa démonstration. *Justice sans Dieu* est un réquisitoire contre le système judiciaire inquisitoire, qui inspire encore largement notre procédure pénale. L'auteur montre comment, dès le bas Moyen Age, une nouvelle façon d'enquêter et de juger, calquée directement sur les règles du procès de la Sainte Inquisition, est venue supplanter une ancienne procédure. Dite accusatoire, celle-ci était, aux yeux de l'avocat, plus respectueuse de l'égalité des armes entre accusation et défense.

Les historiens du droit n'ignorent rien de ce processus mais Thierry Lévy apporte, en érudit, un éclairage émaillé d'exemples historiques. Dans cette justice encore archaïque, la « vérité judiciaire existe ». Elle gît dans un lieu déterminé, que l'inter-

cession de Dieu devra permettre de découvrir, au besoin par la torture. Une fois celle-ci abolie, en 1788, par Louis XVI, la procédure inquisitoire, secrète et concentrée dans les mains d'un seul homme, le juge-enquêteur, perdure cependant. En dehors de la parenthèse révolutionnaire, c'est elle qui fonde les grands principes de la procédure, telle que nous la connaissons encore aujourd'hui.

« Pas plus que Saint-Louis, Louis XV et leurs contemporains, nous ne nous considérons comme des barbares mais ceux qui, dans un siècle, décriront la façon dont nous menons aujourd'hui les procès criminels auront bien des raisons de nous juger tels ». Pour l'auteur en effet, la procédure judiciaire française est une aberration, qui serait aussi attentatoire aux libertés que celle de nos ancêtres. Ainsi de la garde à vue, qu'il qualifie de « mise en détention arbitraire par un fonctionnaire ». Et Thierry Lévy d'interpeller son lecteur et de le placer dans la situation du gardé à vue, tenu au secret jusqu'à quarante-huit heures par les policiers, sans ceinture et sans lacets, parfois sans nourriture.

Dès lors, tout est joué, affirme Thierry Lévy, puisque la très grande majorité des affaires pénales sont jugées à partir du dossier de garde à vue. Aucune réforme de la procédure ne pourra y remédier, tant que la France ne décidera pas de basculer dans le système accusatoire, qui permet à la défense de faire jeu égal face à l'accusation et à l'avocat de défendre son client en garde à vue. Mais si la dénonciation des abus de notre procédure est convaincante, le plaidoyer de l'avocat pour un système accusatoire laisse le lecteur sur sa faim. Tout à sa critique de notre procédure, l'auteur ne répond pas aux interrogations que suscite le système accusatoire. L'exemple des pays anglo-saxons, comme les Etats-Unis, montrent cependant qu'elle n'est pas forcément le gage d'une justice impartiale.

Cécile Prieur

ÉT V DES

JUIN 2000

Fin de partis?

Jean-Jacques URVOAS

Approches politiques du pardon

Paul VALADIER

60 F - 144 pages - <http://pro.wanadoo.fr/assas-editions/>
14, rue d'Assas - 75006 PARIS - Tél. : 01 44 39 48 48

Une histoire « critique » des images chrétiennes

Fruits d'une collaboration étroite entre historiens allemands et français, les actes du colloque de Göttingen appréhendent, du concile de Nicée en 787 à Vatican II en 1965, douze siècles des rapports entre christianisme et représentations figurées

CRISE DE L'IMAGE RELIGIEUSE
De Nicée II à Vatican II (Krisen Religiöser Kunst).
Sous la direction d'Olivier Christin et Dario Gamboni.
Ed. de la Maison des sciences de l'homme, 346 p., 160 F (24,39 €).

Ce volume est issu d'un colloque qui s'est tenu à Göttingen sous les auspices de l'Institut Max-Planck d'histoire et de la Mission historique française : deux institutions scientifiques jumelles qui œuvrent avec succès depuis plus de vingt-cinq ans à une collaboration étroite des historiens allemands et français. Le bilinguisme signe cette collaboration au prix d'un louable effort de traduction dans les deux sens des treize contributions ou au moins de résumés. Le résultat est une somme accessible qui vient à point dresser un bilan des réflexions menées dans les deux pays sur un ensemble de problèmes dont l'importance n'échappera pas. D'emblée, la fausse symétrie des titres allemands et français éveille l'attention : les « crises » dont traitent nos auteurs sont-elles celles de l'« image religieuse » (qu'il eût fallu traduire par *Bild*) ou celle de l'« art religieux » (*Kunst*) ? La substitution d'un mot à l'autre veut traduire plutôt un aspect majeur des « crises » dont il est question : entre le concile oecuménique de Nicée II, qui mit fin en 787 à la « crise iconoclaste » à Byzance, et celui de Vatican II (1965), qui amplifia les réflexions contemporaines sur l'« art sacré », se sont écoulés douze siècles de remises en cause permanentes des rapports entre le christianisme et les représentations figurées. S'il fallait reconnaître une ligne directrice à cette évolution, ne pourrait-on y voir, comme l'a

proposé Hans Belting dans un livre majeur, *Image et culte* (Cerf, 1998), le remplacement autour de la Renaissance des *images* de l'époque médiévale, tout entières sujettes au culte religieux, par un *art* qui s'efforce, aux temps modernes, tandis que l'artiste affirme son indépendance et son statut dans la société, de s'affranchir du carcan de l'Eglise ? Si l'idée d'une « autonomisation » croissante de l'expression artistique et des jugements esthétiques sous-tend l'ensemble de ce volume, elle est loin de servir de clé unique et ne caractérise pas qu'un seul « tournant » de l'histoire. Elle illustre au contraire une évolution infiniment plus complexe et de très longue durée. Elle fait comprendre en quel sens les auteurs entendent ici le mot « crise » : non un moment historique où s'exaspèrent tensions et conflits (il est à peine question ici de l'iconoclasme dans le Haut Moyen Age, au moment de la Réforme ou sous la Révolution française), mais, au sens étymologique, un « jugement » (critique), en l'occurrence d'ordre esthétique et religieux. Or la longue période considérée n'a pas cessé de voir de nouveaux « jugements » mettre en cause les anciens, qu'il s'agisse de la forme ou du style des images religieuses, de leurs fonctions dans l'apostolat ou la dévotion, ou encore de leur fidélité au dogme. C'est à cette histoire « critique » des images et de l'art religieux que ce livre apporte, collectivement, une contribution majeure.

L'étude d'Olivier Christin sur les fondations annuelles du May de la confrérie des orfèvres parisiens au XVII^e siècle illustre bien la perspective choisie. Pour faire chaque année hommage à la Vierge, les orfèvres lui offraient à Notre-Dame un grand tableau de sujet religieux. A partir de la création de l'Académie royale de peinture, ils passent commande aux peintres les plus en vue. Mais à la fin du siècle, l'institu-



Détail de « Pietà » d'Eugène Delacroix (1850)

tion perd de sa régularité avant de s'éteindre définitivement en 1707. Rétrospectivement, les *explications* que les connaisseurs donnent jusqu'à la fin de l'Ancien Régime des œuvres produites pour le May des orfèvres éclairent la « crise » qui a emporté ce dernier : le discours artistique revendique une autonomie

croissante, les artistes n'entendent plus dépendre des seules dévotions d'une confrérie (les commandes royales sont autrement prestigieuses) et la confrérie elle-même, en tant que corps collectif, cède la place aux mécènes qui revendiquent la singularité de leurs goûts. La tension entre « art »,

« religion » et société ne s'est donc pas manifestée qu'une fois, au moment de la Renaissance : que l'observateur déplace son regard, et il retrouve à d'autres époques des débats analogues, mais dans d'autres contextes et avec d'autres enjeux.

C'est ce que montrent aussi les contributions de Marie-Hélène Froeschlé-Chopard à propos des retables d'autels des églises provençales entre le XVI^e et le XVII^e siècle, ou de Klaus Herding à propos des peintures à thèmes évangéliques de Delacroix, dont la volonté d'exprimer les émotions psychologiques subvertit les hiérarchies, les thèmes et les sentiments traditionnels de l'art religieux. On peut en dire autant à la fin du XIX^e siècle de Maurice Denis ou James Tissot, évoqués par Julia Bernard : quand la « crise apocalyptique de la foi » et le spiritisme croisent la peinture des Nabis et le courant littéraire symboliste, la « contemporanéisation » des figures, la personnalisation des sentiments, la politisation du message religieux manifestent une nouvelle « crise ».

Quant aux évolutions plus récentes encore de l'« art sacré », étudiées ici par Dario Gamboni et Etienne Fouilloux, elles montrent l'exaspération de tendances analogues : dans la grande offensive menée contre la « laideur sacrilège » (Huysmans) des statues saint-sulpiciennes, la qualité esthétique reconnue aux œuvres modernes, fussent-elles créées par des artistes communistes (Léger) ou athées (Le Corbusier), transcende et abolit les références traditionnelles de l'art religieux. La conséquence, notamment dans les vitraux, mais aussi dans le crucifix que Germaine Richier, au grand scandale des traditionalistes, sculpte en 1950 pour la chapelle du plateau d'Assy, est l'abstraction de la figure humaine, contre toute la tradition de l'imagerie chrétienne.

L'histoire des images chrétiennes ne s'est pas développée de manière linéaire ou téléologique. Les « crises » ont plutôt ranimé périodiquement quelques problèmes fondamentaux relatifs à la liberté que les hommes se donnent d'enfermer le divin dans une forme visible. C'est ce que dit David Freedberg quand, partant d'une fresque romaine médiévale du *Rêve de l'empereur Constantin*, il voit dans l'image de rêve – difficile – le paradigme de toute figuration religieuse et même de toute image. Certes, mais aussitôt l'exigence de contextualisation historique se fait d'autant plus pressante : ainsi pourrait-on lui faire remarquer qu'entre la fresque romaine qu'il étudie et les cauchemars peints par Füssli au XVIII^e siècle, toute la conception des rêves et par suite la manière de les représenter ont changé. Les changements peuvent être plus rapides : si Jean Wirth démontre, en s'intéressant lui aussi au XIII^e siècle, « qu'on trouve chez saint Thomas d'Aquin les positions les plus favorables à l'image qui aient jamais existé dans le christianisme », il montre aussi quelles réactions ces positions ont aussitôt provoquées. Le dernier mot revient donc toujours à l'histoire. Or cela est aujourd'hui d'un grand enjeu. Même si ce livre ne s'aventure pas hors du contexte occidental et chrétien, on ne peut pas ne pas songer en le lisant aux débats actuels concernant les « arts premiers » : s'émouvoir devant la valeur esthétique prétendument atemporelle d'œuvres africaines ou océaniques est une chose : s'efforcer d'en restituer les contextes ethnologiques et les usages (y compris ceux que nous faisons de ces œuvres) en est une autre, qui est assurément d'un meilleur profit intellectuel et scientifique.

Jean-Claude Schmitt

Olivier Christin collabore au « Monde des livres »

livraisons

● **CHARLES QUINT L'Empire éphémère**, de Jean-Michel Sallmann

Parmi les livres publiés sur Charles Quint à l'occasion du cinquantième centenaire de sa naissance, celui de Jean-Michel Sallmann se recommande par ses qualités d'exposition : érudition discrète, lecture agréable. L'auteur montre bien l'originalité du pouvoir de Charles Quint : un « *Etat hybride* » avec deux bases territoriales – les Pays-Bas et l'Espagne –, plus des possessions en Italie et aux Indes et des droits plus symboliques que réels sur le Saint Empire romain germanique. Sallmann ne voit pas dans Charles Quint le précurseur de l'Europe communautaire. Il ne croit pas, pour autant, que notre temps n'ait rien à apprendre du sien. C'est sous son règne, en effet, qu'à propos de la colonisation on a commencé à discuter du droit des peuples ou du devoir d'ingérence. Sallmann signale la chose en conclusion, mais il oublie d'exposer le débat ; il cite Las Casas, certes, mais pas la polémique qui l'oppose à Sepulveda et il ne dit rien du professeur Vitoria dont les leçons ont contribué à éclairer les esprits. Ce problème aurait mérité d'être évoqué, même rapidement (Payot, « Biographie », 408 p., 145 F [22,11 €]).

● **LAUER ET SAKKARA**, de Claudine Le Tourneur d'Ison Jean-Philippe Lauer, arrivé en Egypte en 1926, a consacré sa vie aux monuments de Sakkara, le complexe funéraire du roi Djoser avec la célèbre pyramide à degrés. Ce livre de souvenirs est un hommage à celui qui, à quatre-vingt-dix-sept ans, est le doyen de l'archéologie égyptienne. Il constitue aussi un superbe album de 200 vues anciennes où se mêlent souvenirs familiaux, paysages, scènes de genre, tableaux de ruines romantiques, vues des fouilles, sans oublier une très belle aquarelle de Lauer lui-même et quelques portraits du vieux maître. Mais le texte d'accompagnement ne saurait être négligé, car il retrace avec précision et intelligence l'itinéraire archéologique de l'architecte, ses doutes et ses découvertes, les difficultés quotidiennes et les combats de longue haleine. Un album de famille à feuilleter tranquillement en rêvant à une Egypte qui n'est plus (Tallandier, 244 p., 180 F [27,44 €]).

● **LE DERNIER MOIS**, de Léon Blum
Malgré le goût aigu pour les commémorations, le cinquantième anniversaire de la mort de Léon Blum, le 30 mars 1950, a passé totalement inaperçu. Raison de plus pour recommander le superbe et terrible texte que le leader socialiste fit du dernier mois de sa captivité (3 avril-4 mai 1945). Arraché à Buchenwald, il est entraîné par la Gestapo au hasard des retournements militaires jusqu'à cet hôtel tyrolien où la Wehrmacht, puis presque aussitôt les Américains le prennent en charge. Le récit impitoyable, bouleversant de dignité et d'humanité d'un naufragé qui, menacé de mort, pleure la disparition de Roosevelt (éd. Arléa, 96 p., 75 F [11,43 €]).

● **L'INTÉGRATION DES FRANCO-MAGHRÉBINS**, de Franck Chignier-Riboulon
Rillieux, Vaulx-en-Velin, Bron, Vénissieux : cette périphérie est de Lyon à suffisamment défrayé la chronique depuis vingt ans pour qu'on l'aborde sans a priori ni fantasme. C'est ce qu'a fait Franck Chignier-Riboulon, professeur de géographie dans ces zones « sensibles » et chercheur associé au CNRS. Il a observé, constaté, écouté aussi, ce qui lui permet de rendre la réalité ainsi que la représentation sociale qu'on s'en fait. Cette étude qui prend la vraie mesure de l'exclusion s'interroge sur la fonction curative de l'école, dégage l'enjeu géopolitique de cet espace où le vote en faveur du Front national perce comme un révélateur (L'Harmattan, 448 p., 240 F [36,58 €]).

Les recalés de la mémoire collective

Maurras ou Thorez, Bruno Goyet et Stéphane Sirot renouvellent le genre biographique en faisant la part belle à l'historiographie

CHARLES MAURRAS
de Bruno Goyet.

MAURICE THOREZ
de Stéphane Sirot.
Ed. Presses de Sciences Po,
« Références/Facettes »,
respectivement 308 et 302 p.,
90 F chacun (13,71 €).

Longtemps délaissée, la biographie connaît un retour en grâce auprès des historiens de métier. Les suspicions qui pesaient sur ce genre, dénigré au motif qu'il conférerait aux vies prises dans ses rets une logique linéaire, n'ont pas disparu pour autant. L'« *illusion biographique* » pointée par Pierre Bourdieu, les « *effets du réel* » soulignés par Jacques Le Goff, les traits féroces décochés par Pierre Goubert dans la préface de son *Louis XIV et vingt millions de Français*, conditionnent la façon dont, de nos jours, on aborde l'étude d'une vie.

Rien ne le montre mieux que la nouvelle collection des Presses de Sciences Po, qui prend acte de ce que la reconstitution lisse d'une trajectoire de vie est dénuée d'intérêt, trompeuse, dangereuse même en ce qu'elle ruine cette faculté d'étonnement où Marc Bloch voyait la marque de l'historien. Point de récit déroulant le fil chronologique d'une vie ici mais tout au contraire un parti assumé de « déconstruction ». La radiographie distancée s'ordonne en deux séquences : sont d'abord disséquées les images multiples du personnage avant que soient examinés faits saillants et problématiques de son activité. Ces deux pôles font la part belle à l'historiographie, à la pointe des préoccupations les plus actuelles des historiens comme de leurs doutes.

Pour inaugurer la série, outre Marc Bloch (« Le Monde des livres » du 26 mai), deux person-

nages ont été choisis qui diffèrent par leur parcours de vie comme par celui que leur est aujourd'hui dévolue dans la mémoire collective.

ITINÉRAIRE COMPLEXE

Charles Maurras (1868-1952) y est très présent comme doctrinaire nationaliste et antisémite. Son nom est assimilé tout à la fois au camp antidreyfusard et à l'Etat français sis à Vichy. L'ambition de Bruno Goyet est de restituer la complexité de son itinéraire pour comprendre comment lui-même contribua à fixer l'image qui est aujourd'hui la sienne. Suivant une démarche savante, Bruno Goyet montre que l'académicien de 1938 ne rompit jamais avec cette bohème fin de siècle que, jeune provincial monté à Paris, il avait choisi de faire sienne. Il met l'accent sur son activité littéraire faisant valoir que ses positions politiques empruntèrent des chemins qui devaient beaucoup aux modes d'action propres au monde des lettres. Il insiste sur la posture de « *condamné perpétuel* » de Maurras. La condamnation pontificale de 1926 ne fut levée qu'en 1939, au moment où il s'apprêtait à en encourir une nouvelle, autrement redoutable : la réclusion à perpétuité et la dégradation nationale – en 1945. La cible des antifascistes d'avant-guerre devint celui qui, se félicitant du Statut des juifs d'octobre 1940, réclama leur recensement et la confiscation de leurs biens, ne trouva à redire à la création du Commissariat général aux questions juives que parce qu'il jugea ses moyens et ses pouvoirs insuffisants. Contre les juifs, « *un seul remède, le ghetto, le camp de concentration, et pour ceux qui voudraient continuer, la corde* », écrivait-il le 25 février 1943. L'oubli ne guette pas celui qui incarne péle-mêle l'intégrisme catholique, les discours radical d'extrême droite et le racisme. On comprend mieux, à lire Bruno Goyet, comment cette identification a pu s'opérer.

Aux dires de Stéphane Sirot, Maurice Thorez (1900-1964), l'homme qui régna plus de trente ans sur le Parti communiste français, est plongé dans un « *abîme d'oubli* », attesté encore par le silence commémoratif qui a marqué le centenaire de sa naissance le 28 avril. Cet effacement apparaît avec éclat en contrepoint de l'image, abondamment diffusée, pieusement sculptée et ajustée au fil des éditions des Mémoires de Thorez, ce *Fils du peuple* publié en 1937, et amendé en 1949, 1954, 1960 et 1970. Après Philippe Robrieux, Stéphane Sirot, qui synthétise clairement une ample bibliographie, montre combien *Fils du peuple* incarna la ligne du PCF. Faut-il alors s'étonner que l'historiographie représente Thorez selon le degré d'autonomie que chacun prête au Parti communiste ? La mémoire de Thorez pâtit depuis les années 70 de s'identifier historiquement avec la période qui vit ce parti lier son sort à celui de Moscou. Les concepteurs de *Fils du peuple* avaient, au fond, vu plus juste encore qu'ils ne croyaient : la personne de Thorez est tout bonnement inséparable de l'histoire du PCF et du communisme en France. Et l'homme Thorez disparaît sous le poids écrasant de cet arrière-plan historique. Ce qui subsiste de son cheminement individuel se réduit à peu de chose, hormis les liens étroits noués avec Eugen Fried, représentant de l'Internationale communiste à Paris dans les années 30. Aujourd'hui encore, Saint-Pétersbourg compte une rue Maurice-Thorez ; il subsiste, loin du territoire hexagonal, une trace de ce culte de la personnalité qu'il partagea un temps avec Staline. Une trace devenue inintelligible et comme incongrue.

Deux balayages biographiques selon le goût du jour. Le jour n'a pas toujours mauvais goût.

Laurent Douzou

Parcours atypique

HISTORIEN DU SENSIBLE
Entretiens d'Alain Corbin avec Gilles Heuré.
La Découverte, « Cahiers libres », 204 p., 110 F (16,76 €).

Difficile de faire plus sobre en matière d'ego historique. Sacrifiant à la mode des livres d'entretiens, bilan d'une pensée, Alain Corbin revient avec retenue sur un parcours qu'il admet « atypique » au regard de son cursus universitaire. Mais le lecteur sait que la vraie singularité du chercheur tient davantage aux fronts pionniers qu'il a inlassablement ouverts, s'exerçant, après Robert Mandrou, voire Michel Foucault, à réaliser cette « *histoire des sensibilités* » que Lucien Febvre appelait de ses vœux. On découvre incidemment quelques jalons biographiques : un père médecin, mulâtre antillais intégré en terre normande ; une mémoire qui s'éveille avec l'exode de 1940, qui le conduit à Bayonne et le confronte pour la première fois, au retour, à ce Limousin dont il fera le sujet de sa thèse ; sa participation à la guerre d'Algérie (il détecte dans la réaction au putsch de 1961 une crise de l'autorité, qui relativise la place de mai 68)...

C'est peu, car l'homme, autant que le témoin, s'efface derrière l'historien. Le plan reprend donc sagement la chronologie des travaux et publications, précisant ce goût de ce qui ressortit du biologique, qui le pousse vers l'anthropologie historique. Dépassant le genre convenu de l'analyse régionale, Corbin privilégie sur la dimension sociale et sérielle celle du territoire, géographique et thématique. On s'étonnera moins de ses mises en garde contre les « *effets de sources* » et la tentation de l'anachronisme que de la parenté qu'il reconnaît entre sa quête de Louis-François Pinagot et celle de Modiano « inventant » Dora Bruder. Une liaison atypique encore.

Ph.-J. C.

La gnose, ferment de tous les maux

En 1951, Eric Voegelin voyait dans l'hérésie gnostique l'origine de la crise de la modernité. Une filiation pour le moins réductrice

LA NOUVELLE SCIENCE DU POLITIQUE
Une introduction
(The New Science of Politics An Introduction)
d'Eric Voegelin.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sylvie Courtine-Denamy.
Seuil, 270 p., 145 F (22,11 €).

Lorsque paraît ce volume tiré d'une série de conférences qu'Eric Voegelin prononce à Chicago en janvier 1951, Hannah Arendt, qui vient pour sa part d'achever les *Origines du totalitarisme*, écrit, sceptique et admirative : « Je pense que le livre se fourvoie, il est cependant important. La première discussion de vrais problèmes depuis Max Weber. » Cinquante ans plus tard, ce texte, si souvent cité et longtemps considéré comme un classique de la pensée politique, apparaît comme un témoignage du désarroi des intellectuels d'après-guerre, l'écho d'une époque où le sens même de l'humanité et de l'histoire semblait s'être perdu.

Comme Hannah Arendt et Leo Strauss, ses contemporains, Eric Voegelin, disparu en 1985, appartient à cette cohorte d'émigrés chassés par le nazisme, qui trouvèrent aux Etats-Unis un abri aux malheurs du siècle. Né à Cologne en 1901, professeur à Vienne, le philosophe est en effet limogé à l'arrivée des troupes allemandes en 1938 pour ses opinions antinazies. Ce rescapé de la tourmente hitlérienne se montre dès lors hanté par la catastrophe totalitaire. Plus précisément : par le lien intime qu'elle entretient avec la modernité. C'est là qu'intervient le désaccord avec Arendt : tandis qu'elle insistait sur le caractère sans précédent de la « domination totale », Voegelin, résolument antimoderne, y verra la conséquence inéluctable des Lumières.

L'originalité de *La Nouvelle Science du politique* consistera cependant à interpréter cette crise de la modernité en termes théologiques. Les prémisses de la décadence, Voegelin les voit apparaître très tôt, dès le Moyen Age tardif, avec l'épanouissement du sectarisme « gnostique ». L'œuvre du moine Joachim de Flore aurait joué à cet égard un rôle aussi néfaste que décisif en remettant au goût du jour l'espérance eschatologique et en proclamant l'avènement prochain d'un « Troisième Règne », celui du Saint-Esprit. Dès lors, toute la modernité en découlera : du Troisième Règne au Troisième Reich, du « prophète » de Joachim au mythe contemporain du Chef, de l'idée qu'il est au pouvoir de l'homme d'accomplir le paradis sur terre au déchaînement de la violence révolutionnaire, le philosophe n'hésite pas à tracer une filiation directe. Car sur quoi repose au fond notre religion du progrès, sinon sur la prétention de l'homme-Dieu à en finir avec le mal, sur la croyance en une solution finale et définitive des problèmes socio-politiques ? Corrigéant l'hypothèse du « désenchantement », Voegelin estime que si la modernité correspond bien à une perte de la foi – qu'il déplore –, cet abandon s'est accompagné d'une tentative fanatique et mortifère de « re-divinisation du monde ».

INFLUENCES

Ces thèses connaîtront un grand retentissement, y compris en France. Ainsi auprès de Raymond Aron, qui empruntera à Voegelin l'idée de « religion séculière » appliquée au communisme, ou encore chez Alain Besançon, qui tentera à son tour d'ériger la gnose en précédent des idéologies modernes. De même que le gnosticisme repose sur le postulat d'une Connaissance (gnosis) qui sauve par elle-même, de même le marxisme-léninisme renverra à un savoir supposé scientifique. Mais ce type de raisonnement par

analogie peut-il prétendre au statut d'explication historique ? C'est bien la confusion permanente entre ces plans qui gêne dans cet ouvrage. Faire de l'hitlérisme un simple « accroissement » du gnosticisme, n'est-ce pas se satisfaire d'une interprétation aussi anachronique et aussi peu convainquante que celle qui consiste à convertir le Platon de la République en premier communiste de l'Histoire ?... Ce modèle d'intelligibilité a certes l'avantage d'assigner une cause unique à l'ensemble des dérives modernes, prises dans leur globalité gnostique. Mais c'est du coup la nuance qui en fait les frais. Car dans la nuit hérétique de Voegelin, tout finit par s'équivaloir. La psychanalyse, le scientisme, le nazisme ? Une seule et unique « tromperie gnostique ». Hitler, Marx et Auguste Comte ? Autant d'activistes du nouvel âge, communiant dans la négation acharnée de toute transcendance religieuse. On ne s'étonnera donc pas que dans cette succession de réflexions navrées sur l'évolution de l'Occident, l'entreprise totalitaire et la démocratie libérale – elle aussi contaminée, on s'en doute – se retrouveront également mises dans le même panier « gnostique » : « Si le libéralisme est compris comme le salut immanent de l'homme et de la société, le communisme en est très certainement l'expression la plus radicale », conclut l'auteur, au terme d'une analyse pour le moins rapide.

Rapporter la complexité de la politique moderne à l'histoire de la doctrine chrétienne dans ses relations conflictuelles avec la gnose n'apparaît pas seulement comme un parti pris de méthode fort contestable. La démarche peut aussi engendrer les pires confusions. Hannah Arendt ne s'y était pas trompée qui reprochera à Voegelin d'en être finalement venu à méconnaître la spécificité comme la radicale nouveauté des régimes totalitaires au XX^e siècle.

Alexandra Laignel-Lavastine

La « créativité » en question

Au carrefour de la sociologie et de la philosophie, Hans Joas propose une nouvelle théorie de l'action

LA CRÉATIVITÉ DE L'AGIR
de Hans Joas.
Traduit de l'allemand par Pierre Rusch.
Cerf, 312 p., 229 F (34,91 €).

Des pans entiers de la recherche européenne demeurent inconnus chez nous par défaut de traductions. Il en va ainsi, en particulier, de cette discipline qu'on nomme, en Allemagne, « théorie sociale ». Certes, le représentant le plus célèbre de ce courant, Jürgen Habermas, fait l'objet d'une attention suivie de la part de nos éditeurs ; mais il est bien le seul. Un théoricien comme Niklas Luhmann, par exemple, reste inaccessible au public français. On saluera donc comme une bonne nouvelle ce livre de Hans Joas, qui nous permet d'entrevoir les contours d'un territoire intellectuel auquel la plupart des sociologues français (à commencer par les disciples de Bourdieu) restent étrangement indifférents.

Professeur de sociologie et d'études nord-américaines à l'université libre de Berlin, Joas (né en 1948) appartient à la première génération post-habermassienne. Il est l'auteur de plusieurs livres consacrés, entre autres, à G. H. Mead ainsi qu'au pragmatisme américain. Mais si *La Créativité de l'agir* se présente comme une somme universitaire, riche en références de toutes sortes aux travaux les plus récents parus des deux côtés de l'Atlantique, l'ouvrage témoigne aussi d'une authentique réflexion personnelle. Et son ambition n'est pas mince, puisqu'il ne s'agit de rien de moins, pour Joas, que de jeter les fondements d'une nouvelle théorie de l'action.

Sans doute les théories de ce genre n'ont-elles pas manqué, dans la pensée sociologique, depuis cent cinquante ans. Le Marx des *Manuscrits philosophico-économiques*

(1844), Habermas avec sa *Théorie de l'agir communicationnel* (1981), les travaux de l'Américain Richard Bernstein ou, en France, ceux de Cornelius Castoriadis : autant de modèles différents, qui nous ont permis de nous convaincre, une fois pour toutes, de la nature éminemment sociale de l'action humaine. Aucun de ces modèles, pourtant, ne donne complète satisfaction à Joas. Aucun ne lui paraît capable de rendre compte, à lui seul, de l'agir dans tous ses aspects.

POSITION « ENGLOBANTE »

L'idée centrale du livre de Joas est donc qu'aux deux grandes conceptions aujourd'hui dominantes de l'action, l'action rationnelle et l'action à visée normative, il conviendrait d'en ajouter une troisième, qui insisterait sur son caractère créateur. En outre, l'intention de Joas est de réclamer, pour cette troisième conception, une position « englobante » par rapport aux deux premières. Car il ne s'agit pas simplement, pour lui, de signaler une nouvelle propriété de l'action, jusqu'alors négligée, mais de montrer en quoi la « créativité » constitue la dimension la plus profonde, la plus fondamentale, de toute action. La dimension, en somme, à partir de laquelle on pourrait reconstruire logiquement toutes les autres propriétés de l'agir.

Pour ce faire, Joas nous embarque dans un vaste périple. Après s'être interrogé sur la place marginale que la « créativité » occupe au sein des grandes doctrines sociologiques (Parsons, Weber, Durkheim, Tönnies, Simmel), Joas examine quelques-unes des tentatives qui ont été faites pour penser cette notion – tentatives qui ont échoué, dans la mesure où elles se sont bornées à la penser à travers des métaphores (l'expression, la production, la révolution, la vie). Une fois ces

« repérages » effectués, il s'emploie à dégager les trois postulats implicites de toute théorie de l'action : le caractère téléologique de cette dernière, le contrôle corporel de l'acteur et l'individualité autonome du sujet agissant. Ces postulats, à leur tour, lui permettent de construire son propre concept de la « créativité », et d'en déduire de manière cohérente quelques-unes des notions les plus courantes de la pensée sociologique (l'intention, la norme, l'identité, le rôle, etc.).

Dans une dernière partie, Joas explore les conséquences pratiques de sa démarche intellectuelle. Celle-ci peut-elle nous aider à mieux comprendre les processus réels de l'action collective, particulièrement dans le domaine politique. Nous donne-t-elle les outils nécessaires à la construction d'une « théorie sociale » adaptée à notre situation historique, tout en rendant possible une critique radicale de cette même situation – autrement dit, en évitant l'écueil du fonctionnalisme ?

La réponse de Joas est, on le devine, résolument affirmative. Elle égratigne, au passage, le relativisme à la sauce « post-moderne », aussi bien que la philosophie de Habermas, jugée insuffisamment contestatrice. Ajoutons qu'il est parfois difficile, dans cet océan de débats théoriques, de bien saisir quelle est, sur tel ou tel point, la position personnelle de Joas. Mais une chose est sûre : il y a tout à gagner à fréquenter un auteur dont la culture est aussi vaste. « Je n'imagine pas, écrit Alain Touraine dans la préface de ce volume, qu'un enseignant ou un étudiant avancé de sociologie puisse se passer de ce livre, tant il apporte d'analyses claires et originales de la plupart des penseurs qui ont influencé la sociologie depuis sa naissance. » L'éloge n'a, pour une fois, rien d'exagéré.

Christian Delacampagne

Fenêtre sur soi

Psychanalyste, J.-B. Pontalis associe librement expérience clinique et littérature

FENÊTRES
de J.-B. Pontalis.
Gallimard, 176 p., 78 F (11,89 €).

Il ne s'en plaint pas. Il en éprouverait même une sorte de fierté : « Aujourd'hui, mes écrits psychanalytiques sont tenus par certains pour plus littéraires que scientifiques. » La littérature avant, pendant, après la psychanalyse. La littérature au cœur, à l'horizon de l'expérience et de la clinique analytique. C'est sur cette leçon que s'ouvrent les *Fenêtres*, de J.-B. Pontalis, psychanalyste de renom – il est notamment l'auteur avec Jean Laplanche du *Vocabulaire de la psychanalyse*, ouvrage central de la théorie freudienne en France – et écrivain. Moins une leçon qu'un désir. « Pour moi, l'écriture et l'analyse s'abandonnent, se confient toutes deux, chacune à sa manière, au courant de la langue. »

« Le souci d'exactitude, explique Pontalis, quand c'est d'analyse qu'il est question, se déplace, exige d'autres modalités. Il s'appelle entre autres, souci du mot juste, venant à point nommé. Il s'emploie, avec l'écrit, à transposer le mouvement et le rythme de la parole dans le mouvement et le rythme de la phrase, tout comme les moments de rupture. » Pour le psychanalyste, ce « souci » a son origine dans la qualité de l'écoute. Il sait bien que, hors du mot « juste », l'inconscient ne pourra faire surface ni s'articuler. La phrase construite, rythmée, c'est la sortie du balbutiement et la réflexion enfin possible des motifs de la souffrance. Pour d'autres buts – mais parfois les mêmes –, l'expérience littéraire est aussi quête de ce rythme et de ces articulations. En écoutant, en écrivant, l'analyste choisit entre les deux voies qui s'offrent à lui : le concept, la « prise », l'« emprise » et la « tyrannie » du concept ou le « courant de la langue », l'« insurpassable sagesse », la liberté de parole, celle des

mots « voyageurs en tout sens ». Ayant fait ses preuves dans la première voie, Pontalis opte clairement pour la seconde et avec elle pour le plaisir, l'ouverture du texte.

Il y a peu de murs et beaucoup de fenêtres dans la maison de Pontalis. La plupart sont largement ouvertes sur la lumière et le jour, parfois aussi sur la nuit. Aucune n'est une meurtrière. « Ma "topique" subjective est à la fois celle des fenêtres ouvertes et de la chambre à soi. » *Fenêtres* est moins construit comme un dictionnaire avec des chapitres en forme de définition que comme un lieu de rencontres, d'associations libres. Le rêve, qui est comme le point de jonction, de relais entre l'analyse et la littérature, la mémoire, le transfert, mais aussi l'enfance, la vieillesse et la mort, les larmes ou la dépression, sont autant de « claires-voies » dans lesquelles l'écrivain-analyste s'arrête pour méditer.

« PENSÉE RÉVANTE »

Une sagesse inquiète et mélancolique mais jamais plaintive, s'exprime comme à voix haute. Pontalis parle d'« une pensée révante » qui « puiserait dans le rêve la force d'être irréfléchi, inconvenante, de s'avancer à ses risques et périls, comme une somnambule ». Sur son fauteuil, l'analyste silencieux accompagne le discours « inconvenant » du patient. La science, le savoir conceptuel sur lesquels il s'appuie ne doivent pas entraver ce courant de parole, l'enfermer dans des définitions toutes faites. A la fin de sa journée, il vient lui-même confier à l'écriture ses doutes, ses questions et finalement son ignorance. Au commerce transférentiel en huis clos, il substitue un « transfert hors de soi », la fenêtre d'un livre, le « regard grand ouvert sur l'invisible », une interminable autoanalyse

P. K.

★ Signalons aussi la parution en poche de *Un homme disparu* (Gallimard, « Folio », n° 3122).

Abominable moi

A la suite de Theodor Lessing, un essai s'attache à décrire le processus de dépréciation du proscrit

LA HAINE DE SOI.
Difficiles identités
sous la direction
d'Esther Benbassa
et de Jean-Christophe Attias.
Ed. Complexe, 372 p., 139 F (21,19 €).

Qu'est-ce donc que la « haine de soi » ? Elaborée par Theodor Lessing, l'expression désigne d'abord un phénomène circonscrit, puisque Lessing avait centré son *Jüdischer Selbsthass* (1930) sur les déchirements propres à l'intellectuel juif allemand en quête d'assimilation. Figure célèbre et ici emblématique, Otto Weininger interiorisa le regard antisémite jusqu'au suicide. Mais, écrivait Lessing, « la psychologie du juif n'est qu'un exemple particulièrement frappant de psychologie de la minorité souffrante », et c'est à montrer que la haine de soi est un concept pertinent pour l'« ensemble du genre humain » que s'emploie le collectif dirigé par E. Benbassa et J.-C. Attias, à la suite d'un colloque tenu en Sorbonne en 1998.

Ainsi Georges Sidéris pointe-t-il une forme d'homophobie gay dans le discours viriliste de la revue *Arcadie*, au tournant des années 60. A l'appui de son projet intégrateur, Arcadie multiplie en effet les attaques musclées contre les « folles » du boulevard Saint-Germain, opposant son idéal masculin du « solide garçon » à la désinvolture de l'efféminé, « élégant et bichonné, plein de délicatesse et de ridicule ». Ici comme ailleurs, la haine de soi s'accompagne d'une prise en charge culpabilisée du regard dépréciateur, et d'un appel lancinant à la discrétion. Surtout, surtout, passer inaperçu : si l'homosexualité est vilipendée, affirme la rédaction d'*Arcadie*, ce ne peut être qu'« à cause de ceux que l'on remarque, et qu'on imite avec des mines et des gestes niais... »

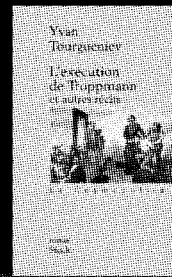
Pour autant, la « haine de soi »

reste davantage une expression littéraire qu'un concept scientifique, et ce n'est pas un hasard si on n'en trouve nulle trace chez Freud. « *Maladie de l'âme juive moderne* », « *trouble psychosociologique* » ou « *masochisme moral* », les auteurs peinent à trouver une définition précise, si bien que les meilleures contributions sont celles qui non seulement interrogent la validité de cette notion fragile, mais encore pointent ce qu'elle peut avoir de réducteur : « *Schéma rigide et préformé* », note Martine Leibovici dans un bel article sur Simone Weil, « le recours à la "haine-de-soi" a pour fonction de disqualifier d'emblée une parole dissidente à propos de la politique officielle du groupe, la renvoyant à un soubassement névrotique et désignant son auteur comme membre honteux du groupe et porteur du danger, car associé à ses ennemis mortels ». Puissant outil de rappel à l'ordre, la « haine de soi » est par exemple trop souvent invoquée pour dénoncer la lâcheté de ceux qui changent de nom, et Nicole Lapière préférera explorer dans toute leur complexité les souffrances induites par la stigmatisation nominale. De même, on appréciera les développements de Vannina Micheli-Rechtman sur l'anorexie, refus des aliments qu'on peut lire comme une révolte contre la survalorisation du corps féminin, un « miroir de l'oppression sociale de la féminité ».

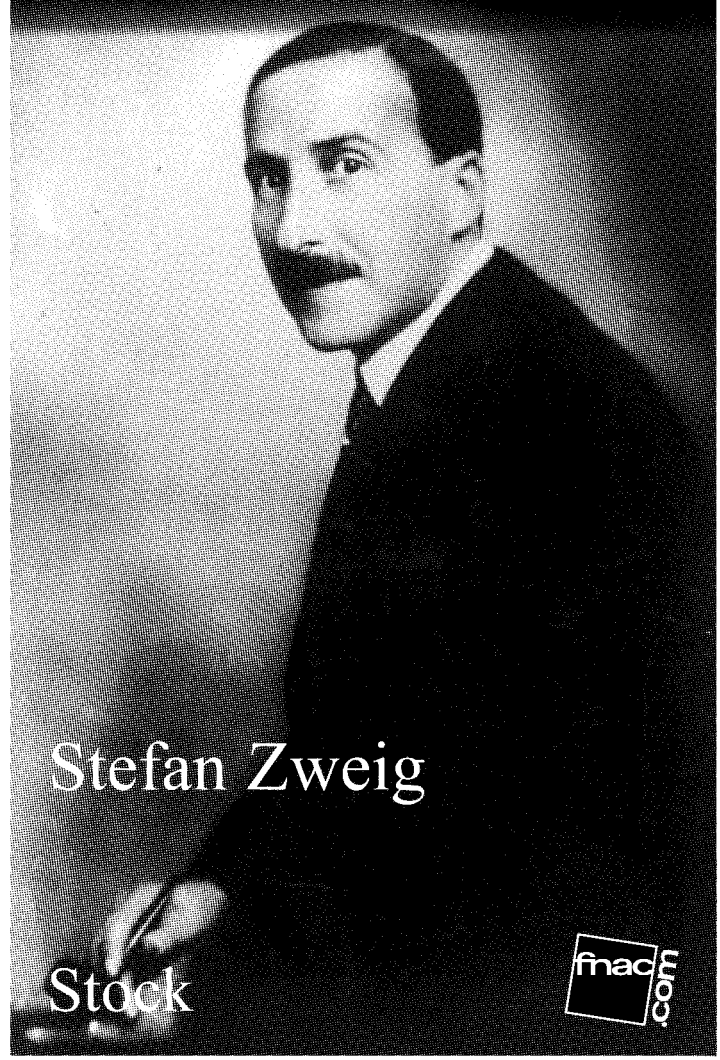
Dès lors, c'est bien là, dans l'analyse de l'auto-exécration comme construction sociale, qu'on trouvera la clef du cycle infernal de la haine de soi, ressource première de la haine de l'Autre, pain béni des zéloteurs du repérage, du « *marquage onomastique* » et du « *fouinage généalogique* » (Nicole Lapière) : la détestation propre devient intolérance, le curseur de l'opprobre se déplace, le proscrit se fait bourreau et l'homosexuel peut se prendre à comptabiliser les juifs...

Jean Birnbaum

La Cosmopolite : Les grands noms de la littérature étrangère



La FNAC vous offre *L'exécution de Troppmann* d'Yvan Tourneguy pour l'achat de 2 volumes de la **Cosmopolite**.
(dans la limite des stocks disponibles)



Stefan Zweig

Stock

fnac

Qui t'a rendu si malade ?

Penser l'inouï, et le chanter à en mourir, comme le rossignol... tant qu'il fait jour. Brigitte François-Sappey nous offre un bouquet d'essais sur l'univers schumannien, ses voix intérieures et ses trésors vénéreux

ROBERT SCHUMANN de Brigitte François-Sappey. Fayard, « Bibliothèque des grands musiciens », 1184 p., 280 F (42,68 €).

De la librairie paternelle aux amours du poète, de la muse-jumelle au mariage impossible jusqu'au suicide et à l'internement, rien ne manque dans la vie de Schumann, au roman de formation si cher aux romantiques allemands : un vaste paysage se brosse de soi-même et hante la création du démiurge. Discrète, pudique, sans jamais tuer le mystère, Brigitte François-Sappey propose quelques clés pour une lecture vertigineuse de sens caché, du Graal musical qu'est toute la production schumannienne. Pour elle, nul doute que Schumann ait perçu dans la musique le *mysterium tremendum* dont parle la théologie.

D'où vient donc ce « chant infini de la douleur schumannienne » ? Comme tant d'autres frères illustres de son temps, Schumann baigne dans le romantisme vénereux, où ce qui est le remède est à la fois le poison. Goethe ne s'y méprenait pas : « J'appelle classique ce qui est sain, romantique ce qui est malade. » Schumann puise sa dynamique dans une tension qui se teinte progressivement de mysticisme, et que chaque entrave décuple. « Qu'est d'autre notre vie, écrit-il, sinon un accord de septième plein de doutes, qui porte en lui des désirs insatisfaits et des espoirs insatiés ? » Il se prend aux rets, se trompe d'ange, une très jeune fille, puis jeune femme, admirable, mais qu'il n'aurait dû qu'aimer, car « une muse n'a pas pour vocation de partager le quotidien de l'artiste », et l'auteur qualifie le mariage de Robert et Clara de « cataclysme existentiel ».

Qui t'a rendu si malade ? La confusion des anges, peut-être.

« Le médecin me défend de tant me languir de vous, par ce que cela m'atteint trop... » « Si tu m'abandonnais, ce serait Dieu qui m'abandonnerait. » Dans la douleur de cette quête impossible, Schumann se réfugie dans une musicothérapie palliative... où Clara est omniprésente. « L'ensemble des thèmes de Clara sont à Schumann ce que le choral luthérien est à Bach : le ferment nourricier de son œuvre, la sève, le dogme. » Bach, le nom est prononcé, « ma bible de chevet » et parfois « mon pain quotidien »... Est-ce un hasard, si ce Bach lui sauve longtemps la vie ? Mais le mal est profond, « plus rien n'entrave cette course à l'abîme, hors l'écrasement final », et dans l'asile d'Endenich Schumann se laisse mourir de faim. Sa dernière pulsion de vie sera de lécher les doigts que Clara trempait dans du vin. « Le pain et le vin furent sa dernière communion avec l'aimée. Autant dire, ses derniers sacrements. »

Faut-il pour autant déduire que la maladie (quelle qu'en soit la cause) avait éteint le génie ? « Wagner, par son erreur et son parti pris violent, a causé des dommages regrettables parmi la gent moutonnière qui n'hésite pas à considérer Schumann de haut. » Brigitte François-Sappey partage cet avis de Mahler, et combat l'idée d'une perte de génie passé trente ans. Parler de Schumann aujourd'hui, dit-elle, serait éviter de trop vanter le jeune homme et de blâmer l'adulte. Le projet n'est pas d'admirer, mais de réévaluer, en portant une attention plus soutenue à l'œuvre qu'au compositeur.

Fort « d'un long commerce avec l'œuvre protéiforme de Schumann », bien des aveux révèlent son amour du poète : Brigitte François-Sappey a foi dans son sujet, et déploie des trésors d'érudition et de sensibilité pour le servir. Ainsi le style est-il sincère, spontané, dense et souvent poétique, les liens fusent, et la galerie de citations – presque une an-



Clara et Robert Schumann en 1850

thologie –, de Platon à Vernant en passant par Buffon ou Cézanne, est impressionnante. Bien plus qu'une biographie (qui, distincte, ne représente qu'un dixième du texte), il s'agit d'un bouquet d'essais gravitant autour de Schumann. Certains sont de petits chefs-d'œuvre, de parfaits régals auxquels on revient, et le livre finit par prendre lui-même une forte personnalité, vivant, malgré son poids de pavé. Même le survol de la totalité des œuvres, en troisième partie, invite à butiner.

Mais si l'on peut appliquer tout en son honneur à Brigitte François-Sappey sa propre affirmation : « On ne peut composer qu'avec soi-même, on est son propre matériau », on retrouve à la lire, et peut-être un peu trop souvent, « le sentiment troublant de déjà entendu que procure la musique de Schumann, où mille choses redites un peu différemment au fil du temps deviennent chaque jour plus essentielles ». Car, si l'on ne tombe pas dans le travers des livres perruques et « philistins »,

un détail blesse pourtant : rassembler tant de petits essais comportait le risque de tout patchwork, une construction un peu confuse et beaucoup de répétitions. Cela dit, qu'importe, si la forêt est si belle, de revenir parfois sur ses pas ?

Hélas, si ce voyage garde toujours l'échelle humaine, c'est l'échelle d'un lecteur déjà bien initié. Ne vous attendez pas à trouver une date de naissance au début du livre : le lecteur est supposé averti de la vie de Schumann, familier de son œuvre et muni de solides connaissances musicales et littéraires. Par bien des aspects, le livre effleure les travers des ouvrages d'érudits, pour érudits, et le ton de cette exigence est donné lorsque l'auteur affirme : « Chacun sait que Schumann consacra les dix premières années de son parcours au piano (1829-1839), puis se pencha sur le lied (1840), la symphonie (1841), la musique de chambre (1842), l'oratorio (1843). » Combien de ces « chacun » discernent les fameuses couleurs des tonalités ? Combien suivront le langage théorique, certes exprimé avec poésie, mais non moins pointu, d'un « la bémol majeur dévotionnel, doucement balancé à 6/8 », ou d'une « relation d'un ton mineur à sa submédiante » ? Que dire des références à telles mesures précises, embarrassantes sans partition ?... Seul l'amateur éclairé gardera donc le fil, sans glisser dans l'abstrait.

Mais coupons court aux regrets : Schumann reste le premier artisan de son mystère. Brigitte François-Sappey répond aux mélomanes que ce mystère touche. Cette somme, à défaut d'être complète, est passionnante, et une référence incontournable que Schumann, pour qui « la meilleure critique est celle qui semble faire apparaître l'original », n'aurait sans doute pas reniée.

Robert van Kampen

Art de l'infini

DE LA VARIATION de Massin. Le Promeneur, « Le Cabinet des lettrés », 120 p., 80 F (12,20 €).

Graphiste renommé, Massin annonce la couleur dès la couverture de ce court traité d'esthétique par une série de variations chromatiques sur *La Joconde*. Picasso reprenant les *Ménines* de Vélasquez, Hokusai et ses *Vues du Fuji*, Cézanne et sa *Sainte-Victoire*, chacun a fait entendre une « petite phrase », telle celle qu'emprunte Proust à Vinteuil, « prisonnière divine » du royaume de l'ineffable ». Fasciné par ces retours sur le thème, ces reformulations inlassables dont le Bach de l'*Offrande musicale* a défini l'impressionnant statut de recherche de l'absolu. Car la variation n'est pas la variante, mais « un dialogue permanent entre l'identité et l'altérité – c'est le même et l'autre ».

Combat des contraires, dualité parfaite où réel et apparence, structure et développement se fondent sans se confondre. Lu comme un échange charnel, le goût de la variation prend en charge, selon Massin, la relève des grands répétiteurs de séduction, Casanova et Don Giovanni en tête : « Toujours, dit Montaigne, la variation soulage, dissout et dissipe. » Pourtant ici nulle redondance. La variation n'est qu'un angle de vue renouvelé qu'on peut soupçonner dès les premières parties de Frescobaldi ou certaine *cantata* de Gabrieli.

Rêve d'une musique sans fin, qui ne s'interdit rien, ni l'écart, ni la mutation, ni la diminution, ni la modulation ou le mélisme, l'art de la variation joue autant de la recurrence que de la mémoire, langage à part entière, où l'improvisation exclut l'imprévu, « source de cacophonie », en se fondant sur des cellules de base aux potentialités infinies.

Ph.-J. C.

La mémoire d'Adrien

2001, UNE APOCALYPSE ROCK d'Yves Adrien. Flammarion, 146 p., 90 F (13,72 €).

Ce recueil des chroniques d'Yves Adrien publiées par le mensuel *Rock & Folk* entre octobre 1988 et mai 1990 soulèverait une grave question, déjà posée lors de la traduction, en 1996, de *Psychotic reactions et autres carburateurs flingués* lorsque la boutade de son auteur, le critique américain Lester Bangs – « J'étais candidat au titre de meilleur écrivain d'Amérique » – a été prise au sérieux : peut-on faire, à partir d'un matériau aussi futile que le rock'n'roll, une œuvre littéraire ? Le genre, qui dispose déjà de ses historiens, mériterait aujourd'hui que l'on reconnaisse ses albatros. La lecture de la prose d'Yves Adrien, aujourd'hui retiré des affaires, n'impose qu'une certitude : avant d'être, ou non, de la littérature, elle incarne littéralement, même sans le son, le rock.

Ce Des Esseintes punk caché derrière d'innombrables doubles fait vibrer sa plume comme Hendrix sa Stratocaster pour transmettre le beat séminal du rock, son emphase, les clichés aussi liés à son « attitude ». Calembours surréalistes, images christiques, mots anglais en pagaille et références pour initiés (qui excluront d'ailleurs le profane) donnent chair à un verbe qui emprunte beaucoup à Rimbaud et à Dylan. Aussi narcissique que Bangs, Adrien parle de lui en se souvenant de ses héros, Prince (« Jeune Léonard de Vinci oublieux des impératifs de production de la *General Motors* »), les Stooges et les Stones, Brian Wilson (« ce potentat médusé qui ruinait les photos des *Beach Boys* ») et la Calas. *2001, une apocalypse rock* devient alors le chant funèbre d'un idéal balayé par l'indigence des années 80, autour du deuil d'un ami, Julien Regoli, guitariste du groupe Angel Face. **B. Le.**

Fantômes de la country

Un essai où Nick Tosches préfère aux figures de légende les génies méconnus. Singulier

COUNTRY Les racines tordues du rock'n'roll, de Nick Tosches. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Julia Dorner. éd. Allia, 288 p., 120 F (18,29 €).

Après des essais de Nik Cohn et de Greil Marcus, la maison Allia poursuit ses traductions des textes fondateurs de la critique rock anglo-saxonne avec *Country*, premier livre publié, en 1977, par Nick Tosches. Romancier, poète, cet Italo-Américain a consacré en 1992 une biographie à Dean Martin, *Dino*, que Martin Scorsese a prévu d'adapter à l'écran.

Autant dissiper immédiatement les malentendus, le contenu de *Country* est tronqué. « Tandis que le plus long chapitre du livre est dédié au thème du sexe dans la country music, la vallée de l'ombre du décolleté de Dolly Parton est complètement passée à l'as », exulte Tosches dans la préface. Le chapitre en question décevra les amateurs de potins salaces. Intitulé « Petites culottes souillées et métaphores vulgaires », il s'agit d'un truculent recueil de paroles. Exemple, puisé dans *Pistol Packin' Mama* (1929) de Jimmie Rodgers : « Si tu ne veux pas que la fumée sorte / Ne tripote pas mon pistolet. »

La faune de Nashville est délibérément ignorée au profit d'un voyage au cœur du terroir, ses hommes et ses chansons, et d'une fascination obsessionnelle pour les anonymes, au point qu'on se demande parfois si Tosches ne mesure pas le talent d'un musicien à son degré de malédiction. Même Johnny Cash, perçu comme un dissimulateur, ne trouve pas grâce à ses yeux. Pour pousser un peu plus loin la provocation, des développements sont consacrés à des chanteurs qui ne sont pas spécifiquement (Elvis Presley, Jerry Lee Lewis, 27 pages sur le « Dionysos baptiste ») voire

pas du tout country (Gene Vincent, Buddy Holly.)

Ce curieux essai associe une rigueur historiennne, avec un souci de la précision noyant parfois le lecteur sous un déluge de références discographiques, de noms de glorieux inconnus, de dates dont l'importance égalerait celle de l'*Indépendance Day*, un savant dilettantisme dans la construction et un style, sec, nerveux et irrévérencieux. Mais *Country* fourmille aussi d'analyses, qu'on ne trouvera nulle part ailleurs, sur les origines irlandaises de cette musique depuis le *Mayflower*, l'art du yodel, l'introduction du violon ou l'apport de Hawaï. Plus intéressants encore sont les liens insoupçonnés de ces petits Blancs supposés racistes avec le monde noir, à travers les boeufs entre cow-boys, bluesmen et jazzmen (Louis Armstrong joue, par exemple, du cornet à piston en 1930 sur *Blue Yodel 9* de Jimmie Rodgers).

Si Tosches n'omet tout de même pas d'évoquer les pères fondateurs de la country – Rodgers, Hank Williams, Bob Wills –, la figure centrale de ce livre est un fantôme, qui les aurait tous trois influencés. Occupant trois chapitres, le cas énigmatique d'Emmett Miller (1900-1962), « un Blanc déguisé en comique blackface, un chanteur de hillbilly qui était aussi un chanteur de jazz, un fils du Sud profond et un roué de Broadway », hante l'auteur. Ce génie oublié parce que chanteur de *minstrel*, ces spectacles itinérants usant de tous les stéréotypes raciaux où Blancs (et Noirs) se grimaient en Noir, fut, selon Tosches, l'apprenti sorcier qui jeta des passerelles entre musiques blanche et noire. Le premier homme du rock'n'roll.

Bruno Lesprit

★ De Nick Tosches encore, Allia annonce la parution de *Hellfire* (1982) – ou Jerry Lee Lewis en personnage biblique – et *Unsung Heroes of Rock'n'Roll* (1984).

Inspirations basques

MUSICIENS AU PAYS BASQUE du Moyen Age au XX^e siècle de Jean-Bernard Cahours d'Aspry. Acthous d'Aspry. Atlantica, 200 p., 99 F (15,09 €).

Elle n'est pas basque, Camille, mais défend avec flamme le pays qui l'a accueillie et que découvre Diego, héros du roman *Sur la piste de Liza* (1) : « La langue ce n'est pas que le vêtement des idées, elle en est aussi le corps... »

On imagine que Jean-Bernard Cahours d'Aspry, directeur de la rédaction du *Journal de Biarritz*, partage ce point de vue et s'il entend rendre une identité à ces musiciens, chanteurs et danseurs, oubliés sinon anonymes, qui ont fait de la musique l'art populaire majeur du Pays basque, il s'intéresse aussi à ceux qui, à l'instar de Camille, ont approché ces chants et danses négligés des sphères savantes avant la vogue – précieuse – pour les musiques de terroir.

Vaste projet donc, aux contours si larges qu'on comprend qu'il peine à être réalisé. Après avoir rappelé le goût pour un certain « hispanisme » (Saint-Saëns, Lalo, Bizet bien sûr), l'auteur privilégie l'étude des œuvres qui élisent l'espace navarrais, notamment *L'Etranger* de Vincent d'Indy (1897) ou les *Chants des Pays basques* de l'inévitable Canteloube (1949). La cohorte des « visiteurs et résidents » nous permet de croiser, outre l'incontournable Ravel, Sarasate et Albéniz, Debussy et Stravinski, Jacques Thibaud et Ricardo Vines. Une promenade agréable, mais qui ne dissipe pas un léger malaise : beaucoup d'erreurs de détail (chronologie bousculée, noms peu fiables) et une absence de structure réelle (on tend parfois au catalogue) rendent ce tour d'horizon parfois vain. A compléter donc.

Ph.-J. C.

(1) De Guillaume Chérel, éd. Thierry Magnier, « Aller Simple », 112 p., 39 F (5,95 €).

Livraisons

● **CÉSAR FRANCK**, de Joël-Marie Fauquet César Franck fait partie de ces créateurs qui inspirent le respect, par l'influence qu'ils ont longtemps exercée, et l'admiration pour la part modeste de leur œuvre qu'on n'a jamais cessé de jouer : la *Symphonie*, la *Sonate pour piano et violon*, le *Quintette*, quelques pièces d'orgue ou de piano. C'est quelque chose, certes, mais pas assez pour susciter outre mesure la curiosité, car Brahms, Dvorak ou Saint-Saëns en ont fait autant et davantage. Or ce qui fait que César Franck échappe aux images pieuses répandues par ses disciples, Joël-Marie Fauquet a su le découvrir et le présenter en le replaçant dans le contexte de la vie musicale si riche, en France, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Iconoclaste et salutaire, merveilleusement documentée et servie par une plume alerte, sa biographie – la première de cette importance – nous restitue les nuances de l'homme et réussit à donner le goût des œuvres par la seule magie des mots (Fayard, « Bibliothèque des grands musiciens », 1 024 p., 250 F [38,11 €]). **G. Cé**

● **GUIDE DE LA MUSIQUE DU MOYEN AGE**, sous la direction de Françoise Ferrand Fidèle à la tradition de ces guides solides, le volume que Fayard consacre à la musique médiévale a l'intelligence de rappeler au début de chaque séquence chronologique le poids de l'histoire et des usages socioculturels d'un art essentiel dans un monde chrétien où le son et l'oralité sont les seuls codes universellement reçus. Une démonstration de la nécessaire écoute réciproque entre médiévistes et musicologues qu'on aimerait voir élargie à d'autres périodes (Fayard, 864 p., 150 F [22,87 €]). **Ph.-J. C.**

● **L'ÂME ET LA MUSIQUE**, de Stendhal Un Pléiade rassemblait naguère tous les écrits sur la musique de Rousseau. Aujourd'hui, c'est au tour de Stendhal de connaître la même fortune grâce à Stock et à Suzel Esquier, qui a établi la présente édition. On y retrouve la très classique *Vie de Rossini* (1823), qui connut un tel succès qu'elle valut à son auteur de tenir la chronique musicale du très sérieux *Journal de Paris*. Sous le titre *Notes d'un dilettante*, une galerie d'artistes termine le volume, ouvert sur les plus oubliés : vies de Haydn, Mozart et Métafaste (1814), où Stendhal doublait la synthèse biographique par la présentation des œuvres. Audacieux, brillant et précurseur (Stock, 982 p., 190 F [28,97 €]). **Ph.-J. C.**

● **INVITATION A L'OPÉRA**, d'Alain Duault Cet album conçu comme une introduction légère à l'art lyrique est pour les néophytes. Les textes sont brefs et clairs, l'iconographie abondante et souvent récente. Reste que pour Duault le genre ne commence vraiment qu'au XIX^e siècle. Les amateurs de Monteverdi et de ses successeurs de l'âge baroque devront se contenter du plus sobre mais plus complet *Guide de l'Opéra* de Michel Parouty (éd. Mille et une nuits, 144 p., 45 F, 6,86 €) : un simple livre de poche qui rend de précieux services (Larousse, 144 p., 160 F [24,39€]). **Ph.-J. C.**

● **PASSION MENUHIN**, de Bruno Monsiegeon Sous-titré « L'album d'une vie », ce livre n'est pas une biographie de Yehudi Menuhin – par chance nous disposons du superbe *Voyage inachevé* (Seuil, 1977), autobiographie précoce et passionnante du célèbre violoniste –, mais le fruit de conversations répétées sur plus de deux décennies entre l'artiste et un admirateur musicien devenu cinéaste. Ceux qui ont vu *Le Violon du siècle*, diffusé sur Arte en 1995, retrouveront le ton et le parti pris personnel de Monsiegeon, complété par un catalogue impressionnant du répertoire servi par le maître, disparu en mars 1999 (éd. Textuel/Arte éd., 216 p., 295 F [44,97 €]). **Ph.-J. C.**

L'ÉDITION FRANÇAISE

● **Nouveau capital pour les PUF.** Les Presses universitaires de France (PUF) ont procédé, le 25 mai, à la dernière étape de leur restructuration, après avoir connu d'importantes difficultés financières. Le capital est à présent détenu à 66,3 % par Libris (société civile essentiellement composée d'auteurs et de directeurs de collection), à 18,07 % par Flammarion, à 9,63 % par la société financière Vivienne (filiale de MAAF Assurances), les 6 % restants se répartissant entre divers autres actionnaires. Les PUF estiment ainsi avoir posé les bases juridiques et financières pour « renforcer leur indépendance et assurer leur développement sur les marchés traditionnels de l'édition de savoir et dans le secteur des nouvelles technologies de l'information ».

● **La Grande Ourse.** Tel est le nom de la nouvelle collection lancée aux éditions Plon par Nicole Vimard. Après avoir passé dix ans chez Stock, elle lance notamment, en 1979, « Points Virgule » aux éditions du Seuil. Dans cette collection de poche, 8 millions d'exemplaires ont été vendus sur 200 titres. Aujourd'hui, avec « La Grande Ourse », elle souhaite « capter l'air du temps, dans l'humour, la vivacité, la réflexion (...), amasser trésors et inventions de la langue française d'hier et d'aujourd'hui en dictionnaires, florilèges, répertoires, anthologies et autres paroles ». A raison de sept à dix ouvrages par an, proposés à moins de 100 francs, les premiers titres sont : *Florilège des mots de l'amour*, de Pierre Merle, et *Petit traité de vélosophie*, de Didier Tronchet.

● **Littérature & Idée.** Cette nouvelle collection, lancée par les éditions Desjonquères, est dirigée par Camille Dumoulié. « *Loïn de toute perspective formelle, les ouvrages de cette collection s'attacheront à montrer que dans l'espace qui unit la Littérature et l'Idée s'inscrivent les utopies, les crises et les catastrophes de notre époque.* » Les premiers titres sont : *Les Théâtres de la cruauté, hommage à Antonin Artaud*, un ensemble de textes, de Marcelin Pleynet à Jean-Luc Steinmetz réunis par Camille Dumoulié ; *Babel au XX^e siècle*, de Sylvie Pariset ; *Le Mythe de Faust*, de Jean-Yves Masson ; *Poésie et idée*, de Colette Astier ; *L'idée de littérature*, de Camille Dumoulié ; *Littérature et idées politiques*, de Claude De Grève.

● **Prix littéraires.** Les prix WISO ont été attribués à Laurent Seksik pour *Les Mauvaises Pensées* (J.-C. Lattès) et à Esther Orner pour *Autobiographie de personne* (éd. Métropolis). Avi Primor a également été récompensé pour son document *Le Triangle des passions* (Bayard). Le **Grand Prix littéraire des lectrices de Elle** a été décerné, dans la catégorie « Roman », à Catherine Cusset pour *Le Problème avec Jane* (Gallimard) et, dans la catégorie « Document », à Sabine Melchior-Bonnet et Aude de Tocqueville pour *Histoire de l'adultère* (éd. La Martinière). Le **prix Valéry-Larbaud** a été attribué à Guy Goffette pour *Partance* (Gallimard). Le **prix Baudelaire de traduction** a été décerné à Michel Lederer pour sa traduction du livre de Michael Ondaatje, *Buddy Bolden, une légende*, paru à L'Olivier. Le **prix Lire au collège** a été attribué à Paule du Bouchet pour *A la vie à la mort* (Gallimard).

DOMINIQUE SYLVAIN

VOX

« Un univers crédible et effrayant, entre la vie de quartier, les menaces du monde virtuel et les cauchemars d'un petit garçon qui n'a jamais pu oublier sa mère. »

Christine Ferniot, Lire

ÉDITIONS Viviane Hamy

« Havas veut être l'un des leaders de l'éducation »

Agnès Touraine, directrice générale de la branche grand public, fixe comme priorités : l'éducatif, Internet et l'internationalisation

« Depuis la reprise d'Havas par Vivendi, vous avez multiplié les acquisitions en France et dans le monde. Vous semblez aujourd'hui freiner votre croissance externe. Pourquoi ?

— On ne fait pas des acquisitions pour des acquisitions, il faut que ça réponde à une volonté stratégique. Notre ambition est d'être l'un des leaders mondiaux de l'éducation. Nous avons investi dans les marchés hispanophones en reprenant le groupe espagnol Anaya, qui est très présent en Amérique latine, où nous avons également repris Aique, en Argentine, et surtout Atica et Scipione, au Brésil. Nous serons un jour aux Etats-Unis. En France, nous avons repris Nil et La Découverte, des fonds de grande qualité. Nous devons intégrer toutes ces acquisitions. Plus de 6 000 personnes ont rejoint la branche grand public en dix-huit mois. Notre but n'est pas d'acheter des perles pour les mettre dans un sac. Nous ne sommes pas des banquiers. Avec ces perles nous préférons réaliser des colliers.

— Vous ne vous êtes pas intéressés aux cessions de Dorling Kindersley, Grolier ou Actes Sud ?

— Nous n'avons pas une stratégie de leader dans le domaine du livre illustré de jeunesse. C'est un marché grand public mondial, comme le montrent l'exemple de Harry Potter ou des Pokemon. On n'a jamais été candidat à Dorling Kindersley. Nous sommes présents dans ce secteur, avec Larousse, Nathan ou Pocket, car les livres pour enfants viennent en complément de gamme. Nous

préférons nous concentrer sur le scolaire et le parascolaire. Grolier non plus ne rentrerait pas dans notre stratégie. Quant à Actes Sud, nous ne sommes pas intéressés par des participations minoritaires.

— Hemma est-il à vendre ?

— C'est une société spécialisée dans le livre illustré à grande diffusion et dans les albums de coloriage. C'est un marché mondial dominé par de grands groupes comme Ravensburger. Nous sommes à la recherche d'un partenariat satisfaisant pour Hemma.

Un groupe international

● Havas a réalisé en 1999 un résultat d'exploitation de 340 millions d'euros, pour un chiffre d'affaires de 3,3 milliards d'euros dont 40 % à l'international. Il emploie plus de 20 000 personnes. Le groupe, présidé par Eric Licoys, est divisé en deux secteurs : la branche professionnelle, dirigée par Fabrice Fries, qui regroupe la presse (*L'Express*, *Courrier international*, *L'Expansion*, *Le Moniteur*, *L'Usine nouvelle*, etc.), et l'édition spécialisée (Masson, Vidal, Doyma, Dalloz, etc.), et la branche grand public, dirigée par Agnès Touraine, qui recouvre l'édition et le multimédia. ● L'activité d'édition représente un chiffre d'affaires de 1,6 milliard d'euros, dont 580 millions d'euros pour Havas Education et Référence (Nathan, Larousse, Harrap...), 539 millions d'euros pour Havas Interactive, 195 millions pour la littérature générale (Laffont, Plon, Pocket, La Découverte, etc.) et 252 millions pour les 50 % détenus, au côté de Bertelsmann, dans France Loisirs et la librairie en ligne, BOL.

— Vous n'avez pas d'acquisitions en vue ?

— Nous privilégions la croissance interne, mais pour déployer notre stratégie globale, qui repose sur la propriété intellectuelle et les contenus, nous ferons d'autres acquisitions. Nous regardons des dossiers dans le domaine éducatif. Le marché de l'éducation est en profonde mutation. Il est en croissance dans le monde entier, même dans les

pays développés. Aux Etats-Unis, les livres scolaires connaissent des croissances supérieures à celles de l'électronique. C'est un marché où se rencontrent tous les enjeux de contenus et de supports. Les synergies sont évidentes, qu'il s'agisse des CD-ROM, d'Internet ou du cartable électronique. On voit émerger des grands groupes mondiaux, tels Pearson, dont la part du marché mondial est de 13 %. Nous n'avons pas une part de marché à deux chiffres, mais nous avons acquis en peu de temps une position

vraiment internationale. Dans le domaine scolaire, nous réalisons près de 60 % de notre chiffre d'affaires à l'étranger, alors que nous étions un acteur essentiellement français il y a dix-huit mois. En un an et demi, la branche grand public a totalement changé de physionomie.

— Quels sont les axes de votre développement sur les marchés latino-américains ?

— Nous voulons rester proches des marchés locaux. Nous comptons sur la marque Larousse, qui est mondialement connue, pour accentuer notre redéploiement international. Larousse est très présent en Amérique latine, notamment au Mexique. Quant au Brésil, c'est un marché gigantesque, avec déjà une bonne rentabilité et des projets très nombreux. La pénétration d'Internet est très forte au Brésil. On va peut-être aller plus vite au Brésil qu'en Espagne ou en France.

— De nombreux éditeurs américains ont été vendus ces dernières années. Les deux grands groupes français, Havas et Hachette, n'en ont pas profité, contrairement à Bertelsmann ou Pearson. Pourquoi ?

— Aux Etats-Unis, nous sommes présents dans le multimédia depuis le rachat de Cendant Software. Nous y réalisons déjà un chiffre d'affaires de 539 millions d'euros, dont 275 dans les produits éducatifs. Il est vrai que, pour l'instant, nous n'avons rien dans le papier. Dans le domaine de la littérature générale, les choses sont différentes. Nous ne pouvons pas aller partout, et je ne suis pas sûr que les effets de taille soient aussi importants en littérature. L'ensemble de nos maisons se porte bien et affiche des croissances à deux chiffres avec des rentabilités supérieures à 10 %. La Découverte est redressée. Syros va bien. Notre approche consiste maintenant à laisser nos maisons indépendantes tout en les soulageant des soucis de gestion

afin qu'elles se consacrent pleinement à leur travail d'édition.

— Qu'en est-il du projet de site Internet annoncé en début d'année (*Le Monde* du 3 mars), à partir duquel il sera possible au lecteur de télécharger de nombreux fonds du groupe ?

— Le site e-pocket devrait être opérationnel en septembre ou octobre. La numérisation des fonds a commencé depuis longtemps. Rien que pour la marque Larousse, 70 millions de francs ont été investis en numérisation. Et nous commençons à numériser les nouveautés. Nous sommes à la recherche de contenus à forte valeur ajoutée payante sur le Web. Internet est un très bon support de commercialisation pour les éditeurs. Notamment pour les fonds : près de 50 % des commandes de BOL (Books on Line) concernent les fonds, pas les nouveautés. Il faut que les contenus soient fortement protégés et qu'il y ait un dialogue entre éditeurs et auteurs pour les questions de droits. Ce n'est pas parce qu'un certain nombre de coûts de distribution baissent qu'il faut augmenter les droits d'auteur, en tout cas pas au moment où ces développements nécessitent des investissements très importants. Je trouve aussi que les éditeurs devraient davantage utiliser Internet comme moyen de promotion. C'est un très bon support, et cette position n'étonnera pas de la part d'Havas, qui est en faveur de la publicité pour les livres à la télévision. »

Propos recueillis par Florence Noiville et Alain Salles

Quel devenir pour la librairie ?

Des dizaines de libraires, d'éditeurs, de bibliothécaires, de syndicalistes et d'élus de toute la France s'étaient donné rendez-vous, lundi 22 mai, au conseil régional d'Aquitaine, pour s'interroger sur « l'avenir du livre et le devenir de la librairie ». En une journée, ce colloque interrégional, organisé par l'association Librairies atlantiques, a souhaité aborder de nombreuses questions d'actualité : le prix unique du livre dans la Communauté européenne, la place des librairies dans le paysage économique, dans l'aménagement du territoire, le livre et les nouveaux supports de l'écrit, l'avenir des librairies.

La profession de libraire doit faire face à une redistribution des réseaux de commercialisation avec des chaînes spécialisées. « C'est la librairie traditionnelle qui a la faveur des Français, mais ils achètent pourtant plus dans les grandes surfaces », constate froidement Jean-Marie Sevestre, président du Syndicat de la librairie française (SLF), pour qui le devenir de la librairie indépendante dépend de plusieurs facteurs : le dynamisme de son gérant, le développement de produits liés aux nouvelles technologies, des lieux adaptés aux nouveaux modes de consommation, une plus grande formation et des moyens plus justes pour assurer la transmission d'entreprise.

Certains éditeurs sont plus pessimistes : « Le client a besoin d'un choix plus vaste, de lieu plus convivial, plus spacieux, lâche Jean Bussy, directeur de la diffusion aux éditions du Seuil. Demain, on

vendra des livres dans beaucoup de lieux autres que les librairies, comme les jardineries et animaleries. Je constate un dynamisme jamais vu depuis longtemps. L'avenir de vos commerces passera par des adaptations, avec ou sans éditeur. Mais il y aura des morts. »

Les supports électroniques changent la donne. « Dans cette économie nouvelle, il appartient aux libraires, comme à d'autres acteurs, de donner des solutions pour savoir quoi en faire », estime Pierre Cohen-Tanugi, directeur général de Gallimard. Paul Otchakovsky-Laurens, fondateur des éditions POL, considère le livre comme « un objet subversif, qui peut vivre de manière autonome, alors que ces nouveaux supports favorisent le saucissonnage, la culture de l'extrait. » Il avoue cependant préparer un feuilleton quotidien à paraître en 2001 sur le site Internet de la maison d'édition. « En fait, la coexistence est possible », assure l'éditeur.

Ces techniques peuvent aussi être un moyen attractif pour redonner goût à la lecture aux jeunes générations, estime Dominique Paschal, de l'association Libraires à Marseille. Pour les plus récalcitrants, Denis Bénévent, membre du directoire du SLF et libraire lui-même à Paris, tient à rappeler ce que certains considèrent être un lieu commun : « Le rôle d'interface du libraire sera toujours nécessaire. Un jour, peut-être sera-t-il spécialisé dans la consultation de moteurs de recherche sur Internet. Mais on aura besoin de lui. »

Claudia Courtois

● **AMÉRIQUE LATINE : pour un marché commun du livre**

L'écrivain et intellectuel mexicain Carlos Monsivais, récent lauréat du trente-huitième prix Anagrama de l'essai pour son livre *Air de familles*, vient de plaider pour ce qu'il appelle un « mercomun », c'est-à-dire un marché commun du livre en Amérique du Sud. Développant ce souhait dans le quotidien espagnol *El País*, Carlos Monsivais dénonce notamment le fort cloisonnement des marchés et le coût élevé des ouvrages. « Il est impossible d'acheter au Mexique ce qui se publie en Colombie et vice versa », écrit-il, réclamant une véritable « union » entre les éditeurs au moment où, affirme-t-il, « les jeunes, grâce à Internet, n'ont jamais tant lu en Amérique latine ».

● **GRÈCE : Mimis Androulakis jugé pour injure à l'Eglise**

M à la puissance n, un livre de l'écrivain Mimis Androulakis, a mis en émoi le monde littéraire et religieux en Grèce. L'auteur y évoque l'hypothèse d'une relation amoureuse entre Jésus et Marie-Madeleine, que l'influente Eglise orthodoxe juge blasphématoire. Le Mouvement helléno-orthodoxe du salut (Elkis) a réclamé l'interdiction du livre, la condamnation de l'éditeur, Kastaniotis, ainsi que celle de l'auteur, qui a comparu, mardi 16 mai, devant un tribunal athénien. Aux cris de « l'orthodoxie ou la mort », des femmes et des moines ont conspué Androulakis, dont le livre s'est vendu en moins de trois mois à 90 000 exemplaires.

● **IRAN : Omar Khayam réhabilité**

Longtemps boudé par le régime islamique parce qu'il symbolisait « l'amour et le vin », le poète, mathématicien et astronome Omar Khayam (1050-1123) est remis à l'honneur. Pour la première fois depuis la révolution islamique, un séminaire international vient de lui être consacré, dans sa ville natale de Neichabour. Tout comme Ferdossi, grand poète épique de l'ancienne Perse, Khayam a également retrouvé sa place dans les librairies iraniennes.

AGENDA

● **DU 2 AU 4 JUIN. ENFANCE.** A Aubagne, le festival Terres d'enfance sera l'occasion de rencontres et débats en présence notamment de Jerome Charyn, Jean-Noël Pancrazi et Jean-Luc Payen (Espace culturel Comœdia, cours Maréchal-Foch, 13400 Aubagne ; tél. : 04-42-18-19-35).

● **LE 3 JUIN. ALTHUSSER.** A Paris, débat autour d'Eric Marty et de son livre, Louis Althusser. Un sujet sans procès (Gallimard), sous la responsabilité de Jean-Claude Milner (Collège international de philosophie, 1, rue Descartes, 75005 Paris, à 9 h 30).

● **LE 3 JUIN. CONCERT LITTÉRAIRE.** A Paris, dans le cadre du festival Latitudes Brésil, Frédéric Pagès et Xavier Desandre-Navarre proposent un concert littéraire, *Récits du Sertao* (à 22 heures, Cité de la musique, avenue Jean-Jaurès, 75019 Paris).

● **LE 5 JUIN. LECTURE-CONCERT.** A Paris, à l'occasion du 20^e anniversaire des éditions Cheyne, Jean-Marie Barnaud, Danielle Bassez et Pascal Riou seront accompagnés par Jean-Marie Trotereau pour une lecture-concert (à 20 h 30, auditorium Saint-Germain-des-Prés, 4, rue Félibien, 75006 Paris ; rens. : 04-71-59-76-46).

● **LE 6 JUIN. BIOÉTHIQUE.** A Paris, la Manufacture des Œillets et Patrick Amine proposent un atelier littéraire avec Michel Onfray sur le thème « Bioéthique et fin de l'humanisme » et une réflexion autour des *Règles pour le parc humain*, de Peter Sloterdijk (à 20 heures, boulevard Raspail, 75007 Paris. Réservation : 01-46-71-71-10).

● **LE 6 JUIN. UTOPIES.** A Paris, la Bibliothèque nationale de France propose une table ronde, animée par Laurence Bloch, sur le thème « Quelles sont les utopies contemporaines : mondialisation, Europe, communications ? », avec Alain Minc, Elie Cohen et Yves Cochet (à 18 h 30, BNF, quai François-Mauriac, 75013 Paris ; tél. : 01-53-73-59-59).

● **LES 7 ET 8 JUIN. MIGRATIONS ET ERRANCES.** A Paris, l'Académie universelle des cultures organise un forum international sur le thème « Migrations et errances », en présence notamment d'Elie Wiesel, Jacques Attali, Umberto Eco, Jacques Le Goff (rens. : grand auditorium de l'Unesco, 125, avenue de Suffren, 75007 Paris).

● **LES 8 ET 9 JUIN. HENRI MESCHONNIC.** A Saint-Denis, l'université Paris-VIII organise débats et conférences autour de l'œuvre d'Henri Meschonnic (de 10 à 18 heures, Paris-VIII, 2, rue de la Liberté, 93526 Saint-Denis ; tél. : 01-49-40-67-89).

Les retraites, quel avenir ?



Seniors : l'exposition

LE MONDE

IN ÉDIT